

THÈSE DE DOCTORAT EN COTUTELLE

MENTALISATION, COLLIGATION ET JUSTIFICATION EN HISTORIOGRAPHIE

**THÈSE PRÉSENTÉE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
ET
L'UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE
COMME EXIGENCE PARTIELLE DU
DOCTORAT EN PHILOSOPHIE**

**PAR
LOUIS-ÉTIENNE VILLENEUVE**

26 JUILLET 2023

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire, de cette thèse ou de cet essai a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire, de sa thèse ou de son essai.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire, cette thèse ou cet essai. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire, de cette thèse et de son essai requiert son autorisation.

Direction de recherche :

<u>Max Kistler</u>	<u>Codirecteur de recherche (U. Paris 1)</u>
Prénom et nom	Fonction

<u>Jimmy Plourde</u>	<u>Codirecteur de recherche (UQTR)</u>
Prénom et nom	Fonction

Jury d'évaluation

<u>Tudor Baetu</u>	<u>Évaluateur interne (UQTR)</u>
Prénom et nom	Fonction du membre de jury

<u>Jocelyn Benoist</u>	<u>Évaluateur interne (U. Paris 1)</u>
Prénom et nom	Fonction du membre de jury

<u>Laurent Loison</u>	<u>Évaluateur externe (CNRS)</u>
Prénom et nom	Fonction du membre de jury

<u>Mathieu Marion</u>	<u>Évaluateur externe et rapporteur (UQAM)</u>
Prénom et nom	Fonction du membre de jury

<u>Patrick Noël</u>	<u>Évaluateur externe et rapporteur (U. St-Boniface)</u>
Prénom et nom	Fonction du membre de jury

Thèse soutenue le 26/05/2023

REMERCIEMENTS

Merci à mes directeurs, Max Kistler et Jimmy Plourde, pour leur encadrement, leur disponibilité, leur bienveillance et leurs conseils éclairés.

À Aviezer Tucker, qui m'a reçu à Harvard pour que nous puissions discuter de nos travaux.

À Élodie, Martin, Carolane et Félix, accompagnateurs précieux qui ont assisté et contribué à toutes les étapes de développement de cette thèse.

(***)

Les présents travaux n'auraient pas été possibles sans le soutien financier du Fonds de Recherche du Québec – Société et Culture (FRQSC), du Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et du Prix Personnalité Avenir par Excellence de la Fondation Forces Avenir. À tous, merci.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 — MENTALISATION	32
1.1 <i>Introduction</i>	32
1.2 <i>Considérations préalables concernant la mentalisation</i>	33
1.3 <i>Mentalisation</i>	39
1.4 <i>Approches narrativistes</i>	42
1.5 <i>Caractérisation minimale du narrativisme</i>	45
1.6 <i>Représentation, présentation, description et conception</i>	60
1.7 <i>Conclusion</i>	68
CHAPITRE 2 — PASSÉ	70
2.1 <i>Introduction</i>	70
2.2 <i>Caractérisation momentariste du passé</i>	78
2.3 <i>Caractérisation objectiviste du passé</i>	91
2.4 <i>Caractérisation irréaliste du passé</i>	111
2.5 <i>Caractérisation agrégative du passé</i>	115
2.6 <i>Conclusion</i>	127
CHAPITRE 3 — PRÉSENTATION	129
3.1 <i>Introduction</i>	129
3.2 <i>Narratifs et présentations du passé</i>	129
3.3 <i>Sélections narratives</i>	132
3.4 <i>Structurations narratives</i>	149
3.5 <i>Traitements narratifs</i>	162
3.6 <i>Deux attitudes en philosophie de l'histoire face aux choix narratifs</i>	166
3.7 <i>Conclusion</i>	171
CHAPITRE 4 — COLLIGATION	174
4.1 <i>Introduction</i>	174
4.2 <i>Thèses et organisations textuelles</i>	176
4.3 <i>Colligations et cadres mentaux</i>	191
4.4 <i>Colligations et correspondance au passé</i>	203
4.5 <i>Conclusion : vers un postnarrativisme réformé</i>	210

CHAPITRE 5 — TYPOLOGIE DES COLLIGATIONS	214
5.1 <i>Introduction</i>	214
5.2 <i>Colligations descriptives</i>	221
5.3 <i>Colligations conceptives</i>	252
5.4 <i>Colligations constructives</i>	260
5.5 <i>Conclusion</i>	268
CHAPITRE 6 — JUSTIFICATION.....	271
6.1 <i>Introduction</i>	271
6.2 <i>Données historiques</i>	276
6.3 <i>Modélisation des pratiques d'évaluation</i>	286
6.4 <i>Évaluation et justification des colligations en historiographie</i>	322
6.5 <i>Conclusion</i>	327
CHAPITRE 7 — PROBLÈMES ET SOLUTIONS.....	328
7.1 <i>Introduction</i>	328
7.2 <i>Problèmes du postnarrativisme et de l'épistémologie informationnelle</i>	330
7.3 <i>Problèmes de la conception traditionnelle</i>	341
7.4 <i>Réponse au narrativisme radical</i>	352
7.5 <i>Conclusion</i>	359
CONCLUSION	361
BIBLIOGRAPHIE	372

INTRODUCTION

L'inspiration qui a mené à écrire cette thèse est le fruit d'une expérience personnelle. Elle est née d'un constat qui a pris place au moment de transitionner, pour une première fois en carrière comme historien, du travail des sources au travail de clavier, c'est-à-dire, de la consultation des documents d'archives à l'écriture finale d'un texte. Dès les premières secondes investies à mettre de l'ordre dans mes idées, j'ai compris que je n'avais en fait que des intuitions extrêmement vagues quant aux opérations à produire pour transformer de l'information historique en texte d'historiographie, et ce, malgré une formation académique suivie avec rigueur et sérieux. Cette thèse est l'ouvrage que j'aurais aimé avoir entre les mains à ce moment précis.

Pour éviter certaines confusions, il apparaît nécessaire, pour commencer, d'expliciter un parti pris langagier déjà employé dans le paragraphe précédent, et qui sera utilisé tout au long de ce texte. Pour l'ensemble de cette thèse, les termes « histoire » et « historique » seront toujours utilisés pour référer à des *ensembles d'événements passés*. Suivant cet usage, l'*histoire* de la monnaie doit ici être comprise comme un ensemble d'événements liés au développement et à l'évolution des pratiques monétaires (*ex. : la frappe de monnaie royale à Tours sous Philippe II, l'apparition de chèques dans le commerce vénitien, la régulation de la cryptomonnaie aux États-Unis, etc.*). Par extension, les traces laissées par ces événements, tout comme l'information potentielle qu'elles contiennent, sont ici désignées comme *historiques*. En contraste, les termes

« historiographie » et « historiographique » serviront toujours à désigner dans les prochaines pages la discipline de l'historien, c'est-à-dire, à une série de pratiques et de méthodes servant à retracer et relater des histoires. Sous cette distinction, l'*historiographie* de la monnaie renvoie aux pratiques des historiens qui étudient des données historiques et qui œuvrent à consigner le résultat de leurs recherches sous forme de textes ou d'organisations textuelles¹. Cette distinction entre histoire et historiographie, qui n'est pas de moi (Tucker 2004, Gorman 2007, Kuukkanen 2015), est de plus en plus employée depuis les deux dernières décennies par les philosophes de l'*historiographie* pour éliminer certains problèmes d'interprétation : à titre d'exemple, la phrase « L'histoire est une construction continue », lorsque formulée dans le langage courant, signifie à la fois « *Les événements se construisent continuellement* » et « *Nous construisons continuellement notre conception et/ou notre mémoire des événements* ». Puisque l'étude philosophique du travail des historiens exige de constamment revenir sur la relation entre ce que ceux-ci écrivent et ce qui a été, une utilisation équivoque du terme « histoire » pose à cette fin un problème évident qu'il importe de contrer².

DÉFINITION #1 : Histoire =déf. Ensemble d'événements passés

DÉFINITION #2 : Historiographie =déf. Discipline de l'historien, consistant en une série de pratiques et de méthodes servant à retracer et à relater des histoires

DÉFINITION #3 : Organisation textuelle =déf. Organisation d'idées dans un langage

¹ Par organisation textuelle, il est ici entendu une organisation d'idées dans un langage. Cela inclut, par exemple, les présentations historiques audiovisuelles, les docu-fictions, les entrevues radio improvisées, etc. La nuance sert à inclure les productions historiographiques qui ne sont pas matériellement « à l'écrit ».

² Arthur Marwick, dans l'introduction de *The Nature of History*, relève 5 significations différentes pouvant être données au terme « histoire » : (1) l'ensemble des événements passés, (2) la discipline étudiant les événements passés, (3) l'activité interprétative qui résulte de la recherche sur le passé, (4) la somme des connaissances accumulées concernant le passé et (5) ce qui est jugé comme pertinent à conserver au sein de notre mémoire collective (Marwick 1993, p. 6). À cela s'ajoute en français un sixième sens, soit celui de récit, comme lorsque nous disons « laissez-moi vous raconter une histoire ».

Pour revenir maintenant à la motivation initiale de cette thèse, qui est d'étudier par quels chemins l'information *historique* se trouve transformée en textes d'*historiographie*, il est pertinent de signaler d'emblée que pour certains historiens et théoriciens, l'acte d'écrire un texte historiographique devrait être envisagé comme un savoir-faire qui ne s'enseigne pas théoriquement (ex. : Berlin 1960; Martin 1989). Ainsi, au contraire de l'acquisition des méthodes servant à traiter les données historiques, qui mobilise l'essentiel des cours universitaires de méthodologie, le développement des compétences nécessaires à l'écriture historiographique serait pour sa part analogue au développement d'un savoir-faire artisan, impossible à réaliser autrement que par la pratique et l'actualisation d'un talent. De la sorte, tout comme un apprenti brasseur ne pourrait développer le savoir *en acte* de brasser la bière en apprenant seulement les combinaisons chimiques lui permettant de dégager certains arômes (Tucker 2004, p. 19), un apprenti historien ne pourrait pleinement saisir l'*acte* d'écrire l'histoire à l'aide d'un manuel d'introduction théorique qui lui serait soumis à son entrée à l'université. Au contraire, pour réellement apprendre à écrire, l'apprenti historien devrait plutôt commencer par apprendre à écrire *comme*, puis, par l'accumulation d'expériences, *maîtriser* un style personnel qui sied à ses objectifs et ambitions. Mon propre directeur de maîtrise qualifiait en ce sens un mémoire de recherche - et l'expression ici est particulièrement parlante - d'*exercice de style* (Turcot 2012, *échanges verbaux*).

Bien qu'une telle conception de l'écriture ne soit pas partagée par tous les théoriciens - Aviezer Tucker la désigne personnellement comme « ésotérique » (2004, p. 19) - un survol rapide des programmes d'histoire de différentes universités canadiennes, françaises, anglaises ou américaines suffit pour constater que très peu de cours sont désignés explicitement, dans leur titre ou dans leur description, comme des cours servant à enseigner *comment écrire* en historiographie : en fait, au-delà des cours de « rédaction », présentant les différents éléments attendus d'un texte de recherche (problématique, hypothèse, cadre théorique, *etc.*), des cours de

mise à niveau en langue et d'expression écrite, ou encore des cours de réflexivité, s'intéressant aux *enjeux épistémologiques et éthiques* de l'écriture et de la pratique historienne en général, (pratiquement³) aucun cours n'apparaît dans les cursus comme étant consacrés à l'étude de l'acte même, pour un historien, de générer une *idée maîtresse*, de produire une *synthèse organisatrice* ou de créer un *dispositif efficace de communication*. Un tel constat plaide, ne serait-ce qu'indirectement, pour l'idée que le passage à l'écriture serait un savoir-faire que les jeunes historiens devraient développer majoritairement par eux-mêmes, sans qu'il ne soit possible de leur offrir d'enseignements théoriques précis et directifs à son sujet.

De ma propre expérience - et je suis convaincu que d'autres s'y reconnaîtront - l'écriture est en fait *omniprésente* et *grande absente* au sein de la formation et du discours entourant les pratiques de l'historien. Omniprésente, puisque celle-ci se trouve constamment investie, au sein des discours, d'un rôle constitutif presque vital pour la formation et la transmission du savoir historiographique (*ex.* Veyne 1971, De Certeau 1975, Partner et Foot 2013), tout comme d'une certaine aura de malédiction concernant les impacts que celle-ci peut avoir pour notre mémoire collective et nos trajectoires sociales (*ex.* Ricoeur 2000, Gorman 2011, Rosenberg 2018). À ce niveau, la réflexion *sur* l'écriture en historiographie est tout sauf effacée : elle monopolise au contraire un pan important de la théorisation et de l'activité d'autoanalyse des historiens, et ce, de manière quasi *obsessive* depuis près d'un siècle (comme nous le verrons plus en détail au chapitre #1). Dire en ce sens que *les enjeux* de l'écriture ne sont pas couverts par la réflexivité historienne serait profondément trahir ce qui a cours, encore aujourd'hui, dans le milieu de l'historiographie.

³ Quelques titres et descriptifs de cours suggèrent à l'occasion que ces thèmes sont abordés, comme « The Historian's Craft » à l'Université McGill (McGill 2023, [en ligne]) ou encore « Pré-professionnalisation et culture de l'écrit » à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (Université Paris 1 2023, [en ligne]).

Par contre, pour ce qui est de réfléchir à l'écriture, force est de constater que les efforts répétés des théoriciens au cours du dernier siècle ne nous informent en réalité que très peu - ou alors, que très indirectement - au sujet des différentes *opérations synthétiques et structurantes* pouvant être employées pour rendre possible la production un texte. En fait, de manière tout à fait fascinante, le traitement de l'écriture en philosophie de l'historiographie s'est plutôt attaché depuis la fin de la Première Guerre mondiale à déterminer si l'activité narrative des historiens représente (ou non) le passé, ou encore, si celle-ci distingue fondamentalement (ou non) l'historiographie des autres sciences, sans toutefois prendre pour mandat d'analyser exactement comment se prépare l'acte même d'écrire chez les historiens (pour des traitements de l'activité narrative, voir M. White 1965; Mandelbaum 1977; H. White 1973; Goldstein 1976; Mink 1987; Kuukkanen 2015... la liste est longue). De la sorte, dans des mesures excédant largement ce que l'on peut retrouver ailleurs (*ex.* : en philosophie de la physique, en philosophie de la biologie et même en philosophie des sciences sociales), la philosophie de l'historiographie a investi les dimensions textuelles du travail de l'historien comme l'un de ses principaux champs d'investigation et l'une de ses problématiques centrales... sans toutefois s'intéresser à produire ne serait-ce qu'un répertoire simple des différents moyens permettant l'élaboration des contenus nécessaires à la rédaction d'un texte⁴.

Pour ajouter à la curiosité, la philosophie de l'historiographie a en fait dit *énormément* de choses dans les dernières décennies concernant les *types* de textes que peuvent écrire les historiens, que ce soit par l'étude des structures narratives, des styles d'écriture ou des modes littéraires sous lesquels les textes historiographiques peuvent être formulés (*ex.* : tragique, comique, ironique, *etc.*,

⁴ Sur ce point, il est pertinent d'ajouter que l'attitude du « il n'y a rien à expliciter, puisqu'il s'agit d'un savoir-faire que l'historien doit développer *en pratique* » a longtemps imbifié le discours des praticiens de l'historiographie face à leur travail *en général*, et non pas seulement concernant l'écriture. Cette attitude est manifeste dans des affirmations très hostiles qu'un nombre important d'historiens (certains parmi les plus réputés) ont pu écrire face à l'épistémologie de l'historiographie, attitude qui commence seulement, depuis quelques décennies, à s'estomper. Pour une recension de cette fermeture des historiens face à l'épistémologie, et de la revalorisation progressive de cette dernière suite aux défis posés par le postmodernisme, voir Noël 2017, sections 4-5.

dans la foulée des travaux d'Hayden White, 1973). Toutefois, dans ce traitement, l'analyse s'est essentiellement intéressée à déterminer si les choix stylistiques ou modaux que produisent les historiens dévisagent ou non un passé qui serait pour sa part *non narratif*: ainsi, en partant de l'idée que le passé serait composé de « faits » ou d'« événements » indépendants de nous, une des questions centrales qui a monopolisé la philosophie de l'historiographie dans les dernières décennies a été de déterminer si l'articulation de ces derniers *d'une certaine manière* vient prêter au passé une configuration qui ne lui appartient pas (nous y reviendrons, chapitres #1-3). Or, dans cette analyse, la question même de savoir comment les historiens bâtissent *ce sur quoi* est appliquée un certain mode de présentation a, étonnamment, été particulièrement négligée par l'exercice réflexif. De ce fait, les travaux actuellement disponibles en philosophie de l'historiographie fournissent une quantité innombrable de pistes pour réfléchir à comment les historiens écrivent *au sujet* de la Renaissance, sans toutefois retracer exactement comment ceux-ci parviennent, en première instance, à former dans leur esprit l'idée même *d'une* Renaissance pouvant être présentée textuellement.

À ce niveau, il suffit de prêter attention aux discours des historiens concernant les conditions d'émergences de telles idées (en classe, dans les colloques, *etc.*) pour constater l'emploi d'un lexique fortement inspiré de la littérature et du milieu des arts en général : sous ce type de discours, la production d'entités historiographiques comme « la Renaissance » ou « le long 19^e siècle » se voit généralement assimilée aux domaines vagues de la « créativité », des « éclairs de génie », des « élans de l'inspiration » et du « talent pur », faisant du passage à l'écriture un *processus mystérieux*, où s'entremêlent qualités abstraites (*ex.* l'esprit de synthèse, la perspicacité, l'originalité), processus inconscients (*ex.* l'organisation de l'information en trame d'arrière-fond de la pensée, l'inspiration) et circonstances fortuites (*ex.* certains déclics fructueux issus de rencontres et de rapprochements accidentels provoquant des illuminations dans l'esprit des

historiens). « Penser le passé autrement » en historiographie ne pourrait en ce sens se faire que par l’entremise de certaines combinaisons créatives qui excéderaient par défaut tout projet de théorisation à leur sujet, puisqu’intégrées au sein d’un mécanisme complexe dont l’exécution échapperait en bonne partie à notre contrôle.

Pourtant, ces idées maîtresses, ces synthèses organisatrices et ces dispositifs efficaces de communication sont l’un des principaux produits de l’historiographie. Selon plusieurs, ils sont même l’un des produits les plus intéressants de celle-ci (*ex.* Walsh 1958, 1974; McCullagh 2011; Kuukkanen 2015... et Villeneuve 2023). Considérer l’émergence de telles idées comme le résultat (au mieux) de l’expérience et (au pire) du hasard ne peut en ce sens faire autrement que de condamner leur recherche à une démarche d’essais et erreurs, et ce, pour une dimension du travail de l’historien qui fournit pourtant certains des apports les plus significatifs à nos compréhensions du passé. De ce fait, concevoir des entités comme la « Guerre froide », la « Renaissance », la « chute de l’Empire romain d’Occident », la « Révolution scientifique », le « Processus de civilisation », l’« hiver de l’IA », l’« Ère des Révolutions » (et j’en passe) comme découlant uniquement d’intuitions bien entraînées ou d’occasions favorables ne peut que mener à confier leur production au succès des plus habiles, éliminant dès le départ la possibilité pour les autres de développer les outils nécessaires pour parvenir à de tels résultats. Proposer au contraire une théorie *explicite* permettant de rendre compte de ce que sont ces produits de l’historiographie et des moyens pouvant être pris pour parvenir à les former serait non seulement utile pour la réflexivité historienne, mais aussi profitable pour optimiser les pratiques déjà en place, qui sont pour le moment basées presque exclusivement sur des compréhensions vagues ou des savoirs tacitement retransmis entre les historiens — bref, sur une conception mystérieuse du passage à l’écriture.

La production d’une telle théorie est l’objectif central de la présente thèse.

THÈSE #1 : Il est possible d'étudier et de présenter théoriquement les opérations qui permettent d'assurer le passage de l'information historique aux textes d'historiographie.

I. Comment y arriver ?

En un sens qu'il reste encore à préciser, j'accepte ici entièrement l'idée selon laquelle s'inspirer de modèles et de maîtres est un moyen extrêmement fructueux pour apprendre comment effectuer le passage à l'écriture en historiographie. Mes travaux rejettent toutefois la conception d'un acte d'écrire qui ne serait saisissable que sur une base intuitive, c'est-à-dire, seulement par le développement de savoirs « profonds » ou d'« arrière-fond » qui seraient immanquablement déformés par toute tentative de les systématiser dans un langage. Écrire en historiographie implique d'organiser des idées : cette organisation d'idées *est manifeste* dans un texte, car un texte est lui-même une organisation d'idées. Ainsi, analyser les textes d'autres historiens nous permet d'analyser comment ils ont organisé, mentalement, leurs idées. Cette analyse, une fois complétée, offre la possibilité de retransmettre théoriquement - par le langage - différentes procédures mentales pouvant être employées pour passer à l'écriture.

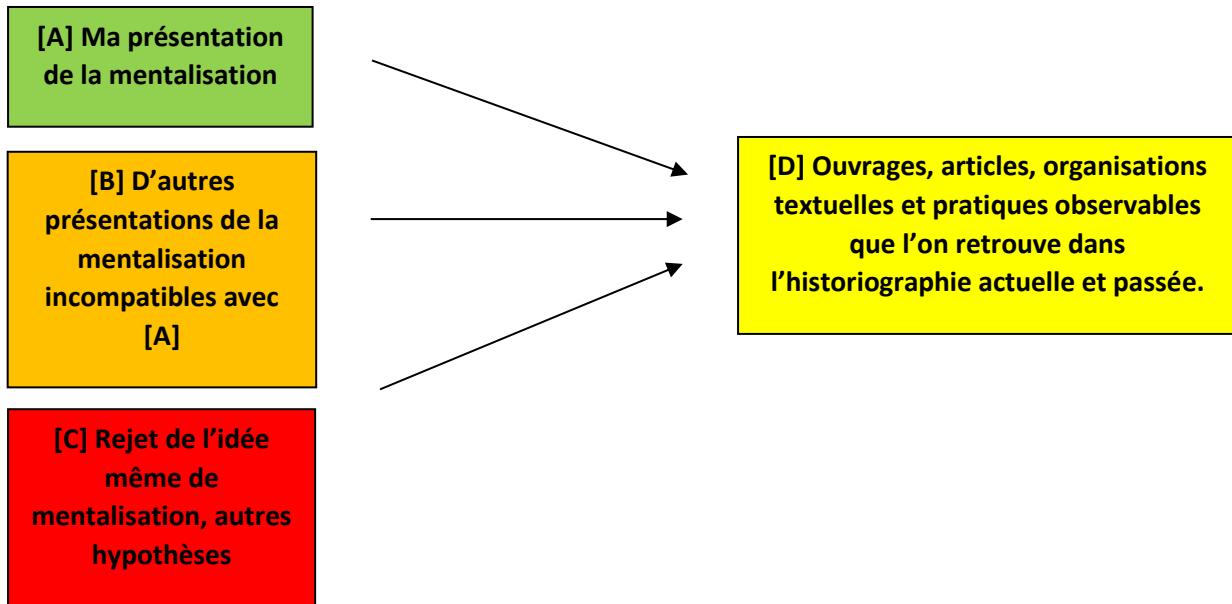
Une telle analyse possède ici deux modes de confirmation qui seront exploités tout au long de la présente thèse. Ces confirmations doivent, en premier lieu, être menées par les praticiens de l'historiographie, qui sont les plus à même de déterminer si les procédures mises en langage correspondent à celles qui ont cours dans leur milieu et à celles qu'ils peuvent eux-mêmes réaliser pour mener leurs travaux. Ceci dit, puisqu'il est défendu ici que ces opérations d'organisation et de synthèse sont en continuité directe avec des opérations que nous sollicitons dans la vie de tous les jours, historiens ou non (nous y reviendrons), je suis prêt à avancer que *n'importe qui* peut en réalité confirmer par lui-même si les opérations présentées dans les pages suivantes correspondent à ce qui peut être accompli pour organiser des contenus historiques sous des supports communicables.

THÈSE #2 : Les opérations mentales permettant de transformer l'information historique en idées maîtresses, en synthèses organisatrices ou en dispositifs efficaces de communication sont en continuité directe avec des opérations mentales déployées dans la vie de tous les jours.

Le premier mode de confirmation employé pour justifier mes propositions dans le cadre des présents travaux est empirique : il consiste à mesurer si une opération mentale, présentée théoriquement, correspond à ce qui peut être observé au sein des textes historiographiques et des pratiques réelles. La valeur théorique de la mise en langage du mental ici avancée doit donc être mesurée par le lecteur en fonction du pouvoir explicatif de cette dernière, en se posant les questions : « Est-ce que les opérations ici présentées expliquent bien ou non les textes historiographiques réels et les pratiques observables des historiens ? » et « Est-ce que d'autres présentations disponibles les expliquent mieux ? » Pour le dire autrement - et plus précisément -, l'observation d'ouvrages et de pratiques réelles peut garantir empiriquement mes propositions si ces dernières expliquent de manière plus plausible que toutes les alternatives rivales l'existence et la forme que prennent ces textes et ces pratiques.

Figure #1 : Confirmation empirique

Il y a justification empirique si A est plus plausible que B et C pour expliquer D.



Contrairement à ce que certains pourraient penser, les opérations mentales mises en langage dans la présente thèse ne touchent que de manière secondaire, bien qu'importante, aux enjeux extrêmement commentés (*ex. May et Neustad 1968; Haskell 1990; McCullagh 2000; Carr 2001; Mukharji et Zekhauser 2019*) des biais cognitifs et des influences culturelles qui peuvent orienter ou façonner nos interprétations du passé. En fait, comme il sera montré dans les chapitres #5 et #7, les opérations mentales qui sont ici étudiées sont envisagées à un niveau plus fondamental que celui de l'interprétation et des biais, même si l'interprétation et les biais peuvent expliquer pourquoi *tel historien a retenu telle ou telle manière d'organiser tel et tel contenu pour tel ou tel ouvrage*. Présenté dans sa plus simple expression, l'argument sur lequel repose cette prise de distance entre les propositions ici avancées et celles de la littérature portant sur les biais est le suivant : toute organisation biaisée nécessite, dans sa réalisation, le recours aux opérations mentales étudiées dans la présente thèse. En d'autres termes, il est ici défendu que « faire une lecture biaisée de l'histoire »

se fait toujours, nécessairement, en sollicitant une ou plusieurs des opérations mentales que je me propose ici de mettre en langage. Je défends, conséquemment, qu'il est possible d'identifier les opérations mentales qui ont permis l'écriture d'un texte historiographique sans ne tenir aucunement compte des dimensions psychologiques et sociales propres à son auteur.

THÈSE #3 : Les opérations mentales étudiées dans cette thèse sont à un niveau plus fondamental que les biais cognitifs et les influences culturelles. Conséquemment, il est possible de les étudier sans tenir compte des dimensions particulières (nationalité, champ social, culture, époque) des historiens qui les emploient.

Ce dernier point est important puisqu'il permet de cadrer la méthode par laquelle ont été sélectionnés les textes utilisés en exemple dans les pages qui suivent. Pour le dire sans détour : aucun paramètre de sélection n'a été employé aux fins de ce qui est visé dans la présente recherche, puisque le but de mes propositions est d'expliquer ce que l'on peut retrouver dans *tous* les textes historiographiques, peu importe l'origine, la provenance, le parcours, la culture, l'habitus, les idéologies ou les traumatismes d'enfance des historiens qui les ont écrits. Bien que les exemples ici présentés soient tous issus d'ouvrages que je connais (essentiellement canadiens, français, anglais, allemands et américains), la base de confirmation, pour le lecteur, peut être étendue à tous les ouvrages qui existent⁵.

L'absence d'une méthode de sélection invite toutefois à l'acceptation de trois réalités, pour des raisons de sagesse, d'humilité et de prudence. D'abord, bien que la typologie qui est présentée au chapitre #5 couvre toutes les opérations mentales qu'il m'a été donné d'identifier par mes analyses, la possibilité reste ouverte (et fort probable) qu'il en existe d'autres, qui pourraient être

⁵ Il est important ici de préciser que cette absence de méthode de sélection est un fait courant en philosophie de l'historiographie. Cela tient du fait que les théories ou les modèles formulés par les philosophes ont, en général, une visée universelle. Le critère de sélection ne va donc généralement pas plus loin que « je maîtrise bien le contenu de ces ouvrages, alors je vais les utiliser ». Cette considération est parfois explicitée par les philosophes (Goldstein 1976; Kuukkanen 2015), parfois non (Tucker 2004).

répertoriées par des investigations futures. Ces opérations mentales pourraient être identifiées par l'étude d'ouvrages que je ne connais tout simplement pas, ou même par l'étude d'ouvrages utilisés dans mes propres travaux. Rien n'empêche en effet que certaines opérations mentales pouvant expliquer des textes ici sollicités m'aient tout simplement échappé. La présente thèse offre toutefois le système conceptuel et le programme général de recherche permettant de mener ces (potentielles) investigations futures.

Ensuite, puisque la présente thèse ne couvre pas un échantillon d'ouvrages incluant des paramètres de sélection comme le genre, la provenance sociale, la culture ou la nationalité, la possibilité reste ouverte - mais, comme je le défendrai plus loin, le tout est peu probable - que certains groupes sociaux puissent faire de l'historiographie sans n'utiliser *aucune* des opérations mentales ici présentées, en utilisant un ensemble d'opérations qui serait tout autre. Démontrer ce point permettrait d'invalider ma thèse #3, en replaçant les biais et les influences culturelles au premier plan de l'écriture historiographique. Je suis toutefois convaincu que le tout est impossible : la typologie ici présentée a été construite de manière à pouvoir expliquer autant des ouvrages occidentaux du 21^e siècle que des récits historico-mythologiques africains et orientaux datant d'avant Jésus-Christ. Elle peut aussi servir à rendre compte d'organisations textuelles aussi communes que les courriels que m'ont écrits mes amies congolaise et chinoise pour me raconter leur dernière année, ou le contenu d'un échange épistolaire entre un bourgeois et une bourgeoise du 19^e siècle. Ces points restent évidemment à éclaircir, plus loin dans le texte.

Finalement, le mode de confirmation empirique possède pour autre défaut d'autoriser, comme c'est le cas dans tout contexte de sous-détermination des théories par les données, que différentes opérations mentales, identifiées théoriquement, puissent expliquer respectivement une même organisation textuelle. Toutefois, cette dimension n'est pas ici considérée comme un problème auquel il faut impérativement remédier : la présente thèse ne s'intéresse en fait tout

simplement pas au cas particulier de production de *tel* ou *tel* ouvrage. En ce sens, il est ici superflu de se demander : « est-ce que *telle* opération mentale explique mieux que *telle autre* opération mentale pourquoi Arlette Farge a écrit ce segment de cette façon dans *La vie fragile* ? » L'objectif de la typologie présentée au chapitre #5 est plutôt de répertorier *différentes* opérations mentales *pouvant* être employées pour passer à l'écriture en historiographie. Pour le dire autrement, le débat spécifique concernant quelle opération explique le mieux *ce* ou *cet autre* texte est non pertinent pour les fins des présents travaux, puisque relatif à l'histoire propre de chaque ouvrage (un sujet intéressant pour l'historiographie de l'historiographie, mais pas pour ce qui nous intéresse ici). Si plusieurs opérations expliquent aussi bien les unes que les autres une même organisation textuelle, cela ne fait que montrer que ces opérations peuvent être employées pour passer à l'écriture en historiographie. Ces diverses opérations se trouvent alors justifiées empiriquement par le même exemple.

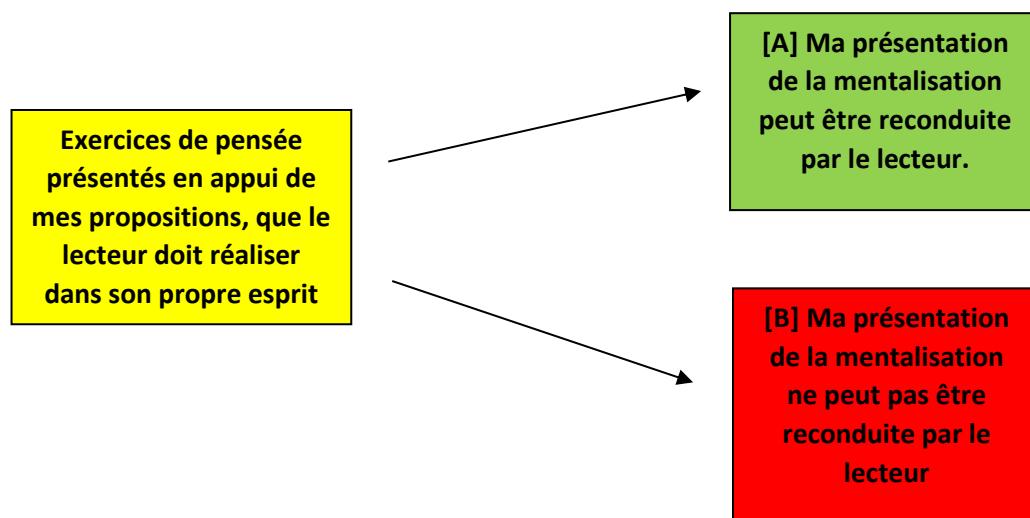
Le traitement de ces trois dimensions épouse, je crois, les ennuis principaux concernant le mode de confirmation empirique utilisé dans le cadre de la présente investigation. Les modes de confirmation sollicités pour appuyer les propositions ici avancées ne se limitent toutefois pas seulement à la confirmation empirique. Un second mode de confirmation, d'une nature complémentaire, est aussi employé pour renforcer ma typologie et pour contrecarrer certains soupçons qui pourraient persister concernant les biais potentiels de mes propositions (par exemple, des biais qui seraient eurocentristes, phallocentristes ou « académiocentristes »). Ce deuxième mode de confirmation est phénoménologique : il consiste pour le lecteur à confirmer, par un exercice de réflexivité individuel, si l'opération mentale présentée théoriquement correspond à une opération mentale qu'il peut *lui-même* réaliser pour organiser de l'information historique en une idée maîtresse, une synthèse organisatrice ou un dispositif efficace de communication. En d'autres mots, alors que la confirmation empirique exige la consultation et l'analyse de travaux réels

d'historiographie, la confirmation phénoménologique, pour sa part, nécessite que le lecteur reproduise *dans son esprit* les opérations qui sont présentées dans ma thèse. Des exercices servant cette fin sont inclus en accompagnement de mes propositions⁶.

Ce second mode de confirmation permet, s'il amène le lecteur à satisfaction, de neutraliser l'idée selon laquelle ma typologie ne serait qu'un point de vue situé. Il permet en effet au lecteur de vérifier par lui-même, peu importe sa position sociale ou sa psychologie propre, s'il peut employer - et fort probablement s'il emploie déjà - les opérations mentales présentées théoriquement aux fins de ses propres organisations textuelles. Le lecteur se trouve ainsi investi, sous ce mode de confirmation, du pouvoir partiel, mais clé, de justifier mes propositions. Je suis entièrement prêt à mettre le sort de ma typologie entre les mains - ou plutôt l'esprit - du lecteur.

Figure #2 : Confirmation phénoménologique

Il y a justification phénoménologique si [A] est réalisé.



⁶ L'adjectif phénoménologique est ici employé de manière très large. Pour prendre un exemple non historiographique, la variation imaginaire, chez Husserl, est une procédure *phénoménologique* de confirmation. Nous confirmons que les concepts ont une composante eidétique en faisant varier, dans *notre propre esprit*, plusieurs représentants du concept, réels ou imaginés. Le fait que l'expérience soit reproductible par le lecteur est ce qui le justifie à l'accepter (Husserl 1900; Lyotard 2004, pp. 9-44.).

Pour conclure cette section, il importe de préciser que ces deux modes de confirmation (empirique et phénoménologique) possèdent chacun une fonction spécifique aux fins des présents travaux. Sous le mode empirique, la méthode de confirmation possède une fonction d'*explication* : elle consiste à rendre manifestes les opérations que les historiens reproduisent généralement intuitivement, lorsqu'ils imitent, consciemment ou non, les modèles qui leur sont présentés dans le cadre de leur formation et de leur travail. Elle met en ce sens en évidence certaines pratiques paradigmatiques qui ont cours dans leur milieu (Kuhn 1962). Sous l'approche phénoménologique, la méthode d'analyse possède plutôt une fonction de *dévoilement* : elle consiste à prendre conscience d'opérations mentales que le lecteur peut lui-même réaliser, et qu'il utilise en fait sans doute déjà, sur une base régulière, sans s'en rendre compte. Comme mentionné précédemment (**THÈSE #2**), la présente thèse défend que les opérations employées en historiographie sont en continuité directe avec les opérations quotidiennes servant à organiser le vécu, à le synthétiser et à le communiquer aux autres (Ricoeur 2000; Gorman 2007; Rosenberg 2018). Dévoiler ces opérations déborde donc largement des enjeux de réflexivité propres aux historiens, en s'appliquant tout autant au journalisme (écriture d'articles), au droit (écriture d'un plaidoyer visant à dresser le portrait d'un accusé), au travail policier (consignation de différents témoignages dans un rapport), mais aussi à des pratiques toutes aussi banales que celles d'écrire un bilan de semaine dans un journal intime ou de raconter sa journée à son conjoint ou sa conjointe. Les fonctions d'*explication* et de *dévoilement* prêtées aux présentes analyses possèdent donc plusieurs retombées, autant sur le plan théorique que sur le plan pratique.

Puisque mon étude des opérations d'écriture sollicite à la fois le mode de confirmation empirique et phénoménologique, le lecteur trouvera dans les chapitres suivants à la fois des exemples tirés de l'historiographie réelle et des exercices de pensée à valider par lui-même.

II. Pourquoi certains résistent-ils à un tel projet?

Avant de poursuivre, il apparaît nécessaire de revenir sur la place qu'occupe l'*enjeu* de l'écriture au sein de la philosophie de l'historiographie, ne serait-ce que pour montrer comment le présent projet se positionne face à plusieurs attitudes qui occupent actuellement l'avant-plan des discours du milieu académique et du milieu professionnel de l'historiographie. En effet, vouloir apporter ici des éclaircissements positifs concernant le passage à l'écriture nous amène inévitablement à entrer dans un contexte d'argumentation assez singulier, où l'une des portions dominantes du discours est plutôt d'émettre *des mises en garde contre l'écriture, suivant une finalité critique* (ex. Derrida 1967, Jenkins 1991, Ricoeur 2000, Kleinberg 2017, etc.) ou alors de répondre à ces critiques (ex. Lorenz 1998, McCullagh 1998, Kuukkanen 2015). Quiconque ouvrirait une revue écrite aujourd'hui en philosophie ou en épistémologie de l'historiographie devrait en ce sens s'attendre à y trouver au moins - et l'estimation est prudente - une publication consacrée à cet effet⁷.

Historiquement, cet élan critique face à l'*enjeu* de l'écriture trouve probablement ses sources dans de nombreux abus de mémoire qui ont caractérisé la propagande du 20^e siècle et la désinformation du 21^e, tout comme dans le développement, au sein de la philosophie elle-même, d'une compréhension plus fine des supports dans lesquels se formulent les savoirs en général. De ce fait, la présence dans les sociétés de certaines dérives opportunistes exploitant à leur compte l'historiographie (parfois sans mentir, mais en contrôlant rhétoriquement ce qui peut être dit des événements), conjuguée au développement dans le milieu académique de programmes de recherche portant spécifiquement sur la signification, les représentations et la cognition, a ainsi

⁷ Le débat critique entourant les produits de l'écriture en historiographie, soit *les narratifs*, est en fait tellement présent dans les considérations théoriques que certains philosophes extérieurs à la philosophie de l'historiographie viennent parfois réduire cette dernière à la simple théorisation de la narrativité (Plenge 2013, p. 2, note 1).

contribué à une profonde remise en question des capacités réelles de l'historien de rendre compte de ce qui a été. La somme impressionnante d'ouvrages publiés à la fin du 20^e siècle portant sur l'écroulement de l'idéal d'une historiographie neutre, objective et désintéressée plaide évidemment dans une telle direction (voir à ce sujet Novick 1988, Jenkins 1991, Bevir 1994).

Bien que réfléchir de manière critique face aux pratiques historiographiques n'est pas un fait nouveau - on retrouve déjà chez Thucydide plusieurs élans sceptiques face aux pratiques de son époque, où se trouvent déjà adoptées certaines postures épistémologiques qui ont persisté jusqu'à aujourd'hui (Kosso 1993, Tucker 2016) - la démarche critique qui a pris forme depuis le milieu du 20^e siècle possède toutefois un mode de formulation bien à elle, portant non plus les erreurs d'interprétation que peuvent produire les historiens, ni même sur les problèmes découlant de nos accès imparfaits au passé, mais plutôt sur les limites inhérentes aux pratiques textuelles mêmes (*ex.* Derrida 1967, White 1973, Ankersmit 1983). En d'autres mots, à la critique des traitements erronés de l'histoire et des contraintes pesant sur la constitution du savoir historiographique s'est ajoutée, dans les dernières décennies, une critique de l'acte même d'écrire par les historiens, c'est-à-dire, des différents moyens par lesquels nous rendons intelligible et signifiant pour nous-mêmes et pour les autres le passé et tout ce qui a eu lieu.

Proposer un guide réflexif s'intéressant au passage à l'écriture en historiographie a donc de quoi provoquer immédiatement deux réponses critiques bien entraînées dans les milieux académiques contemporains, réponses s'appuyant sur de nombreux efforts de théorisation développés dans les dernières décennies et qui seront étudiés plus en détail au chapitre #1. Le premier type de réponse peut être qualifié de *postmoderne* : il consiste à envisager toute forme de traitement positif de l'écriture comme une forme de relais de *normes relatives* ou comme une extension de *perspectives* et de *biais* issus des différentes conditions/positions dans lesquelles nous nous situons et sous lesquelles nous avons construit nos propres visions du monde. Cette réponse

critique se formule, en langage simple, par des questions du type : « Les opérations mentales *de quel groupe* étudies-tu Louis-Étienne? », « As-tu conscience de la *perspective* à partir de laquelle tu les étudies? », « Te limites-tu seulement à une vision occidentale, ou alors inclus-tu des personnes issues d'autres civilisations, qui ont chacune leurs *propres pratiques textuelles et leurs propres épistémologies?* » ou encore « Te limites-tu seulement à l'historiographie pratiquée dans le milieu académique, qui est lui-même un champ social favorisé, et donc susceptible de contrôler, par ses biais, les discours généraux sur le passé? », etc.

Le deuxième type de réponse critique qui peut être soulevée face au projet de théoriser positivement le passage à l'écriture peut, pour sa part, être qualifié de *sceptique* : il consiste à douter que l'on puisse réellement justifier une théorie du passage à l'écriture en historiographie sans faire une pétition de principe. L'argument qui supporte ce type de réponse est, grossièrement, le suivant :

P1. Justifier une théorie du passage à l'écriture en historiographie doit être réalisé à partir de nos pratiques textuelles.

P2. Toutes pratiques textuelles font implicitement appel à une théorie particulière de l'écriture.

C : Justifier une théorie du passage à l'écriture en historiographie exige de présupposer une théorie particulière de l'écriture.

À ce niveau, il est à noter que la position sceptique sert souvent à renforcer la position postmoderne, et vice-versa : naturellement, s'il faut toujours assumer une théorie particulière de l'écriture pour réfléchir à l'écriture, alors toutes réflexions que nous pouvons mener sont susceptibles d'être prédéterminées par des normes et des biais relatifs à nos positions au sein de la société et de l'histoire, servant par le fait même de relais pour celles-ci. En ce sens, tenter de

déterminer des fondements à l'acte d'écrire serait assimilable à n'importe quel autre type de jeu au sein du pouvoir, relevant au final d'une entreprise de négociation continue portant sur les espaces mêmes à partir desquels peuvent être pensés les problèmes et leurs solutions (Derrida 1967, Foucault 1976)

Avant de pouvoir se prononcer face à de telles critiques - qui pourraient servir dès le départ à rejeter le projet qui nous intéresse ici - beaucoup de travail doit d'abord être réalisé en amont, remettant seulement au dernier chapitre de cette thèse et à la conclusion les retours possibles face à celles-ci. Ainsi, à l'inverse d'un projet qui tenterait de neutraliser ces critiques en *partant de nulle part* (ex. en suspendant notre jugement sur la nature de l'historiographie), il a été décidé plutôt de proposer un système conceptuel pouvant rendre compte des pratiques historiographiques et de nos propres opérations mentales d'organisation, pour ensuite confronter ce système aux postulats fondamentaux que pourraient faire valoir les tenants des deux familles de positions présentées ci-haut. Pour ne pas laisser le lecteur en reste, je peux toutefois déjà préciser quelles *formes* de réponses seront offertes au terme de la présente thèse :

Réponse aux postmodernes : Les types d'opérations mentales que je relève dans la présente thèse sont dépourvus de biais sociaux et culturels, puisqu'ils sont nécessaires à la constitution même de perspectives biaisées. Ceux-ci peuvent donc servir de base pour réfléchir au passage à l'écriture, laissant ensuite aux débats particuliers quant à *tel ou tel* ouvrage de *tel ou tel* auteur la question de savoir si les choix réalisés par lui ou par elle doivent être compris comme dépendant essentiellement ou non de sa position historique et sociale. À ce niveau, comme nous le verrons au chapitre #6 (**6.3.4**), même des perspectives biaisées peuvent faire l'objet d'un contrôle lors de nos entreprises de corroboration, et ce, autant à l'échelle individuelle qu'au sein de ce que Tucker nomme une communauté hétérogène, non contrainte et suffisamment large (Tucker 2004, p. 28).

THÈSE #4: Il existe des dimensions fondamentales à l'écriture préalables aux biais, lorsque vient le moment d'organiser des contenus informationnels, tout comme il existe des procédures d'ajustement et de contrôle de nos propres biais lorsque vient pour nous le moment d'évaluer et de corroborer les choix narratifs réalisés par nous ou par d'autres.

Réponse aux sceptiques : Employer des exercices phénoménologiques pour justifier la présentation des opérations mentales ici réalisée est un mode de confirmation qui peut être réalisé par le lecteur sans qu'il ne soit conditionnel (implicitement ou non) d'adhérer à une théorie particulière de l'écriture plutôt qu'une autre. En d'autres termes, il est ici défendu que *peu importe* la théorie de l'écriture à laquelle souscrit consciemment ou non le lecteur, celui-ci sera capable de reconduire dans son esprit les opérations mentales d'organisation qui sont avancées dans les prochaines pages. Les outils de dévoilement ici employés peuvent en ce sens être compris comme visant une justification *autre* que ce que nécessiterait la justification d'une théorie particulière de l'acte d'écrire en historiographie.

THÈSE #5: Il est possible de justifier une théorie du passage à l'écriture en historiographie sans devoir assumer une théorie particulière de l'écriture.

Finalement, une dernière question qui peut être soulevée face au travail d'explicitation et de dévoilement qui est ici réalisé est de déterminer si celui-ci est réellement descriptif ou s'il n'est pas, au final, prescriptif. En d'autres mots, les efforts menés dans le cadre de la présente thèse doivent-ils être considérés comme se limitant seulement à décrire ce que font - ou sont *capables* de faire - les historiens, ou alors avancent-ils simultanément certaines prescriptions à savoir quelles opérations ces derniers *devraient* favoriser? Suivant Aviezer Tucker (Tucker 2004, pp. 3-4), et plus largement les travaux de Kuhn, de Laudan et de Chang (Kuhn 1962; Laudan 1977, Chang 2012a, 2012b), il est ici considéré que les exemples empiriques d'investigation par les praticiens d'une discipline sont pertinents pour réfléchir à comment ces derniers devraient mener leurs propres recherches. Toutefois, malgré le fait que la philosophie générale de l'historiographie soit engagée

sérieusement, depuis le début du 21^e siècle, à construire des modèles de la pratique historienne basés sur les pratiques réelles (comme c'est le cas ici pour l'écriture, chapitres #3, #4, #5 et #6; voir aussi Gorman 2007, Tran et Noël 2018), je partage malgré tout l'idée de Tucker (2004, p. 4) selon laquelle il est prématué de s'engager dans un exercice prescriptif étendu si une base descriptive est elle-même toujours à compléter et à débattre. En d'autres mots, il est jugé ici qu'il n'existe toujours pas à ce jour de consensus suffisamment fort en philosophie de l'historiographie concernant le *passage à l'écriture* pour s'engager sérieusement dans un exercice prescriptif étendu, peu importe comment se conçoit un tel exercice. La présente thèse jette toutefois des bases pour pouvoir mener un tel projet.

III. Quelle utilité pour la réflexion?

Pour ce qui est de la philosophie de l'historiographie, une visée spécifique des présents travaux est de progresser au sein de deux programmes de recherche différents, soit l'épistémologie informationnelle d'Aviezer Tucker (2004, 2011, 2018, 2020) et le postnarrativisme de Jouni-Matti Kuukkanen (2015). Bien que ces deux programmes ne s'entendent pas toujours sur le détail, je défendrai dans cette thèse que ceux-ci sont complémentaires pour ce qui est de réfléchir au passage à l'écriture, pourvu qu'on les comprenne d'une manière précise et que l'on vienne réviser certaines de leurs propositions qui, comme le verrons aux chapitres #1, #4, #5 et #6, sont problématiques ou tout simplement erronées. Puisque les programmes de Tucker et Kuukkanen constituent incontestablement deux contributions majeures en philosophie de l'historiographie pour les vingt dernières années⁸, toutes avancées réalisées au sein de ceux-ci ont, au minimum, pour intérêt

⁸ Comme l'atteste la réception du prix de la meilleure monographie en théorie de l'historiographie pour *Postnarrativist Philosophy of Historiography* de Kuukkanen, et les nombreux comptes rendus qu'a générés *Our Knowledge of the Past* dans différentes revues (Ankersmit 2005b ; Colbert 2005; Gorman 2005; McCullagh 2005; Southgate 2005; Day 2006; Black 2006; Grew 2007)

d'enrichir les débats à leur sujet, notamment en ce qui concerne la modélisation des pratiques historiennes et l'évaluation des contenus historiographiques. Je considère (bien évidemment) que ce qui est réalisé dans la présente thèse fournit des arguments supplémentaires en faveur de ces deux programmes et offre des pistes pour remettre en doute certaines thèses défendues ailleurs, en particulier au sein des versions les plus radicales du narrativisme qui seront présentées au chapitre #1.

THÈSE #6: Les programmes de recherche de l'épistémologie informationnelle d'A. Tucker et du postnarrativisme de J.-M. Kuukkanen sont compatibles, pourvu qu'on les comprenne d'une manière spécifique et que l'on révise certaines de leurs propositions qui sont problématiques ou erronées.

THÈSE #7: Les programmes de recherche de l'épistémologie informationnelle et du postnarrativisme sont ceux qui modélisent actuellement le mieux la pratique historienne et donc, qui constituent la meilleure option théorique disponible pour réfléchir au passage à l'écriture en historiographie.

Plus largement, la présente thèse explore, en partant de l'angle spécifique du passage à l'écriture, certaines avenues nouvelles pour réfléchir à un ensemble de problèmes qui ont marqué la philosophie de l'historiographie au cours des dernières années. En ce sens, plusieurs thèmes généraux de la philosophie de l'historiographie sont aussi dans la mire de mes propositions, que ce soit au sujet de ce qui compose le passé (chapitre #2), de ce qui justifie - ou non - les hypothèses descriptives avancées par les historiens (chapitre #6), de ce qui guide nos choix narratifs (chapitre #3) ou de ce qui, au sein de ce qui a été, peut servir de référent pour les cadres mentaux que nous sollicitons lorsque nous pensons des touts complexes (chapitres #4-5-6). À ce niveau, trois contributions centrales et originales sont ici soumises au jugement du lecteur, soit une *caractérisation agrégative du passé* (chapitre #2), une *typologie des colligations* (chapitre #5) et une *théorie de l'évaluation et de la justification de nos présentations de ce qui a été* (chapitre #4).

et #6). Au contour de celles-ci, un système conceptuel général prend progressivement forme de chapitre en chapitre, jusqu'à permettre au chapitre #7 d'apporter des solutions à treize problèmes philosophiques tirés de la tradition. Les présents travaux peuvent donc être considérés comme visant à enrichir la réflexion sur le passage à l'écriture en historiographie, tout en tentant de dissoudre certains contentieux et confusions pouvant être trouvés au sein de la littérature existante.

IV. Structure de la thèse

La présente thèse est construite en 7 chapitres. Le chapitre #1 vient éclaircir, à la lumière des travaux spécialisés existant en philosophie de l'historiographie, ce qui est entendu dans les prochaines pages par « mentalisation », « narratif », « approches narrativistes », « narrativisme radical », « présentation », « représentation », « description » et « conception ». Le chapitre #2 analyse trois prototypes défaillants pouvant être avancés pour répondre à la question « qu'est-ce qui compose le passé? », pour ensuite intégrer les éléments structurants de chacun de ceux-ci au sein d'une caractérisation unifiée et partageable. Le chapitre #3 s'intéresse aux dimensions narratives de nos présentations du passé (*i.e.* de ce que nous communiquons au sujet de celui-ci), pour montrer les mérites des approches narrativistes concernant la réflexion sur l'écriture, tout en balisant certains débordements auxquels celles-ci peuvent mener, avec, en première ligne, ce que je nomme une « attitude axiologique de l'évaluation » en historiographie. Le chapitre #4 montre que, contrairement à ce que suggère le narrativisme radical, nos organisations textuelles produisent inévitablement certains contenus discursifs décomposables qui peuvent faire l'objet d'une évaluation, en introduisant pour ce faire une conceptualisation spécifique des notions de « thèses » et de « colligations » fortement redevable aux travaux de Kuukkanen (2015). Partant de ce point, le chapitre #5 avance une typologie des colligations, permettant de corriger une tendance

pernicieuse en philosophie de l'histoire qui consiste à théoriser celles-ci à l'aide de caractérisations trop générales et trop vagues. Une fois cette typologie présentée, une modélisation des pratiques d'évaluations est développée au chapitre #6 - fortement redevable à Tucker (2004) - servant à supporter une théorie de la justification pour nos présentations du passé. Le chapitre #7 met finalement en application le système conceptuel développé dans les chapitres précédents face à différents problèmes identifiés tout au long de la thèse, dans l'objectif à la fois de montrer les mérites de ce système tout comme d'expliciter les avenues possibles d'utilisation de celui-ci pour d'autres problèmes qui ne sont pas ici abordés. En conclusion, un retour sur le passage à l'écriture et sur les critiques potentielles d'une théorie positive de l'écriture est réalisé, laissant le lecteur sur certaines recommandations pour des investigations futures.

V. Dernière précision

Avant de se lancer, une dernière clarification doit être effectuée concernant la caractérisation de certains concepts fondamentaux réalisée dans les présents travaux. En effet, une stratégie justificatrice se trouve employée à quelques reprises dans les prochaines pages (surtout aux chapitres #2, #5 et #6), pour des concepts fondamentaux tels que [passé], [rendre vrai], [référer] et [justification]. Il est considéré ici que caractériser ce type de concepts appelle un mode de confirmation spécifique, c'est-à-dire, qui n'est ni empirique ni phénoménologique (**partie I**). Ce mode de confirmation est qualifié - de manière peut-être risquée - de *métaphysique*. Après réflexion, le terme « métaphysique » a été jugé le plus approprié, puisqu'il signale la nécessité de devoir mener une confirmation qui excède le domaine de l'observation ou de l'introspection : en effet, toutes caractérisations fournies pour des expressions comme « le passé », « rendre vrai », « référer » et « la justification » ont pour dimension particulière de devoir présupposer, au sein des

tentatives de confirmation empirique ou phénoménologique qui pourraient être menées à leur sujet, le contenu même qu'elles tentent de faire accepter par le lecteur. Ainsi, confirmer empiriquement, par exemple, que le passé est composé d'états ne peut se réaliser à partir de ce que nous pouvons observer, à moins de supposer que le passé soit composé d'états; dans le même ordre d'idées, confirmer phénoménologiquement qu' « être rendu vrai » signifie « correspondre à la réalité », en partant des saisies que peut réaliser notre esprit sur lui-même, ne peut se faire qu'en présupposant que l'expérience phénoménale suscitée pour confirmer une telle caractérisation de [rendre vrai] *est vraie* parce qu'elle correspond à la réalité. Pour cette raison, les propositions que j'avance dans les prochaines pages pour caractériser ces concepts ne peuvent tout simplement pas être envisagées comme s'appuyant sur l'expérience ou sur le fonctionnement manifeste de l'esprit, et donc, ne peuvent pas solliciter les mêmes modes de confirmation que le reste des contenus défendus dans cette thèse.

Ceci dit, il est ici considéré que les caractérisations métaphysiques n'ont pas à être arbitrairement retenues et qu'au contraire, celles-ci peuvent faire l'objet, elles aussi, d'une procédure de confirmation pouvant être menée par le lecteur. Cette procédure repose sur une compréhension spécifique de l'activité métaphysique qui est adoptée pour l'ensemble des présents travaux, voulant qu'une caractérisation métaphysique soit plus confirmée qu'une autre *si elle engendre moins de problèmes qu'elle*. Ce positionnement métaphilosophique considère en ce sens la pratique de la métaphysique (de l'activité des métaphysiciens) comme s'apparentant aux objectifs généraux de la science (Kuhn 1962), soit de résoudre des problèmes par nos théories : en ce sens, l'accumulation d'anomalies ne pouvant pas être solutionnées par une caractérisation métaphysique devrait être envisagée comme une invitation à réduire notre confiance envers elle, si d'autres alternatives soulèvent moins de problèmes de leur côté. Pour le formuler concrètement, il est défendu ici, par exemple, que ma caractérisation métaphysique du passé soulève moins de

problèmes que celle de passé(s) se trouvant chez Roth (2020, chapitre #3), et ma caractérisation de la justification, moins de problèmes que celle pouvant être trouvée chez Kuukkanen (2015, chapitre #6). Ces points seront évidemment expliqués en temps et lieu.

Dans sa plus simple expression, un « problème » doit être compris pour les présents travaux comme *l'obligation, pour un sujet, de devoir accepter provisoirement des contenus contradictoires* (*c et non-c*) ou *des contenus incompatibles* (*c et d, où d → non-c*). Partant de cette définition, (au moins) deux types de problèmes peuvent être identifiés au moment de mener une confirmation métaphysique, soit des « problèmes intuitifs » et des « problèmes formels ». Sous ce vocabulaire, nous dirions en ce sens qu'une caractérisation métaphysique devrait être favorisée à une autre si celle-ci *soulève moins de problèmes intuitifs et formels* que cette dernière, en donnant priorité à l'élimination de problèmes formels sur celle de problèmes intuitifs (pour des raisons expliquées ci-bas).

DÉFINITION #4 : Problème =_{def.} Obligation, pour un sujet, de devoir accepter provisoirement des contenus contradictoires (*c et non-c*) ou des contenus incompatibles (*c et d, où d → non-c*)

Une caractérisation métaphysique peut être considérée comme engendrant un problème « intuitif » lorsqu'elle implique pour un sujet *d'accepter un contenu qui est contradictoire ou incompatible avec ses intuitions immédiates* (à ce moment, la personne « ressent » instantanément que l'acceptation pose chez elle un problème, avant même de pouvoir identifier pourquoi). À titre d'exemple, accepter (même hypothétiquement) l'idée selon laquelle le passé n'a jamais eu lieu engendre - je pense - un tel problème *intuitif* pour la plupart d'entre nous, et donc, devrait au minimum pouvoir servir à éliminer d'autres problèmes avant d'être favorisée.

DÉFINITION #5 : Problème intuitif =_{def.} Problème qui implique pour un sujet d'accepter un contenu qui est contradictoire ou incompatible avec ses intuitions immédiates

Puisque les problèmes intuitifs sont par défaut implicites - ils sont *ressentis* avant d'être *expliqués* - y remédier passe inévitablement par l'un des trois chemins suivants : (1) modifier ou éliminer les intuitions qui rivalisent avec la caractérisation métaphysique qui est à accepter (de manière consciente ou non⁹), (2) rejeter la caractérisation problématique ou (3) substituer la caractérisation problématique par une autre qui l'est moins ; cette dernière option est ce que je vise lorsque je parle d'une justification métaphysique intuitive. En somme, pour le mode de confirmation métaphysique, une caractérisation pose moins de problèmes *intuitifs* qu'une autre si son acceptation engendre moins de conflits à l'échelle du ressenti immédiat. Une conception n'engendre *aucun* problème intuitif lorsqu'elle est parfaitement conjugable avec l'ensemble des intuitions du sujet qui doit l'accepter.

Puisque ma théorie générale plaide pour une continuité entre l'historiographie et les opérations servant à organiser le vécu du quotidien (**THÈSE #2**), mes caractérisations ont ici été pensées de manière à créer le moins de rivalités possible avec les intuitions qui sont à la base de notre fonctionnement normal (hors philosophie). Toutefois, il importe d'indiquer **en caractères gras** qu'il n'est pas prêté ici une priorité aux intuitions pour la confirmation métaphysique, lorsque l'élimination d'un problème intuitif doit se faire aux dépens de celle de problèmes formels : en ce sens, l'élimination de problèmes intuitifs peut jouer un rôle discriminatoire seulement si, toutes choses étant égales par ailleurs, une caractérisation ou un système conceptuel engendre moins de problèmes intuitifs qu'un autre – à ce moment, la question se poserait légitimement à savoir quelle serait *l'utilité même* d'opter pour ce qui nous force à réviser des intuitions qui, par ailleurs, assurent la base de notre fonctionnement quotidien. Réviser nos intuitions, selon l'échelle de

⁹ Des intuitions peuvent en effet changer sans qu'une personne ne s'en rende explicitement compte : la preuve est que nous pouvons réaliser à rebours que certaines de nos intuitions ont changé au fil du temps, par exemple, dans un contexte de thérapie ou d'écriture autobiographique.

priorisation qui est ici proposée, se révèle toutefois nécessaire si le tout permet de résoudre un ou plusieurs problèmes formels.

Un problème est ici dit « formel » lorsqu'il *sollicite un jugement clair, où ne plane aucune ambiguïté* : dans une telle situation, le sujet cible alors très précisément quelles propositions sont placées en rivalité au sein de son système de croyances. Un tel ciblage exige, minimalement, la satisfaction de deux conditions : (1) le sujet doit pouvoir identifier explicitement le conflit, dans un langage clair (sinon, le tout est encore intuitif) et (2) le sujet doit être capable d'attribuer de manière précise quel est son propre degré d'acceptation pour chacune des propositions conflictuelles. En ce sens, un exemple de problème conceptuel *formel* se trouverait chez un sujet qui, face à une caractérisation du passé, pourrait identifier qu'une proposition essentielle à celle-ci (*ex.* : « le passé est un produit du présent ») rivalise avec une ou plusieurs autres propositions qu'il accepte formellement comme vraies (*ex.* « le passé est l'origine du présent », « les événements passés causent le présent », *etc.*) À ce niveau, comme pour les problèmes intuitifs, le sujet aurait alors pour option, s'il veut éliminer le problème, de (1) modifier ou éliminer certaines des propositions qu'il accepte formellement comme vraies - par exemple, dans le cas où la nouvelle caractérisation aurait pour intérêt de soulever moins de problèmes que ceux générés par ces propositions - (2) rejeter la caractérisation ou (3) la remplacer par une autre qui est moins problématique. Une justification métaphysique formelle survient en ce sens lorsque (3) est réalisé pour deux caractérisations rivales.

DÉFINITION #6 : Problème formel =_{déf.} Problème qui implique pour un sujet d'accepter un contenu identifié sans ambiguïté et qui est contradictoire ou incompatible avec une ou des propositions qu'il accepte formellement comme vraies.

Pour rassembler toutes ces idées en un seul énoncé, nous dirions en ce sens qu'un mode de confirmation métaphysique est sollicité dans les présents travaux pour justifier l'adoption de

certaines caractérisations pour les concepts de [passé], [rendre vrai], [référer] et [justification], en défendant que les caractérisations ici avancées soulèvent moins de problèmes intuitifs (moins de problèmes à l'échelle du ressenti) et moins de problèmes formels (moins de contradictions ou d'incompatibilités avec d'autres propositions qui sont formellement acceptées comme vraies par le lecteur) que d'autres alternatives actuellement disponibles en philosophie de l'historiographie. En ajout, il est ici considéré qu'une élimination d'un problème formel devrait toujours l'emporter sur celle d'un problème intuitif, suivant l'idée simple que toute entreprise d'argumentation visant la production de savoir gagne, ultimement, à faire l'objet de jugements clairs plutôt que d'intuitions vagues. En ce sens, défendre que les intuitions devraient l'emporter sur des jugements clairs serait assimilable à défendre que l'activité conceptuelle et théorique, en apparence essentielle à la philosophie, est subordonnée au domaine du ressenti individuel, une thèse qui rend questionnable dès le départ le projet même de théoriser et d'argumenter en faveur de certaines caractérisations plutôt que d'autres. Au contraire, il est ici admis que la philosophie est, pour une partie importante de son activité, un projet d'*éclaircissement* par des théories, et donc, que l'argumentation sur la valeur de ces théories gagne ultimement à porter sur des problèmes qui peuvent être clairement identifiés plutôt que sur des problèmes qui ne peuvent qu'être vécus à l'échelle du ressenti immédiat.

Sans plus attendre, lançons-nous dans un tel projet d'*éclaircissement*.

Figure #3 : Justification métaphysique intuitive

Il y a justification métaphysique intuitive si [A] mène davantage à [C] que [B]

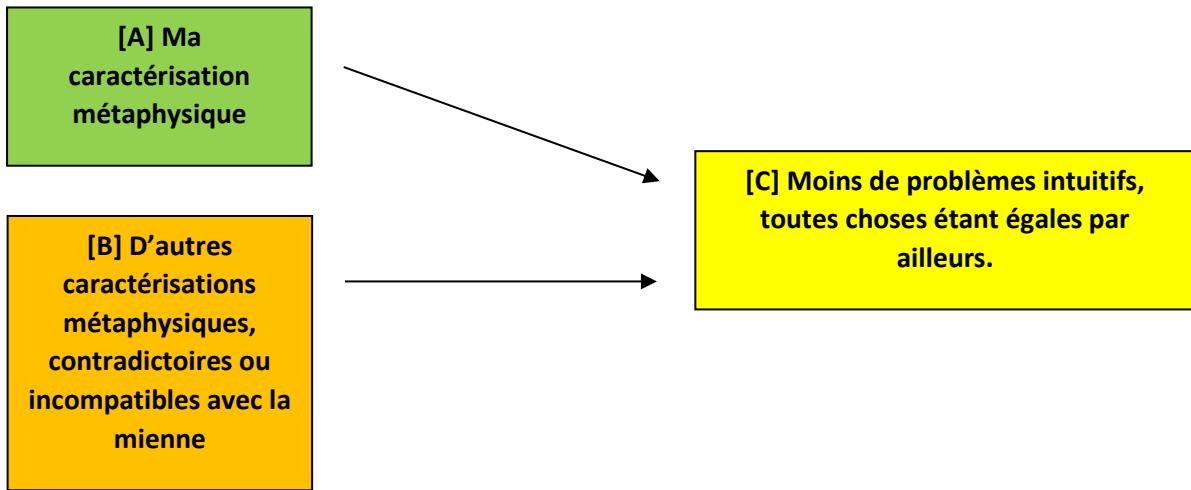


Figure #4 : Justification métaphysique formelle

Il y a justification métaphysique formelle si [A] mène davantage à [C] que [B]

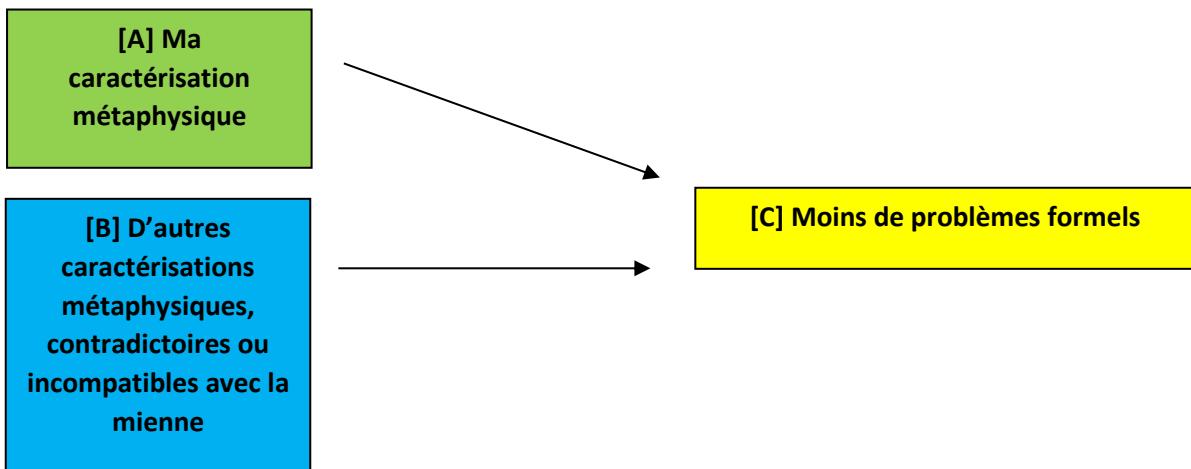
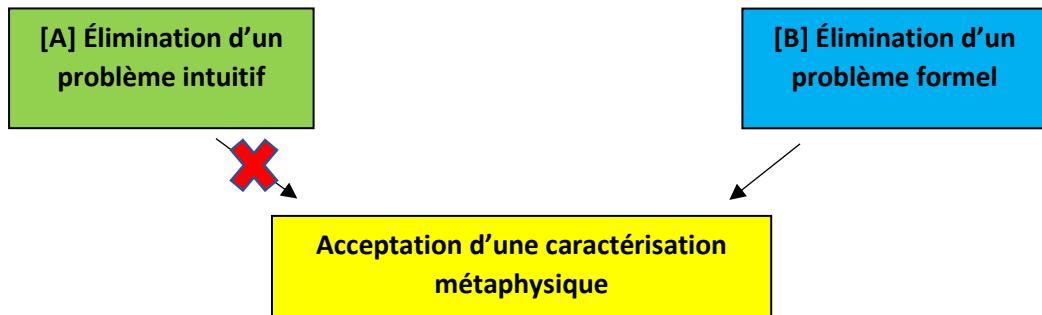


Figure #5 : Hiérarchie des justifications métaphysiques

[A] peut être réalisée seulement si celle-ci ne se fait pas aux dépens de [B]



CHAPITRE 1 - MENTALISATION

1.1 Introduction

La présente thèse se positionne de manière critique face à certaines alternatives actuellement présentes en philosophie de l'histoire. Toutefois, le langage qu'elle emploie et les problèmes qu'elle vise à solutionner découlent tous, presque en entier, de traditions et de programmes de recherches antérieurs qui ont façonné en profondeur les enjeux qui nous intéressent ici. Le cadre théorique nécessaire pour comprendre les chapitres suivants ne peut en ce sens être fait séparément d'un bilan des différents travaux disponibles, en ce que le lexique sollicité renvoie pour l'essentiel à des usages développés par les philosophes de l'histoire au cours des cinq dernières décennies. Le traitement simultané du cadre théorique et du bilan de la littérature ici réalisé permet en ce sens à la fois d'identifier *d'où viennent* les considérations théoriques face auxquelles se positionnent les présents travaux, tout comme de comprendre ce en quoi elles consistent.

Huit termes clés sont placés au centre du présent chapitre, soit « mentalisation », « narratif », « approches narrativistes », « narrativisme radical », « présentation », « représentation », « description » et « conception ». Tout au long de cette thèse, ces huit termes seront utilisés pour construire le propos : commencer en explicitant le sens de chacun de ceux-ci est en ce sens primordial. Un tel traitement donnera simultanément l'occasion de cibler différents problèmes issus de la tradition philosophique, problèmes qui seront traités plus en détail au chapitre #7, une fois mon système conceptuel complété.

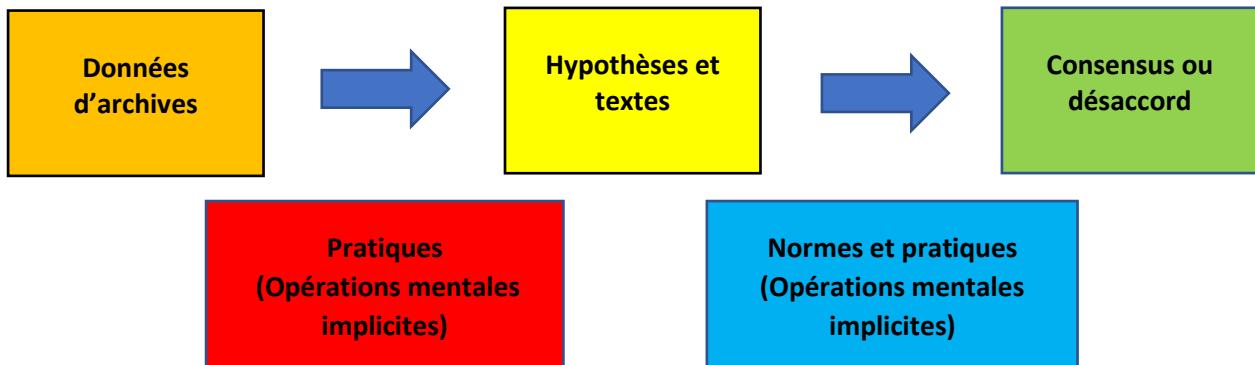
1.2 Considérations préalables concernant la mentalisation

Avant d'éclaircir ce qui est entendu ici par « mentalisation », il est pertinent d'indiquer d'emblée que ni le postnarrativisme de Kuukkanen ni l'épistémologie informationnelle de Tucker ne sont identifiés par leurs auteurs comme des programmes de recherche s'intéressant explicitement à la dimension *mentale* de la pratique historienne : chez Kuukkanen, l'attention est plutôt portée sur la nature des entités que produisent les historiens dans leur texte, avec un traitement spécifique (analytique) des concepts de vérité et de justification en historiographie (Kuukkanen 2015). Chez Tucker, le programme se concentre essentiellement sur la relation qu'entretiennent les hypothèses avec les données historiques¹⁰, relation qu'il modélise en important des éléments théoriques de la philosophie des sciences et de l'épistémologie probabiliste, avec, comme chez Kuukkanen, une insistance particulière sur le pouvoir régulateur de la recherche du consensus entre historiens (Tucker 2004). Les travaux de Kuukkanen et Tucker adoptent ainsi une posture épistémologique où le mental est implicite (car celui-ci intervient forcément dans la production, l'évaluation et l'atteinte du consensus chez les historiens), sans être toutefois placé au centre de leur investigation ; pour le dire de manière imagée, une entité non humaine qui lirait les ouvrages des deux philosophes verrait dans leur présentation de l'historiographie des objets animés (les historiens) qui entrent en contact avec des documents d'archives, qui interagissent avec des êtres semblables engagés dans la même démarche qu'eux (d'autres historiens) et qui accomplissent un éventail varié de *pratiques* individuelles et collectives dans le but de produire des discours sur le passé, sans que ces pratiques ne soient toutefois clairement identifiées comme le résultat de processus mentaux *internes*, invisibles à la saisie extérieure. Ainsi, pour une entité qui serait ignorante de la dimension mentale de l'activité humaine, les historiens de Kuukkanen et Tucker

¹⁰ J'utiliserai dans ma thèse le terme « données historiques », faute de mieux, pour désigner ce que les philosophes de l'historiographie anglophone nomment *evidence*.

apparaîtraient au plus comme des objets animés qui *formulent* des hypothèses et *produisent* des textes, pour ensuite trier les offres disponibles selon les normes et pratiques partagées au sein de leur communauté¹¹.

Figure #6 : Présentation de la pratique historienne chez Tucker et Kuukkanen



Or, le manque de traitement explicite de la dimension mentale dans les programmes de Kuukkanen et Tucker génère certaines ambiguïtés qui, si non résolues, peuvent être exploitées pour contester leurs positions. Pour ceux et celles qui souhaitent poursuivre l'enquête au sein du cadre

¹¹ L'absence d'un traitement explicite du mental, chez Kuukkanen et Tucker, est peut-être volontaire. Pour intégrer le mental comme objet *fixe* d'étude, c'est-à-dire, comme une dimension possédant des traits suffisamment partagés par les différents historiens pour être proposée comme une explication de leurs pratiques, il faut accepter, comme je le fais dans la présente thèse, deux prémisses sur lesquelles ni l'un ni l'autre ne s'avance, soit 1) qu'il est possible de reconduire *universellement* un certain ensemble d'opérations mentales en historiographie et 2) que ces opérations mentales peuvent être retracées par une méthode légitime (ex. : par des exercices phénoménologiques que le lecteur peut lui-même réaliser, peu importe sa position historique et sociale). Dans les faits, les justifications de Kuukkanen et Tucker se limitent, dans leurs travaux, à la justification empirique (à comment leurs théories expliquent bien ou non les pratiques et les textes produits par les historiens), ce qui les empêche de s'aventurer dans le domaine de l'esprit. Tucker se méfie en réalité de ce que les historiens peuvent penser et dire au sujet de leur propre pratique (ce qu'il nomme précisément la *perspective phénoménologique*, Tucker 2004, p. 3) et préfère la description externe de ce qu'ils font, même si cette description est condamnée à être chargée théoriquement (*theory-laden*; son expression, 2004, p. 3). Tucker demeure toutefois silencieux à savoir si la perspective phénoménologique *peut* malgré tout amener à des savoirs fiables, si la méthode employée pour y parvenir est légitime. Du côté de Kuukkanen, la défense dans son ouvrage d'espaces discursifs « historiquement mouvants » peut à première vue suggérer que celui-ci est défavorable à la recherche d'un appareil à penser dont les bases seraient universelles. Toutefois, son appel à une conception stable de la rationalité (essentiellement, aux règles logiques de l'argumentation; Kuukkanen 2015, pp. 156-157) et à l'idée que les historiens produisent des entités synthétisantes (2015, p. 1) peuvent tous deux être interprétés comme une reconnaissance de fondements mentaux universels de la pratique historienne. La position réelle des deux philosophes sur les dimensions mentales de l'historiographie et sur la possibilité ou non de les identifier de manière fiable est donc, sur papier, indéterminée.

fixé par leurs travaux, ces ambiguïtés constituent des problèmes auxquels il est nécessaire d'apporter des réponses, ne serait-ce que pour mieux justifier ces théories face aux alternatives disponibles. Un exemple d'un tel problème, chez Kuukkanen, se trouve dans la promotion de cinq critères *épistémiques* (son expression, pas la mienne; Kuukkanen 2015, pp. 123-128) soit le pouvoir d'exemplification, la cohérence, la compréhensivité, l'étendue et l'originalité, permettant de discriminer les différents traitements historiographiques avancés par les historiens (nous y reviendrons en **6.4**). Toutefois, puisque l'évaluation et la discrimination des traitements historiographiques disponibles est *aussi* présentée par Kuukkanen comme une procédure opérée au sein d'espaces discursifs partagés par les historiens, sa théorisation introduit une confusion importante à savoir si ces critères sont influencés ou non par les normes en vigueur dans chaque communauté (par exemple : deux historiens issus de deux communautés distinctes pourraient-ils évaluer différemment le pouvoir d'exemplification ou la cohérence d'une même présentation historiographique? Si oui, les critères épistémiques de Kuukkanen ne sont-ils pas alors qu'un simple prolongement des normes discursives propre à chaque communauté?).

PROBLÈME : Rapport entre justification épistémique et espace discursif

Chez Tucker, un exemple d'ambiguïté peut être trouvé lorsque le philosophe vient appliquer sa théorie générale à certaines notions qui ont, en philosophie de l'historiographie, un statut particulier, comme « la Renaissance ». Selon Tucker, la Renaissance, si comprise au sens de Burckhardt (*i.e.* comme un changement de mentalité où apparaîtrait le « soi moderne »; Burckhardt 2012; Tucker 2004, p. 138) ne se différencie pas des autres hypothèses pouvant être soumises par les historiens pour expliquer l'existence des données historiques (par exemple, l'hypothèse que tel ou tel peuple a occupé tel ou tel territoire en telle ou telle année pour expliquer la présence de tels ou tels artéfacts). Toutefois, puisque la nature du lien explicatif unissant la Renaissance aux

données historiques n'est pas explicitée par Tucker, et que celui-ci présente la Renaissance comme une entité théorique similaire aux atomes (qui sont pour leur part un *type abstrait* postulé pour expliquer des observations particulières; Tucker 2004, pp. 137-138), la question peut légitimement se poser à savoir si, selon Tucker, la Renaissance a existé comme un *événement particulier* ou si elle n'est pas plutôt un dispositif théorique *général* permettant de rendre compte de l'existence et de la forme que prennent les données : en d'autres mots, le sens « d'expliquer » dans la présentation que fait Tucker est ambigu, puisque ce dernier ne vient pas identifier clairement quel type de lien peut être posé entre des entités comme la Renaissance et les données historiques. Cette ambiguïté est employée chez Kuukkanen pour écarter la proposition de Tucker (2015, p. 110).

PROBLÈME : Statut des entités comme la Renaissance

La présence de telles ambiguïtés s'accompagne aussi, au sein des travaux des deux philosophes, de certaines conclusions fortes qui gagneraient, pour leur part, à être tout simplement éliminées. Une telle révision, réalisable par un traitement plus spécifique des dimensions mentales du travail de l'historien, serait profitable pour dissiper de nombreux problèmes soulevés par celles-ci. À titre d'exemple, Kuukkanen défend dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography* que l'évaluation des présentations historiographiques doit se faire en abandonnant entièrement le recours à la notion de « vérité », si cette dernière est comprise dans le lexique de la « vérité-correspondance » (Kuukkanen 2015, p. 143-144). Une présentation comme celle de la « Guerre froide » ne pourrait, en ce sens, être considérée comme vraie ou fausse en fonction de sa correspondance à ce qui a eu lieu : elle ne pourrait qu'être *justifiée* ou *plus justifiée* que les autres présentations disponibles, selon certains critères partagés par les historiens (2015, pp. 156-157). Or, à moins d'accepter entièrement la théorie kuukkanienne (qui sera expliquée en détail plus loin, chapitres #4-#5), une telle conclusion est au minimum *sujette à discussion*, ne serait-ce que parce

qu'elle est choquante pour la plupart d'entre nous sur le plan intuitif - peu d'historiens accepteraient que leur travail consiste à *justifier* des présentations historiographiques qui n'ont, à l'échelle de leur contenu, *aucun* référent au sein du passé.

PROBLÈME : Abandon de la vérité-correspondance pour les présentations historiographiques.

Une conclusion problématique se trouvant dans *Our Knowledge of the Past* concerne, au contraire, une distinction trop forte soutenue par Tucker entre le travail de traitement des données et le travail de présentation du passé (2004, p. 6). Pour Tucker, les enjeux d'écriture plus généraux liés à la sélection et à l'organisation des matériaux historiques émergeraient à une étape ultérieure de celle du traitement des données : selon le philosophe, le traitement des données se concentrerait à la seule détermination des hypothèses les plus probables concernant ce qui a eu lieu. Une fois ces hypothèses probables mises à disposition, les historiens pourraient alors s'engager dans l'entreprise plus complexe de sélectionner, organiser et lier ces éléments sous forme de texte, dans l'objectif d'offrir une présentation compréhensive du passé. Ainsi, suivant cette distinction, les enjeux philosophiques du traitement des archives seraient, pour l'essentiel, *épistémologiques et ontologiques* (liés aux limites de nos interactions avec les données historiques et à la nature de l'information pouvant être extraite à partir d'elles), alors que ceux de l'écriture viendraient surajouter des dimensions *éthiques et interprétatives* (découlant de la sélection et de l'organisation des contenus; Tucker 2004, p. 10-11), selon les différents rôles que nous voulons que l'historiographie remplisse au sein de nos sociétés ou du poids que nous voulons attribuer aux événements pour les articuler sous une présentation intelligible. Or, bien que cette distinction puisse à première vue sembler acceptable, celle-ci se révèle dans les faits impossible à maintenir après un examen rigoureux des différentes opérations mentales nécessaires à toute forme de travail

de description du passé : comme je le montrerai au chapitre #6, les enjeux d'organisation et de sélection que Tucker associe à l'écriture interviennent déjà lorsque vient le moment de traiter les archives, et participent de manière importante à l'évaluation de la probabilité des descriptions historiques générées par ce travail « invisible » de l'historien.

PROBLÈME : Distinction entre présentation de l'histoire et traitement des données historiques

Ceci dit, il importe de spécifier que la présente thèse n'est pas seulement voulue ici, en ce qui concerne les travaux de Kuukkanen et de Tucker, comme une démarche de nature *corrective*. En effet, approfondir les dimensions mentales du travail historiographique permet aussi de venir reformuler et préciser certaines découvertes majeures réalisées par chacun de ceux-ci, dans l'intention de révéler plus pleinement le potentiel d'application de leurs propositions pour notre théorisation des pratiques historiennes. En effet, dans les propositions qu'ils soumettent au lecteur, autant Tucker que Kuukkanen font appel à des opérations (la création d'unités synthétiques chez Kuukkanen, le calcul de probabilité chez Tucker) qui gagnent à être entièrement intégrées au sein d'une théorie de la mentalisation. Il est ici envisagé que ces propositions peuvent tirer profit d'un accompagnement à l'échelle du mental, non pas seulement dans l'intention de les réviser, mais aussi pour montrer leur pleine pertinence.

En somme, les gains les plus immédiats d'un tel « tournant de l'esprit » au sein des programmes postnarrativiste et informationnel de Kuukkanen et Tucker consistent à offrir de nouveaux angles d'approches à plusieurs problèmes fondamentaux qui sont débattus depuis quelques décennies en philosophie de l'historiographie et qui, jusqu'à maintenant, ont encouragé davantage de divisions que d'avancées pour nos réflexions sur la pratique historienne.

1.3 Mentalisation

Dans sa formulation la plus simple, le terme mentalisation doit ici être compris comme le fait, pour un individu, *de bâtir un contenu mental*. En ce sens, au contraire de l'utilisation que l'on peut retrouver ailleurs, notamment en psychologie (Marty 1991, Bateman et Fonagy, 2006), la notion n'est pas employée dans cette thèse pour désigner la capacité d'imaginer les états d'une autre personne ou de soi-même pour expliquer/comprendre son comportement (par exemple : prêter à Louis-Étienne un certain état mental pour expliquer pourquoi il sourit). L'expression est utilisée plutôt en un autre sens, servant à mettre en langage ce qui, en introduction, est présenté comme « un passage à l'écriture » : il renvoie à *l'acte de bâtir un contenu mental dont la fonction première est d'organiser des contenus informationnels*. Mentaliser l'histoire de la monnaie revient donc à bâtir une série de contenus mentaux permettant de l'organiser mentalement.

DÉFINITION # 7 : Mentalisation =_{def.} **Acte de bâtir un contenu mental dont la fonction première est d'organiser des contenus informationnels.**

En un sens qu'il reste à préciser, ce que je désigne ici comme « mentalisation » vise une dimension *manifeste* de notre activité mentale. Ce terme, « manifeste », sert à marquer une distinction avec la dimension *naturelle* du mental, c'est-à-dire, avec la somme des processus matériels qui assurent la cognition. Ce qui m'intéresse ici est comment l'activité mentale nous *apparaît*, à l'intérieur même de notre esprit, et non pas comment elle s'exécute *naturellement*. La distinction est importante, puisqu'elle permet de laisser ouverts les débats concernant la base matérielle de notre cognition et les différentes dépendances de notre esprit envers celle-ci (Kim 1993, Kistler 2016, Rosenberg 2018). Les opérations manifestes présentées dans le chapitre #5 doivent en ce sens être comprises comme des désignations « intra-mentales », qui n'ont peut-être aucune réalité à l'échelle naturelle, mais qui sont manifestes lorsque nous tournons notre

esprit sur lui-même pour observer son fonctionnement. L'étude de la base matérielle des opérations ici dévoilées est laissée au soin des différentes sciences empiriques qui s'intéressent à la cognition.

Un exemple de cette dimension *manifeste* de la mentalisation peut être trouvé dans le séquençage. Lorsque nous tentons de retrouver un objet perdu, nous reconstruisons mentalement des séquences pour retracer nos mouvements, nos actions, ainsi que les différents déplacements que nous avons faits de l'objet en question. En tournant notre esprit sur lui-même lors d'un tel moment (ou en l'imaginant, présentement), nous pouvons constater que nous opérons mentalement un tel séquençage. Cette opération est alors manifeste, c'est-à-dire qu'elle nous apparaît sous cette forme, indépendamment de la compréhension matérielle que nous pourrions en avoir, et indépendamment de sa réalité naturelle.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #1 : Nous pouvons constater, en observant le fonctionnement de notre esprit dans une situation réelle ou hypothétique de recherche d'un objet perdu, que nous produisons un séquençage d'événements permettant de retrouver l'objet en question. Cette opération de séquençage nous apparaît de manière manifeste.

Étudier une réalité mentale manifeste possède plusieurs retombées concrètes pour les problèmes qui nous intéressent ici, que l'étude seule de la réalité mentale naturelle ne permet pas. Contrairement aux opérations naturelles (par exemple, le fonctionnement des neurones, tel qu'expliqué par telle ou telle théorie en neuroscience), une opération manifeste peut être reconduite de manière *volontaire* par nos esprits, surtout une fois dévoilée : par exemple, nous pouvons *commander* à notre esprit d'effectuer un séquençage, mais nous ne pouvons pas commander - du moins, pas de la même manière¹² - à notre cerveau d'activer tel ou tel neurone, et ce, même après

¹² On peut évidemment défendre que d'activer une opération manifeste déclenche sa contrepartie naturelle/base naturelle/réalité naturelle (selon qu'on soit dualiste/émergentiste/éliminativiste), puisque les deux entretiennent des relations directes. Toutefois, il faut passer *par l'opération manifeste* pour y parvenir : c'est en forçant notre esprit à faire un séquençage que nous pouvons solliciter la base matérielle qui permet sa réalisation. Une personne qui réussirait à activer directement la base matérielle, sans passer par l'opération manifeste, ferait la démonstration d'un degré de

avoir appris théoriquement la nature de cette activation et la localisation de ces neurones dans notre tête. Puisque mon travail se donne pour objectif global d'être un guide au passage à l'écriture en historiographie, la mise en langage d'opérations mentales manifestes que nous pouvons solliciter de manière volontaire, parce qu'*immédiates* pour notre esprit - intramental - est à privilégier.

L'organisation mentale, dans tous les domaines scientifiques, a été, et reste toujours à ce jour, un point d'attention central des travaux en philosophie des sciences. Son étude dépasse évidemment les seules vues théoriques ou la simple curiosité intellectuelle : elle est directement liée à plusieurs enjeux cruciaux, autant épistémologiques qu'éthiques, concernant la relation entre ces formes d'organisation et la réalité, le potentiel d'erreur ou de déformation lié à telle ou telle forme d'organisation, la valeur épistémique que nous pouvons attribuer à des contenus organisés mentalement, et donc, subjectivement, ou encore, plus globalement, à l'impact de ces formes d'organisation sur la compréhension des travaux scientifiques par le public et sur les décisions collectives que nous prenons à partir d'elles. À ce niveau, mes travaux s'inscrivent dans un continuum de problématiques qui traversent l'entièreté de la philosophie des sciences, et qui risquent de continuer d'occuper les débats pour les prochaines décennies (*ex. Brown 1994, Sankey 2000, Ruphy 2015, etc.*).

En philosophie de l'historiographie, la dimension organisatrice du travail des historiens figure sans conteste *au sommet* des questions les plus travaillées depuis la seconde moitié du 20^e siècle. Sans trop forcer le trait, je serais même prêt à avancer qu'elle constitue une véritable *obsession* de la réflexion théorique sur l'historiographie en général, y compris chez les historiens (*ex. Hartog 2003, Munslow 2007, Partner et Foot 2012 etc.*). Cet engagement généralisé à réfléchir et à débattre les différentes dimensions de l'organisation en historiographie découle pour l'essentiel

contrôle cérébral qu'à ma connaissance nous ne possédons tout simplement pas, du moins pour l'écrasante majorité d'entre nous.

de deux enjeux pratiques, qui sont souvent entrecroisés dans les réflexions sur le travail historiographique. Le premier enjeu est celui de l'injection, consciente ou non, d'idéologies ou de biais personnels dans nos différentes présentations de l'histoire, ce qui, une fois conscientisé, peut nous mener à diminuer notre confiance envers la valeur réelle des savoirs que produisent les historiens. Une forme extrême de cette perte de confiance serait d'accepter que l'historiographie soit par défaut un terrain de luttes idéologiques, masquées sous le jeu d'une méthode faussement objective (voir à ce sujet Kleinberg 2017). Le second enjeu, généralement lié au premier - mais le lien n'est pas nécessaire - tient du fait que l'organisation même de certains contenus peut *en elle-même* alimenter des conclusions générales qui ont une incidence profonde sur notre mémoire collective et nos différents rapports aux autres (Rosenberg 2018, Ricoeur 2000, Tucker 2015, Lähteenmäki 2019). Ce rôle de *nos* organisations pour *nos* conceptions du passé, et les différents mécanismes par lesquels la manière de présenter une histoire peut avoir une incidence sur les conclusions retenues ou maintenues dans nos discours collectifs, a constitué dans les dernières décennies l'un des principaux thèmes de recherche des approches *narrativistes* en philosophie de l'historiographie. Ces approches ont produit une empreinte profonde sur la conceptualisation de la pratique des historiens, qu'il importe maintenant de préciser.

1.4 Approches narrativistes

C'est en quelque sorte un passage obligé, lorsque vient le moment de faire un bilan de la littérature en philosophie de l'historiographie, de devoir expliciter ce qu'est « un narratif », tout comme de dresser un portrait compréhensif des nombreux efforts de théorisation qui ont placé cette notion ou des notions similaires au centre de leur investigation. Désignés sous l'étiquette du « narrativisme », ces travaux ont provoqué dans les milieux académiques une révision profonde

des questions jugées pertinentes et des stratégies employées pour y répondre, en déplaçant l'attention théorique vers des enjeux de *sémantique* plutôt que de *méthode*. Pour le dire simplement, le narrativisme - ou plutôt, les approches narrativistes¹³ - se caractérise par une remise en question des relations entre nos représentations du passé et le passé lui-même. Être narrativiste implique minimalement d'interroger cette relation à la lumière des dimensions fondamentales de l'écriture, de la mise en récit, de la textualité ou du choix de perspectives.

Avant de s'engager plus en détail dans l'explication, deux mises en garde doivent d'abord être présentées. La première est qu'à l'instar d'autres étiquettes, comme celles du « naturalisme » et du « postmodernisme », le « narrativisme » est encore loin de faire l'objet d'une compréhension unanime au sein des spécialistes de l'historiographie (Hyvärinen 2006, Munslow 2007, Rigney 2010, Partner et Foot 2013, Zelenak 2014). Le projet même de développer une telle compréhension est peut-être, dès le départ, voué à l'échec : bien que le terme soit employé en philosophie de l'historiographie pour désigner des travaux qui partagent manifestement certaines attitudes, filiations intellectuelles ou objectifs théoriques, ces approches ne semblent pas pour autant adhérer à un ensemble fixe de postulats fondamentaux. Le fait même que la notion de « narratif » ne soit pas toujours utilisée de la même façon vient renforcer une telle idée¹⁴. Pour tenir compte de cette diversité dans les travaux, le terme « narrativisme » est ici employé - et se doit d'être compris - en un sens très permissif, soit celui d'« approches narrativistes », pour signaler des relations de ressemblance plutôt qu'une doctrine bien établie.

¹³ La nuance est expliquée plus bas.

¹⁴ Comme l'indique Rigney: ‘This semantic morphing may come as a disappointment to those who expect a stable relationship in theoretical discussions between “narrative” and the phenomenon it refers to. The common-sense view of theoretical discussion is that it should help clarify, disambiguate, and redefine “concepts” so that we can continue on with the business of analysis using those concepts as a fixed point of reference. Following this logic, “narrative” should mean the same thing in 2010 as in 1962, and the same thing among historians and literary scholars. The reality is that it doesn’t.’ (Rigney 2010, p. 103)

La deuxième mise en garde à soumettre, complémentaire à la première, est que les différentes approches narrativistes ne défendent pas toujours les mêmes conclusions concernant les représentations historiographiques : alors que certaines approches vont jusqu'à envisager ces représentations comme relevant d'une forme de fiction/de métaphores (White 1973, p. 2; voir aussi 1978, p. 82), d'autres les considèrent au contraire comme un outil d'appréhension de la réalité (Kaiser et al., 2013) ou même comme un dispositif explicatif réel (Velleman 2003). Dans des cas plus rares, certains philosophes vont même jusqu'à employer explicitement des explications narratives pour justifier certaines de leurs conclusions au sujet de la réalité et de notre connaissance de celle-ci (par exemple, James Brown dans sa défense du réalisme 1994 ; voir aussi certaines défenses de l'argument du miracle, chez Chalmers 1990). Pour d'autres, une telle démarche ne peut qu'être conceptuellement *absurde* : si un narratif engendre des représentations qui sont de l'ordre de la fiction, plaider qu'une explication narrative puisse être employée pour fonder une conclusion concernant la réalité ne fait que montrer que nous ne comprenons pas ce qu'est un narratif.

L'existence de positions aussi diamétralement opposées, pour des approches pourtant rangées sous une même étiquette, n'est toutefois pas étonnante si on retrace les origines intellectuelles de chacune de celles-ci : contrairement à d'autres programmes de recherche qui partagent une même origine doctrinaire (par exemple : l'épistémologie naturalisée à la Quine), les approches narrativistes sont pour leur part le produit de traditions de recherche différentes, autant analytiques (ex. : Danto 1968, Mink 1987), hermétiques (ex. : Dilthey 1910, Gadamer 1960), phénoménologiques (ex. : Carr 1986, Ricoeur 2000) que postmodernes (ex. : Foucault 1966. Derrida 1967). Dans certaines situations, la méthode et le style employés sont un hybride complexe de plusieurs traditions différentes (ex. : White 1973, Ankersmit 2012). Il n'est donc pas rare de rencontrer en philosophie de l'historiographie des traitements qui ignorent complètement les travaux des autres : à titre d'exemple, dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography*,

Kuukkanen vient proposer une caractérisation du narrativisme qui se concentre sur les travaux de White et d'Ankersmit et qui exclue volontairement de sa présentation le narrativisme *phénoménologique* à la Ricoeur et Carr (Kuukkanen 2015, p. 25). De leur vivant, Arthur Danto et Hayden White ont eux-mêmes pratiquement ignoré leurs travaux respectifs, malgré qu'ils aient été incontestablement deux figures d'avant-plan de la théorisation narrativiste dans le milieu anglo-saxon et qu'ils aient publié l'essentiel de leur production intellectuelle au sein des mêmes revues (Roth 2022, 2-3). Une telle diversité doctrinaire contribue évidemment à la difficulté de rendre compte de traits communs qui traverseraient *toutes* les approches narrativistes, et invite plutôt à la recherche de similitudes pouvant être trouvées entre *différentes manières* de répondre à un même ensemble de questions.

L'identification de la nature exacte du *modus operandi* introduit par le narrativisme à la fin du 20^e siècle est en somme condamnée à faire l'objet de discussions animées, comme c'est toujours le cas aujourd'hui (ex. Rigney 2010, Zelenak 2014, Roth 2020). Pour contribuer à celles-ci, il est proposé dans la section suivante une nouvelle caractérisation pouvant s'appliquer à un nombre important d'approches - voire à toutes -, à condition que cette caractérisation soit comprise comme une identification de ressemblances qui ne sont que partiellement partagées¹⁵.

1.5 Caractérisation minimale du narrativisme

Pour construire ma propre caractérisation minimale du narrativisme, deux traitements récents, l'un du narrativisme (Kuukkanen 2015), et l'autre de l'explication narrative (Roth 2020),

¹⁵ Pour le dire techniquement, je propose dans la section suivante une caractérisation du narrativisme composée de trois points liés par des disjonctions. Une approche peut donc être considérée « narrativiste » si elle rejoint au moins l'un des trois points (1 ou 2 ou 3), sans pour autant avoir à adhérer aux trois. Le tout est réexpliqué plus en détail plus loin.

ont été employés comme base de travail¹⁶. En m'inspirant de ceux-ci, je propose dans cette partie deux compréhensions différentes (mais compatibles) de ce qu'est un narratif, et tire trois conclusions quant aux liens de ressemblance pouvant être identifiés entre les approches narrativistes actuellement influentes en philosophie de l'historiographie. Le mode de justification ici employé est empirique : ma caractérisation doit être retenue si elle explique mieux que les alternatives disponibles les différents travaux rangés sous l'étiquette du narrativisme. En d'autres termes, si ma caractérisation permet d'expliquer les contenus de théories issues des différentes traditions susmentionnées (analytiques, herméneutiques, phénoménologiques et postmodernes), alors ma caractérisation se trouve empiriquement justifiée par elles. Je donnerai en ce sens dans les pages suivantes certains exemples réels tirés de différentes traditions pour mettre en évidence l'étendue d'application de ma proposition.

Dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography* (2015, pp. 30-49), Kuukkanen propose trois principes permettant de rendre compte du narrativisme d'Hayden White et de Frank Ankersmit, deux figures centrales de ce qu'il nomme le narrativisme *linguistique*¹⁷. Les trois principes proposés par Kuukkanen sont le représentationalisme, le constructivisme et l'holisme.

1- Représentationalisme

Les textes historiographiques produisent des *points de vue* sur le passé. Ces points de vue sont analogues, chez Ankersmit, à des portraits effectués par des peintres : ils

¹⁶ Ces deux traitements ont été retenus en raison de leur clarté, de leur précision et de leur publication récente. Ils sont toutefois utilisés ici seulement comme point de départ pour orienter le lecteur. Ma propre caractérisation retient certains éléments de ceux-ci, mais en modifie d'autres pour inclure un plus grand nombre d'approches.

¹⁷ L'expression « narrativisme linguistique » est utilisée par Kuukkanen par opposition à ce qu'il nomme le « narrativisme phénoménologique », ce dernier concernant des travaux de philosophes comme Paul Ricoeur et David Carr (Kuukkanen 2015, p. 25). La différence entre les narrativismes linguistiques et phénoménologiques tient surtout, selon moi, de l'angle d'approche des problèmes : les narrativistes linguistiques débutent leur analyse par les textes historiographiques pour ensuite inférer certaines constituantes fondamentales de la subjectivité, alors que les narrativistes phénoménologiques partent plutôt de l'examen phénoménologique de la subjectivité (de l'expérience du temps et de la mémoire, par exemple) pour discuter ensuite des enjeux concernant l'écriture de l'histoire.

entretiennent une relation avec des éléments du réel, mais introduisent simultanément un choix de perspective/d'organisation qui les empêchent d'être considérés comme de strictes copies de ce qui a eu lieu (Ankersmit 1983, p. 7). Pour White (1984, pp. 24-25), ce projet de représenter le passé répond d'un désir humain de projeter les qualités d'un récit - cohérence, structure, aboutissement - sur les événements réels, bien que ce projet soit par défaut voué à l'échec, le réel n'ayant pas en soi la forme d'un récit (Kuukkanen 2015, pp. 31-33).

2- Constructivisme :

Le passé en soi ne possède pas de structures telles que l'historien puisse *le raconter* de manière véridique. Les structures sont dans l'esprit et sont appliquées sur le passé, qui est en lui-même dépourvu d'ordre ou de cohérence narrative. En ce sens, le passé *historiographique* n'est pas un objet antérieur à l'investigation, qui est découvert par le travail des historiens ou donné par l'entremise des sources d'archives. Il est *construit* par l'investigation, par l'imposition, sur les matériaux de l'expérience, de tropes (White) ou de règles d'organisation (Ankersmit) qui sont *a priori* (Kuukanen 2015, pp. 37-44).

3- Holisme

Le message transmis par un texte historiographique doit être interprété en considérant le texte en entier. En ce sens, le contenu de chaque proposition présente dans un texte historiographique ne suffit pas à rendre compte de la représentation avancée par l'historien. Pour un même ensemble de propositions (P1, P2, P3, P4), un texte qui

emploierait P1-P2-P3 ne produirait ainsi pas *par défaut* la même représentation qu'un texte qui emploierait P1-P2-P4¹⁸ (Kukkanen 2015, pp. 44-46).

Sous la caractérisation de Kuukkanen, un narratif apparaît ainsi comme *une organisation de matériaux textuels sous une forme intelligible* (Kuukkanen 2015, p. 23). À titre d'exemple (fictif), les deux séquences suivantes proposent deux narratifs différents :

Cas #1 :

Jean était sur son cellulaire au moment de l'accident. Juste avant l'impact entre sa voiture et celle de Lucas, il envoyait le message suivant à sa femme : « je serai en retard ». Lucas n'a rien vu venir. La femme de Jean a reçu le message 15 secondes après l'accident.

Cas #2 :

« Je serai en retard ». C'est ce qu'a écrit Jean à sa femme avant de mourir. Le message a été envoyé juste avant que la voiture de Jean soit frappée de plein fouet par Lucas, qui sortait tout juste d'une taverne à proximité du lieu de l'impact. La femme de Jean a reçu le message 15 secondes après l'accident.

Pour les fins de l'exemple, considérons ici que les deux cas emploient des propositions avérées (c'est-à-dire, que chaque proposition figurant dans les deux narratifs est vraie). Si l'on aborde les deux cas séparément (*i.e.* comme deux textes différents), il est facile de constater que ceux-ci produisent des perspectives différentes sur un même événement

¹⁸ Il serait même possible de défendre, suivant une interprétation forte de ce principe, qu'un texte employant P1-P2-P3 et un autre employant P1-P3-P2 ne produiraient pas la même représentation, l'ordre de présentation des propositions jouant en lui-même un rôle dans la perspective présentée.

(*représentationnalisme*) : dans les deux cas, un homme était sur son cellulaire au moment d'un accident qui a causé sa mort, mais cet homme *apparaît* avoir un rôle différent selon le cas considéré – au minimum, le cas #2 nous invite à attribuer une plus grande responsabilité à Lucas qu'à Jean. Cela tient, pour l'essentiel, de deux différences majeures entre les narratifs proposés. D'une part, la manière de construire la séquence (*constructivisme*) vient établir des relations différentes entre les éléments présentés : le « je serai en retard », par exemple, laisse une impression différente entre le premier cas et le second (il suggère, dans le premier cas, que le retard de Jean a contribué à son manque d'attention ou à sa négligence, et donc, à l'impact des voitures). D'autre part, la sélection des aspects *présentés* et *laissés sous silence* dans les deux cas contribue à la transmission de deux messages différents (*holisme*) : le fait d'indiquer dans le cas #2 que Lucas sortait tout juste d'une taverne, tout comme qu'il ait frappé Jean « de plein fouet », donne une teneur différente à comment peut être compris et interprété le reste des informations rapportées.

Cet impact de la forme sur la transmission du contenu s'observe évidemment de manière encore plus importante en historiographie : contrairement à l'exemple présenté ci-haut, limité à une situation hypothétique somme toute simple, le bassin d'aspects du passé pouvant être structurés lorsque vient le moment de présenter l'histoire de *quoi que ce soit* est nettement surchargé. Pour pouvoir rendre compte de tout segment du passé - aussi anodin soit-il - les historiens ne peuvent en fait tout simplement pas échapper à la nécessité de produire des sélections et de *constituer* certains fils directeurs permettant de fournir une intelligibilité à des masses diffuses de contenus informationnels. Or, tout comme pour l'exemple (fictif) présenté ci-haut, un tel effort d'organisation engendrera toujours un impact direct sur les différents traits que prendra la représentation historiographique émergeant du travail de l'historien. Les pratiques d'organisation et de structuration en historiographie ne peuvent donc faire autrement qu'être considérées comme jouant un rôle primordial dans l'entreprise de rendre compte du passé et de ce qui a eu lieu. Ce rôle

a été remis à l'avant-plan par les efforts de théorisation des approches narrativistes lors des cinq dernières décennies.

DÉFINITION #8 : Narratif (Kuukkanen) =déf. Organisation de matériaux textuels sous une forme intelligible

Toutefois, comme l'indique Roth (2016), la caractérisation de Kuukkanen n'épuise pas à elle seule les différents sens que peut prendre la notion de narratif en philosophie de l'historiographie. Une caractérisation des explications narratives, proposée dernièrement par Roth lui-même (2020), laisse cependant entrevoir plusieurs points d'accord avec celle de Kuukkanen. La caractérisation de Roth s'exprime par trois thèses :

I- Thèse de la non-standardisation

Il n'existe pas, en historiographie, de théories qui permettent de standardiser la description des événements historiques à expliquer (par exemple, il n'existe pas de postulats fondamentaux indiquant comment doivent être décrites la « Guerre civile américaine » ou la « Révolution française »). Les événements historiques peuvent être décrits de différentes manières, puisqu'aucune métathéorie n'est capable d'imposer aux historiens une description « normale » des événements passés. Cette absence de métathéorie transparaît dans le fait que les historiens sont toujours libres de redécrire les événements historiques à la lumière de nouveaux concepts ou de nouvelles considérations (par exemple, redécrire la traite des esclaves sous l'éclairage du concept de « racisme systémique », ou encore, redécrire la Première Guerre mondiale en situant son début non pas au moment des déclarations officielles de guerre, mais plutôt lors des rencontres diplomatiques préalables ayant avorté). Selon Roth, cette absence de standardisation différencie l'histoire de la plupart des autres disciplines scientifiques, où

l'on retrouve des noyaux de postulats fondamentaux (sur la vitesse, la masse, l'inflation, par exemple) permettant de fermer la description des événements à expliquer (Roth 2020, pp. 9-10).

2- Thèse de la non-détachabilité

Les événements à expliquer, en historiographie, ne peuvent être détachés de l'effort de sélection et de séquençage qu'effectue un historien au sujet de cet événement lorsqu'il tente de l'expliquer. En d'autres termes, l'explication que propose un historien pour un événement historique (comme la « Guerre froide ») fournit *simultanément* une description de l'événement à l'étude. Puisqu'aucune théorie ne peut fixer la description d'un événement (thèse de la non-standardisation), ce dernier ne peut être conçu indépendamment du traitement d'un historien écrivant à son sujet pour l'expliquer : « les événements expliqués par des histoires n'existent en tant qu'événements que comme des constructions de ces histoires » (*ma traduction*¹⁹ Roth 2020, p. 14).

3- Thèse de la non-agrégativité

Puisque les événements ne peuvent être ni standardisés ni détachés des histoires que construisent les historiens, il en résulte que « le passé » ne peut être envisagé comme un objet unique que l'on connaît de mieux en mieux, comme une histoire qui attend passivement d'être racontée. Les différents traitements que font les historiens des événements passés ne sont pas cumulables, ne constituent pas un passé unifié. Le passé est un objet dynamique, au sens où il est renouvelé par chaque nouvelle description (Roth 2020, pp. 14-15).

¹⁹ « [...] events explained by histories exist *qua* events only as constructions of those histories »

Un narratif, suivant le traitement proposé par Roth, peut ainsi se comprendre comme *une construction rétrospective produisant une description d'événement*. En d'autres termes, pour Roth, un événement historique ne peut être conçu et exister que sous une description (non-standardisation/non-détachabilité), et donc, différentes descriptions ne peuvent faire autrement qu'*engendrer* différents événements (non-agrégativité) et, par voie de conséquence, *differents passés*. Ces différentes descriptions apparaissent par l'entremise des narratifs que construisent les historiens.

DÉFINITION #9 : Narratif (Roth) =déf. Construction rétrospective produisant une description d'événement

À première vue, la compréhension des narratifs tirée des travaux de Roth peut sembler assimilable à celle de Kuukkanen. Toutefois, l'absence chez Roth d'un engagement dans le lexique de la représentation ne doit pas être prise ici à la légère : selon Roth, le programme d'investigation hérité des travaux d'Hayden White et du raz-de-marée de la « narratologie » (de l'étude des différentes manières d'écrire un texte) vise des dimensions qui ne sont pas forcément nécessaires à l'analyse seule des descriptions d'événements (Roth 2016; 2022). Par exemple, le traitement des représentations en narratologie inclut - dans de nombreux cas - des considérations liées aux effets stylistiques, communicationnels ou esthétiques déployés dans un texte (par exemple, la sélection d'un *mode* d'écriture, que ce soit tragique, comique, ironique, *etc.*; White 1973; 1978), alors que l'étude des descriptions d'événements à la Danto et à la Roth s'intéresse plutôt aux relations entre différents *contenus propositionnels*, pour l'essentiel autonomes du style ou du mode employé pour les formuler. Une distinction possible entre la caractérisation de Kuukkanen et celle de Roth repose donc sur une thèse plus fondamentale en philosophie du langage, à savoir s'il existe des agencements de contenus propositionnels qui agiraient à titre d'infrastructure pour les textes que

nous lisons : par exemple, les deux extraits suivants pourraient être considérés, selon le positionnement retenu, comme distincts (comme produisant des touts intelligibles différents), ou comme équivalents (comme produisant des descriptions d'événements qui agencent le même contenu propositionnel, mais sous une formulation différente) :

Cas #1 :

La Première Guerre mondiale laisse l'Europe avec un battement de cœur rapide : après la guerre aux hommes survient la guerre contre l'absence d'envies et l'absence de vie, encouragées toutes deux par une économie qui accélère.

Cas #2 :

Les années folles sont le produit de la relance économique post-première guerre mondiale et se caractérisent par une consommation accrue et un climat social porté sur l'urgence de vivre.

En somme, bien que les traitements de Kuukkanen et Roth puissent sembler défendre à première vue une même présentation du narrativisme, ces traitements peuvent mener à deux compréhensions différentes de ce qu'est un narratif, selon *jusqu'où* sont étendus, par l'analyse théorique, les domaines de la description et de la représentation en historiographie. Au demeurant, bien que les deux compréhensions ici proposées divergent quant à leur étendue d'application, celles-ci sont malgré tout compatibles l'une avec l'autre (c'est-à-dire : elles peuvent être conjointement acceptées, pourvu que l'on considère que le terme « narratif » puisse désigner simultanément deux choses différentes). Rien n'empêche en effet qu'un narratif (au sens de Roth) puisse être employé pour fournir une description d'événement, et que cette description d'événement puisse simultanément faire l'objet d'un narratif (au sens de Kuukkanen) pour

constituer un tout intelligible, en incluant ses dimensions stylistiques. La différence entre les deux compréhensions est surtout pertinente pour l'analyse théorique : bien que cumulables, celles-ci peuvent aussi être traitées indépendamment l'une de l'autre, selon les différents points d'attention privilégiés par les auteurs en philosophie de l'historiographie.

Partant des traitements de Roth et de Kuukkanen, il devient possible de proposer une caractérisation minimale du narrativisme, qui sera utilisée par la suite pour positionner mes propres travaux au sein de la littérature spécialisée. En effet, les présentations de Roth et de Kuukkanen laissent entrevoir au moins trois points de convergence qui peuvent être exploités pour proposer certains critères généraux permettant de situer les approches narrativistes, en tentant d'être le plus inclusif possible. Les deux présentations s'entendent en effet sur :

(1) **Le caractère structurant des narratifs**; au sens où l'historien ajoute inévitablement lors de sa présentation de l'histoire des paramètres d'organisation qui n'appartiennent pas au passé lui-même.

(2) **La sous-détermination (*underdetermination*) des narratifs par le passé**; au sens où le recours au passé n'est pas suffisant pour nous permettre de déterminer quels narratifs peuvent être écrits et retenus à son sujet.

(3) **Le rôle fondamental prêté à la manière dont les narratifs sont construits**, la construction déterminant le message final (représentation/description).

Bien que ces trois points soient hautement compatibles, ceux-ci ne sont toutefois pas - et ne doivent pas - être conçus ici comme étant *tous* admis par *l'ensemble* des approches narrativistes pouvant être trouvées en philosophie de l'historiographie. Selon ma caractérisation, une approche peut plutôt être qualifiée de « narrativiste » si elle adhère au premier **ou** au deuxième **ou** au

troisième point ici présenté, ou alors, si elle adhère à plusieurs d'entre eux (évidemment). Puisque la défense de l'un de ces points amène plusieurs arguments en faveur des autres, il est en fait fréquent d'observer en philosophie de l'historiographie des approches qui acceptent deux ou trois de ces dernières, plutôt que des approches qui n'en acceptent et n'en défendent qu'une seule. La possibilité est toutefois ouverte : je laisse le soin aux spécialistes de l'histoire de la philosophie de déterminer le nombre de points auxquels peuvent être associés les différents travaux philosophiques spécifiques pouvant être trouvés au sein de la tradition.

L'un des principaux mérites de cette caractérisation - hormis d'offrir des repères clairs - est de mettre en évidence trois domaines distincts visés par les efforts de théorisation de ce que nous pouvons nommer largement *le narrativisme*. En effet, que chaque point de cette caractérisation puisse être retenu sans forcément que soient retenus les autres s'explique principalement par la différence de niveau d'analyse de chacun. Le premier point est *métaphysique* : il consiste à se prononcer - souvent par la négative - sur la nature du passé *en soi*, en insistant sur la différence fondamentale de celui-ci exhibe face aux différents moyens que nous prenons pour en rendre compte (dans le langage, dans l'esprit, dans un texte, *etc.*). Une telle défense peut être rencontrée de différentes manières au sein de la littérature, et sous différentes traditions. Par exemple, chez Roth (2020, en référence à James 1890), le passé n'est *en réalité* qu'une « confusion foisonnante et bourdonnante » où aucun événement n'est objectivement découpé, contrairement à ce que présentent nos textes. Chez White, le passé se comprend comme « une myriade sans signification de faits, d'états et d'événements » ou encore comme « un chaos informe de données » sur lequel nous venons appliquer des dispositifs représentationnels (White 1973, p. 78). Chez Derrida, le passé doit être compris comme une *absence* ou comme un *vide* que nous remplissons à l'aide de textes : ces derniers font en ce sens bien plus que refléter dans le langage un passé évanoui - ils sont des espaces créateurs et mouvants, dont les paramètres d'organisations sont reconduits à

chaque consultation par les lecteurs (Derrida 1967, p. 227; voir aussi Ondua 2016). Chez Ankersmit, le passé est un chaos au sein duquel nos narratifs viennent « amener de l'ordre » (Ankersmit 2001, p. 45) et chez Danto - dernier exemple - même une proposition simple comme « La Guerre de 30 ans a débuté en 1618 » introduit immanquablement une perspective rétrospective qui est *étrangère* au simple cours des choses : alors que les différents moments qui composent le passé se succèdent directement les uns autres, un « énoncé narratif » (*narrative sentence*) introduit pour sa part une structure extérieure permettant de lier et d'exclure différents segments temporels, suivant une procédure qui dépasse largement le simple miroitement des instants qui passent (1968, pp. 146-152). En ce sens, un chroniqueur idéal affairé à retranscrire à la perfection l'entièreté des moments qui se réalisent ne produirait en aucun moment un énoncé narratif, ce qui invite, selon Danto, à considérer théoriquement de telles phrases comme le fruit strict d'un effort de structuration qui serait imposé *rétrospectivement* sur ce qui a eu lieu. Les énoncés narratifs impliquent donc un paramètre d'organisation découlant de la nature même de l'investigation historiographique, et non du passé lui-même (si on comprend ce dernier comme une succession de moments; voir **2.2** et **2.5**).

Le deuxième point de ma caractérisation minimale du narrativisme est, pour sa part, *épistémologique* : il concerne l'évaluation des narratifs que nous produisons et sélectionnons. Il consiste à défendre que lorsque nous tentons de déterminer quels narratifs doivent être retenus et quels narratifs doivent être rejettés, l'étude du passé ou des traces laissées par celui-ci dans le présent ne peut pas *à elle seule* nous fournir les éléments nécessaires pour trancher : certains critères supplémentaires doivent être ajoutés pour y parvenir, que ce soit des critères pragmatistes (Gorman 2016 [en ligne], Kuukkanen 2015, pp. 124-128), esthétiques (Ankersmit 1994, p. 145) ou éthiques (Gorman 2004, pp. 103-107). Sur ce point, les positions les plus extrêmes (Beard 1934, pp. 219-231; Jenkins 1991; Gallie 1964 p. 124) vont même jusqu'à défendre que *rien* n'assure, en dernière

instance, la pleine légitimité des narratifs que nous privilégiions, hormis peut-être certaines conventions relatives, contextuelles, ou encore, certains enjeux de pouvoir.

Le troisième point, finalement, est *sémantique* : il vise la signification des contenus produits et retransmis par nos narratifs. Il consiste à dire que la signification de ces derniers est déterminée, soit entièrement, soit partiellement, par les agencements réalisés par les historiens : à titre d'exemple, chez Ankersmit, un narratif est une entité linguistique *en soi*, dont la signification dépasse la simple somme des propositions individuelles qui sont utilisées pour le construire. Compris comme des *composés* de propositions, les narratifs posséderaient ainsi chacun une unité de sens qui *émergerait* de la juxtaposition des propositions singulières qui y figurent, mais qui serait propre à cette configuration seule (Ankersmit 1983, p. 127). Chaque narratif posséderait en somme une unité de sens unique à lui-même et serait, au final, une représentation ne rendant compte, sur le plan sémantique, que de sa propre configuration. Un autre exemple de relativisme sémantique, tout aussi important sinon plus, peut être trouvé dans certaines interprétations du textualisme à la Foucault et dans ses notions d'espace et de discours (Foucault 1966; 1969 ; voir aussi Bert et Lamy 2014 et Oulc'hen 2014). En philosophie analytique, on retrouve une idée similaire chez Louis Mink (1987, p. 195).

En somme, malgré les réserves présentées dans la section précédente (1.4), il est ici considéré que les trois points figurant dans la caractérisation minimale présentée ci-haut permettent de rendre compte d'un nombre important de travaux généralement rangés sous l'étiquette du narrativisme. Cette caractérisation est toutefois *minimale* au sens où elle se veut applicable au plus grand nombre de théorisations possible. Elle laisse en effet ouverte la possibilité de différentes réponses aux questions : (a) *Quels sont* les paramètres d'organisation qui n'appartiennent pas au passé lui-même et que les narratifs importent sur ce dernier? (b) *Quelle est l'ampleur* de la sous-détermination des narratifs par le passé? Ou encore (c) : *De quelle façon* la construction d'un

narratif détermine-t-elle son message final? Comme nous le verrons plus loin, ma thèse offre elle aussi des réponses à ces trois questions, en introduisant toutefois de nombreuses nuances liées à la *somme impressionnante* d'opérations pouvant être déployées par les historiens pour mentaliser l'histoire.

En partant de cette caractérisation, il devient aussi possible d'indiquer avec précision face à *quel type d'approches* se positionnent mes travaux. Comme mentionné en introduction (**partie III**), la présente thèse est voulue comme une alternative à certaines branches *radicales* du narrativisme, et non pas comme une offensive contre le narrativisme en général. Pour le cibler exactement, il est ici considéré qu'une approche narrativiste est *radicale* lorsque celle-ci offre l'une des réponses suivantes aux trois questions indiquées ci-haut :

(a) Les paramètres d'organisation qui n'appartiennent pas au passé lui-même, et que les narratifs importent sur ce dernier, sont *majoritairement* de l'ordre de normes/conventions relatives à nos sociétés présentes ou de biais personnels, sociaux et culturels. Il en résulte que nous pouvons construire un éventail presque infini de présentations divergentes de l'histoire, considérant que les contextes psychologiques, sociaux et culturels sont eux-mêmes, en principe, presque infinis. Rendre justice au passé *en soi* est de ce fait une illusion, un objectif inatteignable.

(b) La sous-détermination des narratifs par le passé est *totale* ou *quasi totale*. La très forte majorité des narratifs sont des dispositifs fictionnels ou quasi fictionnels dont les contenus sont liés au passé de manière très permissive, le passé fournissant au mieux les matériaux permettant de construire ces fictions (au même titre qu'un roman peut s'inspirer d'anecdotes réelles). La très forte majorité des narratifs sont donc évalués en fonction de critères majoritairement non épistémiques et l'historiographie doit en ce

sens être envisagée (au mieux) comme un genre littéraire empiriquement informé, plutôt que comme une science.

(c) La construction d'un narratif détermine entièrement son message final, et donc les choix d'organisation sont porteurs de l'essentiel des contenus sémantiques que retransmettent/créent les narratifs. De ce fait, les pratiques d'écritures sont entièrement ou presque entièrement dépositaires de la signification de nos présentations historiographiques, et donc, rien dans la référence ne semble participer à la signification des narratifs que nous construisons.

Ces trois alignements philosophiques présentent avec précision ce à quoi, je crois, Kuukkanen réfère lorsqu'il parle de l'attitude du « tout est permis » (*anything goes*) en historiographie (2015, pp. 2-3). Cette attitude, généralement associée au postmodernisme, peut en fait être synthétisée sous une idée générale : lorsque vient le moment d'évaluer les narratifs que construisent les historiens, l'éventail de critères permettant de favoriser certains narratifs plutôt que d'autres serait relatif ou malléable, en raison du manque d'ancrages objectifs qu'ont ces derniers dans la réalité ou dans le passé en soi. En ce sens, les narratifs seraient presque toujours compris et rejetés sur des bases essentiellement contextuelles ou selon des critères qui ne relèvent pas de dimensions généralement rattachées au savoir ou à la science. Les positions radicales du narrativisme soulèvent de ce fait trois problèmes qui méritent attention et qui seront traitées au chapitre #7, une fois mon propre système conceptuel complété.

PROBLÈME : La mentalisation de l'histoire est-elle essentiellement biaisée et dépendante de facteurs temporellement localisés?

PROBLÈME : Nos présentations du passé sont-elles entièrement ou presque entièrement sous-déterminées, de manière à ce que leur évaluation soit indépendante des dimensions généralement rattachées au savoir et à la science?

PROBLÈME : Les organisations textuelles sont-elles seules porteuses de la signification des textes historiographiques?

Face à ces questions, mes propositions rejoignent une position beaucoup plus modérée - et confiante - concernant les relations qu'entretiennent les organisations textuelles et le passé. Celles-ci n'excluent toutefois pas la possibilité que les branches radicales puissent avoir raison concernant *certaines formes de mentalisation*, c'est-à-dire, concernant l'utilisation de certaines opérations mentales pouvant être employées par les historiens pour ranger des contenus informationnels sous une idée maîtresse, une synthèse organisatrice ou un dispositif efficace de communication. Toutefois, ce qui est présenté ici plaide plutôt en faveur de l'idée qu'un nombre important d'opérations mentales sollicitées pour bâtir des contenus historiographiques possèdent des dimensions justificatrices dont la portée est universelle.

Toutefois, avant de pouvoir s'engager dans la démonstration de ce dernier point, d'autres termes centraux utilisés dans cette thèse doivent eux aussi faire l'objet d'éclaircissements.

1.6 Représentation, présentation, description et conception

Au sein de la philosophie de l'historiographie, les travaux des approches narrativistes (entre autres) ont provoqué de nombreux glissements lexicaux au sein du vocabulaire employé, notamment pour les notions de représentation et de description. En effet, conçue traditionnellement comme le centre de la pratique historienne, la tâche de « décrire le passé » s'est progressivement vue recaractérisée à la fin du 20^e siècle comme une entreprise de « représentation » de ce dernier, entraînant du même coup chez les théoriciens l'utilisation d'un langage de moins en moins standardisé. Cette absence de standardisation s'observe dans le fait que le terme même de « représentation » renvoie, au sein de la théorisation de l'historiographie, à des compréhensions

contradictoires (Kuukkanen 2015, p. 53) : dans certains travaux, celui-ci sert à désigner l'idée, chère à la tradition historiographique, qu'il y ait un objet qui soit « re-présenté » (*i.e.* présenté à nouveau) par nos descriptions, rapprochant les représentations de « copies » plus ou moins parfaites de ce qui a eu lieu. Dans d'autres, le terme « représentation » se trouve plutôt employé pour désigner le fait, pour une chose, d'en symboliser une autre (comme lorsque nous disons qu'une statuette *représente* notre amitié) : les textes historiographiques représenteraient ainsi *symboliquement* le passé, sans être ni des reproductions ni des copies strictes de celui-ci. L'existence de tels écarts d'utilisation au sein de la littérature existante invite évidemment à ne pas tenir pour acquise aucune définition et à approfondir notre compréhension des enjeux théoriques se jouant sous ceux-ci.

De manière intéressante, l'équivoque du terme « représentation » témoigne précisément de ce que le narrativisme est venu brouiller des conceptions traditionnelles de l'historiographie, soit l'idée que le travail de l'historien est de re-présenter, par des textes, le passé tel qu'il a été. Au contraire, les narrativistes ont plutôt, par leurs travaux, fait valoir l'idée que les textes historiographiques servent une relation de représentant symbolique avec le passé, introduisant dans cette relation des différences de formes (des différences « morphologiques ou structurales », pour reprendre l'expression d'Ankersmit; 1983, p. 82). Comme étudié dans la section précédente, ces différences de forme sont considérées par les narrativistes *radicaux* comme le résultat de l'introduction, au sein de nos organisations textuelles, de significations et de paramètres étrangers au passé en soi, encourageant ainsi la conclusion que nous devrions rejeter *entièvement* toute compréhension des narratifs et des organisations textuelles comme étant de simples *re*-présentations de ce qui a eu lieu.

Au cœur de cette confrontation de vocabulaire se joue en fait un changement de perspective fondamental concernant les visées de l'historiographie et la capacité de cette dernière de pouvoir

remplir les mandats qui lui ont longtemps été attribués. Ce changement s'observe au sein même des matériaux qui sont sollicités depuis la fin du 20^e siècle pour réfléchir à la pratique historienne : initialement concentrée sur les énoncés descriptifs individuels, considérés comme le produit premier et central du travail des historiens, la philosophie de l'historiographie s'est plutôt tournée - du moins, pour un pan important de son activité - vers l'étude des textes *pris en entier*, en les envisageant désormais comme des *touts*. Ainsi, à une historiographie comprise d'abord comme une accumulation d'énoncés descriptifs visant la vérité s'est progressivement imposée au cours des dernières décennies celle d'une historiographie comprise comme une accumulation d'énoncés *au sein d'organisations textuelles*, organisations dont le sens général excéderait la signification individuelle de chacun des énoncés les composant.

En fait, pour les narrativistes radicaux, les textes fournissent au mieux des *images* du passé, si l'on comprend de telles images non pas comme des « copies » de celui-ci, mais plutôt comme des « imageries » servant à fournir des cadres d'interprétation : ainsi, au même titre que l'imagerie cérébrale retransmet des contenus qui sont *à propos* de notre activité interne, mais qui ne sont pas une copie directe de celle-ci (en raison des différents paramètres fonctionnels rendant possible, pour une machine, la production d'un support visuel), nos organisations textuelles nous fourniraient au mieux des images *à propos* du passé, selon les paramètres fonctionnels par lesquels nous formons des textes et les transmettons aux autres. Au sein de cette formation et de cette transmission, chaque énoncé individuel (descriptif ou non) serait en ce sens un *participant* à l'imagerie générale propre avancée par un texte, plutôt qu'un produit final en soi.

Cette compréhension de l'historiographie comme générant des *imageries par des textes* constitue, comme nous le verrons en détail au chapitre #3, un défi de taille pour les « conceptions traditionalistes » de l'historiographie, c'est-à-dire pour les conceptions qui s'attachent à présenter le travail des historiens comme une description du passé. Pour ne donner qu'un exemple, penser

les textes comme des imageries possèdent pour implication - embêtante pour les approches traditionalistes - que même un texte entièrement constitué d'énoncés descriptifs *vrais* (peu importe comment on comprend pour le moment le terme) produirait malgré tout un cadre d'interprétation parmi d'autres possibles, du simple fait que ce texte introduirait nécessairement des choix concernant la *sélection* ce qui est décrit, la *structure* posée entre ces choses décrites et *le traitement langagier* (les choix stylistiques) utilisé pour les décrire (nous y reviendrons, chapitre #3). Pour le dire plus simplement : même un texte *entièrement* descriptif ne serait pas *seulement* descriptif. D'où l'idée que les textes avancent toujours, peu importe leur contenu, des représentations *symboliques* et non pas seulement des *re-présentations* de ce qui a été.

Considérer qu'un texte entièrement descriptif ne fournit pas *uniquement* une description du passé constitue un pas important dans le type de mise en doute que les approches narrativistes ont réussi à faire valoir face aux conceptions traditionalistes de l'historiographie. Cette mise en doute a toutefois généré, même au sein des travaux narrativistes, un lot de questions à savoir comment devrait être théorisée la notion même de « représentation symbolique », lorsque non comprise comme une description ou comme une tentative de reproduire la réalité : à titre d'exemple, pour reprendre l'analogie employée ci-haut, dire qu'une statuette « représente symboliquement » l'amitié entre deux personnes peut signifier à la fois qu'elle *renvoie symboliquement* à cette amitié, qu'elle *l'évoque symboliquement* ou même qu'elle *l'instancie symboliquement*, trois significations qui suggère en réalité des relations différentes entre le symbole et son représenté. Ainsi, en rejetant l'idée qu'une représentation soit une copie (ne serait-ce qu'imparfaite) du passé ou d'éléments du passé, les narrativistes radicaux ont eux-mêmes brouillé le sens par lequel nous pouvons comprendre ce qu'est une « représentation symbolique ».

Partant de ce problème, Kuukkanen (2015, pp. 61-67) propose, au sein du programme postnarrativiste, de cesser tout simplement de penser les textes comme avançant des représentations

(qu'elles soient symboliques ou non), et suggère plutôt de considérer que nos organisations textuelles en historiographie fournissent simplement des *présentations* du passé, dont les contenus n'entretiennent tout simplement pas de relations strictes avec des représentés : en ce sens, les textes que produisent les historiens, une fois envisagés comme des touts, ne devraient pas être compris comme soumettant au lecteur de simples descriptions de ce qui a été, ni même des représentations symboliques renvoyant/évoquant/instanciant des éléments du passé, mais plutôt comme des présentations *d'arguments* concernant comment *nous devrions* concevoir certains segments du cours des choses (nous y reviendrons, chapitre #4). Ainsi, en proposant de penser les problèmes soulevés par les approches narrativistes sous le lexique des « présentations », Kuukkanen entend déplacer la réflexion en philosophie de l'historiographie hors des enjeux traditionnels de la référence et des relations (symboliques ou non) pouvant être posées entre des représentants et des représentés. Ce glissement engendre toutefois une série de problèmes qui seront étudiés plus en détail aux chapitres #4, #5 et #7, et qui, comme nous le verrons, encourage ultimement à le rejeter.

Face aux difficultés que soulève l'utilisation différenciée du terme « représentation » au sein de la littérature spécialisée, tout comme la substitution de celui-ci par le terme plus permissif de « présentation », il a été décidé d'employer ici les deux termes en un sens autre, dégagé à la fois des considérations propres aux approches narrativistes et postnarrativistes. De ce fait, les termes « représentation », « présentation », tout comme « description » et « conception » (aussi définis plus loin dans cette section) ne doivent pas être compris par le lecteur comme s'inscrivant en continuité des différentes traditions de recherche pouvant être trouvées en philosophie de l'historiographie, bien que leur utilisation ici attrape selon moi certains usages pouvant être trouvés ailleurs.

Plus précisément encore, l'usage prêté aux termes de « représentation », « présentation », « description » et « conception » dans les pages qui suivent est voulu le plus *stipulatif* et

terminologique possible : en ce sens, ces quatre termes sont employés à des fins d'élaboration du propos plutôt que de théorisation. Pour le dire autrement, la présente thèse *ne propose pas* une théorisation de ce qu'est une [représentation], une [présentation], une [description] ou une [conception] en philosophie de l'historiographie; elle emploie ces termes en un sens figé, présenté ci-bas, comme langage de base permettant de théoriser le passage à l'écriture et répondre à certains problèmes philosophiques se situant en périphérie de celui-ci. À cette fin (et à cette fin seulement), mon propos exploite ces termes en un sens qui approxime, je crois, certains de nos usages les plus ordinaires de ceux-ci, c'est-à-dire, en tentant de les vider le plus possible de tout contenu théorique préalable pouvant être tiré de travaux antérieurs²⁰. Ces usages sont présentés ci-bas, le plus directement possible.

Par « présentation », il est entendu ici *un contenu communiqué au sujet de quelque chose*. En ce sens, « Je suis doctorant en philosophie et ceinture noire en karaté » est une présentation, puisque cet énoncé sert à communiquer des contenus à mon sujet. De manière identique, l'énoncé « Louis XIV a instauré un système où les courtisans étaient placés les uns en compétition avec les autres, neutralisant ainsi les alliances possibles » communique aussi un contenu au sujet de quelque chose, et donc, peut aussi être considéré comme une présentation.

DÉFINITION #10 : Présentation =_{déf.} Contenu communiqué au sujet de quelque chose

Le terme « représentation » renvoie pour sa part au sein des présents travaux à *une manière de comprendre quelque chose* : en ce sens, les deux présentations précédentes favorisent et/ou

²⁰ Évidemment, le choix des termes que nous retenons pour bâtir un discours et le sens que nous leur donnons prédisposent notre manière de penser et donc, a forcément une incidence sur notre théorisation. Toutefois, puisqu'il est ici considéré que les approches narrativistes et le postnarrativisme de Kuukkanen génèrent des problèmes dans l'usage même du lexique qu'ils tentent de déployer, le fait de modifier le sens des termes utilisés pour bâtir notre propos est considéré en lui-même comme profitable, ne serait-ce que pour offrir la possibilité de penser les enjeux autrement.

contribuent à certaines représentations (compréhension) de ce que sont Louis-Étienne, Louis XIV, le système politique sous Louis XIV, les courtisans français au 17^e siècle, etc.

DÉFINITION #11 : Représentation =_{déf.} Manière de comprendre quelque chose

Pour développer nos représentations, nous recourons généralement à des descriptions :

« description » désigne ici *l'ensemble de propositions de la forme « a est P » ou « a est en relation R avec b » que nous associons à quelque chose*. Ainsi, une description de Louis-Étienne pourrait être {Louis-Étienne est doctorant en philosophie; Louis-Étienne est ceinture noire en karaté; Louis-Étienne est une personne disciplinée; Louis-Étienne est l'ami de Maxime...}, etc.

DÉFINITION #12 : Description =_{déf.} Ensemble de propositions de la forme « a est P » ou « a est en relation R avec b » que nous associons à quelque chose

Finalement, le terme « conception » doit ici être compris comme renvoyant à *une évaluation modale que nous tirons à partir d'une représentation ou d'une description de quelque chose* : en ce sens, la représentation que nous avons ou la description que nous faisons de Louis-Étienne nous permet de concevoir que celui-ci a *de bonnes chances* de remettre sa thèse dans les délais prévus, qu'il *ne peut pas* être celui qui a volé la bicyclette de son voisin, qu'il est *plus susceptible* d'avoir un meilleur sens moral que Pascal, qu'il *doit être* considéré comme fiable, etc.²¹

DÉFINITION # 13 : Conception =_{déf.} Évaluation modale que nous tirons à partir d'une représentation ou d'une description de quelque chose

²¹ La distinction entre une représentation/description et une conception ici proposée pourrait être débattue, en disant que les évaluations modales font implicitement partie de la représentation ou de la description que nous nous faisons de quelque chose. Toutefois, au moins sur le plan phénoménologique, le fait qu'une conception ne soit pas simultanée au développement d'une représentation/description plaide pour une non-identité : en effet, au sens ici proposé, nous partons toujours d'une représentation ou d'une description de quelque chose pour ensuite concevoir des évaluations modales l'impliquant, ce qui force une expérience phénoménale en deux temps.

Suivant ces utilisations, nous dirions en ce sens que nos échanges interpersonnels passent par des *présentations*, influençant les *descriptions* et plus globalement les *représentations* que nous nous faisons des choses, et qu'à partir de ces descriptions/représentaions, nous formons dans nos esprits différentes *conceptions*, c'est-à-dire, différentes évaluations modales ayant la forme : « Parce que *a* est décrit/compris d'une certaine façon, nous pouvons dire *É* de *a* ».

En partant de ces distinctions, deux directions d'influence peuvent être posées entre nos présentations et nos descriptions/représentaions pour ce qui est du traitement du travail des historiens. La première direction d'influence part de nos présentations pour aller vers nos descriptions/représentaions de ce qui a été : en ce sens, les contenus que nous communiquons aux autres peuvent influencer les descriptions/représentaions que ceux-ci se font des choses. Par exemple, la présentation « Peter Jefferson est le père de Thomas Jefferson » peut enrichir ou modifier la description/la représentation que vous vous faites au sujet de Peter Jefferson, si vous en acceptez le contenu. Inversement, nos représentations/descriptions viennent aussi influencer les présentations que nous faisons de ce qui a été : en effet, dans la forte majorité des cas, les contenus que nous communiquons aux autres correspondent à comment nous nous représentons/décrivons les choses. À titre de preuve, une modification dans nos descriptions/représentaions nous amène généralement à réviser les présentations que nous avançons : par exemple, modifier notre représentation (*i.e.* notre compréhension) des années de gouvernance de Maurice Duplessis au Québec risque fort probablement de nous mener à les présenter différemment lorsque nous tentons de communiquer des contenus à leur sujet aux autres. En somme, des relations d'influences mutuelles et bidirectionnelles peuvent être pensées entre nos présentations et nos représentations/descriptions du passé. Ces directions d'influence seront utilisées à différentes reprises au sein de la présente thèse.

En rassemblant le tout en un seul paragraphe, nous dirions en ce sens que nous présentons des choses selon les représentations que nous avons d'elles, que nos présentations peuvent influencer les représentations et les descriptions que se font les autres, que nos présentations peuvent avancer des descriptions et des conceptions, que ces descriptions contribuent à nos représentations et que nos conceptions se basent sur les représentations et les descriptions que nous nous faisons des choses. Dans le même ordre d'idées, les organisations textuelles (*i.e.* les organisations d'idées dans un langage, **déf. #3, introduction**) sont le relais principal de nos présentations, contiennent (généralement) des descriptions, favorisent ou plaident en faveur de certaines conceptions et tentent de mettre en langage nos représentations ou des parties de nos représentations.

1.7 Conclusion

Le présent chapitre jette les bases du lexique nécessaire pour comprendre le reste de cette thèse, en explicitant ce qui est entendu ici par « mentalisation », « narratif », « approche narrativiste », « narrativisme radical », « représentation », « présentation », « description » et « conception ». Pour expliciter le sens prêté à chacune de ces expressions, différents travaux de philosophes de l'historiographie ont été évoqués, permettant de mettre en relation les notions avec des débats et des efforts de théorisation qui ont animé la réflexion sur les pratiques historiennes lors des dernières décennies. De la sorte, le travail de définition effectué dans ce chapitre offre par la même occasion le cadre théorique permettant de positionner mes propositions face à la littérature spécialisée.

À la fin de la dernière section (1.6), deux directions d'influences ont été présentées pour nos présentations et nos représentations/descriptions. Ces directions d'influence permettent

d'exprimer de manière simple (je crois) certains des enjeux pertinents que soulèvent les approches narrativistes radicales en philosophie de l'historiographie. D'une part, si nos présentations du passé possèdent des contraintes liées à la nature même des supports textuels par lesquels nous avançons des présentations (c'est-à-dire, des contraintes fondamentales qui caractérisent nécessairement toute forme d'activité communicationnelle au sujet du passé), et qu'il existe une direction d'influence allant de nos présentations jusqu'à nos représentations et nos descriptions, alors les contraintes liées à nos présentations ont nécessairement une influence sur nos représentations et nos descriptions du passé : par exemple, le fait que je ne puisse pas rapporter dans ce texte tout ce qui a été produit en philosophie de l'historiographie depuis le début de l'humanité me force à faire des choix communicationnels qui peuvent influencer la représentation que vous vous faites présentement de la philosophie de l'historiographie. D'autre part, si nos représentations et nos descriptions jouent un rôle d'influence pour les présentations que nous faisons du passé (par exemple, lors de l'écriture de nos organisations textuelles), alors les éléments caractérisant nos représentations peuvent avoir un impact sur comment nous présentons les choses pour les autres : à titre d'exemple, ma manière de comprendre les travaux de Kuukkanen influence le traitement que je peux en faire ici dans ce texte (... texte dont le contenu peut influencer votre représentation des travaux de Kuukkanen, orientant par le fait même les présentations futures que vous pourriez faire à leur sujet à d'autres personnes, *etc.*) Ainsi, pour reformuler certaines idées centrales du narrativisme radical vues en 1.5, nous pourrions dire qu'indépendamment de la nature du passé en soi, les relations et les influences existant entre nos représentations/descriptions et nos présentations peuvent à elles seules introduire des paramètres *d'imagerie* (1.6) qui n'appartiennent pas au passé lui-même, et qui entraîneraient nécessairement certaines distorsions à son sujet. Ces paramètres seront étudiés en détail au chapitre #3.

Avant de s'intéresser à ces paramètres et aux distorsions potentielles qu'ils impliquent pour nos présentations de ce qui a été, une autre notion centrale pour les présents travaux se doit toutefois d'être abordée, soit celle de [passé].

CHAPITRE 2 - PASSÉ

2.1 Introduction

Au sein de la philosophie de l'historiographie, les approches narrativistes ont provoqué de nombreuses reconsiderations concernant les notions clés employées par les épistémologues, les théoriciens et les historiens eux-mêmes, entraînant un certain brouillage des catégories traditionnellement employées pour penser le travail historiographique. En effet, en tournant l'analyse sur les organisations textuelles plutôt que sur les discours que les historiens pouvaient entretenir au sujet de leurs pratiques - discours recourant jusqu'alors sans impression de difficulté au lexique de la « neutralité », de l'« objectivité », de la « description des faits », de la « falsification », etc. - les approches narrativistes ont progressivement mis en évidence comment nos choix mêmes de *présentation* du passé peuvent déterminer de manière fondamentale comment nous nous le *représentons*, soulevant ainsi la question de savoir si la textualité s'intègre ou non à l'idée d'une historiographie capable de présenter objectivement ce qui a eu lieu. Sous l'impulsion de ces nouveaux questionnements - et des différents travaux réalisés pour y répondre la conception d'une historiographie méthodiquement capable de reconstruire le passé avec objectivité et neutralité s'est ainsi vue défiée par celle d'une historiographie *incapable* de conserver cette objectivité et cette neutralité au moment d'assurer le passage à l'écriture.

Avant de s'intéresser plus en détail à la théorisation, par les approches narrativistes, des impacts de nos choix présentationnels sur nos représentations et nos descriptions de ce qui a été, un arrêt doit d'abord être effectué sur la théorisation de ce qu'est le passé lui-même, ne serait-ce que pour identifier qu'est-ce qui, au sein de nos présentations, serait irréconciliable avec lui. En effet, l'adhésion ou le rejet de toute forme de narrativisme radical exige minimalement de se positionner préalablement sur ce que tentent exactement de reconstituer les historiens : sans un tel positionnement, aucun contraste ni rapprochement ne peut en fait être pensé pour étudier les relations entre nos organisations textuelles et ce qui a été, rendant le débat qui nous intéresse ici tout simplement impossible. Éclaircir ce qui est entendu par « le passé » constitue de ce fait un point de départ nécessaire, peu importe l'approche défendue.

En philosophie de l'historiographie, la question « qu'est-ce que le passé? » peut être interprétée de différentes manières : dans certains contextes, celle-ci se comprend comme « Quelles sont les dimensions de notre expérience du temps permettant de scinder ce qui est passé, présent et futur? » (Augustin 401, Bergson 1922, Carr 1986, Koselleck 1990); dans d'autres, la question est plutôt « Qu'est-ce qui, dans nos évaluations, nous fait tracer des lignes entre ce qui est encore d'actualité et ce qui peut être confiné à l'archive » (De Certeau 1975, White 1973); ailleurs, la question est comprise comme « Qu'est-ce que le passé *comme objet d'étude* » (Danto 1968, Goldstein 1976, Roth 2020). Ici, la question est abordée en un autre sens, à savoir : « *De quoi* est composé le passé ? ». Poser la question « qu'est-ce que le passé? » revient en ce sens, pour le présent chapitre, à relever différents types d'entités ontologiques sur lesquelles nous appliquons le qualificatif « passé » (*ex.* moments passés, événements passés, états passés), puis à théoriser comment la composition de ces entités ontologiques vient former l'objet abstrait général que nous nommons *le* passé.

Mener un tel examen possède plusieurs retombées pour ce qui nous intéresse ici : d'abord, le tout évite de présupposer, comme le font de nombreux travaux en philosophie de l'historiographie (y compris ceux de Kuukkanen et de Tucker), une certaine compréhension du passé qui viendrait prédéterminer implicitement le reste de l'investigation, sans expliquer pourquoi celle-ci devrait être retenue plutôt qu'une autre. À ce niveau, comme nous le verrons dans ce chapitre, le passé peut être compris de manières très différentes selon les entités ontologiques qui lui sont attribuées comme composantes fondamentales, rendant un appel à l'intuition beaucoup plus problématique que ce que certains pourraient initialement penser. Ensuite, produire un traitement rigoureux de la composition du passé permet de faire sens d'énoncés tels que « les historiens reconstruisent le passé » ou encore « les historiens avancent des présentations du passé », ce qui est évidemment nécessaire aux fins des présents travaux : ici, même la formule célèbre d'Hayden White, selon laquelle « nous choisissons notre passé de la même manière que nous choisissons notre futur » (White 1966, p. 122), exige que le passé « choisit » soit composé de certains éléments, et donc, nécessite une théorie permettant d'expliciter la nature de telles composantes. Finalement, déterminer ce qui compose le passé, tout comme le type de composition dont celui-ci résulte, offre évidemment une voie constructive pour réfléchir à savoir si nos pratiques d'écriture sont forcément vouées à le déformer ou, du moins, à produire des présentations de celui-ci ne pouvant faire l'objet d'évaluations réelles.

Puisque ce type de raisonnement se doit toujours de débuter quelque part, il est ici pris pour acquis que le passé *existe*, en laissant au lecteur le choix d'utiliser sa propre compréhension de ce que signifie « exister ». Dans tous les cas, ce postulat implique que nous pouvons dire des énoncés vrais ou faux concernant ce qu'est le passé (*ex.* « le passé est composé d'états »), et ce, peu importe comment nous comprenons le mode d'existence de celui-ci. À l'inverse, adopter une position qui nierait l'existence du passé comme composante de notre univers (*ex.* les approches présentistes en

physique) rendrait inutile le projet de le caractériser : au mieux, le passé serait une *idée* que nous nous construisons à partir de notre compréhension de ce qui compose le présent. Toutefois, il n'est pas nécessaire ici de s'engager dans un tel débat : même dans les positions les plus radicales du narrativisme, il est toujours minimalement reconnu que le passé existe ou qu'il existe quelque chose qui peut être désigné comme « le passé » (nous y reviendrons, 2.4). En ce sens, un certain point de départ nous unit avec les approches ici contestées.

Caractériser le passé est un geste métaphysique, et donc, l'acceptation de toute caractérisation de ce dernier se doit, suivant les modes de confirmation présentés en introduction (**parties I et V**), d'être réalisé par l'entremise d'une confirmation métaphysique. À titre de rappel, une confirmation métaphysique vise des notions qui ne peuvent faire autrement qu'être sollicitées lors de la justification des théories les concernant. Par exemple, « justification » est une notion nécessitant une justification métaphysique, car confirmer empiriquement ou phénoménologiquement toute théorie la concernant implique de présupposer ce qu'est la justification pour mener cette confirmation. Il en va de même pour la notion de « passé » : justifier une théorie du passé ne peut faire autrement qu'impliquer, lors de toute entreprise de confirmation empirique ou phénoménologique, le recours à une structure *avant-maintenant* qui, même habilement déguisée, fait toujours intervenir une certaine conception du passé; à titre d'exemple, justifier une théorie voulant que le passé soit la somme des chaînes causales qui ont mené jusqu'au présent (peu importe comment on comprend ici la notion de chaînes causales) presuppose déjà, dans les preuves sollicitées, des emplacements temporels au sein de ces chaînes causales, les causes (passées) étant envisagées comme un avant de l'effet (présent). Même chose si l'on dit que le passé est tout ce qui *précède* l'instant même de nos perceptions manifestes ou de nos actions, ou encore que le passé est *l'origine* de toutes les inscriptions réelles laissées dans le présent. Évaluer une

théorie du passé exige en fait - inévitablement - de présupposer au moment de nos confirmations une structure où est déjà implicitement admis ce qu'est le passé.

Ceci dit, qu'un concept soit sollicité lors de la confirmation des théories le concernant n'est toutefois pas un problème si l'on conçoit, comme il est fait ici, qu'une telle confirmation (métaphysique) puisse être réalisée par l'élimination de problèmes intuitifs et formels (**introduction, partie V**). En ce sens, la conception retenue à la fin du présent chapitre doit être acceptée si elle soulève moins de problèmes que les options rivales, en priorisant, comme indiqué en introduction (**partie V**), l'élimination de problèmes formels sur l'élimination de problèmes intuitifs. Il est ici considéré que la caractérisation agrégative du passé proposée en **2.5** est à même de réaliser toutes les fonctions que peuvent remplir les autres, sans impliquer les différents problèmes que ces dernières soulèvent.

À ce niveau, un nombre impressionnant de compréhensions du passé peuvent être trouvées en philosophie lorsque vient le moment de se demander « *De quoi* est composé le passé? », compréhensions qui sont elles-mêmes alimentées par un nombre impressionnant de théories du réel. Plus spécifiquement, en philosophie de l'historiographie, le point de divergence le plus fondamental pouvant être trouvé au sein des débats du dernier siècle repose, pour l'essentiel, sur une détermination métaphysique à savoir si le passé est composé ou non de contenus objectifs (généralement désignés comme des « faits » ou des « événements historiques ») qui « attendent patiemment » d'être décrits ou racontés adéquatement (ex. Goldstein 1976, Ankersmit 1983, White 1973, Mandelbaum 1977, Currie 2018 et Roth 2020, *etc.*). Sur le continuum des différentes positions alimentant ce débat, deux extrêmes paradigmatisques peuvent être trouvés dans les propositions de Mandelbaum (1977) et de Roth (2020), allant chez le premier de l'acceptation qu'il existe une réserve de faits fixes et éternels (*sub specie aeternitas*) qui s'accumulent plus le temps passe, jusqu'au rejet complet de cette idée chez le second, qui favorise plutôt une compréhension

du passé où aucun événement n'existe préalablement et indépendamment de nos descriptions, et donc, de nos catégories. Un tel continuum exprime bien, je crois, l'espace dans lequel œuvrent les différents théoriciens s'attachant à préserver ou à reformuler les conceptions traditionalistes de l'historiographie (*ex.* McCullagh 1998, Lorenz 1998, Tucker 2004, Currie 2018), tout comme ceux souscrivant au narrativisme radical, qu'il soit métaphysique, épistémologique et/ou sémantique (*ex.* White 1973, Ankersmit 1983, Jenkins 1991, Roth 2020; pour la distinction entre les trois formes de narrativisme, voir **1.5**).

Bien que le désaccord séparant ces théoriciens soit bel et bien réel, et constitutif des tensions existant actuellement en philosophie de l'historiographie, je défendrai ici que tous souscrivent, en vérité, à une même compréhension du passé, et que ce qui les différencie dans leurs positions respectives découle plutôt des théorisations que ceux-ci font de *la référence des énoncés que nous utilisons en historiographie*, plutôt que de comment nous pouvons caractériser ce qui compose le passé en soi. Pour le dire à l'aide d'un exemple concret, le désaccord fondamental entre un traditionaliste (réaliste) à la Mandelbaum et un narrativiste (irréaliste) à la Roth porte à savoir si « la Guerre de Trente Ans », dans un énoncé tel que « la Guerre de Trente Ans débute en 1618 », réfère ou non à un *fait* ou à un *événement* réel indépendant de nos catégories et de nos descriptions du passé, et non pas à savoir si des composantes du passé existent de manière telle que nous puissions les décrire de cette façon : dans les deux cas, autant Mandelbaum que Roth s'entendent au final sur le fait qu'il existe *quelque chose* pouvant être décrit de cette façon, et divergent seulement à savoir si ce quelque chose est « découpé » dans le passé de la même manière que nous le découpons lorsque nous formulons notre énoncé. Or, comme il sera montré dans cette thèse, cette question est en réalité inutile à la fois pour théoriser le passé en soi et pour théoriser les pratiques historiographiques, même lorsque nous nous intéressons à la délibération que font les historiens concernant nos organisations textuelles comprises comme des touts. En ce sens, le

présent chapitre sert à fournir une caractérisation du passé capable de s'accorder aux différents présupposés qui sont nécessaires pour des positions à première vue incompatibles, dans l'objectif de montrer qu'il existe une base commune pour mener les débats qui nous intéressent ici.

À cette fin, il est développé à la fin de ce chapitre ce que je nomme une *caractérisation agrégative* du passé, reposant sur l'idée que *le passé* est composé d'*états passés*, eux-mêmes composés d'*éléments s'agrégant* dans des *secteurs* à différents *moments*, fournissant par le fait même les *descriptibles* nous permettant de former des *histoires*. Évidemment, pour expliciter le sens qui est prêté à ces nombreuses expressions, un traitement progressif permettant d'introduire chacune de celles-ci doit être réalisé. Pour faciliter la compréhension du lecteur, il a été choisi de construire l'exposé en présentant successivement trois prototypes défaillants de caractérisations du passé, qui attrapent chacune adéquatement *certaines* dimensions saillantes de nos pratiques langagières entourant ce qui a été, sans toutefois réussir à caractériser ce qu'est le passé sans soulever des problèmes intuitifs et formels importants. Par un tel traitement, il s'est révélé possible de présenter *en contexte de raisonnement* les éléments structurants de ces prototypes qui ont été récupérés pour former la caractérisation agrégative, tout en permettant de souligner les intérêts de cette dernière face à toutes caractérisations qui pourraient approximer l'un ou l'autre de ceux-ci. En ce sens, une personne désirant rejeter la caractérisation agrégative ici proposée se devrait soit de proposer une autre caractérisation qui soulève moins de problèmes intuitifs et formels qu'elle (caractérisation qui m'aurait personnellement échappé), soit de montrer que les problèmes soulevés par les trois caractérisations « défaillantes » ici présentées sont en réalité moins nombreux et moins importants que ceux que la caractérisation agrégative peut produire. Il est ici considéré que ni l'une ni l'autre de ces options n'est possible, à l'état actuel de nos compréhensions de notre monde et de l'historiographie.

2.2 Caractérisation momentariste du passé

Une première manière de caractériser le passé consiste à comprendre celui-ci comme la *totalité de ce qui a eu lieu*. Cette compréhension correspond, de mon expérience, à la définition que donnent naturellement les personnes non impliquées dans la théorisation de l'historiographie et rejoint en fait une intuition assez partagée par le sens commun : le passé serait un ensemble grandissant d'éléments qui ont eu cours, mais sur lesquels nous n'avons plus d'emprise et au sein desquels nous n'avons plus de rôle à jouer. La mort de Socrate serait en ce sens passée, alors que la rédaction de la présente phrase serait, *au moment où je l'écris*, non passée. La caractérisation momentariste permet de rendre compte d'une telle distinction, en exploitant les notions de « moment passé », de « moment actuel » et de « moment présent ».

Pour présenter ce qui est ici entendu par « moment », et plus loin, par « événement » et par « état », l'introduction d'une notion primitive, celle de « cours des choses », se révèle nécessaire. La notion sert ici à désigner *la succession de tout ce qui se réalise*, en laissant volontairement vague dans cette définition ce que signifie « se réaliser » et le « ce qui » (à savoir s'il s'agit d'événements, d'états, *etc.*). En ce sens, la notion ne possède pas de portée théorique réelle et sert exclusivement des fins pratiques, pour la construction du propos : elle sert à nommer *sur quoi* sont appliquées les catégories de « passé » et de « présent », sans prendre parti sur la nature de ce « ce quoi », ni sur les accès dont nous disposons (ou non) pour le traiter. Le cours des choses inclut ainsi tout *ce qui* est passé et présent, et le passé et le présent sont totalement inclus dans le cours des choses. L'enjeu du futur est laissé ici à d'autres recherches et à d'autres chercheurs.

DÉFINITION #14 : Cours des choses =_{déf.} Succession de tout ce qui se réalise

Partant de cette définition, un « moment » peut être compris comme *la somme de tout ce qui se réalise à un point précis du cours des choses*. Penser un moment revient ainsi à penser un

arrêt sur image qui serait appliqué sur la succession de tout ce qui a lieu : par exemple, si nous pouvions figer complètement l'un des points du cours des choses où la présente phrase est écrite, nous pourrions observer au sein de cet arrêt sur image plusieurs choses être le cas, que nous pourrions tenter de décrire à l'aide de différents énoncés (« la barista située à mi-chemin de la table où elle apporte un café », « l'homme à la table voisine finissant son croissant », « la porte entrouverte à un certain degré, *etc.*.) Pour un même observateur²², ces éléments cohabiteraient avec d'autres contenus occupant le même arrêt sur image, mais situés dans d'autres espaces, tels que « le feu rouge tournant au vert sur la rue des Forges », « le soleil se couchant sur la ville de Beijing » ou encore « le début d'une infiltration d'eau dans le sous-sol de ma nouvelle maison ». La somme de tous les contenus figurant au sein d'un tel arrêt sur image est ce qui est entendu ici par un « moment ».

DÉFINITION #15 : Moment =_{déf.} Somme de tout ce qui se réalise à un point précis du cours des choses

Sous la caractérisation momentariste, un moment est l'unité de base qui compose le cours des choses : la succession de tout ce qui se réalise se diviserait ainsi en différents moments, et ces moments seraient le *ce quoi* sur lequel sont apposées les catégories de « passé » et de « présent ». Suivant cette division, *le moment* occupé par « la barista située à mi-chemin de ma table ce matin » serait passé, au même titre que *les moments* occupés par « la bataille d'Alésia » ou ceux de « la découverte du feu par l'être humain »; à l'inverse, *les moments* où « vous lisez ces lignes » seraient présents, tout comme ceux occupés, lors de l'écriture de la présente thèse, par « la Guerre en Ukraine » ou par « la pandémie de COVID-19 au Canada ». Délimiter clairement ce qu'est *le*

²² Suivant la théorie de la relativité, le temps doit être pensé selon un observateur, et non pas de manière absolue. En ce sens, des éléments peuvent être conçus comme « simultanés » seulement selon la situation particulière d'un organisme percevant.

passé revient en ce sens, sous la caractérisation momentariste, à identifier sous quelles conditions certains moments peuvent être dits passés et d'autres non, puis à présenter comment les différents moments passés peuvent être rassemblés pour former une entité unique (soit : *le* passé).

À cette fin, une première étape est d'identifier sous quel critère un moment peut être séparé d'un autre : en effet, pouvoir dire qu'un moment est passé et qu'un autre est présent exige au minimum de pouvoir identifier pourquoi ces deux moments sont distincts - sans une telle séparation, la question pourrait tout simplement se poser à savoir pourquoi ces deux moments ne sont pas le même. À ce niveau, un avantage de la conception momentariste est de fournir un critère clair permettant de diviser le cours des choses en unités délimitées et mutuellement exclusives (ce qui n'est pas toujours le cas pour les caractérisations objectivistes et irréalistes, comme expliqué plus loin; **2.3** et **2.4**). En effet, si un moment est la *somme de tout ce qui se réalise à un point précis du cours des choses*, alors deux moments sont par définition mutuellement distincts dès que l'un d'eux contient un ou des éléments qui ne sont pas réalisés dans l'autre. En ce sens, tous les moments de la mort de Socrate se distinguaient de ceux de la mort d'Aristote, du simple fait que ceux-ci contiennent des éléments non identiquement réalisés (*ex.* : la présence de Socrate dans les premiers, mais pas dans les seconds); de manière similaire, les différents moments de la mort de Socrate seraient aussi mutuellement distinguables, selon le rythme de réalisation de chaque nouvelle chose (ce qui s'exprime très bien par des énoncés du type : « le moment où le cœur de Socrate a cessé de battre n'est pas le même que celui où il a expiré pour la dernière fois »).

Par définition, si deux moments sont mutuellement distincts lorsqu'une chose se réalise dans l'un, mais pas dans l'autre, alors la cadence de succession des moments au sein du cours des choses se doit de suivre le rythme des choses qui se réalisent le plus rapidement au sein de notre univers (sans quoi, deux moments ne seraient tout simplement pas distingués l'un de l'autre dès qu'une nouvelle chose se réalise). À ce niveau, si l'on se fie aux (meilleures) théories physiques

actuellement disponibles, force est d'admettre que, quelles que soient ces choses qui se réalisent le plus rapidement au sein de notre univers, celles-ci le font manifestement à une vitesse plus élevée que ce que peut couvrir la perception et la cognition humaine : en ce sens, même ce que nous désignons comme « le moment où Socrate a expiré pour la dernière fois » serait décomposable en un nombre de moments dépassant largement ce que nous pouvons concevoir à partir de notre expérience phénoménale du temps. La caractérisation momentariste doit donc pouvoir expliquer comment, à partir de moments qui se succèdent selon un rythme excédant largement les capacités humaines, apparaissent des « événements longs » tels que ceux traités par nos pratiques langagières : de manière évidente, des événements comme « la fête de Louis-Étienne » et « la Révolution scientifique » ne sont pas contenus au sein d'un seul moment, selon la définition fournie jusqu'à maintenant. Nous y reviendrons.

Une fois considéré que les moments se succèdent selon la réalisation de toutes nouvelles choses au sein de notre univers, l'intégralité du cours des choses peut désormais être représentée, pour la caractérisation momentariste, comme une *suite de moments*, où chaque moment apparaît lors de la réalisation d'au moins un élément ne figurant pas dans celui qui le précède :

Figure #7 : Division du cours des choses en moments



Jusqu'à maintenant, la caractérisation momentariste permet d'expliquer, d'une manière qui rejoint - je crois - le sens commun, l'idée que le cours des choses est une *succession*. Pour ce qui nous intéresse ici, soit la question du passé, l'enjeu suivant est de déterminer pour quelles raisons un moment peut être qualifié de « passé » ou non. À ce niveau, comme pour la séparation des moments, un critère de démarcation peut en fait être identifié pour désigner quels moments sont

passés, en les contrastant à un seul moment du cours des choses, soit *le dernier moment où quelque chose s'est réalisé*. Ainsi, suivant la division présentée ci-haut, un moment peut être dit « passé » lorsqu'il a déjà été *le dernier moment du cours des choses, mais ne l'est plus*. Plus précisément, un moment est passé sous deux conditions : (1) il doit avoir été, à une étape ou une autre du développement du cours des choses, le dernier moment où quelque chose de nouveau s'est réalisé, et (2) il faut au moins qu'une nouvelle chose, absente de ce moment, se soit réalisée depuis. En ce sens, tous les moments où quelque chose s'est réalisé peuvent être considérés comme passés, sauf le dernier moment du cours des choses, pour qui (2) n'est jamais remplie.

Ce moment, pour qui (2) n'est jamais remplie, est ici désigné comme le « moment actuel » (et non pas comme le « moment présent », pour des raisons présentées plus loin) et correspond à l'arrêt sur image, pour un observateur, qui contiendrait tous les éléments dernièrement réalisés au sein du cours des choses. On dirait en ce sens que les moments qui ne sont pas le moment actuel sont tous *passés*, et que le moment actuel est celui qui, à toute étape de développement du cours des choses, serait situé – toujours selon un certain observateur - à la toute fin de celui-ci.

DÉFINITION #16 : Moment passé =_{déf.} **Moment qui a déjà été le dernier moment du cours des choses, mais ne l'est plus**

DÉFINITION #17 : Moment actuel =_{déf.} **Dernier moment du cours des choses**

Suivant ces catégories et ce qu'elles impliquent, le cours des choses peut désormais être divisé en moments passés placés selon une *suite ordonnée menant jusqu'au moment actuel* : en effet, partant de l'idée qu'il existe un dernier moment au cours des choses, chaque moment passé peut être positionné selon la distance le séparant du moment actuel ou, pour le dire autrement, selon le nombre de moments qui ont été actuels *après lui*.

Figure #8 : Cours des choses divisés en moments passés et actuel



Ici apparaît ce que l'on peut nommer « *le passé* », soit l'*ensemble de tous les moments passés*. Ainsi, concevoir le passé comme « la totalité de ce qui a eu lieu » (**début de section**) peut se reformuler en comprenant « avoir eu lieu » comme « faire partie d'un moment passé » ; inversement, une chose pourrait être considérée comme « ayant lieu » lorsque celle-ci « fait partie du moment actuel ». Mes années collégiales auraient en ce sens « eu lieu », puisqu'elles figurent exclusivement au sein de moments passés, alors que l'écriture de la présente phrase traverserait plutôt une succession de moments actuels, devenant tour à tour des moments passés, selon la réalisation de chaque nouvelle chose au sein de notre univers.

DÉFINITION #18 : Passé (caractérisation momentariste) =_{def.} Ensemble de tous les moments passés

Plusieurs mérites peuvent être attribués à la caractérisation momentariste. D'une part, conceptualiser le passé comme l'ensemble de tous les moments qui ne sont pas le moment actuel possède évidemment une assise intuitive forte et est en réalité suffisant pour rendre compte d'une portion importante de notre activité langagière quotidienne. Dans l'utilisation ordinaire du langage, faire référence « à des moments passés » permet en effet de signaler à notre interlocuteur que ce à quoi nous référons n'est plus immédiatement accessible, et qu'il serait en ce sens superflu de tenter de l'observer directement : reformulé dans le lexique momentariste, nous dirions simplement que se prononcer sur des éléments réalisés au sein de moments passés indique instantanément à notre interlocuteur que l'arrêt sur image permettant de mettre à l'épreuve notre affirmation n'est plus celui que nous occupons actuellement. La caractérisation momentariste possède ainsi pour attrait

de soulever peu de problèmes intuitifs lorsque confrontée aux actes de langage que nous employons au quotidien, du moins, lorsque nous tentons de *situer* les contenus que nous visons par nos énoncés.

D'autre part, pour l'analyse de l'historiographie, la caractérisation momentariste possède pour intérêt certain de rendre compte d'une pratique constitutive du métier d'historien, soit celle de la *datation*. Concevoir le passé comme une succession de moments passés peut en effet être aisément lié à l'entreprise, cruciale pour les historiens, de situer temporellement la production des données historiques (*ex.* : en déterminant *les moments* où se situe la production d'une lettre écrite par Robespierre), de positionner les étapes clés de certaines entités historiques complexes (*ex.* en déterminant approximativement *les moments* où débute et se termine le Moyen Âge), ou encore de situer deux entités historiques complexes l'une face à l'autre (en disant, par exemple, que la Première Guerre mondiale *précède* la deuxième). La caractérisation momentariste permet en ce sens d'expliquer la possibilité même pour les historiens de structurer temporellement les contenus historiographiques et permet d'asseoir métaphysiquement la présence d'énoncés tels que : « des pratiques d'imprimeries existaient en Chine avant la machine de Gutenberg » ou encore « les services secrets britanniques étaient informés de la localisation de la majorité des camps de la mort au moment où les premiers trains partaient pour Auschwitz. »

Toutefois, malgré ses mérites, la caractérisation momentariste - dans la formulation donnée jusqu'à maintenant - se révèle incomplète pour *pleinement* rendre compte de nos pratiques langagières, même les plus banales : en effet, il suffit de faire une lecture rapide de n'importe quel ouvrage historiographique pour rapidement constater que les historiens ne se concentrent pas, dans leur traitement du passé, sur des éléments figurant au sein de moments mutuellement exclusifs, mais plutôt sur des entités ontologiques qui *traversent différents moments*. En effet, comme indiqué précédemment, parler des moments où se trouvent *la mort de Socrate* ne peut faire sens que si l'on

conçoit qu'il existe quelque chose comme « la mort de Socrate » qui traverse différents moments, opération qui ne peut, à l'état actuel d'élaboration du propos, être réalisée. En d'autres mots, le lexique des « arrêts sur images » se succédant selon « les choses les plus rapidement réalisées au sein de notre univers » est insuffisant pour dire que « la mort de Socrate » est passée. À moins d'entièrement réviser nos pratiques langagières et les différentes intuitions qui les supportent (problème intuitif) pour ne parler que d'éléments apparaissant au sein de moments qui se succèdent à une vitesse plus rapide que ce que nous sommes capables de percevoir et de nous figurer (problème formel), la caractérisation momentariste se doit, au minimum, d'être enrichie de notions supplémentaires.

Une piste pour ce faire est de considérer que certaines entités ontologiques sont elles-mêmes composées de moments : après tout, si un moment peut être considéré comme lui-même composé de *tout ce qui se réalise à un certain point du cours des choses* (**déf. #15**), alors certaines entités ontologiques pourraient être composées de différents moments, rassemblant du même coup chacune de leurs composantes. Nommons un « moment étendu » une telle entité : serait ainsi un « moment étendu » *un segment du cours des choses composé d'au moins deux moments*. Ainsi, bien que « la mort de Socrate » ne puisse pas être dite passée sur la base que celle-ci *a eu lieu au sein d'un moment passé*, elle pourrait l'être en considération *qu'elle a eu lieu au sein d'un moment étendu passé*, si et seulement si ce moment étendu est composé uniquement de moments passés.

DÉFINITION #19 : Moment étendu =_{déf.} Segment du cours des choses composé d'au moins deux moments

DÉFINITION #20 : Moment étendu passé =_{déf.} Segment du cours des choses composé d'au moins deux moments, où tous les moments le composant sont des moments passés.

Introduire les moments étendus et les moments étendus passés permet certainement de situer des choses telles que « la mort de Socrate », « la fête de Louis-Étienne », « la Révolution scientifique » et « la rédaction de la présente thèse ». Cet ajout permet aussi d'expliquer pourquoi certains de ces événements sont passés et d'autres non : en ce sens, « la rédaction de la présente thèse » est, *aux moments* de son écriture, non passée, puisque le moment étendu qu'elle occupe inclut toujours le moment actuel. Inversement, au moment où vous lisez ces lignes, « la rédaction de la présente thèse est passée », puisqu'elle occupe un moment étendu passé.

Figure #9 : Moments étendus passés et non passés



L'introduction des moments étendus permet simultanément de rendre compte d'une autre pratique constitutive de l'historiographie, soit celle de la *périodisation*, qui consiste à délimiter des portions du cours des choses à partir de la *position* de certains moments plutôt que de leur *contenu*. Ainsi, une période comme « le 19^e siècle » peut être comprise comme un moment étendu, si celle-ci est avancée par un historien pour tenir compte de *tout* ce qui se réalise entre les différents moments retenus pour la borner²³. Au contraire, une période comme « l'Ère victorienne » (1837-1901) ne peut pas être considérée comme un moment étendu, si celle-ci est avancée, par exemple,

²³ En historiographie, il est généralement admis que les périodes sont déterminées selon des critères retenus par les historiens, et non pas que le passé est « objectivement » séparé en différentes périodes. Cette reconnaissance transparaît dans l'utilisation d'expression comme « un long 19^e siècle » (Hobsbawm 1995), qui s'étendrait de la Révolution française jusqu'à la Première Guerre mondiale, ou encore lorsque des historiens délimitent les périodes d'étude selon la disponibilité des sources d'archives (Villeneuve 2016). Une périodisation peut toutefois être débattue lorsque celle-ci implique un positionnement concernant le passé, comme c'est le cas, par exemple, pour le « Long Moyen Âge » de Le Goff (2004). Cependant, si l'on suit la caractérisation momentariste, nous pourrions dire qu'il y a autant de périodes que de moments étendus, et que les débats qui semblent porter sur la périodisation portent plutôt sur certaines manières d'envisager le passé qui sont employées pour justifier nos choix de périodisation (*ex.* parler d'un Long Moyen Âge plutôt que d'une Renaissance). Ces dimensions sont abordées dans les chapitres suivants (chapitres #3, #4 et #5).

pour tenir compte seulement de ce qui se réalise au sein du territoire de l'Empire britannique pour ces différents moments : dans une telle situation, nous dirions plutôt que, comme pour la « mort de Socrate », « L'Ère victorienne » *figure* au sein d'un moment étendu, et non pas *qu'elle renvoie à un moment étendu*.

Malgré son utilité, l'ajout des moments étendus au sein de la caractérisation momentariste, autant pour des choses comme « la mort de Socrate » ou « l'Ère victorienne », possède au final une fonction très limitée : elle permet seulement de dire si ces choses sont passées ou non, sans pouvoir servir à déterminer exactement ce qu'elles sont, ni pourquoi elles existent. Cette dimension explique ici le choix terminologique utilisé en début de section, en disant que le « passé » est, sous la caractérisation momentariste, « tout ce qui a eu lieu » : avoir lieu renvoie en effet à l'idée d'exister « dans un lieu » - ici *dans un moment (ou des moments)* - mais ne nous informe aucunement à savoir *pourquoi* les choses qui existent dans de tels lieux *existent comme elles existent* (*i.e.* se situent dans un moment ou en traversent plusieurs). En somme, même dans la forme enrichie proposée ci-haut (*i.e.* incluant les moments étendus), la caractérisation momentariste explique au mieux pourquoi ce qui se réalise au sein du cours des choses peut être qualifié de passé ou non, mais ne permet aucunement de déterminer *ce que sont* les éléments qui se réalisent en eux.

À ce manque (potentiellement corrigible) s'ajoute un problème formel plus difficile pour sa part à délier : en effet, à moins d'ajouter une ou d'autres composantes fondamentales à la caractérisation momentariste du passé, les entités ontologiques que sont les moments et les moments étendus ne permettent tout simplement pas de rendre compte du présent, au-delà du moment actuel. Le tout peut être démontré de la manière suivante, en sollicitant les définitions fournies jusqu'à maintenant : reconnaître qu'il existe quelque chose comme le moment présent, qui serait autre chose que le moment actuel, nécessite de concevoir d'abord le moment présent comme un moment étendu qui inclut le moment actuel - sans quoi, le moment présent serait, par définition,

soit un moment passé *ou* un moment étendu passé (**déf. #14-#17**). Le moment présent devrait donc être un moment étendu qui inclut le moment actuel et au moins un moment passé. Déjà, sans créer de contradiction, une telle idée soulève au moins une curiosité sur le plan intuitif : en effet, si l'on comprend « *le* passé » comme « l'ensemble des moments passés » (**déf. #15**), alors « *le* passé » et le « moment étendu qui inclut tous les moments passés » sont identiques (*i.e.* ils ont exactement les mêmes composantes, les mêmes caractéristiques et les mêmes contenus) et donc les expressions sont interchangeables ; de ce fait, le passé (*i.e.* le moment étendu qui inclut tous les moments passés) et le présent (*i.e.* un moment étendu qui inclut le moment actuel et au moins un moment passé) partageraient au moins un moment, contredisant la division intuitive que nous posons généralement entre ceux-ci :

Figure #10 : Passé et présent sous la caractérisation momentariste



Au-delà de cette curiosité, indiquant peut-être seulement que certaines de nos intuitions langagières sont mauvaises - ce ne serait pas la première fois dans l'histoire humaine, après tout, qu'une intuition fait défaut - se pose toutefois un problème qui est beaucoup plus décisif pour la caractérisation momentariste, soit qu'il n'existe en fait *aucun critère* permettant de déterminer *quels moments passés* devraient être inclus au sein du moment présent. En effet, rien au sein de tous les moments étendus candidats pour être le moment présent (*i.e.* tous les moments étendus qui incluent le moment actuel) ne peut servir à déterminer lequel correspondrait à ce que nous nommons le présent, à moins de faire intervenir des conditions entièrement extérieures à la caractérisation momentariste et à l'ontologie en général, par exemple, des expériences subjectives

du temps (*ex.* ce qu'est le présent dans notre activité consciente), des durées temporelles scientifiquement déterminées (*ex.* le temps de traitement que prend notre cerveau pour transformer les informations de notre environnement en contenus perceptuels) ou encore des évaluations rétrospectives subjectives (*ex.* faire commencer le présent par le moment où débute la pandémie de COVID-19, sur la base que ce moment créerait une rupture majeure avec ce qui avait lieu auparavant). Sans de telles conditions imposées de l'extérieur à l'ontologie (et sujettes à une pléthore de contre-argumentants possibles), rien au sein de la caractérisation momentariste ne permet réellement de déterminer quel moment devrait être considéré comme le moment présent, vidant cette notion de toute substance et de tout intérêt pour la contraster avec le passé : une manière évidente de montrer cette perte de pertinence est de remarquer que le moment étendu qui inclut le moment actuel (*i.e.* le dernier moment du cours des choses) et *le* passé (*i.e.* le moment étendu incluant tous les moments passés) pourrait lui aussi, tout aussi bien qu'un autre, être le moment présent.

Figure #11 : Moment étendu incluant le passé et le moment actuel



Pour cette raison, retenir la caractérisation momentariste, si celle-ci demeure limitée à une ontologie basée sur les moments, exige d'abandonner la croyance d'un présent qui traverserait plusieurs moments et de reconnaître seulement le moment actuel comme contraste possible avec le passé. Évidemment, comme n'importe quel ajustement produit au sein d'un système de croyances, cette manœuvre peut être réalisée, mais force toutefois à repenser une somme impressionnante de nos pratiques langagières et de nos manières de concevoir la réalité en général : à titre d'exemple, si seul le moment actuel peut être contrasté au passé, alors notre activité consciente, plus lente que

les choses qui se réalisent le plus rapidement possible au sein de notre univers (comme indiqué **ci-haut**), n'accède jamais au moment actuel, et donc, tout ce qui nous apparaît devrait être considéré comme passé. Même la phrase simple « je suis content de terminer cette section » devrait en ce sens être formulée, sous une adhésion stricte à la caractérisation momentariste, en disant « j'ai été content de terminer cette section ».

Puisque d'autres caractérisations sont aptes à expliquer pourquoi *ce qui* a lieu au sein des moments *a lieu de cette manière* (*i.e.* se situe dans un moment, ou en traverse plusieurs), tout comme à fournir un critère clair permettant de départager le présent du passé, ces autres caractérisations méritent, à tout le moins, d'être explorées. S'il advenait que celles-ci remplissent toutes les fonctions de la caractérisation momentariste, sans soulever d'autres problèmes importants, alors la question pourrait légitimement être posée à savoir pourquoi la caractérisation momentariste devrait être privilégiée. Alors que les deux prochains prototypes n'y parviennent pas, il est ici considéré que la caractérisation agrégative retenue en fin de chapitre, elle, le fait.

Pour pouvoir rendre compte de *pourquoi* certaines choses existent de manière telle qu'elles puissent « avoir lieu » au sein d'un ou plusieurs moments, la caractérisation momentariste doit en réalité être couplée à une caractérisation expliquant ce que sont les *événements*. À ce niveau, au moins deux types de couplage peuvent être pensés : un premier, où les événements sont placés comme composante fondamentale du cours des choses, et donc, du passé (faisant des moments une entité relative à ceux-ci), et un second, où les moments sont conservés comme composante, mais en intégrant certains éléments supplémentaires permettant de rendre compte de ce que sont les événements. Les caractérisations objectivistes et irréalistes, présentées dans les deux prochaines sections, se rangent sous le premier type : elles pensent la succession de tout ce qui se réalise (*i.e.* le cours des choses) à partir des événements. La caractérisation agrégative, pour sa part, se range

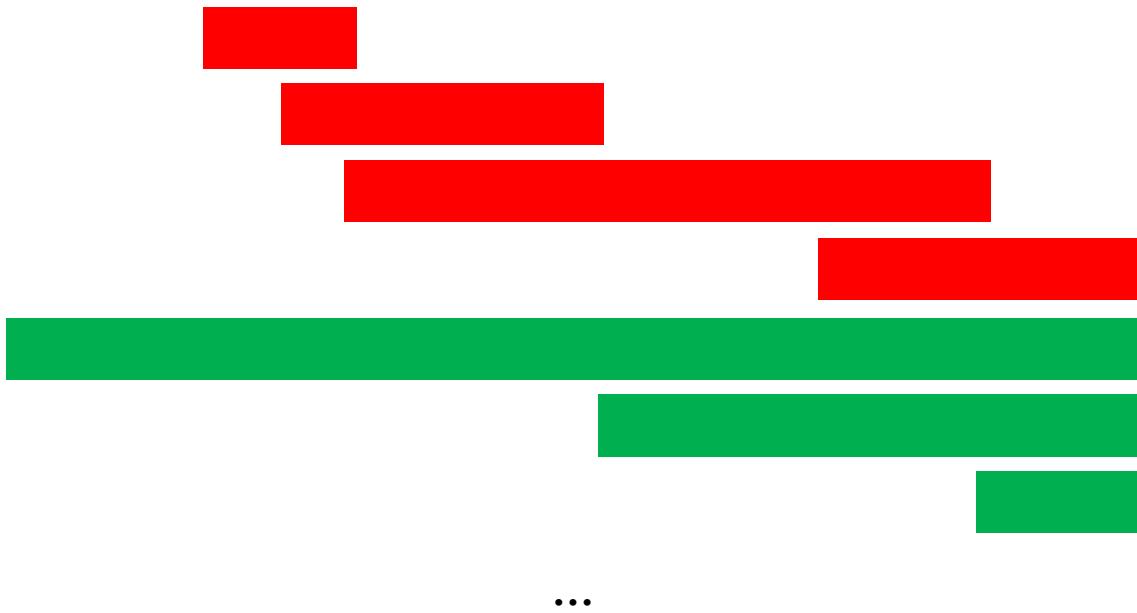
sous le second : elle conserve les moments, tout en les complétant à l'aide d'une autre composante fondamentale.

2.3 Caractérisation objectiviste du passé

La caractérisation objectiviste du passé consiste à considérer le passé comme *la totalité de ce qui est terminé*, en considérant qu'« être terminé » est une caractéristique *objective*, indépendante de nos efforts de description. Ainsi, contrairement à la caractérisation momentariste, qui délimite le passé et le présent selon des *positions* au sein du cours des choses, la caractérisation objectiviste vient pour sa part contraster ces derniers selon la nature même de ce qui se *produit* : suivant une telle idée, la Première Guerre mondiale serait passée non pas parce qu'*elle a eu lieu* au sein d'un moment passé, mais plutôt parce qu'elle aurait atteint son aboutissement au sein du cours des choses. Inversement, la Guerre en Ukraine serait pour sa part (au moment où sont écrites ces lignes) présente, puisqu'elle aurait débuté à un certain point du cours des choses, sans être toutefois terminée.

Partant d'une telle division, l'organisation du cours des choses sous la caractérisation objectiviste prend une forme très différente que sous la caractérisation momentariste, notamment en ce qui concerne la distribution du passé et du présent. En effet, si le passé est tout ce qui est terminé, et le présent, tout ce qui ne l'est pas, alors ceux-ci rassemblent inévitablement des composantes qui possèdent des débuts et des fins à *differents points* du cours des choses, et donc, qui se distribuent inégalement au sein de ce dernier.

Figure #12 : Passé et présent sous la caractérisation objectiviste



À première vue, une telle configuration du passé et du présent peut sembler curieuse face à nos intuitions temporelles, considérant qu'elle présente un cours des choses qui n'est pas *linéaire* et *ordonné* (comme c'est le cas pour la caractérisation momentariste, **fig. #7-8, 2.2**), mais plutôt un cours des choses *fragmenté* et *multiniveaux*, où le passé et le présent ne possèdent pas de frontière unique. Pourtant, cette distribution n'a rien de surprenant si l'on considère les prémisses avancées ci-haut : en effet, si le passé est tout ce qui est terminé, et le présent, tout ce qui ne l'est pas, alors ceux-ci ne peuvent tout simplement pas posséder de ligne de démarcation tranchée comme ce qui peut être trouvé au sein de la caractérisation momentariste. Bien au contraire, sous la caractérisation objectiviste, le passé et le présent apparaissent plutôt comme deux *touts* dont les composantes *cohabitent* à plusieurs points du cours des choses, sans que leurs éléments respectifs ne soient pour leur part mutuellement coordonnés (à l'exception du fait que toutes les composantes du présent

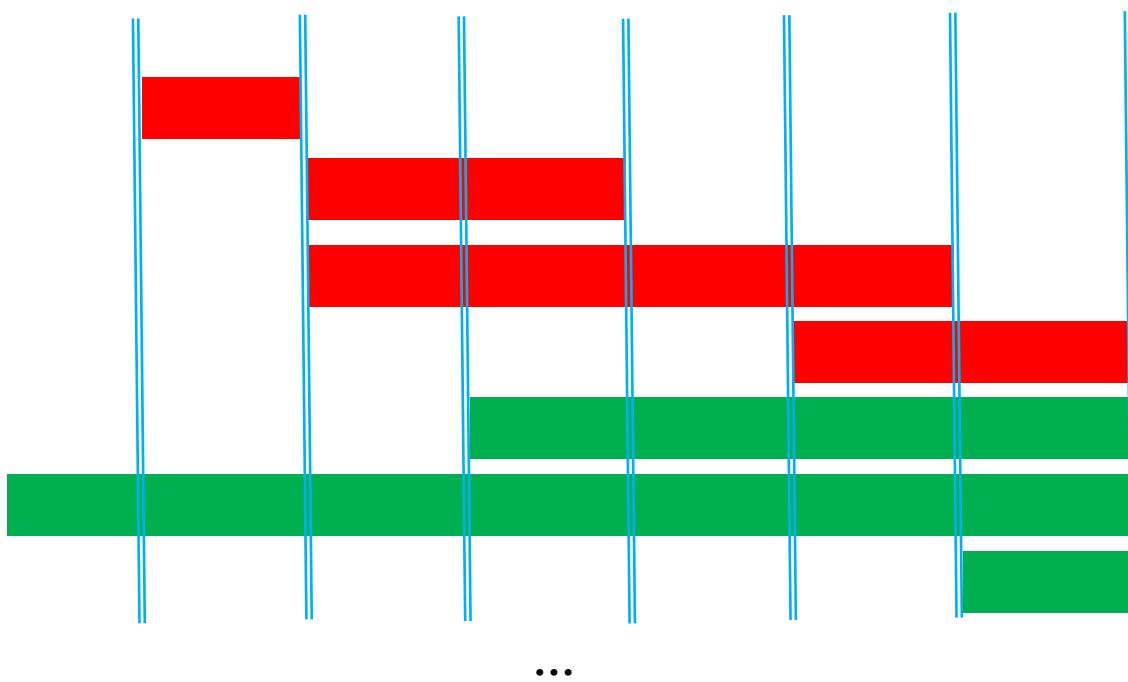
soient encore inachevées au sein du cours des choses) : en ce sens, le segment temporel où ont été écrites ces lignes a accueilli à la fois des composantes du passé (*ex.* la consommation de mon café, puis d'une bière) et des composantes, pour le moment, du présent (*ex.* ma vie, mon parcours doctoral, mon séjour à Cambridge, *etc.*).

En concevant que les composantes du cours des choses se distinguent selon le fait ou non d'avoir atteint un aboutissement, la caractérisation objectiviste permet de rendre compte de nos pratiques langagières concernant le présent, en fournissant à la fois une caractérisation de ce dernier et une explication de notre capacité à le percevoir comme tel : en effet, contrairement au moment actuel de la caractérisation momentariste, qui par définition est trop court pour être capté par nos processus perceptifs et cognitifs (2.2), le présent, sous la caractérisation objectiviste, renvoie pour sa part à tout ce qui est toujours en cours, incluant de ce fait tous les événements que nous pouvons percevoir, nommer et décrire dans notre activité quotidienne. La caractérisation objectiviste permet de la sorte de penser le passé en le contrastant avec un présent qui nous est, au moins en partie, accessible.

Face à la caractérisation momentariste, un autre avantage de la caractérisation objectiviste du passé est de pouvoir reconstruire les moments en partant d'une unité plus fondamentale : en effet, si un moment est *la somme de tout ce qui se réalise à un point précis du cours des choses* (**déf. #15**), alors les composantes du présent et du passé, selon leur état d'aboutissement, peuvent très bien être entrevues comme le « ce qui se réalise » à tel ou tel point. En ce sens, pour reprendre l'analogie de l'arrêt sur image (2.2), un moment pourrait se comprendre comme ce qu'un observateur pourrait saisir en interrompant temporairement le développement de tout ce qui est en cours, et donc, de tout ce qui est *inachevé* au moment de cette saisie; par exemple, une tranche de mon déplacement vers mon espace de travail, une fois figée au sein du cours des choses, cohabiterait avec une tranche de ma vie, de la montée de l'inflation au Canada, de la pandémie de

COVID-19, *etc.* De ce fait, la caractérisation objectiviste *peut* très bien reconstruire les moments à partir de sa propre caractérisation, à condition toutefois de considérer que les qualificatifs de « passé » et de « présent » sont apposés non pas sur ceux-ci, mais plutôt sur les unités plus fondamentales à partir desquelles nous pouvons les penser.

Figure #13 : Passé et présent sous la caractérisation objectiviste, en incluant les moments



À ce niveau, il est important d'indiquer que bien que les moments *puissent* être pensés à partir de la caractérisation objectiviste, le dernier moment du cours des choses (*i.e.* le moment actuel; **déf. #17**) ne joue en réalité *aucun* rôle de délimitation au sein de celle-ci, même si ce dernier semble à première vue pouvoir servir de critère pour comprendre ce que signifie « ne pas être terminé ». En effet, si l'on suit les prémisses données ci-haut, une chose peut très bien apparaître au sein du moment actuel tout en étant passée : à titre d'exemple, si mon mal de tête connaît son aboutissement lors du dernier moment du cours des choses, alors mon mal de tête est passé, et ce,

indépendamment de sa position. De ce fait, que toutes choses qui sont présentes viennent traverser le moment actuel ne doit pas être compris comme une indication que ce dernier soit au final nécessaire à la caractérisation objectiviste : pour le dire simplement, c'est le fait de ne pas « être terminée », pour un objectiviste, qui fait qu'une composante traverse le moment actuel, et non pas le fait de posséder une partie au sein du moment actuel qui fait qu'une composante n'est pas terminée.

Ce passage d'une délimitation basée sur des positions (*i.e.* des moments) à une délimitation basée sur le fait ou non d'être terminé se fonde, pour la caractérisation objectiviste, sur l'adoption d'une unité fondamentale différente permettant d'organiser le cours des choses, soit les « événements ». Minimamente, un événement se caractérise par le fait de *posséder un début et (potentiellement) une fin*, ce qui range ce type d'entité ontologique parmi les « occurrents » (*i.e.* des objets qui possèdent des parties temporelles; Johnson 1924, pp. 78-101; Simons et Melia 2000, p. 60). Suivant cette caractérisation, tout ce qui *ne possède pas* un début et (potentiellement) une fin *ne peut pas* être considéré comme un événement : à titre d'exemple, le concept de [justice] chez Platon, compris comme un intemporel, ne peut pas commencer ou se terminer, et donc, n'est pas un occurrent ; par contre, les épisodes terrestres exemplifiant ce concept possèdent pour leur part des débuts et des fins, et donc, sont *susceptibles* d'être des événements²⁴.

Ici, il est dit que de tels épisodes sont « susceptibles » d'être des événements, plutôt qu'ils le sont nécessairement, en partant du constat qu'il est en effet aisé de répertorier des entités ontologiques qui possèdent un début et (potentiellement) une fin sans être pour autant ce que la

²⁴ Dans le même ordre d'idées, tout ce qui est généralement envisagé en philosophie comme des « continuants » (*i.e.* des objets qui s'inscrivent dans le temps, mais pas selon des parties temporelles ; Johnson 1921, p. 199; Simons et Melia 2000, p. 60) ne seraient pas non plus des événements : en ce sens, l'essence de « Louis-Étienne » ne serait pas indécomposable en différentes parties temporelles, mais persisterait plutôt tout au long de la temporalité de l'objet « Louis-Étienne ».

caractérisation objectiviste vise par la notion d'événement : pour prendre un exemple immédiat, le moment actuel, tel que défini dans la section précédente (**déf. #17**) possède un début (*i.e.* la réalisation d'une nouvelle chose qui n'était pas présente dans le moment précédent) et *potentiellement* une fin (*i.e.* la réalisation d'une nouvelle chose qui ne se situe pas au sein de lui-même). Pour les mêmes raisons, les moments passés et les moments étendus passés possèdent eux aussi des débuts et des fins, sans que nous ne soyons portés à les envisager comme des événements, considérant que de telles entités apparaissent - au minimum intuitivement - comme étant d'une nature différente que « la mort de Socrate », « la Révolution scientifique » ou « la rédaction de la présente thèse » : en effet, si la « mort de Socrate » occupe un moment, et que la mort de Socrate est un événement, dire que le moment où celle-ci *a lieu* est aussi un événement est, au bas mot, *curieux* face à nos pratiques langagières.

Toutefois, comme suggéré précédemment, rien n'oblige la caractérisation objectiviste à devoir reconnaître les moments comme des entités ontologiques fondamentales, ce qui élimine ici l'impression de problème. En effet, si l'on considère un moment comme *la somme de ce qui se réalise à un certain point du cours des choses* (**déf. #15**), et que l'on envisage que « ce qui se réalise » est soit des événements ou des « tranches » d'événements, alors les moments peuvent être pensés comme des entités non nécessaires qui découlent de la division *par nous* des événements composant le cours des choses, sans avoir pour autant de rôle à jouer pour la caractérisation objectiviste du passé : à ce niveau, puisque les événements sont suffisants pour distinguer le passé et le présent, tout comme pour caractériser le cours des choses, un objectiviste pourrait tout simplement répondre que les moments n'existent pas indépendamment de *nos* divisions temporelles ou des raccourcis de langage que *nous* voulons employer pour parler de ce qui se produit, contrairement aux événements qui existeraient pour leur part objectivement. Que les moments puissent satisfaire la caractérisation minimale des événements (*i.e.* posséder un début et

potentiellement une fin) ne serait donc pas un problème, si nous pouvons tout simplement dire qu'il n'y a pas, au sein du cours des choses lui-même, de moments.

La chose se complique toutefois pour d'autres entités ontologiques qui elles font partie de la caractérisation objectiviste, comme « le passé » et « le présent ». Ici, un problème émerge concernant, dans le meilleur des cas, seulement nos pratiques langagières, et dans le pire, les règles mêmes de composition permettant de penser le passé et le présent à partir des événements. En effet, si le passé est composé de *tous les événements qui sont terminés*, et le présent, de *tous les événements qui ne sont pas encore terminés, mais qui sont appelés à le devenir*, alors la question à laquelle doit répondre la caractérisation objectiviste est de savoir par quelles règles de composition nous pouvons accepter de tels rassemblements : si cette règle de composition autorise le passé et le présent à être eux-mêmes des entités ontologiques possédant des parties temporelles (par exemple, en considérant que le passé commence au début du premier événement passé et se termine à la fin du dernier événement passé, ou encore que le présent commence lors du premier événement présent et est appelé à se terminer lors du dernier événement présent, *ex.* lors de la fin de l'univers), alors le passé et le présent doivent eux aussi être conçus comme des événements (*i.e.* le passé serait un événement passé, possédant un début et une fin, et le présent, un événement présent, ayant un début et potentiellement une fin), ce qui soulève le problème, pour chacun de ceux-ci, d'être composés d'eux-mêmes (*i.e.* le passé devrait s'inclure lui-même comme événement passé et le présent, comme événement présent). Au contraire, si le passé et le présent sont conçus comme intemporels (par exemple, comme des *ensembles*, en considérant le passé comme l'*ensemble de tous les événements passés*, et le présent, comme l'*ensemble de tous les événements présents*), alors le passé et le présent ne correspondent plus à l'intuition que nous pouvons avoir concernant la temporalité de ceux-ci et doivent donc cesser d'être considérés comme des composantes du cours des choses : nous ne pourrions pas en ce sens légitimement dire que le cours

des choses se divise *entre* le passé et le présent, mais plutôt que *nous pouvons penser des ensembles* à partir des composantes passées et présentes du cours des choses. Un tel ajustement nous forcerait à éliminer plusieurs de nos pratiques langagières et de nos compréhensions intuitives de ces derniers, en cessant, par exemple, de situer temporellement le passé et le présent par des énoncés comme « le passé commence avec l'apparition de l'univers » ou encore « le fait que le présent ne soit pas terminé nous permet de le changer ».

Ceci dit, avant même d'avoir à produire un tel choix ou de s'aventurer dans une élucidation des règles de composition pouvant être employées pour éliminer un tel problème, une solution à ce dernier serait simplement d'ajouter des conditions supplémentaires à la caractérisation minimale des événements présentée ci-haut, conditions que le passé et le présent ne pourraient simplement pas remplir : le passé et le présent pourraient alors être considérés comme des entités ontologiques pouvant exister temporellement, sans pour autant être des événements. Or, un tel ajout est en vérité *nécessaire* pour la caractérisation objectiviste, et ce, indépendamment du problème identifié ci-haut : en effet, au-delà de la question des règles de composition assurant le passage des « événements passés » au « passé » ou des « événements présents » au « présent », la caractérisation minimale des événements ici fournie a pour défaut fondamental de n'apporter aucune indication concernant ce qui permet de différencier un événement d'un autre au sein du cours des choses (*i.e.* elle n'indique rien concernant *pourquoi* les événements commencent/se terminent/peuvent se terminer à *tel* ou *tel* point du cours des choses, ni comment se découpent ces événements au sein du passé et du présent). Or, un tel critère, comme pour la distinction des moments (2.2), doit être établi avant même de pouvoir défendre l'idée qu'il existerait des événements passés et des événements présents - sans lui, le cours des choses ne pourrait tout simplement pas être considéré comme séparé *objectivement* en événements, préalablement à nos efforts d'investigations et de descriptions.

En philosophie, un nombre imposant de travaux se sont intéressés dans les dernières décennies à l'individuation des événements (ex. Lewis 1973, 1986; Davidson 1980, 1985; Quine 1985; Kim 1993; Kistler 2010), c'est-à-dire, aux critères permettant de déterminer de quelle façon un événement peut se distinguer essentiellement d'un autre, ou même, se distinguer essentiellement du reste du cours des choses. À ce niveau, pour ce qui nous intéresse ici, il importe de préciser - avant même de se pencher sur les approches disponibles - qu'une *bonne* théorie de l'individuation des événements n'est pas forcément une bonne théorie *pour la caractérisation objectiviste du passé*. Pour donner un exemple, les différentes approches « localistes » des événements, voulant qu'un événement puisse être individué des autres par *le fait de se produire (to occur) dans une région spatio-temporelle spécifique* (Davidson 1980, Quine 1985), possède ses mérites pour individuer un événement du reste du cours des choses, sans toutefois n'être d'aucune utilité pour délimiter le passé du présent : en effet, puisqu'une telle définition ne fait que représenter les événements comme des occurrents, en les situant dans des régions spatio-temporelles, celle-ci fournit au mieux une reformulation plus précise de l'idée que les événements possèdent des débuts et des fins (en les situant dans des régions), sans permettre toutefois à la caractérisation objectiviste d'expliciter les conditions mêmes de ces débuts et de ces fins (*i.e.* d'identifier clairement ce qui fait qu'un événement particulier comme la mort de Socrate débute et se termine *objectivement* au sein du cours des choses). Ainsi, bien qu'elles puissent servir à séparer un événement du reste du cours des choses (chaque région spatio-temporelle possédant son propre contenu), les théories localistes ne permettent pas de rendre compte de pourquoi certains événements sont terminés et d'autres non, laissant ainsi entièrement ouverte la question de la distinction entre les événements composant le passé et ceux composant le présent²⁵.

²⁵ Les théories localistes ont, ceci dit, une grande utilité pour la caractérisation agrégative du passé, comme nous le verrons plus loin (2.5).

Pour parvenir à cette fin, d'autres approches, qualifiées ici de « rupturalistes », de « nécessaristes » ou de « continuistes », peuvent servir la caractérisation objectiviste du passé en tentant de fournir des conditions permettant de concevoir des débuts et des fins objectives au sein du cours des choses. Toutefois, comme il sera montré ici, ces différentes approches ont toutes en commun de nécessiter, pour défendre que les événements soient objectivement délimités au sein du cours des choses, l'acceptation d'autres entités objectives qui seraient elles aussi découpées objectivement au sein de ce dernier ou qui le découperaient objectivement de l'extérieur, reconduisant ainsi à un autre niveau le même type de débat que ce que l'introduction de ces entités tente initialement d'éliminer (*i.e.* l'idée que le passé serait découpé indépendamment de nos efforts d'organisation et de description). Pour le dire autrement, pour contrecarrer l'idée que les démarcations entre les événements ne seraient au final que le résultat de nos efforts de descriptions et de nos catégories (nous y reviendrons **2.4**), l'utilisation des approches rupturalistes, nécessaristes et continuistes se doit de faire accepter des composantes objectives de la réalité situées à des niveaux plus fondamentaux et, pour la plupart, *encore moins déterminés* que l'objectivité des événements. Or, sans être un problème formel, ce type de manœuvre possède pour défaut d'entretenir l'idée que la division entre les objectivistes et les non-objectivistes (*i.e.* les irréalistes, étudiés dans la section **2.4**) concernant la nature du passé serait issue de désaccords métaphysiques insurmontables, ce qui est pourtant faux, si l'on analyse avec attention ce que ceux-ci acceptent dans les faits au sein de leurs positions respectives. En d'autres mots, s'il se trouvait qu'une caractérisation du passé *plus fondamentale* que les caractérisations objectivistes et irréalistes soit partagée par les théoriciens de chacune de celles-ci, et que cette caractérisation venait simultanément s'accorder aux meilleures théories (pas seulement philosophiques, mais aussi scientifiques) dont nous disposons actuellement pour traiter la réalité, alors opter pour l'ajout d'entités ontologiques cloisonnant les débats semble au minimum questionnable, d'autant plus si

cette caractérisation permet *elle aussi* de penser les événements comme le font les rupturalistes, les nécessaristes et les continuistes²⁶.

Toutefois, avant d'abandonner définitivement la caractérisation objectiviste pour transiter vers la caractérisation agrégative (2.5), encore faut-il montrer plus exactement en quoi les approches rupturalistes, nécessaristes et continuistes exigent bel et bien l'introduction d'entités ontologiques plus fondamentales dont l'objectivité serait davantage indéterminée que celle des événements. Or, pour ce faire, un examen concis des idées centrales qui supportent chacune de celles-ci permet rapidement d'arriver à un tel constat.

Commençons par les théories ici qualifiées de « rupturalistes », qui envisagent les événements comme des changements survenant au sein d'états de choses stables ou du moins stabilisés (d'inspirations foucaldiennes et deleuziennes, voir Foucault 1966, Deleuze et Gattari 1980, Zourabichvili 1994). Sous une telle idée, un événement se comprend comme une *modification au sein d'une région spatio-temporelle, engendrant un changement venant déstabiliser ce qui s'y trouvait* : en ce sens, un arbre qui tombe au sol ou la Révolution française pourraient être envisagés comme des événements - ou comme des séries d'événements - en raison des changements qui s'opèrent dans les secteurs respectifs où ils se produisent. En d'autres mots, le début *objectif* d'un événement au sein du cours des choses pourrait être compris comme l'apparition de telles ou telles modifications significatives au sein d'une région spatio-temporelle, qui amènerait un nouvel état de choses à s'y stabiliser; inversement, la fin *objective* d'un événement

²⁶ Pour préciser à nouveau la nature de ce qui est étudié ici, il n'est pas défendu que les théories rupturalistes, nécessaristes ou continuistes sont de *mauvaises* manières de théoriser les événements. Au contraire, celles-ci attrapent toutes des dimensions fondamentales de ce que nous considérons intuitivement comme des événements et rejoignent en réalité plusieurs éléments qui seront développés dans les chapitres suivants (surtout au chapitre #5). La ligne de raisonnement qui est ici faite en faveur de la caractérisation agrégative porte plutôt à savoir si les événements gagnent à être placés comme composante fondamentale du passé (donc, à dire que le passé est composé d'événements), ou si ce dernier est plutôt composé d'autres choses *à partir desquelles* se forment ou sont formés les événements. L'évaluation spécifique de la valeur des théories rupturalistes, nécessaristes ou continuistes *hors des questions qui nous intéressent ici* est laissée au soin du lecteur.

surviendrait au moment où cette stabilité serait à nouveau rompue sous l'effet de nouvelles modifications. Dans le même ordre d'idées, une finalité, lorsque non avenue, pourrait être considérée comme « potentielle » sur la base que tout état de choses peut en principe éventuellement être déstabilisé, expliquant ainsi la possibilité pour un événement d'être (potentiellement) terminé. Sous une telle caractérisation des événements, le passé serait donc tous les états de choses stables ou stabilisés ayant connu des ruptures au fil du cours des choses, et le présent, tous ceux qui n'en ont pas encore connu.

Bien que souvent comprise dans une perspective phénoménologique, et donc, relative à l'activité consciente d'un sujet, la caractérisation rupturaliste peut aisément être transposée à l'échelle du cours des choses, si l'on conçoit à la fois que les modifications et que les états de choses stables que celles-ci viennent bouleverser composent objectivement la succession de tout ce qui se réalise : en ce sens, pour un objectiviste rupturaliste, tous les événements passés pourraient, au moins en principe, être répertoriés sur la base de ruptures réelles s'étant produites au sein de certaines régions spatio-temporelles, et les événements présents, sur la base qu'aucune rupture ne se serait réalisée là où ils ont cours.

Or, un défaut de l'utilisation des théories rupturalistes pour les fins qui nous intéressent ici est précisément de devoir défendre l'existence de tels états de choses à la fois « stables » et « objectivement découpés » au sein de régions spatio-temporelles elles-mêmes clairement délimitées, trois conditions nécessaires pour opérationnaliser l'idée même de *ruptures* : en effet, si le cours des choses est plutôt entrevu comme étant continuellement en modifications (comme sous la caractérisation momentariste, par exemple; 2.2), alors aucune rupture ne pourrait être considérée comme pouvant survenir au sein des régions de celui-ci, à moins qu'il ne soit développé une théorie permettant d'expliquer pourquoi *certaines changements* peuvent survenir au sein d'un état de choses sans qu'il ne soit juste de dire qu'ils viennent le déstabiliser, alors que *d'autres* entraîneraient pour

leur part des ruptures réelles. Une telle indétermination ouvre en fait la voie pour toutes critiques qui voudraient faire valoir que l'identification même de ce qui est « stable » et de ce qui est une « modification significative » serait au final basée *sur nos catégories et nos découpages de la réalité* (*i.e.* sur ce que *nous* considérons comme étant un état stable ou comme un changement important), plutôt que sur des critères ontologiques pouvant être posés indépendamment de notre activité de description.

Une alternative théorique pour éviter d'entrer dans ce type d'indétermination peut être trouvée au sein d'une autre famille d'approches, ici qualifiées de « nécessaristes » (pour des exemples, voir Johnson 1975; McCullagh 1978; Brandl 1997) : pour de telles théories, les conditions permettant de postuler l'existence de débuts et de fins objectives pour les événements ne devraient pas être cherchées par l'entremise de caractéristiques que partageraient *tous* les événements (par exemple, en avançant que tous les événements ont pour trait essentiel de déstabiliser un certain état de choses), mais plutôt pour *tous les événements qui se rangent sous de mêmes types*. En ce sens, tous les événements composant le cours des choses posséderaient des débuts et des fins objectives du fait *qu'ils seraient tous respectivement des exemplifications de certains types généraux (ex. des universaux) d'événements* : par exemple, il pourrait être dit que la chute de tel arbre ou que la Révolution française ont commencé et se sont terminées à tel ou tel point du cours des choses sur la base de ce que sont des exemplifications des types [chute] et [révolution], sous lesquels ces deux événements se rangeraient. Les événements composant le cours des choses pourraient en ce sens être envisagés comme objectivement passés ou présents selon la satisfaction, par ceux-ci, des conditions d'identités essentielles à leur type.

En philosophie de l'historiographie, une telle idée rejoint certainement des intuitions pouvant être soulevées en opposition aux narrativistes radicaux, lorsque leurs théories les commettent à défendre, par exemple, que des événements comme l'Holocauste débutent et se

terminent uniquement selon comment nous les concevons dès le départ (Roth 2020, pp. 16-17). En ce sens, pour les nécessaristes, bien que l’Holocauste possède ses caractéristiques particulières, faisant de lui – si pris dans sa totalité - une occurrence singulière, cet événement pourrait malgré tout être borné objectivement par un type plus général sous lequel il se rangerait, comme celui d’[extermination de masse] ou de [génocide]. Une telle idée expliquerait par la même occasion pourquoi certains événements seraient passés et d’autres présents : les premiers auraient déjà satisfait les conditions essentielles de fin de leur type, alors que les seconds ne l’auraient pas encore fait, mais seraient voués à le faire, puisqu’étant précisément des exemplifications de *ce* type en général (*i.e.* si un événement particulier exemplifie un type, alors il faut qu’il possède au moins en potentialité les conditions d’aboutissement de ce dernier).

Toutefois, concevoir des débuts et des fins objectives pour les événements en partant de l’idée que ceux-ci exemplifient ou instancient des types d’événements constitue - même pour les défenseurs les plus « objectivistes » de l’individuation - un pari risqué, puisque ce dernier nécessite de convaincre les factions les plus critiques de nombreuses dimensions hautement controversées, même pour ceux qui acceptent généralement l’existence de types intemporels ou hors du temps (par exemple, les espèces naturelles, comme l’or). D’abord, les événements, compris comme des *occurrents*, sont généralement conçus en philosophie comme étant non universalisables ou non réductibles à des critères universels, précisément en raison du fait que leur réalisation propre est spatiotemporellement localisée et que leurs caractéristiques fondamentales ne sont jamais parfaitement répétées : suivant Lewis (1986), les *qualités* d’un événement sont plutôt conçues comme constituant ses conditions d’identité propres, précisément sur la base de sa singularité, une idée qui se retrouve d’ailleurs constamment formulée dans le discours des historiens et des théoriciens de l’historiographie. Concevoir en ce sens qu’il existe des traits essentiels composant des types d’événements exige de ce fait d’expliquer comment certains événements en apparence

uniques peuvent être considérés comme se rangeant tous sous de mêmes universaux, alors que ces événements semblent, au mieux, n'exhiber que certaines relations de ressemblances les uns avec les autres (à titre d'exemple, la Guerre froide n'a jamais eu de « déclaration de guerre officielle », mais est généralement entrevue comme une guerre tout de même : où alors serait son début *selon un type*?).

Plus encore, de nombreux événements en historiographie ne semblent pas de manière évidente renvoyer à un type indépendamment de *comment nous les comprenons* initialement, ce qui suggère que nous leur presupposons déjà un certain début et une certaine fin *dans l'objectif de les ranger sous un type*, plutôt que l'inverse : à titre d'exemple, il n'est pas du tout clair à savoir si la « Renaissance », même sous une représentation partagée par deux individus, devrait être rangée sous le type [renaissance] (en considérant, par exemple, que *la Renaissance* est une exemplification de celui-ci au sein de notre passé) ou sous un autre type plus fréquent, tel que celui de [renouveau culturel] (en considérant que la « Renaissance » commence et se termine objectivement selon les conditions essentielles assurant le début et la fin des renouveaux culturels en général). À ce niveau aussi, la caractérisation nécessariste doit se commettre à élaborer une panoplie de considérations supplémentaires si elle veut écarter l'idée que le début et la fin des événements seraient indépendants des descriptions par lesquelles nous les comprenons, ouvrant de la sorte à un éventail de nouvelles possibilités pour la critiquer.

Finalement, plus globalement, le type d'engagement ontologique nécessaire pour défendre l'existence des universaux, ou du moins, de types qui découperaient *de l'extérieur* le cours des choses, est - pour le dire de manière euphémique - sensiblement plus propice au désaccord que l'idée que les événements pourraient être délimités objectivement. D'emblée, la reconnaissance d'universaux *non spatiotemporellement localisés* est loin de faire l'unanimité en philosophie, pour une somme de problèmes qui ont été étudiés à travers la tradition jusqu'à aujourd'hui (voir à ce

sujet Gonzalo 2019 et Gyula 2022). Appuyer le découpage objectif des événements sur l'acceptation préalable des universaux est donc, en philosophie de l'historiographie, demander aux irréalistes - pour l'essentiel, tous nominalistes - plus que ce qu'ils ne pourront jamais concéder. Sans nier qu'une telle démarche (*i.e.* convertir les nominalistes) soit une voie noble, celle-ci dépasse en réalité ce qui est nécessaire d'accomplir pour caractériser le passé, ce qui peut être montré en explicitant comment une autre caractérisation, moins engageante ontologiquement, peut servir les mêmes fins que la caractérisation nécessariste sans exiger une entreprise de persuasion d'une telle ampleur.

Pour montrer une dernière fois comment tenter d'expliquer le découpage objectif des événements à l'aide de toute théorie amène inévitablement à l'introduction d'entités ontologiques plus fondamentales dont l'objectivité est plus controversée que celle même des événements, une troisième famille d'approches peut aussi faire l'objet ici d'un examen, approches pouvant être qualifiées de *continuistes* (d'inspiration kimienne, Kim 1993). Contrairement aux approches rupturalistes et nécessaristes, ces approches se concentrent davantage sur *ce qui lie le début et la fin d'un événement* plutôt que sur les conditions respectives de ce début et de cette fin. Dans la forme la moins susceptible d'être attaquée par les irréalistes, les approches continuistes misent en ce sens sur l'idée qu'un événement est *une instantiation d'une ou de plusieurs propriétés sur un objet à un certain moment* : de ce fait, les théories continuistes s'entendent indirectement avec les approches rupturalistes sur l'idée que les événements sont *une certaine nouveauté* survenant au sein du cours des choses, sans toutefois comprendre ces nouveautés comme des *ruptures*. En suivant une telle idée, le début d'un événement serait marqué par le fait, pour un objet, d'accueillir momentanément une nouvelle propriété, jusqu'à ce que cette propriété s'estompe, mettant fin à l'événement. Par extension, le passé serait composé de toutes les propriétés s'étant instanciées sur

des objets lors de certains moments, pour ensuite s'évanouir, et le présent, de toutes les propriétés instanciées sur des objets, sans toutefois s'être encore estompées.

Pour les continuistes, cette théorisation de l'instanciation permettrait d'individuer les événements tout en pouvant rendre compte des événements complexes pouvant être trouvés en historiographie (ex. la Première Guerre mondiale) : les événements complexes (*i.e.* les événements où s'instancient plusieurs propriétés sur un même objet) pourraient en effet se comprendre comme des *conjonctions d'événements simples*, au même titre qu'une conjonction de propositions simples engendre une proposition complexe. À ce niveau, concevoir les événements complexes comme une conjonction permet aux théories continuistes (à la Kim) d'éviter le problème des rupturalistes, en faisant de *toute nouveauté* un nouvel événement, tout en considérant « la stabilité affectée » par cette nouveauté non pas comme un état de choses qui serait bouleversé par des modifications, mais plutôt comme une nouveauté *pour un objet*, qui serait pour sa part un « continuant » (c'est-à-dire, un objet perdurant à travers le temps) : à titre d'exemple, dire que le « Louis-Étienne » qui écrit cette thèse est le même *objet* que celui qui suivait des cours d'histoire à l'UQTR il y a 10 ans presuppose une compréhension de cet objet comme un continuant, alors que la fatigue de Louis-Étienne au moment de terminer la rédaction de sa thèse à Cambridge serait le résultat de l'instanciation (présente) de la ou des propriétés « fatigue » sur l'objet « Louis-Étienne ».

Puisqu'en philosophie, les objets sont d'une nature moins conflictuelle que les états stables ou que les types d'événements, les théories continuistes ont pour intérêt face aux autres de s'appuyer sur une entité ontologique moins controversée, à condition évidemment qu'il ne soit pas préalablement admis que les objets ne sont que des assemblages de propriétés (des *bundle of properties*, comme chez David Hume 1739) ou encore *qu'il n'existe tout simplement pas d'objet pouvant être admis comme des continuants*, comme le font par exemple ceux qui n'acceptent comme entités ontologiques que les processus (voir Hustwit 2007) : dans de tels cas, un événement

ne pourrait être individué sur la base d'une instantiation d'une propriété *sur un objet*, puisque les objets seraient eux-mêmes des entités changeantes au fil du temps, ne laissant pas d'ancrage réel pour que des propriétés s'instancient *sur eux*.

Ceci dit, nier les objets n'est pas nécessaire pour contester l'utilisation des approches continuistes pour les enjeux qui nous intéressent ici: en effet, même en reconnaissant les objets comme existant, une difficulté que rencontre l'utilisation des approches continuistes pour la caractérisation objectiviste du passé est celle de déterminer comment peuvent se différencier objectivement, au sein d'un événement, ce qui appartient respectivement à l'objet et ce qui appartient plutôt aux propriétés s'instanciant sur lui. À titre d'exemple, si l'on prend un événement complexe comme la « Révolution française », la question peut légitimement se poser à savoir si cette dernière est issue d'une instantiation (complexe) d'un nombre impressionnant de propriétés (que nous qualifions de « révolutionnaires ») sur différents objets pour leur part limités chacun à quelques propriétés essentielles (*ex.* les individus ayant pris part à la Révolution), ou alors, comme une instantiation (complexe) composée de moins de propriétés, mais se réalisant sur un continuant dont les propriétés essentielles sont plus nombreuses et plus complexes (par exemple, en comprenant que les propriétés « révolutionnaires » qui font la Révolution française s'instancient sur l'objet *société française en crise*), ou même, comme l'instanciation *d'une* propriété sur un objet ultracomplexe (*i.e.* possédant énormément de propriétés essentielles, comme l'instanciation de la propriété « révolution » sur un objet comme la *société française sous une famine quasi généralisée, un gain en pouvoir progressif de la bourgeoisie, une perte de confiance envers les autorités royales *etc.**). Or, selon comment se délimite ce qui appartient à l'instanciation de nouvelles propriétés et ce qui a appartient à l'objet sur lequel elles s'instancient, un même assemblage de propriétés (*ex.* ce qui fait la « Révolution française ») peut au final posséder différents débuts et différentes fins, annulant ainsi l'utilité des théories continuistes pour les besoins

de la caractérisation objectiviste du passé. En d'autres mots, pour pouvoir appuyer l'idée qu'il y aurait des délimitations objectives pour les débuts et les fins des événements (donc, pour individuer ceux-ci), les théories continuistes se doivent de fournir aussi un critère d'individuation pour les objets, sans quoi, un même ensemble de propriétés pourrait être entrevu comme engendrant différents événements selon *nos manières* de distribuer ces dernières entre ce qui appartient à l'objet et ce qui est instancié : les approches continuistes n'échappent ainsi pas, elles non plus, au fait de devoir appuyer la délimitation objective des débuts et des fins d'événements sur une théorie préalable étant plus indéterminée que celle-ci - dans le cas présent, une théorie permettant le découpage objectif des objets.

Comme les dernières pages le montrent, l'étude des approches rupturalistes, nécessaristes et continuistes pour la caractérisation objectiviste du passé permet d'identifier le recours chez chacune de celles-ci à une même stratégie argumentative, qui consiste à appuyer la délimitation objective des événements sur d'autres entités objectives, plus fondamentales, qui dans tous les cas sont sujettes à davantage de critiques et de problèmes que ce qu'elles tentent d'éliminer. En ce sens, les événements pourraient avoir des débuts et des fins objectives seulement par l'entremise d'autres entités ontologiques qui, ultimement, peuvent elles aussi toujours être considérées comme le fruit de nos efforts subjectifs d'organisation et de description. De ce fait, tenter de convaincre des théoriciens défavorables au découpage objectif des événements en sollicitant d'autres entités elles-mêmes objectivement découpées au sein du cours des choses, ou découpant le cours des choses de l'extérieur, ne fait que reconduire le même débat à une autre échelle, entretenant le sentiment qu'il existerait un clivage insurmontable entre les théoriciens objectivistes et non objectivistes.

À défaut de pouvoir trouver une théorie permettant d'individuer les événements tout en fournissant un critère de démarcation clair qui n'introduit pas d'autres entités elles-mêmes

métaphysiquement indéterminées, une piste possible est en fait tout simplement de revenir à la caractérisation momentariste, mais de lui apporter des modifications : en effet, au contraire de la caractérisation objectiviste, qui dépend de l'introduction d'autres entités ontologiques pour distinguer les événements les uns des autres – et, par voie de conséquence, le présent du passé - la caractérisation momentariste permet pour sa part, sans l'introduction d'entités controversées (comme nous l'avons vu; **2.2**), d'établir un critère clair permettant de démarquer les différents éléments du cours des choses et, de ce fait, de distinguer avec précision ce qui compose le passé de ce qui ne le compose pas. Comme nous le verrons dans la dernière section, une telle caractérisation modifiée permet qui plus est de fournir une base commune pour *tous* les événements pouvant être pensés par les approches rupturalistes, nécessaristes et continuistes, ce qui laisse ouvert la possibilité d'éventuellement les accepter comme de *bonnes théories des événements*, sans toutefois positionner avoir à positionner les événements comme composantes fondamentales du cours des choses. Les partisans des théories rupturalistes, nécessaristes et continuistes ne perdraient en ce sens rien d'accepter la caractérisation agrégative du passé, outre l'idée que le passé serait composé en premier lieu d'événements.

Simultanément, la caractérisation agrégative ici développée répond aussi, comme je le montrerai par la suite (**2.5**), aux exigences des théoriciens qui contestent encore à ce jour la possibilité d'un découpage objectif des événements au sein du cours des choses (le plus actif et le plus influent étant actuellement Paul Roth, 2020). Or, pour montrer une telle possibilité d'accord entre ma caractérisation et celle de tels théoriciens - qualifiés ici d'*irréalistes*, pour des raisons expliquées ci-bas (**2.4**) - une dernière escale se doit d'être faite pour étudier quelle caractérisation ces derniers avancent concernant le passé (dans leur cas, *les* passés; White 1966, Roth 2020). En effet, s'il advenait que cette caractérisation soit non problématique ou moins problématique que la caractérisation agrégative, celle-ci devrait alors être considérée, suivant les critères ici employés

(introduction, **partie V**) comme davantage confirmée métaphysiquement que ce qu'avancent les présents travaux. Or, à ce niveau, pas d'inquiétudes : la caractérisation irréaliste du passé, telle que défendue explicitement par des philosophes comme Roth (2020), et transparaissant chez White (1986, p. 122) et Mink (1987, p. 195), possède son lot de problèmes intuitifs *et* formels.

2.4 Caractérisation irréaliste du passé

Sous la caractérisation irréaliste, le passé est, tout comme pour la caractérisation objectiviste, compris comme *la totalité de ce qui est terminé*, en concevant toutefois que le fait « d'être terminé » est une catégorie appliquée *par nous* sur le cours des choses, faisant ainsi du passé et du présent des entités subjectives (*i.e.* déterminées individuellement) ou, au mieux, intersubjectives (*i.e.* déterminées collectivement). La caractérisation irréaliste embrasse en ce sens l'idée que les événements seraient des contenus *mentaux* ou *langagiers* issus des sélections, des structurations et des traitements que nous réalisons lorsque nous pensons rétrospectivement ce qui a eu lieu : de ce fait, ce que nous nommons « le passé » serait non pas une réserve d'événements objectifs attendant patiemment d'être retracés, mais plutôt une entité elle-même construite par le concours de nos catégories, de notre position temporelle et des différentes théories que nous favorisons actuellement.

D'emblée, il est pertinent d'indiquer ici que le terme « irréaliste » a été retenu en suivant l'utilisation qu'en fait lui-même Paul Roth pour s'autodésigner (Roth 2020, p. 35). Renvoyant chez Roth aux travaux de Ian Hacking (1990), la position « irréaliste » repose sur une thèse fondamentale, voulant que les choses que nous construisons lorsque nous tentons de décrire le monde ne soient pas - et n'aient pas à être - des reflets de celui-ci (*contra* le réalisme), ni même des modèles adéquats permettant de l'aborder (*contra* l'antiréalisme), mais plutôt des entités

nouvelles que nous *ajoutons* à la réalité. En ce sens, les événements historiques ne seraient pas des entités permettant de *confronter* nos descriptions, mais plutôt des *contributions* à la réalité issues de notre propre activité descriptive, selon la nature de ce que nous pouvons penser rétrospectivement.

Au cœur d'une telle caractérisation se trouve, chez les irréalistes, l'idée qu'un événement n'existe *que sous une description*, laissant ce qui serait « le passé en soi » comme une « confusion foisonnante et bourdonnante » sans contours délimités (« a blooming and buzzing confusion », James 1890, cité dans Roth 2020 p. 31). Pour un irréaliste, l'acte même de décrire serait en ce sens ce qui créerait les contours et la stabilité nécessaire pour permettre de penser un passé composé d'événements : sans de tels actes, aucune frontière ne pourrait exister, puisqu'aucun événement ne serait disponible *en soi* au sein du cours des choses.

Sous une telle idée, un schéma figuratif du passé prend - ironiquement - exactement la même forme pour la caractérisation irréaliste que celle présentée ci-haut pour les objectivistes (2.3, **fig. #12**), en concevant toutefois, de manière absolument opposée, que les délimitations posées entre les événements passés et présents sont dans les faits déterminées par nos catégories et notre activité descriptive : en ce sens, l'événement « Néron sous un épisode paranoïaque » serait découpé non pas objectivement au sein de ce qui a eu lieu, mais plutôt par ce que nous pouvons dire au sujet du tout dépourvu de formes préalables que serait le cours des choses, selon une certaine compréhension à la fois de ce qu'est Néron, l'épisode en question et la paranoïa en général.

Le désaccord entre la caractérisation irréaliste et objectiviste est dans les faits encore plus profond que la détermination seule des frontières permettant de départager les événements, et donc, *le passé du présent*. En effet, comme le défend Roth lui-même (2020, pp. 3-21), si le passé est délimité en fonction de notre activité descriptive et des contenus mentaux et langagiers qui rendent cette activité possible, alors, parler d'*un* passé serait en soi faire erreur, puisqu'il existe, jusqu'à

preuve du contraire, différents contenus mentaux et langagiers permettant de mener une telle activité (ne serait-ce que des théories divergentes ou des catégories distinctes permettant de décrire de plusieurs manières la « confusion foisonnante et bourdonnante » du cours des choses). En d'autres mots, puisque le passé (compris comme la totalité des événements passés) est composé uniquement, sous la caractérisation irréaliste, de produits mentaux ou langagiers (*i.e.* d'événements *sous description*), celui-ci, tout comme le présent, se doit alors d'être considéré comme une entité mentale ou langagièrue résultant de nos descriptions ; or, puisque nos descriptions sont elles-mêmes sujettes à varier selon les catégories et l'appareillage théorique dont nous disposons, le passé (toujours comme entité mentale ou langagièrue) devrait lui aussi être admis comme pouvant être différent *selon les sujets*, tant et aussi longtemps que ceux-ci disposent de catégories et de théories différentes pour réaliser leurs descriptions du cours des choses. Les événements composant le passé et le présent auraient en ce sens des débuts et des fins uniquement en raison des catégories que nous utilisons. En somme, accepter la caractérisation irréaliste du passé implique d'accepter la thèse (fortement contre-intuitive, mais adoptée explicitement par des philosophies comme White 1966 et Roth 2020) qu'il y aurait *des* passés et *des* présents, c'est-à-dire, *différents tous possibles* pouvant être composés à partir de différentes descriptions, sans qu'il n'existe de délimitations objectives permettant de les discriminer.

Cette idée d'une pluralité des passés peut, à première vue, faire sourciller, en ce qu'elle vient placer dans l'esprit ou dans le langage une entité ontologique qui est généralement conçue hors de celui-ci : à titre d'exemple, lorsque nous parlons *du* passé, nous ne parlons manifestement pas des événements sous descriptions que nous retenons, mais plutôt de *ce que* tentent de décrire ces descriptions. Or, à ce niveau, il importe ici de remarquer que tout aussi « pluralisante » que puisse vouloir l'être la caractérisation irréaliste (*i.e.* en autorisant *des* passés ne pouvant pas être discriminés par des critères réels), celle-ci nécessite malgré tout au moins une entité ontologique

indépendante de nos catégories et de nos théories, soit *ce qui génère, au sein du cours des choses, la confusion foisonnante et bourdonnante* que nous prenons en charge par notre activité descriptive. Sans une telle entité ontologique, nous serions en droit de sérieusement mettre en doute la caractérisation irréaliste quant à son emploi du terme même de « description », puisqu'il n'y aurait tout simplement *rien à décrire* au sein du cours des choses. Au minimum, soutenir que différentes descriptions peuvent servir à composer différents passés et présents exige en fait de soutenir que le cours des choses exhibe certains « descriptibles » qui peuvent se rendre jusqu'à nous, c'est-à-dire, *certaines contenus réels pouvant faire l'objet de descriptions.*

DÉFINITION #21 : Descriptibles =_{def.} Contenus réels pouvant faire l'objet de descriptions

Ne pas accepter l'existence de tels descriptibles (quelle que soit leur nature) reviendrait, pour la caractérisation irréaliste, à devoir défendre plus que ce que sont prêts à avancer, je crois, l'écrasante majorité de ses théoriciens : le tout nécessiterait en effet d'accepter la thèse voulant qu'il n'y ait tout simplement pas de réalité autre que nos contenus mentaux ou langagiers, ou alors que ces contenus créeraient la réalité de toute pièce, ou toutes autres formes de thèses similaires qui, à l'état actuel de nos théories, contrevient à pratiquement tout ce que nous acceptons comme vrai. Or, puisqu'une admission des descriptibles ne commet pas forcément les irréalistes à devoir reconnaître les événements comme étant objectivement découpés au sein du cours des choses, l'introduction de cette notion au sein de leur théorie se révèle au final beaucoup moins engageante métaphysiquement que le contraire. Une telle admission contraint toutefois la caractérisation irréaliste à devoir concevoir les événements sous descriptions comme des discours sur le réel, et donc, à devoir spécifier pour quelles raisons les descriptibles peuvent exister *sans pouvoir* être décrits ultimement d'une seule manière - un défi que je laisse aux soins des théoriciens souhaitant maintenir cette approche.

Dans tous les cas, qu'il soit possible ou non de théoriser les descriptibles de manière à justifier l'irréalisme, la caractérisation irréaliste *du passé*, elle, une fois les descriptibles acceptés, se retrouve à avancer au final deux *niveaux* de passé : un premier, fournissant les descriptibles, et un second, où se forment nos descriptions. Partant de ce point, du moment où il est reconnu que le second niveau est en fait dépendant du premier (*i.e.* que la nature des descriptibles rend possibles les différentes descriptions que nous produisons), la caractérisation irréaliste n'apparaît plus alors comme posant les événements comme composante fondamentale du cours des choses. En ce sens, bien qu'elle puisse servir à critiquer l'idée que les événements seraient découpés objectivement au sein de la succession de tout ce qui se réalise, la caractérisation irréaliste échoue toutefois se faisant à pouvoir conserver les événements comme seule entité ontologique permettant de définir la composition du passé et du présent, ce qui relègue la caractérisation qu'elle avance de ces derniers à une caractérisation *supplémentaire* survenant au-dessus ou en complément de celle plus fondamentale des descriptibles.

La théorisation du niveau propre aux descriptibles, combinée à ce qui a été dit plus haut concernant les moments et (surtout) le moment actuel (2.2), constitue le cœur de la caractérisation agrégative du passé qui sera retenue pour le reste de cette thèse, et qui peut désormais être présentée en tirant parti de tout ce qui a été développé jusqu'à maintenant dans ce chapitre.

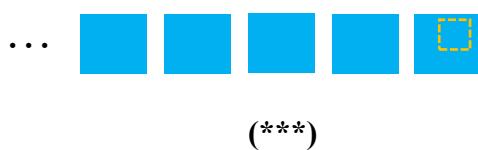
2.5 Caractérisation agrégative du passé

Introduite simplement, la caractérisation agrégative consiste à concevoir le passé comme la *totalité de ce qui a été*, et le présent, comme la *totalité de ce qui est*. Sous cette caractérisation, le cours des choses se comprend ainsi par l'entremise d'une autre entité ontologique que les caractérisations précédentes, soit les « états ». Toutefois, contrairement aux caractérisations

objectivistes et irréalistes du passé (traitées précédemment, **2.3** et **2.4**), la caractérisation agrégative vient pour sa part conceptualiser le passé *en combinant* les états aux moments (**2.2, déf. #15**), plutôt qu'en posant les états comme entité première à partir de laquelle pourraient être pensés ces derniers (comme c'est le cas pour les événements sous les caractérisations objectivistes et irréalistes, tel qu'expliqué ci-haut; **2.3** et **2.4**). En d'autres termes, pour un agrégativiste, le passé ne peut être caractérisé en faisant fi des moments, bien que ces derniers ne soient pas suffisants pour rendre compte de celui-ci.

Pour empêcher immédiatement l'activation d'un réflexe langagier que le lecteur pourrait avoir face à la notion d'état, il importe de préciser que ce qui est ici entendu par un « état » ne renvoie pas à un état *d'objets*, comme lorsque nous disons, par exemple, que « notre voiture est dans un certain état » ou que « l'Angleterre est en état de crise ». L'expression renvoie plutôt pour les présents travaux à des états *de secteurs*, et ce, en comprenant un secteur comme *une division spatiale au sein d'un moment*. En ce sens, la caractérisation agrégative s'inspire des théories « localistes » des événements, abordées ci-haut (**2.3**), en comprenant le cours des choses selon des divisions spatio-temporelles opérées au sein des moments (**2.2**) : de ce fait, tous les moments pouvant être pensés par la caractérisation momentariste seraient divisibles, sous la caractérisation agrégative, en autant de secteurs qu'il y a d'espaces pouvant être bornés au sein de ces derniers (nous y reviendrons), et ces secteurs seraient sous différents états.

Figure #14 : Moments et secteur



DÉFINITION #22 : Secteur =_{def.} Division spatiale au sein d'un moment

Pour la caractérisation agrégative, les états sont ce qui fournit les descriptibles pouvant être pris en charge par nos descriptions (2.4 ; déf. #21). En ce sens, ce que je désigne au moment d'écrire ces lignes comme « mon ordinateur » doit être compris pour un agrégativiste comme une description posée sur plusieurs états de secteurs, pour différents moments. De la sorte, que certains secteurs soient sous certains états est ici entrevu comme une condition nécessaire pour formuler la description « mon ordinateur » : sans ces états, je ne disposerais tout simplement pas de ce qu'il me faut pour avancer celle-ci.

Concevoir qu'une expression comme « mon ordinateur » renvoie à plusieurs états à différents moments peut à première vue sembler curieux pour nos intuitions langagières, voulant (je crois pour la plupart d'entre nous) que « mon ordinateur » soit plutôt un objet unique qui traverse différents moments. Or, défendre que la description « mon ordinateur » vise un descriptible issu de différents états de secteurs, ou encore qu'elle vise un objet qui traverse différents moments, n'est pas ici considéré comme deux idées devant rivaliser l'une avec l'autre : pour la caractérisation agrégative, un objet peut en effet sans problème être compris *comme un descriptible* issu de différents états de secteur. En ce sens, s'il advenait qu'il existe bel et bien un objet unique comme « Louis-Étienne » qui traverserait (ou qui subsisterait à travers) différents moments, celui-ci pourrait très bien être expliqué pour un agrégativiste par le fait que certains états de secteurs, à différents moments, rendent ce descriptible possible (pour la défense d'une idée similaire, voir Simons et Melia, 2000).

Partant de ce point, un « état » se comprend ici, plus exactement, comme *un agrégat d'éléments au sein d'un secteur*. En ce sens, tout secteur est dans un certain état dès qu'il s'y trouve un ou des éléments. Les éléments sont ici considérés comme la composante la plus fondamentale de la réalité. Sans pouvoir statuer sur *ce qu'ils sont précisément* (pour des raisons logiques, expliquées ci-bas), ceux-ci peuvent à tout le moins être inférés à partir de l'existence même des

descriptibles, en les considérant comme *ce qui, dans la réalité, engendre les descriptibles sur lesquels nous appliquons nos catégories*²⁷. Puisque les irréalistes doivent reconnaître, pour leurs théories, l'existence des descriptibles (comme montré ci-haut; 2.4), ceux-ci doivent du même coup reconnaître celle des éléments : ne pas le faire les contraindrait, comme expliqué précédemment, à nier l'existence même de la réalité au-delà du mental et du langage, en plaçant les descriptibles comme les produits seuls de notre esprit ou de nos pratiques langagières.

Par définition, *ce qu'est* un élément ne peut être caractérisé au-delà du fait d'être l'origine des descriptibles sur lesquels nous appliquons nos catégories : en effet, *tenter de décrire ce qu'est* un élément vient toujours soulever la possibilité, sur le plan logique, qu'une telle description ne porte au final que sur *un descriptible* issu des éléments plutôt que *sur ceux-ci* directement. À titre d'exemple, envisager les éléments comme *telle* ou *telle* particule subatomique laisse toujours entrouverte (logiquement) la possibilité que cette description soit appliquée sur un descriptible plutôt que sur un ou des éléments, selon ce que nous pouvons accéder de la réalité ou selon les limites que posent actuellement nos catégories. En ce sens, décrire ce qu'est un élément dans l'objectif de « fonder le réel » - et d'éliminer du même coup toutes critiques irréalistes - apparaît tout simplement impossible, puisque par définition, toute description qui pourrait être formulée à cet effet pourrait toujours être entrevue comme découlant (potentiellement) de l'application de nos catégories sur un descriptible particulier, plutôt que sur les éléments qui le rendent possible. Toutefois, puisque nier les éléments revient à nier les descriptibles, leur intégration au sein de toute théorie de la réalité est en vérité nécessaire une fois reconnue l'existence de ces derniers. Au final,

²⁷ Le terme « élément » est ici récupéré des travaux du psychologue Wilfred Bion, sans toutefois être utilisé comme le fait ce dernier (Bion 1979).

comme nous le verrons ci-bas, l'admission des éléments est sans grande conséquence ni pour les objectivistes ni pour les irréalistes, puisque la notion demeure, au final, non caractérisée²⁸.

DÉFINITION #23 : Éléments =_{déf.} Ce qui, dans la réalité, engendre les descriptibles sur lesquels nous appliquons nos catégories

Un intérêt d'introduire la notion d'élément pour les présents travaux est de pouvoir conceptualiser ce que sont les états *de secteurs* à partir de ceux-ci, en comprenant un état comme le rassemblement de tous les éléments qui se trouvent au sein d'un secteur particulier (d'où le choix de l'expression « caractérisation *agrégative* »). Plusieurs avantages peuvent en effet être tirés d'une telle manœuvre : d'abord, concevoir les états comme composés d'éléments permet de sortir du lexique des « propriétés » et de celui des « événements » - pensés généralement de pair avec celui des « objets » ou des « universaux » (2.3) - évitant ainsi de s'engager sur le terrain du découpage objectif de la réalité *selon les catégories* dont nous disposons. Au contraire, sous la caractérisation agrégative, les propriétés, les événements et les objets peuvent tout aussi bien être conçus comme des exemplifications de types réels que comme des étiquettes que nous apposons sur le cours des choses : dans tous les cas, les catégories dont nous disposons sont appliquées selon les descriptibles que nous fournit la présence de certains éléments dans certains secteurs, permettant ainsi de penser les états comme se situant à un niveau plus fondamental que les événements, les propriétés et les objets.

Ensuite, l'introduction des éléments évite de présupposer que les descriptibles auxquels nous accédons composent fondamentalement la réalité, ce qui reviendrait à dire que l'entièreté du

²⁸ En ce sens, un objectiviste pourrait considérer, par exemple, que les descriptibles les plus fondamentaux pouvant être trouvés par nous *sont* les éléments, et donc, que ces descriptibles sont ce qui rend possible tous les autres, y compris eux-mêmes. À l'inverse, un irréaliste pourrait défendre que nos descriptions ne saisissent jamais les éléments pour ce qu'ils sont, mais viennent plutôt ajouter quelque chose de neuf à ceux-ci au moment de les décrire.

réel peut ultimement être décrit par nous. Or, une telle présomption ne peut être – si l'on suit ce qui est avancé ici - ni confirmée ni infirmée : même en épisant toutes les descriptions que nous pourrions formuler sur notre monde, la question resterait ouverte à savoir si nous avons simplement décrit tout ce qui, au sein de la réalité, nous est accessible (*i.e.* tous les descriptibles), laissant tout le reste non décrit. La caractérisation agrégative permet en ce sens de *fonder* nos descriptions sur quelque chose de réel, sans toutefois s'embourber dans les enjeux de savoir si le réel peut totalement être décrit ou non.

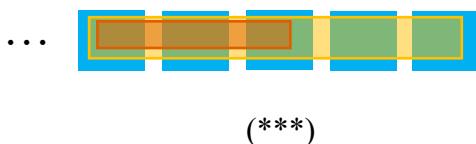
Finalement, et ici l'avantage est sans doute le plus important pour la suite des présents travaux, penser les états par l'entremise des éléments permet aussi de développer une compréhension du cours des choses autorisant la *superposition* des états : en effet, si un état est le rassemblement des éléments se trouvant dans un secteur, et qu'un secteur est une division spatiale au sein d'un moment, alors un secteur d'un moment peut en vérité en inclure un autre (*ex.* un espace plus grand, comme l'espace de ma maison, peut inclure un espace plus petit, comme l'espace de ma chambre, au sein d'un même moment), et donc, l'état d'un secteur *plus vaste* au sein d'un moment peut se superposer sur un état d'un secteur qui l'est moins, et qui est inclus en lui. En ce sens, comme nous le détaillerons plus loin (**5.2**), la caractérisation agrégative permet de concevoir des événements larges comme la Deuxième Guerre mondiale sans devoir les penser comme des phénomènes *réductibles* à la conjonction d'événements plus simples (*ex.* la déclaration de guerre entre les forces de l'axe et les forces alliés *et* la traversée des Ardennes *et* le débarquement de Normandie *et ...*). Au contraire, une fois introduite la notion de superposition d'états, il devient plutôt possible de défendre que la Deuxième Guerre mondiale peut être trouvée/pensée à partir d'états de secteurs très vastes pour différents moments se succédant, incluant les éléments de secteurs qui sont plus petits et inclus en lui, sans pour autant poser de liens de dépendance envers ceux-ci. Cette opération est clé pour résoudre un nombre important de problèmes soulevés en

philosophie de l'historiographie, comme nous le verrons dans les chapitres suivants (particulièrement aux chapitres #5, #6 et #7).

Figure #15 : Superposition d'états pour un même moment



Figure #16 : Superposition d'états pour différents moments



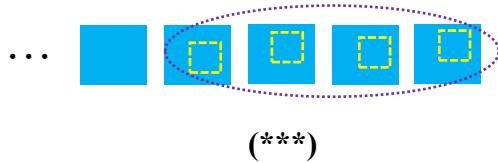
DÉFINITION #24 : État =_{def} Agrégat d'éléments dans un secteur

En rassemblant toutes ces notions en un seul énoncé permettant de présenter synthétiquement ce que tente de faire valoir la caractérisation agrégative du passé, nous dirions en ce sens que, pour un agrégativiste, les éléments s'agrègent les uns aux autres au sein de secteurs de moments, formant de la sorte les états de ces secteurs; selon ce que nous captions de ces états (*i.e.* les descriptibles), nous avançons des descriptions, sollicitant pour ce faire nos catégories.

Pour alléger la lecture (et l'écriture) pour les pages qui suivent, une dernière expression gagne ici à être introduite, soit celle de « région ». Cette expression n'est toutefois pas considérée pour les présents travaux comme impliquant de nouveaux contenus théoriques, mais est plutôt ajoutée au vocabulaire disponible à titre de raccourci de langage. Par « région », il faut ici comprendre un *ensemble de secteurs de différents moments, désignés sous une même appellation*. En ce sens, des expressions comme « le Canada » ou comme « les territoires de la chrétienté » désignent ici des *régions*, soit plusieurs secteurs de différents moments qui sont rassemblés (par nous) sous une même désignation. Parler de « régions » est ici très utile pour réduire la lourdeur de

certains énoncés : à titre d'exemple, dire que la Révolution française peut être trouvée/pensée à partir des états de *plusieurs secteurs de différents moments* est plus lourd que de dire que la Révolution française peut être trouvée/pensée pour « la France au tournant du 19^e siècle »; ici, les deux expressions sont pourtant interchangeables si « la France au tournant du 19^e siècle » est comprise comme une « région », c'est-à-dire comme un ensemble de divisions spatiales au sein de différents moments qui se trouvent rassemblées par nous sous une même désignation. En somme, chaque fois que l'expression « région » sera employée dans les prochaines pages, le lecteur peut comprendre celle-ci comme désignant un *ensemble de secteurs de différents moments, désignés sous une même appellation*.

Figure #17 : Secteurs et région



DÉFINITION #25 : Région =_{déf.} Ensemble de secteurs de différents moments, désignés sous une même appellation

Contrairement aux entités ontologiques devant être introduites sous la caractérisation objectiviste pour assurer le découpage objectif des événements (ex. les états stables, les types d'événements ou les objets/propriétés; 2.3), les secteurs et les régions ont pour intérêt de fixer des bornes à ce que nous étudions sans devoir nous commettre à reconnaître autre chose que des espaces où s'agrègent des éléments : en ce sens, pour récupérer l'analogie des arrêts sur image employée précédemment pour exemplifier les moments (2.2), tout arrêt sur image du cours des choses offrirait, pour un observateur qui serait capable de saisir les contenus de celui-ci, un nombre quasi infini ou infini de divisions spatiales possibles, lui permettant de délimiter différents secteurs selon ce qu'il désire observer et décrire (ex. l'espace des plaines d'Abraham ou l'espace du trou

laissé par la balle reçue par le général Wolfe). Selon les éléments s'agrémentant dans le secteur délimité par cet observateur (*i.e.* selon l'état de ce secteur), différents descriptibles seraient disponibles à celui-ci pour appliquer les catégories dont il dispose, permettant par exemple de parler d'une « bataille en cours » pour la division spatio-temporelle « plaines d'Abraham » ou d'une « vilaine blessure » pour la division spatio-temporelle « trou laissé par la balle qui a tué Wolfe »²⁹. Dans le même ordre d'idées, en rassemblant différents secteurs sous un même lieu, cet observateur pourrait avancer aussi d'autres descriptions selon les descriptibles que fournissent les éléments de tous ces secteurs (*i.e.* selon les états de ces secteurs) : par exemple, en prenant le lieu « Terre » comme délimitation spatio-temporelle, cet observateur pourrait avancer la description « dérive des continents », s'il possède l'appareillage langagier nécessaire pour le faire.

Défendre qu'il existe des éléments qui s'agrègent dans des secteurs et, par extension, dans des régions, est non seulement compatible avec les caractérisations irréalistes et objectivistes des événements (que ces dernières soient rupturalistes, nécessaristes ou continuistes, **2.3**), mais permet aussi - et surtout - de réaliser l'entièreté des opérations théoriques que chacune de ces caractérisations vise. D'une part, pour les caractérisations irréalistes, l'idée d'éléments s'agrémentant dans des secteurs et dans des régions permet d'expliquer l'existence des descriptibles, qui eux, permettent d'expliquer nos descriptions d'événements, qu'elles soient subjectives ou intersubjectives (**2.4**) : en ce sens, l'agrégation des éléments dans des secteurs générerait pour nous les descriptibles pouvant être décrits de différentes manières, selon nos catégories et plus largement selon l'appareil langagier dont nous disposons. Ces événements n'existeraient pas *objectivement* au sein du cours des choses (contrairement aux éléments et aux descriptibles rendant possible leur

²⁹ Évidemment, si l'on suit bien ce qui a été présenté jusqu'à maintenant, il faudrait parler ici de *l'espace* que nous désignons par « les plaines d'Abraham » et de *l'espace* que nous désignons par « le trou laissé par la balle ». Ces mêmes espaces pourraient être désignés autrement, selon les descriptibles qui nous intéressent.

description), et donc, pourraient toujours être considérés par les irréalistes comme des contributions mentales et langagières à la réalité.

D'autre part, pour les caractérisations objectivistes, les événements pourraient être défendus comme des entités objectives composées d'éléments de différents états de secteurs, selon les relations pouvant être établies entre ces derniers. À titre d'exemple, un rupturaliste pourrait penser une modification survenant au sein d'un « état stable » (2.3) selon les éléments ou les *descriptibles* qui changent au sein d'un ou de plusieurs secteurs, en définissant les seuils nécessaires pour que de telles modifications soient considérées comme des *ruptures*. Dans le même ordre d'idées, un nécessaireste pourrait voir la totalité des éléments s'agrégant dans les secteurs comme le « bassin réel » au sein duquel viendraient se découper les événements selon des types, en développant évidemment une théorie convaincante permettant de rendre compte de tels types et de tels découpages; finalement, un continuiste pourrait défendre que les continuants (*i.e.* les objets sur lesquels s'instancient des propriétés) sont des *descriptibles* « sans parties temporelles », issus de la présence de certains éléments dans des régions (déf. #25), et les propriétés qui s'instancient sur ces continuants, comme des descriptibles issus pour leur part d'autres éléments s'agrégant seulement à certains moments de la même région. En somme, ce que semblent attraper le mieux les caractérisations objectivistes concernant les événements pourrait entièrement être reconduit à partir de la caractérisation agrégative, pourvu que les événements soient pensés chez elles (tout comme pour les caractérisations irréalistes, 2.4) comme des entités ontologiques non fondamentales pour la distinction entre le présent et le passé, survenant au-dessus ou complétant ce qui occupe le niveau le plus « élémentaire » du cours des choses.

En vérité, partant des notions seules d'états, de secteurs, de moments et d'éléments, plusieurs opérations intéressantes peuvent être réalisées pour rendre compte de nos descriptions d'événements (qu'on les considère comme objectives ou non), autant en historiographie que pour

nos pratiques quotidiennes, tout comme pour séparer le passé du présent. Ces opérations, étudiées plus en détail au chapitre #5 (**5.2**), exploitent ce que je nomme ici des « états prolongés », compris comme des états de régions desquels apparaissent des descriptibles s'échelonnant au sein de moments étendus. En ce sens, un état peut être dit « prolongé » lorsque (1) celui-ci résulte de l'agrégation d'éléments au sein de secteurs de différents moments, secteurs rassemblés par nous sous une région et que (2) la présence de certains de ces éléments fournissent des descriptibles qui traversent différents moments. Pour ne donner ici que deux exemples (laissant les autres pour le chapitre #5), les états prolongés permettent de penser deux catégories d'événements fréquemment employés dans les descriptions historiographiques et dans nos descriptions quotidiennes, soit les événements statiques, compris généralement en philosophie (Casati et Varzi 2020) comme la préservation de certaines propriétés à travers différents moments (ex. : ma voiture qui demeure propre), et les événements dynamiques, compris comme des fluctuations de propriétés entourant un certain noyau dur de propriétés constitutives (ex. ma voiture rouge se dégradant sous l'effet de la rouille). Envisagé plutôt par l'entremise du vocabulaire des « états prolongés » et des « descriptibles », de tels événements pourraient être reformulés, sous la caractérisation agrégative, par l'idée, pour les premiers, que certains éléments fournissent au sein d'un état prolongé un descriptible suffisamment stable pour être décrit comme *statique*, et pour les seconds, qu'un descriptible statique issu d'un état prolongé pour une certaine région se trouve accompagné, pour cette même région, de l'agrégation momentanée d'autres éléments extérieurs à celui-ci, fournissant ainsi un descriptible possédant un noyau dur « environné » de variations, desquels apparaîtraient les dimensions *dynamiques* pour l'événement que nous voulons décrire. Dans les faits, comme nous le verrons plus loin dans la présente thèse (chapitre #5), la caractérisation agrégative permet de rendre compte de pratiquement tous les types de descriptions que nous pouvons tenter de réaliser lorsque vient pour nous le moment de mentaliser le passé.

DÉFINITION #26 : État prolongé =_{déf.} **État d'une région duquel apparaissent des descriptibles s'échelonnant au sein de moments étendus**

Pour finir, partant de l'introduction des états prolongés, et combinant ceux-ci aux différentes idées structurantes développées ci-haut pour la caractérisation momentariste (2.2), la caractérisation agrégative peut servir à identifier des critères clairs permettant de séparer les états passés des états présents (et donc, plus généralement, *le passé du présent*), et ce, sans devoir considérer ceux-ci comme découlant de nos descriptions (contrairement à l'irréalisme, 2.4). En effet, à l'opposé de la caractérisation momentariste, qui doit limiter le présent au moment actuel (2.2), et de la caractérisation objectiviste, qui doit introduire des entités dont l'objectivité est elle-même au moins aussi indéterminée que celle des événements qu'elle tente de borner (2.3), le passé et le présent peuvent être délimités au sein de la caractérisation agrégative seulement par la relation unissant un état prolongé (**déf. #26**) et le moment actuel (2.2, **déf. #17**). Sous la caractérisation agrégative, le passé peut en effet se comprendre comme *tous les états prolongés qui figurent uniquement au sein de moments passés*, fournissant ainsi tous les descriptibles pouvant être pris en charge par les historiens pour leur reconstitution, et le présent, comme *tous les états prolongés incluant au moins un secteur du moment actuel*, fournissant ainsi tous les descriptibles pouvant faire l'objet de descriptions présentes : en ce sens, pour un agrégativiste, la description « Louis-Étienne portant actuellement du vert », tout comme « Louis-Étienne portant aujourd'hui du vert » ne sont pas des descriptions du passé, puisque les descriptibles les rendant possibles s'appuient sur un ou des éléments d'un secteur du moment actuel; à l'inverse, « Louis-Étienne ayant porté du vert » ou encore « Louis-Étienne ayant porté du vert hier » ne peut être ici considéré comme une description du présent, puisque les descriptibles les rendant possibles s'appuient exclusivement sur les éléments d'un état ou de plusieurs états de secteurs de moments passés.

DÉFINITION #27 : Passé (caractérisation agrégative) =_{déf.} Totalité des états prolongés qui figurent uniquement au sein de moments passés

DÉFINITION #28 : Présent (caractérisation agrégative) =_{déf.} Totalité des états prolongés incluant au moins un secteur du moment actuel

En somme, puisque la caractérisation agrégative parvient à réaliser l'entièreté des fonctions que toutes les autres caractérisations du passé ici présentées rendent possibles, tout en évitant de générer les mêmes problèmes intuitifs et formels que soulèvent ces dernières, celle-ci est considérée pour les présents travaux comme davantage confirmée métaphysiquement (introduction, **partie V**) que les options rivales - du moins, que les prototypes défaillants qui ont fait l'objet d'analyses dans ce chapitre et de toutes autres théories qui s'en approcheraient fondamentalement. La caractérisation agrégative du passé est donc retenue pour la suite de la réflexion, et jouera en réalité un rôle crucial autant pour l'élaboration de la typologie des colligations présentée au chapitre #5 que pour le traitement de la référence et de la correspondance entre les colligations et le passé en soi, réalisé aux chapitres #5, #6 et #7.

2.6 Conclusion

Dans le présent chapitre, quatre caractérisations différentes pouvant être avancées pour répondre à la question « qu'est-ce qui compose le passé? » ont été étudiées, en relevant pour les trois premières certains problèmes intuitifs et formels qui encouragent une prise de distance face à celles-ci. Partant des dimensions jugées pertinentes pour chacun de ces prototypes défaillants, une quatrième caractérisation, qualifiée ici d'agrégative, a été avancée : cette caractérisation place les états de secteurs comme composantes du cours des choses permettant de penser le passé et le présent (conjointement à la caractérisation momentariste), en considérant ces états comme étant eux-mêmes composés d'éléments s'agrégant dans des secteurs. Partant d'une telle caractérisation,

le passé se comprend comme la totalité des états prolongés figurant uniquement au sein de moments passés (**déf. #27**), en comprenant que les éléments qui composent ces états fournissent les descriptibles investis par nos descriptions d'événements en historiographie tout comme dans notre activité quotidienne, et ce, indépendamment de l'enjeu de savoir si ces événements sont délimités objectivement ou non au sein du cours des choses. En ce sens, la caractérisation du passé développée dans ce chapitre crée un point de rencontre entre les conceptions traditionalistes de l'historiographie (qui rejoignent pour la plupart la caractérisation objectiviste du passé) et les approches narrativistes radicales (rejoignant généralement la caractérisation irréaliste du passé, au moins pour certains types d'événements), en proposant une base de conversation permettant de réfléchir *de manière conjointe* aux dimensions subséquentes et non métaphysiques de l'historiographie, telles que la mentalisation et l'évaluation de nos organisations textuelles. Le présent chapitre montre en ce sens qu'il n'est pas nécessaire de considérer qu'il existe un désaccord fondamental et insurmontable en philosophie de l'historiographie concernant ce qu'est le passé, du moment que l'on cesse de penser que le passé est composé fondamentalement de moments ou d'événements. Partant de ce point, il devient possible de réfléchir au passage à l'écriture (introduction, **partie II**) en partant d'une caractérisation partageable du passé, ce à quoi sont consacrés les prochains chapitres.

CHAPITRE #3 - PRÉSENTATIONS

3.1 Introduction

Dans les chapitres précédents, nous avons retracé comment l'étude de certaines dimensions organisatrices du travail historiographique a encouragé une remise en question, chez les théoriciens, des relations pouvant être posées entre nos représentations du passé et le passé lui-même. Après avoir examiné différentes manières de conceptualiser le passé en soi (chapitre #2), nous nous intéresserons désormais plus en détail aux entités mentales que nous bâtissons lorsque nous tentons de reconstituer celui-ci dans nos esprits. Le présent chapitre introduit en ce sens plusieurs considérations générales concernant les choix narratifs qui composent nos présentations du passé, et qui, de ce fait, viennent influencer nos manières de se le représenter (**direction d'influence, 1.6**). Partant de celles-ci, il deviendra possible d'expliquer deux types d'attitudes pouvant être trouvés en philosophie de l'historiographie concernant l'évaluation possible de nos organisations textuelles, ce qui ouvrira la voie au traitement des colligations pour les deux chapitres suivants.

3.2 Narratifs et présentations du passé

Comme montré au chapitre #1, les approches narrativistes se caractérisent par un intérêt théorique marqué envers les différences fondamentales que peuvent exhiber nos narratifs face au passé en soi (**1.4 et 1.5**). Il importe désormais d'approfondir quelles raisons peuvent être évoquées

pour soutenir l'existence de telles différences, en fournissant des exemples tirés à la fois de nos pratiques quotidiennes et de textes historiographiques réels. Ces éclaircissements serviront à montrer quels défis doivent être relevés par ceux et celles qui désirent réhabiliter les produits de la mentalisation au sein d'enjeux de délibération empirique.

Trois dimensions manifestes des narratifs, soit la *sélection*, la *structuration* et le *traitement*, peuvent servir de candidates pour défendre l'idée qu'il existerait des écarts fondamentaux entre nos manières de présenter le passé et le passé en soi. Ces dimensions se révèlent particulièrement pertinentes à aborder pour la présente thèse du fait qu'elles sont généralement exploitées par les narrativistes radicaux pour relever certains problèmes de correspondance entre notre mentalisation et le passé en soi, et ce, pour des situations de connaissance qui seraient *idéales* : en effet, l'étude des dimensions narratives a pour force de montrer que même si nous disposions d'un accès intégral à tous les états passés du cours des choses (ce qui n'est évidemment pas le cas), certains traits fondamentaux de notre activité mentale et de nos pratiques d'écriture interviendraient tout de même dans les présentations, les représentations, les descriptions et les conceptions que nous pourrions produire au sujet de ce qui a été (revoir chapitre #1 pour la distinction entre ces termes, **1.6**). L'étude des dimensions narratives permet en ce sens de ne pas confondre les problèmes qui sont propres à la nature même de l'activité mentale et de nos pratiques d'écritures (même dans des contextes épistémiques idéaux) et ceux qui portent plutôt sur l'indisponibilité de certaines ressources et/ou sur le caractère partiel des contenus informatifs pouvant être exploités par les historiens (c'est-à-dire, sur les problèmes découlant du contexte non idéal qui est celui dans lequel œuvre l'historiographie)³⁰. Une telle distinction est dans les faits cruciale pour bien comprendre les

³⁰ Pour donner immédiatement un exemple de différence entre les problèmes narratifs et les problèmes proprement empiriques, le fait de traiter un segment du passé par l'entremise d'une présentation attribuant à certains acteurs (volontairement ou non) le rôle de protagonistes est un problème lié à la nature de notre esprit et de nos pratiques d'écritures, même si nous avions un accès intégral à tous les états passés; inversement, le fait que nos présentations du

problèmes qu'avancent les narrativistes, tout comme pour circonscrire les conséquences de ces problèmes aux bons domaines d'application, dans l'objectif d'y apporter (dans les prochains chapitres) des réponses adéquates.

En ajout aux bienfaits de séparer les problèmes de contexte idéaux des problèmes de contextes non idéaux en philosophie de l'historiographie, le fait d'étudier la mentalisation en distinguant les trois dimensions narratives que sont la sélection, la structuration et le traitement permet aussi d'éliminer plusieurs confusions ou, du moins, manques de clartés pouvant être trouvés au sein de la littérature spécialisée. Souvent traitées indistinctement par les narrativistes et les théoriciens, les trois dimensions posent en fait des problèmes très différents qui, bien que *souvent* combinés en historiographie, gagnent pour les fins de l'analyse à être envisagés distinctement. À titre d'exemple, dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography* (2015, pp. 100-105), Kuukkanen étudie deux entités historiographiques, soit le « Dégel » (*the Thaw*) et « l'Expansion chrétienne », dans l'objectif de montrer que celles-ci sont en réalité des unités synthétiques qui ne peuvent être rendues vraies par le passé (nous y reviendrons, chapitre #4) : or, bien que les présentations du Dégel et de l'expansion chrétienne par des historiens partagent toutes deux des enjeux de sélection et de structuration quant aux éléments du passé qu'elles retiennent et qu'elles organisent, le Dégel soulève pour sa part un enjeu supplémentaire de traitement, par le recours à une référence extrahistoriographique (l'idée d'un dégel référant à un roman d'Ilya Ehrenburg, *The Thaw*; 1966), ce qui n'est pas le cas pour l'expansion chrétienne. De ce point, la question peut légitimement être posée à savoir si, suivant Kuukkanen, le « Dégel » pose certains enjeux de

passé soient conditionnées inévitablement par les données historiques qui ont survécu aux effets du temps, et donc que certaines traces soient disponibles et d'autres non, est pour sa part un problème qui n'existerait pas dans un contexte épistémique idéal, mais qui est caractéristique du contexte épistémique non idéal à partir duquel travaillent les historiens. Comme nous le verrons toutefois plus loin (chapitre #6), même si ces problèmes sont de différentes natures, certains d'entre eux se solutionnent en réalité de la même manière, selon le type d'opération mentale sollicité.

mentalisation pour *des raisons supplémentaires* que l'expansion chrétienne : si tel est le cas, le traitement des manières d'envisager le passé que supportent chacune de ces mentalisations devrait peut-être se faire en tenant compte de telles différences (comme il sera fait ici, au chapitre #5) et non pas, comme c'est généralement le cas en historiographie, en établissant uniquement des conclusions générales qui porteraient par défaut sur *toutes formes de mentalisation*. En somme, la distinction entre la sélection, la structuration et le traitement possède pour avantage d'empêcher que ces trois enjeux soient d'emblée amalgamés les uns aux autres, assurant ainsi une plus grande confiance dans les conclusions pouvant être respectivement tirées à leur sujet.

3.3 Sélections narratives

La première dimension des narratifs ici étudiée concerne l'impact que produit toute sélection humaine sur la représentation que nous pouvons nous faire d'un segment du passé : en ce sens, le simple fait de retenir certains éléments du cours des choses plutôt que d'autres entraînerait inévitablement une forme de distorsion face à ce qui a été, en opérant un découpage artificiel.

Prenons un exemple (imparfait mais utile) pour mettre en évidence ce point. Imaginez qu'un proche vous demande « Comment as-tu occupé ta journée ? » et que, dans ce contexte, vous offrez (sans mentir) cette réponse : « J'ai écrit quelques pages pour la thèse le matin, puis j'ai écouté le championnat mondial d'échecs en après-midi. » Dans une telle situation, la présentation que vous offrez de votre journée est évidemment partielle : elle n'épuise pas l'entièreté de ce que vous avez vécu et opère en fait, au sein de tout le matériel disponible dans votre mémoire, une sélection permettant de produire une présentation parmi d'autres possibles de ce qui a été. Votre réponse produit en ce sens un *assemblage* qui, dans le contexte de votre interaction, est suffisant pour ce que vous souhaitez communiquer, mais qui, pour servir cette fin, retransmet une image altérée du

passé, en plaçant à l'avant-plan certains aspects et en ignorant d'autres. Une autre réponse, telle que « Je me suis levé et j'ai mangé trois repas », avancerait pour sa part un assemblage différent, et donc, une autre présentation de ce qui a été.

Appelons « sélection narrative » *toute sélection employée pour fournir une présentation du passé*. En ce sens, dans l'exemple ci-haut de « ma journée », deux sélections narratives se trouvent avancées pour une même division du cours des choses, retransmettant chacune à notre interlocuteur différents ensembles de contenus. Selon la sélection retenue, la conception que celui-ci pourra se faire de ce qui a été sera évidemment différente : comme unité compréhensive, chaque sélection narrative vient en fait prédéterminer ce qui peut être appréhendé par l'esprit, influençant du même coup la manière par laquelle ce dernier peut concevoir le segment du passé en question (ici, « ma journée »). Une sélection narrative guide en ce sens l'esprit dans certaines directions, en délimitant les matériaux pouvant être employés par lui.

DÉFINITION # 29 : Sélection narrative =_{def.} Toute sélection employée pour fournir une présentation du passé

Parce qu'elles guident l'esprit dans certaines directions, les sélections narratives participent de manière déterminante au développement de nos compréhensions du passé : en délimitant les éléments à considérer, celles-ci viennent encourager certaines représentations/descriptions de ce qui a été, conditionnant du même coup les conclusions pouvant être tirées à partir d'elles. Un simple regard sur notre propre activité mentale permet de mettre en évidence ce point : par exemple, si vous tentez, après avoir lu cette ligne, de faire un portrait rétrospectif de votre vie jusqu'à maintenant, vous opérerez naturellement pour y arriver une sélection de certaines séquences et de certains épisodes jugés plus significatifs que d'autres, pour ensuite tirer des conclusions sur ce qui peut être pensé de votre vie *en général*. À ce niveau, l'introduction d'épisodes supplémentaires

(par exemple, en vous remémorant des éléments qui vous ont préalablement échappé, à l'aide d'albums photos ou en consultant certains de vos proches), pourrait vous servir à modifier votre représentation initiale de ce qui a été. Partant de cette nouvelle représentation, différentes conclusions pourraient être tirées concernant « votre vie ».

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #2 : Nous pouvons constater que nos sélections influencent nos représentations et les conclusions que nous pouvons tirer au sujet d'un segment du cours des choses.

En historiographie, le choix de composantes qu'opère une sélection narrative joue évidemment un rôle de guidage important pour la constitution de nos représentations et de nos descriptions du passé et, par extension, pour les conclusions que nous pouvons tirer à partir d'elles. Dans certains cas, deux sélections narratives différentes peuvent même guider l'esprit vers des conclusions contradictoires (*i.e.* qui ne peuvent pas simultanément être acceptées) : à titre d'exemple, une sélection narrative concentrée uniquement sur les décisions conservatrices de Louis XVI lors des décennies précédant la Révolution française peut encourager l'image d'un roi en décalage avec les enjeux sociaux de son époque, encourageant la conclusion qu'un autre roi, plus adapté à son temps, aurait pu faire mieux ; inversement, une sélection narrative présentant les décisions plus progressistes du roi, entravées par les résistances systématiques de certains milieux (l'aristocratie, la bourgeoisie, *etc.*), encourage plutôt l'idée que les décisions royales étaient condamnées à l'avance à échouer, peu importe leur nature ; dans un tel scénario, le rôle de roi apparaît tout simplement comme ayant été intenable face aux pressions extérieures imposées par la société, indépendamment des capacités d'adaptation de ce dernier. Une telle sélection favorise ainsi la conclusion qu'un autre roi n'aurait pas pu faire mieux.

Que des sélections narratives différentes puissent mener à des conclusions contradictoires concernant certains segments du passé soulève évidemment la question de savoir par quels critères

une sélection narrative peut être privilégiée à une autre. Sur le plan épistémologique, cette question revient à se demander comment les sélections narratives que nous opérons pour guider nos esprits peuvent nous permettre de présenter *le plus adéquatement* possible le passé, dans l'objectif de mieux le connaître. Mener cette réflexion exige donc, minimalement, de s'intéresser aux relations pouvant être posées entre les présentations issues de nos sélections narratives et le passé en soi.

Pour ce faire, débutons en remarquant - même au risque de formuler un truisme - que toute sélection narrative avançant un assemblage *partiel* permettant de rendre compte d'un segment du passé est, par sa nature même, intrinsèquement différente du segment du passé en question: n'étant pas une description intégrale de ce dernier, celle-ci ne peut évidemment pas être considérée comme une copie (au sens strict) de ce qui a été. En ce sens, la sélection narrative « Napoléon Bonaparte est né à Ajaccio, a perdu la bataille de Waterloo et est mort sur l'île Sainte-Hélène » n'est pas un *reflet* de la vie de Napoléon, mais plutôt un *composé d'extraits* de celle-ci : au mieux, cette sélection retransmet des *aspects* de ce qui a été, en détachant du cours des choses certains éléments plutôt que d'autres. De telles sélections offrent de la sorte des *versions simplifiées* des segments dont elles assurent la présentation, en limitant le nombre d'éléments retenus.

En historiographie - tout comme dans nos pratiques quotidiennes - le recours à de telles simplifications joue un rôle central pour notre traitement de la réalité : elles permettent de produire des présentations accessibles de ce qui a été, pour des segments du cours des choses dont la présentation *intégrale* serait trop coûteuse en temps et en effort pour pouvoir être réalisée par un esprit humain (par exemple : ma journée, mon enfance, la Révolution française, le 5^e siècle européen, la préhistoire, *etc.*). Les sélections narratives (partielles) ont ainsi pour utilité de rendre possibles des présentations de segment du cours des choses qui, autrement, ne pourraient être accomplies. En assurant des simplifications, celles-ci permettent en fait, dans de nombreux cas, de

tout simplement *pouvoir dire* quelque chose au sujet de ce qui a été, lorsque les segments visés sont trop imposants pour être pris en charge par nos esprits.

Si l'on jette un regard rapide aux segments du passé qui intéressent l'historiographie et aux organisations textuelles que celle-ci produit dans l'intention de dire quelque chose au sujet de ce qui a été, force est de constater que l'écrasante majorité de ces dernières sollicitent en vérité des sélections narratives partielles. Il suffit en effet d'ouvrir n'importe quel ouvrage avançant une histoire pour constater que tout traitement d'une période ou d'une séquence historique particulière s'opère presque toujours - voire toujours - par l'entremise d'une sélection retenant certains éléments plutôt que d'autres : à titre d'exemple, au Québec, certains manuels d'histoire destinés aux étudiants du secondaire font mention du traité de la Grande Paix de Montréal de 1701 - signé entre les colons français et 39 nations autochtones - alors que d'autres ne le font pas (Charrette et al., 2022). L'omniprésence de telles disparités au sein des ouvrages historiographiques met en évidence une caractéristique fondamentale de l'historiographie, soit que les produits de la pratique historienne ne reposent presque jamais - voire jamais - sur des sélections narratives intégrales de ce qui a été, mais plutôt, sur des sélections narratives partielles.

N'étant pas des copies (au sens strict) des segments du passé qu'elles visent, les présentations issues des sélections narratives partielles soulèvent un défi théorique important concernant le rapport que celles-ci entretiennent avec le passé³¹. Prise en soi, chaque sélection narrative ne peut en effet être envisagée comme assurant une simple transposition, dans nos esprits, du segment qu'elle sert à présenter : le simple effort de triage qu'opère celle-ci réalise déjà, à l'échelle de notre mentalisation, une reconstitution particulière qui détonne de ce que pourrait fournir une sélection narrative intégrale pour un même segment. De ce fait, toute présentation issue

³¹ Pour alléger la lecture, le terme « sélection narrative » désignera désormais uniquement des « sélections narratives partielles », et le terme « sélection narrative intégrale » sera employé lorsque nécessaire, pour marquer la distinction.

d'une sélection narrative affiche au minimum un trait différent face au passé : elle met de l'avant un composé issu de *choix* réalisés par un sujet. Poser la question des relations entre les sélections narratives et le passé en soi amène ainsi à s'interroger sur les contraintes qu'impose (ou non) le passé sur les choix que nous opérons lorsque nous produisons certaines présentations plutôt que d'autres.

À cet effet, le fait que toutes présentations de ce qui a été viennent proposer un assemblage *composé d'éléments du passé* indique, au minimum, que celles-ci restent liées au passé en un sens important : pour le dire en sollicitant la terminologie développée jusqu'à maintenant, toute sélection narrative nécessite la présence au sein du cours des choses de certains états (2.5) permettant de « rendre vrais » chacun des composants évoqués par elle (peu importe comment on comprend pour le moment « rendre vrai »³²). Dans l'exemple de « ma journée » présenté ci-haut, les deux présentations avancées requièrent en effet l'existence de certains états pouvant être décrits comme « s'être levé », « avoir écrit quelques pages pour la thèse », « avoir écouté le championnat mondial d'échecs » et « avoir mangé trois repas » pour pouvoir être considérées comme des simplifications recevables de ce qui a été. Inversement, une présentation de ma journée qui inclurait exclusivement des composantes ne figurant pas au sein du cours des choses serait incontestablement une présentation irrecevable de ce qui a été (ex. : « J'ai lévité et j'ai conquis la galaxie»), et une présentation qui intégrerait une composante absente du cours des choses (ex. : « Je me suis levé et j'ai conquis la galaxie ») serait pour sa part « moins recevable » qu'une autre où ce n'est pas le cas (ex. : « Je me suis levé et j'ai mangé trois repas »)³³. En ce sens, les choix que nous

³² Pour le moment, gardons seulement en tête qu'« être rendu vrai par ce qui a été » doit ici être compris indépendamment du fait, pour un sujet, de savoir si les conditions de vérité d'un énoncé qu'il émet sont satisfaites ou non. En ce sens, l'énoncé « Éléonore Janson a mangé ce matin » peut être rendu vrai par ce qui a été indépendamment du fait pour moi de savoir si cet énoncé est vrai ou non.

³³ Si l'on comprend « Je me suis levé ce matin et j'ai conquis la galaxie » comme une proposition complexe composée d'un connecteur logique de conjonction (« et ») et deux propositions atomiques (« je me suis levé ce matin » / « j'ai conquis la galaxie »), cette présentation ne devrait pas être dite seulement « moins recevable » que la seconde : elle

opérons lorsque nous réalisons une sélection narrative sont contraints par le passé au moins en ce qui concerne la vérité des composantes retenues.

Sur ce dernier point, il est en fait généralement admis en philosophie de l'histoiregraphie, même chez les tenants du narrativisme radical, qu'au niveau des composantes retenues pour avancer nos présentations du passé, le passé est *nécessaire* pour déterminer ce qui peut être avancé ou non à son sujet : à titre d'exemple, chez Ankersmit, le problème des narratifs est plutôt un problème *transcriptionnel*, à savoir comment nous pouvons rendre compte du passé, en l'absence de règle de transcription (1983, p. 81); chez Gallie, les narratifs sont automatiquement recevables du moment où ils sont composés d'éléments véridiques (Gallie 1984, p. 124). L'enjeu des sélections narratives ne porte en ce sens pas sur des présentations comprenant des erreurs ou des composantes qui pourraient être corrigées : lorsque les narrativistes radicaux défendent que l'histoiregraphie est « un genre littéraire » ou « une forme de fiction » (White 1978, p. 82; voir aussi 1973, p. 2), leur point n'est pas que les organisations textuelles peuvent dire *absolument ce qu'elles veulent* au sujet du passé, mais plutôt que, du moment où une présentation s'appuie sur des composants « rendus vrais » par ce qui a été (ou du moins, pour lesquels nous avons de bonnes raisons de croire qu'ils sont rendus vrais, **chapitre #6**), le problème de savoir quelles sélections narratives doivent être réalisées ne peut être résolu en ayant recours seulement au passé en soi, et ce, même si nous avions un accès intégral à celui-ci. Pour le dire autrement, l'enjeu des sélections narratives est de déterminer si, du moment où les conditions de vérité des composantes d'une présentation sont *toutes* satisfaites par des états passés, celle-ci devient automatiquement *égale* à

serait tout simplement fausse, en raison de la vérificationnalité. Toutefois, dans nos pratiques quotidiennes, nous ne sommes pas portés à considérer comme « fausse » une présentation qui inclurait, par exemple, plusieurs éléments vrais et un mensonge : nous dirions plutôt que celle-ci est « partiellement vraie ». Dans tous les cas, même en considérant « Je me suis levé ce matin et j'ai conquis la galaxie » comme fausse, il reste juste de dire que cette présentation est « moins recevable » que la seconde, qui est pour sa part « vraie ». L'expression « moins recevable » est donc retenue du fait qu'elle peut s'appliquer autant à l'évaluation logique (plus stricte) qu'à l'évaluation ordinaire (plus souple) de l'énoncé en question.

d'autres présentations où ces mêmes conditions sont remplies. Deux présentations seraient ainsi *également recevables* du moment où elles seraient égales en termes de vérité des composantes.

PROBLÈME : Deux présentations sont-elles également recevables du moment où elles sont égales en termes de vérité des composantes?

Face à ce problème, deux grandes approches peuvent être retracées en philosophie de l'histoiregraphie, pour ceux et celles désirant soutenir qu'il existe une *relation de contrainte forte* entre nos sélections narratives et le passé³⁴. La première, pouvant être trouvée chez des auteurs comme Mandelbaum (1938; 1967), consiste à envisager ce problème comme un enjeu d'exhaustivité des descriptions : au même titre qu'une description d'un phénomène peut être plus complète qu'une autre, en attrapant plus de dimensions de celui-ci (ex. : « il pleut des averses » est une description plus complète qu'« il pleut »), une sélection narrative qui inclurait plus de composants « rendus vrais » par ce qui a été serait par défaut meilleure qu'une sélection qui en inclurait moins. Le passé pourrait en ce sens toujours être considéré comme une base de confrontation pour nos sélections narratives, non pas seulement pour « rendre vraie » chacune des composantes de nos présentations, mais aussi pour évaluer les assemblages *généraux* que nous produisons lorsque nous tentons d'affirmer quelque chose à son sujet. Pour le dire d'une manière

³⁴ J'utiliserai désormais l'expression *relation forte* pour désigner des contraintes que le passé pourrait imposer non pas seulement sur les *composantes* de nos présentations, mais aussi sur nos présentations comprises comme *assemblages* issus de ces composantes. Lorsque l'expression sera utilisée, il sera toujours pris pour acquis la relation minimale, exposée plus haut, concernant le fait que le passé est à tout le moins nécessaire pour rendre vraies les composantes de nos présentations; pour contraster avec l'idée d'une relation forte, cette relation peut être considérée comme faible, non pas au sens où le passé est *faiblement* nécessaire pour la vérité des composantes, mais plutôt au sens où admettre ce lien de nécessité est une position faible concernant les contraintes qu'exerce le passé sur nos présentations. Que cette position soit faible s'observe dans le fait qu'elle peut être soutenue même par des narrativistes radicaux, comme montré ci-haut. En ce sens, ceux qui ne désirent pas soutenir une relation de contrainte forte entre le passé et nos présentations vont généralement s'en remettre à des critères éthiques et esthétiques, contextuels ou non, pour départager les présentations du passé devant être favorisées aux autres, plutôt qu'au passé en soi. Ceux qui acceptent la relation forte considèrent plutôt que nos présentations peuvent être discriminées selon leur capacité, comme assemblage, à *mieux* présenter le passé que d'autres.

simple, un assemblage plus complet serait par sa nature même « plus vrai » qu'un assemblage qui l'est moins.

Face à des exemples comme « ma journée », introduit ci-haut, une telle idée peut sembler à première vue comme convaincante : en effet, une présentation de ma journée telle que « Je me suis levé et j'ai mangé trois repas » apparaît intuitivement comme présentant *moins adéquatement* le passé qu'une réponse plus complète, telle que « Je me suis levé, j'ai écrit quelques pages pour la thèse, puis j'ai écouté le championnat mondial d'échecs en après-midi ». Dans l'exercice des différents choix pouvant être produits pour présenter « ma journée », le passé en soi pourrait en ce sens être considéré comme imposant une contrainte d'exhaustivité pour l'évaluation de nos sélections narratives : une sélection qui approximerait le plus possible une *sélection narrative intégrale* se rapprocherait davantage de ce qui a été, et donc, assurerait une meilleure présentation du passé, en guidant notre esprit vers une meilleure représentation/description de la réalité. En se dotant de meilleures représentations/descriptions de la réalité, les conclusions que nous pourrions soumettre concernant le passé pourraient du même coup être plus justifiées : alors que la présentation partielle « Je me suis levé et j'ai mangé trois repas » encourage la conclusion que ma journée a été improductive, « Je me suis levé, j'ai écrit quelques pages pour la thèse, puis j'ai écouté le championnat mondial d'échecs en après-midi », plus exhaustive, ne le permet pas. Suivant Mandelbaum, le mandat des historiens serait en ce sens de constituer, par un effort conjoint et cumulé, les sélections narratives les plus exhaustives qui soient, et ce, pour chaque segment du passé.

Bien que cette piste de réponse (et la conception du travail historiographique qui en découle) ne soit pas complètement infondée, une telle réponse ne s'applique en réalité qu'à un nombre restreint de sélections narratives, pour un type *spécifique* de segments du passé : pour reprendre la terminologie développée dans les présents travaux, la position « exhaustiviste » à la

Mandelbaum s'applique en fait seulement à des segments du passé pouvant être réduits à une somme précise de secteurs (*i.e.* une région), et ce, pour un moment étendu bien délimité (voir **2.2** et **2.5**). L'exemple de « ma journée », utilisé ci-haut, sollicite un segment de ce type : en effet, ce que sert à désigner « ma journée » comprend des secteurs précis (ceux où figure ce que l'on désigne comme « moi »), et ce, pour tous les moments situés entre des événements clairement délimitables (objectivement ou subjectivement, **2.3** et **2.4**), soit ce que l'on nomme « mon réveil » et « mon coucher ». De ce fait, l'idée qu'il soit possible, ne serait-ce qu'en principe, de produire une sélection narrative intégrale pour « ma journée » apparaît naturellement légitime : puisque la somme de secteurs concernés par « ma journée » est fermée et quantifiable, ce segment du passé peut faire l'objet d'une présentation qui couvrirait tous ses éléments, si l'on y consacrait le temps et l'effort nécessaire. Approximer cette sélection narrative intégrale nous ferait cheminer vers de meilleures représentations/descriptions de ma journée, autorisant du même coup de meilleures conclusions sur celle-ci. Or, le fait de renvoyer à des segments du passé fermé, contenant un nombre déterminé de secteurs, n'est généralement pas une caractéristique des sélections narratives que l'on peut trouver en historiographie, ce qui vient en bonne partie affaiblir l'utilité de la position « exhaustiviste » à la Mandelbaum, hors de certains cas précis.

En effet, en historiographie, les sélections narratives que produisent les historiens ne concernent généralement pas des moments étendus pouvant être aussi facilement bornés que « ma journée » ni des sommes prédéterminées de secteurs. Un exemple simple de ce point est celui des histoires nationales : contrairement à « ma journée », où se trouve par défaut inclus tous les secteurs occupés par ce que l'on nomme « moi », les secteurs et les moments concernés par « l'histoire nationale du Québec » ne semblent pas pouvoir être déterminés de manière aussi tranchée, sans recourir à certains critères préalablement établis par la ou les personnes menant la présentation. De manière évidente, tout ce qui a eu lieu sur le territoire actuel du Québec ne semble pas pouvoir être

légitimement considéré comme faisant partie de son histoire nationale (*ex.* : Martin mangeant un croissant le 22 janvier 2019); inversement, certains événements qui ont eu lieu dans d'autres espaces semblent légitimement pouvoir y figurer (*ex.* : la décision de Louis XIV de conserver les Antilles françaises plutôt que la Nouvelle-France suite à la Guerre de Sept Ans). Dans plusieurs cas, la détermination même de savoir si un élément fait ou non partie de l'histoire nationale du Québec est tout sauf évidente : à titre d'exemple, le secteur occupé par la première femme ayant accompli une chirurgie sur le territoire québécois fait-il partie, ou non, de l'histoire nationale du Québec? Le départ de l'équipe des Expos de Montréal? La traversée du détroit de Béring par les premiers peuples migrants? Les événements climatiques qui ont encouragé ces migrations? L'extinction de certaines espèces animales sur le territoire québécois? *etc.* Ici, contrairement au cas de « ma journée », l'enjeu de la sélection narrative ne peut pas être résolu seulement en visant des présentations *plus complètes* de ce qui a été : puisque la somme des secteurs concernés n'est pas, comme dans le cas de « ma journée », fermée et immédiatement identifiable, la détermination d'une sélection narrative présentant *plus adéquatement* « l'histoire nationale du Québec » qu'une autre ne semble pas reposer sur l'exhaustivité de chacune des sélections pouvant être produites³⁵.

Ce que met de l'avant l'exemple des histoires nationales - et les limites qu'il soulève pour la solution exhaustiviste - est en vérité une dimension extrêmement importante des sélections narratives et des narratifs en général : elle montre que la détermination des secteurs concernés par une présentation historiographique peut être dépendante en un sens fort des représentations mêmes

³⁵ Un constat similaire peut être réalisé même pour des segments du passé qui sont très faciles à borner. Par exemple, l'*« ère victorienne »*, qui débute et se termine aux mêmes moments que le début et la fin du règne de la reine Victoria (1837-1901), renvoie à une période facile à identifier; toutefois, les secteurs du passé composant « l'ère victorienne » ne sont pas, contrairement à l'exemple de « ma journée », immédiatement identifiables, et ne forment pas une somme fermée de secteurs : ils ne sont pas tous les secteurs occupés par la reine ni tous les secteurs situés sur le territoire britannique. Une *certaine manière* de comprendre ce à quoi renvoie « l'ère victorienne » est en ce sens nécessaire pour déterminer les secteurs qui devraient composer une sélection narrative intégrale permettant de présenter parfaitement celle-ci.

que nous nous faisons de la réalité. En ce sens, la détermination (par nous) des secteurs qui devraient être abordés par une sélection narrative intégrale de « l'histoire nationale du Québec » dépend essentiellement de notre manière de comprendre ce qui, au sein du passé, est ou non « national », tout comme ce qui, au sein du passé, concerne ou non « le Québec » : deux personnes qui posséderaient des représentations différentes ne pourraient tout simplement pas s'entendre sur quels seraient (même hypothétiquement) les contenus devant figurer au sein d'une sélection narrative intégrale de « l'histoire nationale du Québec ».

Cette relation entre nos représentations et les contenus que nous jugeons comme devant figurer au sein d'une sélection narrative intégrale peut en fait être constatée pour presque tous les segments du passé présentés par l'historiographie, même pour des segments dont les secteurs nous semblent à première vue faciles à délimiter : à titre d'exemple, déterminer si l'élection d'Hitler (1933) doit ou non figurer dans une présentation qui serait exhaustive de la Deuxième Guerre mondiale (1934-1945) dépend essentiellement de si l'on comprend la Deuxième Guerre mondiale comme incluant ou non des éléments précédents les déclarations de guerre; même chose pour déterminer si l'arrestation des Templiers devrait figurer au sein d'une présentation exhaustive de la Renaissance, ou encore si les funérailles de l'artiste Vladimir Vyssotki en URSS en 1980 devraient être incluses ou non dans une sélection narrative intégrale de la Guerre froide. Dans tous les cas, notre compréhension de ce que sont la Deuxième Guerre mondiale, la Renaissance et la Guerre froide vient prédéterminer la conception même que nous pouvons nous faire de ce qui constituerait une présentation exhaustive de ces dernières³⁶. La solution exhaustiviste rencontre en

³⁶ Cette dépendance envers nos représentations pour déterminer les contenus d'une présentation exhaustive peut même être trouvée pour des segments du passé absolument banals, comme « la vie de Napoléon ». En effet, nous pourrions être portés à considérer que les secteurs concernés sont ceux où figure « Napoléon », entre le moment de sa naissance et celui de sa mort. Pourtant, il est possible légitimement de se demander si la présentation, par exemple, de la mort de tel et tel soldat lors de la bataille de Waterloo devrait ou non figurer dans une présentation exhaustive de la vie de Napoléon, si l'on considère, par exemple, que ces morts sont nécessaires pour présenter exhaustivement sa défaite. Encore une fois, une évaluation doit être produite selon notre compréhension de quels éléments font partie de la vie

ce sens un problème formel : pour déterminer, par exemple, si une présentation de la Renaissance est plus complète qu'une autre, un tenant de la position exhaustiviste doit pouvoir déterminer face à quelle sélection intégrale de référence ces présentations doivent être comparées; or, il apparaît ici que la détermination de ces sélections intégrales de référence dépend dans la majorité des cas de représentations qui peuvent être différentes d'une personne à une autre. Conclusion : deux personnes possédant une représentation différente de ce qu'est la Renaissance pourraient chacune considérer, face à deux sélections narratives (partielles), que l'une est plus complète que l'autre, sans toutefois s'entendre sur laquelle l'est, puisque chacun solliciterait comme point de référence une sélection narrative intégrale qui serait au final distincte de celle de l'autre.

Sur ce point, il est important de noter que l'historiographie elle-même avance des représentations différentes pour des entités comme la Renaissance, et donc, que l'appel aux experts n'est pas d'une grande utilité pour déterminer quelles devraient être nos sélections narratives intégrales de référence pour juger toute sélection narrative partielle : à titre d'exemple, la Renaissance est chez Delumeau une période de convergence dans les avancées techniques (1993); chez Burckhardt, un recentrement de l'être humain dans les perspectives sur l'univers (2012); chez Michelet, une revalorisation des savoirs de l'Antiquité (2012), *etc.* Ainsi, même en recourant aux travaux des spécialistes, deux personnes pourraient aboutir à comprendre la Renaissance de manière différente, annulant ainsi l'utilité pour elles de déterminer quelle sélection narrative intégrale pourrait réellement servir de base de référence pour mener leur évaluation : pour ceux qui suivraient la représentation de Delumeau, une sélection narrative intégrale de la Renaissance devrait inclure tous les secteurs liés au développement de nouveaux appareils balistiques (comme les améliorations apportées au canon), alors que la sélection de cet élément du passé serait tout

d'une personne - or, une telle évaluation s'appuie sur notre compréhension de ce qu'est « une vie », et donc, sur une certaine représentation de la réalité.

simplement hors propos pour ceux qui suivraient les représentations de Burckhardt et de Michelet.

Déterminer quelle est la *bonne* représentation de ce qu'est la Renaissance, sur la base d'une standardisation qui existerait parmi les experts, est de ce fait impossible : la consultation de l'historiographie ne fait en réalité que reconduire le problème plutôt que le solutionner³⁷.

Comme alternative à la solution exhaustiviste, une deuxième approche peut être trouvée en philosophie de l'historiographie pour tenter de conserver le passé comme base de confrontation de nos assemblages, en acceptant toutefois l'idée que nos représentations interviennent inévitablement dans l'évaluation de nos sélections narratives. Cette approche transparaît notamment dans le traitement qu'Aviezer Tucker fait de notions comme la Renaissance (Tucker 2004, p. 138) : elle consiste à considérer que l'évaluation d'une présentation de la Renaissance ne peut être menée que lorsque les évaluateurs partagent une même représentation de celle-ci. En ce sens, deux historiens pourraient s'entendre à savoir si une présentation de la Renaissance est meilleure qu'une autre seulement si, dès le départ, ceux-ci comprennent la Renaissance de la même façon : par exemple, deux historiens qui s'entendraient pour étudier la Renaissance comme une convergence de développements techniques, à la Delumeau, pourraient rapidement s'entendre sur la qualité des sélections narratives produites à cet effet. Intégrer davantage d'éléments liés au développement des techniques de peinture, par exemple, viendrait certainement enrichir une présentation de la Renaissance sous une telle représentation. De ce point, le passé jouerait un rôle de contrainte *de*

³⁷ Pour éviter que le lecteur interprète mal ce que je veux dire ici, le point dans ce paragraphe n'est pas que les représentations de la Renaissance de Delumeau, Burckhardt et Michelet sont incompatibles et donc, qu'il faudrait forcément en retenir une plutôt qu'une autre. De manière évidente, chaque représentation vise des aspects différents du passé (comme nous le présenterons plus loin, chapitre #5). L'impression de conflit naît seulement du fait que chacun utilise le même terme (soit « Renaissance ») pour nommer ce qu'il désire présenter du passé. Il suffirait en ce sens que Delumeau nomme ce qu'il présente « l'ère des prototypes » pour que vienne se dissoudre le sentiment initial que « sa » Renaissance entre en conflit avec celle des autres. Mon point est seulement que le recours à l'historiographie n'est pas suffisant pour déterminer comment un individu *devrait* se représenter *la Renaissance*, puisque celle-ci ne fait pas l'objet d'une représentation standardisée chez les experts.

pertinence face à nos assemblages, du moment où il y aurait une mise en commun des représentations concernant les segments du passé à étudier.

Bien que cette position ait, comme la position exhaustiviste, certains intérêts, celle-ci engendre toutefois des problèmes importants qui invitent à la questionner. L'un des problèmes notables de la position « consensualiste » est que, dans plusieurs cas, l'évaluation de la qualité d'une présentation en historiographie semble en fait précisément porter sur la contestation d'une certaine représentation de ce qui a été (*i.e.* d'une certaine manière de comprendre quelque chose du passé). Ainsi, en exigeant que les représentations soient partagées dès le départ pour pouvoir évaluer la qualité d'une sélection narrative, l'approche consensualiste vient en fait éliminer d'emblée la possibilité d'utiliser une présentation pour contester la représentation de quelqu'un d'autre : à titre d'exemple, une présentation *alternative* de la Renaissance, comme le « Long Moyen Âge » de Le Goff (2004), pourrait servir à supporter comme conclusion que nous devrions nous représenter la Renaissance *d'une autre manière* que Delumeau, Burckhardt ou Michelet³⁸.

Un autre exemple révélateur sur ce point est celui de la querelle Élias/Duerr, entourant le processus de civilisation (Élias 1939, 1975; Duerr 1990). Dans *La civilisation des mœurs* (1939) et *La dynamique de l'Occident* (1975), Norbert Élias avance l'idée que la civilisation occidentale, depuis la fin du Moyen Âge, connaît un processus de très longue durée amenant les individus à progressivement intérioriser les contraintes liées à la régulation de leurs pulsions, sous l'effet de l'apparition des sociétés de cours (favorisant le développement d'étiquettes formelles), mais aussi de l'instauration progressive d'un monopole de la violence par les États et de l'accroissement des

³⁸ Ce que tente de faire valoir Le Goff par sa présentation du Long Moyen Âge est que, pour les paysans, soit la grande majorité de la population européenne, aucun renouveau ne s'est fait ressentir avant l'apparition du tracteur au 19^e siècle, malgré les avancées techniques et culturelles qualifiant ce que les historiens nomment la Renaissance. La présentation de Le Goff vient en ce sens attaquer l'idée d'une rupture historique qu'encouragent les représentations des partisans de la Renaissance.

chaînes d’interdépendances qu’engendre la montée du capitalisme. Pour montrer ce développement de l’intériorisation des mécanismes d’autocontrôle, Elias sélectionne un nombre important d’aspects du passé (les pratiques encouragées par la littérature normative, certaines représentations artistiques où apparaît la pudeur, *etc.*) lui permettant d’avancer une certaine présentation de ce qui a été, montrant comment de plus en plus de sphères de la vie sont régularisées par des règles formelles servant à contrer les réactions impulsives. Cette présentation sert en ce sens de relais pour une représentation d’un segment du passé, qu’Élias nomme le « Processus de civilisation ».

Face aux travaux d’Élias, l’anthropologue Hans-Peter Duerr oppose pour sa part, notamment dans *Nudité et pudeur : le mythe du processus de civilisation* (1990), une autre présentation de ce qui a été, se concentrant pour sa part sur un ensemble très documenté d’autres aspects du passé, montrant plutôt l’absence de pudeur, la persistance de la violence, l’expression de pulsions débridées dans plusieurs contextes sociaux, et ce, pour un même segment du cours des choses. La présentation de Duerr tente de la sorte de mettre en évidence qu’il existe, pour la même période que celle étudiée par Élias, un conflit constant en Occident entre l’expression des pulsions et les normes sociales, sans processus réel d’intériorisation des contraintes. Or, dans un tel cas, la présentation de Duerr ne fait pas simplement rivaliser avec celle d’Élias pour présenter plus adéquatement ce qu’est le « Processus de civilisation » : elle conteste la représentation même d’Élias de ce qui a été, et ce, en s’attaquant directement à la sélection narrative qu’opère ce dernier pour mener sa présentation. Plus exactement encore, la présentation de Duerr *tente d’intégrer de nouveaux composants dans la sélection narrative d’Élias*, dans l’objectif de venir modifier les conclusions pouvant être tirées à partir d’elles. Sur ce point, il serait tout simplement contre-intuitif d’exiger, pour mesurer si la sélection narrative de Duerr est meilleure que celle d’Élias, que ces deux présentations soient confrontées sur la base d’une représentation partagée. À ce niveau, la position consensualiste, dans sa forme actuelle, vient autoriser la tenue de certains débats (ex. : sur

des sélections narratives dans le cadre de la Renaissance à la Delumeau), mais en empêche d'autres qui semblent pourtant correspondre à nos attentes normales concernant le travail des historiens (ex. : déterminer s'il y a eu ou non un Processus de Civilisation).

Un autre problème de la position consensualiste (complémentaire au premier) que met en évidence la querelle Élias/Duerr est qu'en employant les représentations comme base pour déterminer quels aspects du passé devraient être inclus ou non dans une présentation, celle-ci autorise en fait à rejeter la contestation de Duerr pour la seule raison que tous les aspects du passé qu'elle retient *ne concernent en fait pas* le processus de civilisation tel que compris par Élias. La manœuvre de Duerr est en effet valable seulement si nous acceptons d'intégrer dans la sélection narrative d'Élias tous les cas que Duerr retrace (ceux de manque de pudeur, d'absence de contrôle des pulsions, *etc.*). Or, en donnant primauté aux représentations, cette intégration pourrait simplement être refusée sur la base que la compréhension qu'Élias se fait du processus de civilisation vise seulement les aspects que celui-ci retient (manuels de savoir-vivre, peintures, *etc.*), et non pas les éléments présentés par Duerr. Une telle manœuvre pose un nouveau problème intuitif : dans l'objectif de mieux connaître le passé, il ne nous semble pas possible d'empêcher un débat sur la base de comment nous nous représentons ce qui a été. Ce problème intuitif découle en fait d'un problème formel de la position consensualiste : en tentant d'utiliser le passé comme base de confrontation pour nos assemblages, celle-ci aboutit finalement à donner à nos représentations plus qu'au passé le pouvoir de déterminer si une sélection narrative est adéquate ou non.

Pour pouvoir traiter ici le problème de l'évaluation des sélections narratives sans recourir aux positions exhaustiviste et consensualiste, mais sans céder non plus au narrativisme radical, plusieurs autres éléments doivent encore être intégrés, repoussant à plus tard les propositions pouvant être faites pour éliminer certaines dimensions de celui-ci (chapitre #7). Le traitement fait jusqu'à maintenant des sélections narratives suffit du moins à montrer quel type de défi ces

dernières posent pour ceux qui désireraient réintégrer les débats historiographiques sur les sélections narratives dans le domaine de l'empirie : en effet, si nous ne sommes pas capables de déterminer comment le passé peut jouer un rôle de contrainte sur nos présentations du passé, comprises comme assemblages d'éléments sélectionnés, alors la question même de savoir comment nous pouvons utiliser les données historiques pour argumenter sur celles-ci devient en bonne partie superflue. En vérité, reconnaître que l'évaluation de nos sélections narratives dépend de nos représentations ouvre précisément aux types de conclusion pouvant être trouvés dans les approches narrativistes radicales qui sont ici contestées : le tout autorise à penser que lorsque vient pour nous le moment de déterminer quels aspects devraient être retenus ou non pour faire une présentation du passé, tous les facteurs influençant nos représentations (que ce soit nos biais cognitifs, notre habitus, notre milieu culturel, notre contexte social, notre position temporelle, *etc.*) sont en dernière instance les facteurs déterminants pour nos évaluations. Une telle conclusion encourage évidemment l'idée qu'une personne possédant d'autres influences serait tout aussi légitime que nous d'avancer d'autres sélections narratives pour présenter le passé, pourvu que tous les composants sélectionnés soient « rendus vrais » par ce dernier (comme expliqué ci-haut). Le travail historiographique serait en ce sens un effort constant de lutte et d'ajustements entre différentes perspectives, sans que le passé ne puisse servir de base de confrontation réelle pour discriminer les options disponibles.

PROBLÈME: Dans quelle mesure nos représentations déterminent-elles quels contenus devraient figurer dans nos sélections narratives?

3.4 Structurations narratives

Au problème des sélections narratives s'ajoutent d'autres problèmes tous aussi importants pour la philosophie de l'historiographie, liés toutefois à d'autres dimensions des narratifs, soit à la

structuration et au traitement. Ces problèmes sont d'autant plus importants qu'ils peuvent s'appliquer même à des situations où deux personnes constitueraient leurs présentations du passé à partir d'une même sélection narrative : en ce sens, même dans le scénario - somme toute très peu rencontré en historiographie - où le problème des sélections narratives serait évincé par l'utilisation des *mêmes* contenus du passé sous une représentation commune, ces présentations pourraient tout de même supporter des mentalisations différentes de ce qui a été, en structurant et en traitant ces contenus différemment. Ainsi, même dans une situation idéale où tous les états du passé nous seraient connus, différentes présentations de ceux-ci pourraient malgré tout toujours être avancées : la manière de penser *les relations* entre ces contenus et de les présenter *sous une certaine forme* pourrait en soi introduire des différences fondamentales entre les produits de notre mentalisation et le passé en soi.

Alors que la sélection narrative porte sur le choix des contenus retenus pour bâtir une présentation du passé, la structuration et le traitement concernent pour leur part l'*agencement* et l'*articulation* de ces contenus au sein de nos présentations. Les structurations et les traitements narratifs remplissent de ce fait un rôle différent pour nos organisations textuelles que celui des sélections narratives : ils concernent *la forme* que prennent nos présentations, plutôt que les matériaux employés pour les construire. Or, puisque nos présentations exercent une influence sur notre manière de comprendre le passé (*i.e.* sur nos représentations; **direction d'influences, 1.6**), considérer les dimensions narratives qui interviennent dans leurs choix de forme est évidemment primordial pour mesurer comment notre mentalisation peut ou non prendre certaines distances face au passé en soi. Cela dit, puisque la structuration et le traitement ont un impact sur la forme de nos présentations pour des raisons différentes - comme nous le montrerons ci-bas -, ces dimensions gagnent aussi à être envisagées séparément.

Par « structuration », il faut comprendre ici *une manière d'agencer des composants pour former un tout*. En ce sens, différentes structurations pourraient être possibles pour une même sélection narrative, engendrant chacune différentes présentations du passé : par exemple, une présentation positionnant les colons français et les colons anglais comme des adversaires historiques se différencierait fondamentalement, quant à sa manière d'agencer les composants retenus, à une présentation qui les considérerait comme une entité globale luttant, par exemple, contre les inclémences du climat pour la survie des colonies européennes en Amérique du Nord. Dans un tel cas, ces présentations se distingueraient du passé du fait qu'elles permettraient l'imposition de relations en partie étrangères au cours des choses, en rangeant des éléments du passé sous des idées maîtresses en raison de besoins/objectifs humains d'organisation plutôt qu'en raison du passé lui-même. Pour une même sélection narrative (même dans le cas de sélection narrative intégrale), différentes « structurations narratives » seraient de ce fait possible.

DÉFINITION # 30: Structuration narrative =_{def.} Manière d'agencer des composants pour former un tout.

Prenons à nouveau un exemple tiré du quotidien pour montrer, au minimum, comment s'opère une structuration narrative. Partons d'une sélection narrative simple, qui comprendrait trois composantes s'accordant avec le passé :

C1 : J'ai manqué l'anniversaire de ma nièce.

C2 : J'ai reçu mon message d'admission à Cambridge.

C3 : J'ai pu soumettre mon épreuve corrigée pour mon article sur
la désuétude

Partant de cette même sélection narrative, deux structurations différentes pourraient être pensées. Une première structuration narrative serait d'opposer les succès académiques aux

manquements familiaux, en plaçant C1 en opposition avec C2 et C3. Une autre structuration serait de présenter C1, C2 et C3 comme des composantes indépendantes de la sélection narrative, sans établir de relation particulière entre elles. Organisée textuellement, chaque structuration pourrait ainsi prendre les formes suivantes :

Structuration #1 :

J'ai reçu mon message d'admission à Cambridge et j'ai pu soumettre mon épreuve corrigée pour mon article sur la désuétude. J'ai toutefois manqué l'anniversaire de ma nièce.

Structuration #2 :

Aujourd'hui, j'ai reçu mon message d'admission à Cambridge, manqué l'anniversaire de ma nièce et j'ai pu soumettre mon épreuve corrigée pour mon article sur la désuétude.

Ici, tout comme pour les sélections narratives, différentes structurations peuvent venir favoriser des compréhensions différentes, et ce, en s'appuyant sur des choix qui semblent au moins *en partie* autonomes de ce qui a été : en effet, rien dans les états pouvant rendre vrais C1-C2-C3 (peu importe comment on conçoit ceux-ci) ne semble pouvoir déterminer que ces contenus du passé devraient être agencés d'une manière ou d'une autre. Or, selon la structuration retenue, différentes conclusions peuvent, tout comme pour les sélections narratives, être produites : le simple fait de mettre en opposition C1 et C2-C3 encourage, par exemple, la conclusion que mon investissement dans le travail est en partie responsable pour mes manquements familiaux, ce qui n'est pas le cas dans la structuration #2.

Figure #18 : Structuration narrative

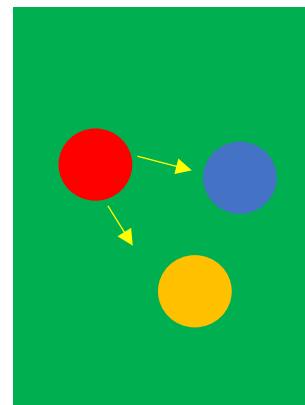


Légende :

Vert = Structuration narrative

→ = Type de relations posées entre les composantes

Le tout change selon les relations posées entre les composantes



En historiographie, de telles structurations assurent au minimum une fonction d'*intellection*, en rassemblant des éléments épars sous des *idées maîtresses*. En ce sens, les structurations narratives jouent pour nos présentations du passé un rôle facilitateur pour nous aider à comprendre/saisir/retenir quelque chose des vastes ensembles de contenus retenus par nos sélections narratives. Un exemple clair d'une telle intellection peut être trouvé, par exemple, dans la présentation que Delumeau avance pour son *Histoire du paradis* (1992). Séparée en trois volumes, l'œuvre de Delumeau couvre un nombre colossal de contenus du passé, exploitant un corpus extrêmement riche de sources primaires permettant de retracer les différentes

représentations du paradis qu'ont pu se faire les acteurs du passé; toutefois, plutôt que de simplement s'en remettre à une présentation qui ferait, par exemple, une énumération successive de chacun de ces composants, Delumeau propose plutôt, comme structuration narrative, de rassembler celles-ci en trois grandes conceptions : les conceptions *nostalgiques* du paradis, les conceptions *terrestres* du paradis et les conceptions *anticipatrices* du paradis. Par cette manœuvre, l'historien avance ainsi une structuration narrative plaçant un ensemble imposant de contenus du passé sous *trois* idées maîtresses, réduisant considérablement les efforts d'attention et d'assimilation que susciterait, au contraire, une présentation qui aborderait individuellement ou par période chacune des conceptions particulières.

Or, tout comme pour les sélections narratives, la question de savoir quelles structurations présentent le plus adéquatement le passé amène à se questionner sur le rôle que le passé peut jouer pour contraindre celles-ci. Dans l'exemple ci-haut de Delumeau, la question peut en effet se poser à savoir si le fait de rassembler des éléments du passé sous trois idées maîtresses est uniquement un outil présentationnel (servant à organiser efficacement des contenus en vue d'une communication) ou si cette manœuvre permet en réalité de présenter plus adéquatement le passé que, par exemple, une présentation qui aborderait chaque représentation particulière du paradis selon les différents territoires de l'Europe. Or, la réponse offerte à cette question peut avoir des répercussions importantes sur notre manière générale de concevoir l'historiographie : en effet, considérer que les structurations à la Delumeau ne sont que des outils servant nos présentations, sans relation forte avec le passé, peut ouvrir à considérer ces structurations comme relatives à nos objectifs et à nos besoins communicationnels *présents*, légitimant ainsi en historiographie le recours à des structurations différentes selon des objectifs variables. À titre d'exemple, un ensemble de contenus du passé déjà bien connu par l'historiographie pourrait être restructuré en une nouvelle présentation, plaçant les nations autochtones et les Premières Nations comme protagonistes de

l'histoire nord-américaine, sur la simple base qu'une telle présentation contribue à la satisfaction de besoins sociaux actuels liés au multiculturalisme ou à la réconciliation. Pour ceux qui envisagent les structures seulement comme des outils présentationnels, cette présentation pourrait être retenue du simple fait qu'elle permet et facilite le développement de représentations plus conformes à nos visées sociales actuelles (dans le cas précédent, à la valorisation des peuples autochtones et des Premières Nations pour *nos* sociétés). Partant de ce point, l'historiographie aurait, au niveau de ses présentations, un rôle d'adaptation, voire de restructuration constante, dans l'intention de coordonner nos représentations selon nos objectifs et besoins présents³⁹.

Pour ceux et celles qui ne désirent pas céder à une telle conclusion, de nombreux défis s'imposent. En effet, considérer que nos structurations narratives sont liées en un sens fort au passé implique de déterminer, sur le plan théorique, comment le passé peut supporter de lui-même certaines structurations plutôt que d'autres ou, pour le dire autrement, selon quels critères une structuration peut présenter adéquatement ou non ce qui a été. Or, à ce niveau, rapatrier les structurations narratives dans le champ des délibérations épistémiques exige de pouvoir répondre

³⁹ Ici, l'ajustement de nos représentations selon nos besoins/objectifs communicationnels ne doit pas forcément être compris comme étant toujours de nature idéologique, contrairement à ce que peut suggérer l'exemple ci-haut de la valorisation des peuples autochtones et des Premières Nations. À titre d'exemple, le cursus d'enseignement de l'histoire au secondaire était structuré de 2008 à 2017 par « aspects » du passé, c'est-à-dire divisé en modules concentrés respectivement sur l'économie, la culture, la politique, le social, le territoire et les sciences/technologies. Les élèves retraversaient ainsi dans leur formation les mêmes périodes, mais en insistant à chaque fois sur des aspects différents. Ici, le justificatif d'une telle structuration des contenus du passé, si compris comme relatifs à nos besoins/objectifs communicationnels seuls, pourrait être simplement d'encourager les élèves à comprendre leur propre société (passée et présente) comme multidimensionnelle, les préparant ainsi à s'orienter comme citoyens face aux différents enjeux auxquels ils seront appelés, dans leur vie adulte, à prendre position. Pour ceux qui désireraient conserver une relation forte entre nos structurations et le passé, cette instrumentalisation de l'histoire à des fins de développement citoyen pourrait être contestée en défendant qu'une telle structuration présente *moins adéquatement* le passé que d'autres; pour ceux qui ne reconnaîtraient pas l'existence d'une telle relation, cette présentation, même si instrumentalisée, serait aussi acceptable qu'une autre face au passé en soi, mais peut-être plus conforme à nos besoins/objectifs communicationnels au sein d'une formation scolaire dont l'un des objectifs est de développer certaines compétences spécifiques extrahistoriographiques, comme la capacité de pouvoir mesurer les impacts d'une décision gouvernementale sur différents aspects de la société. En ce sens, se positionner à savoir si les structurations narratives sont ou non contraintes par le passé amène à concevoir l'historiographie de manières très différentes.

à au moins trois considérations pertinentes qui ont été soulevées par les travaux narrativistes dans les dernières décennies.

Une première de ces considérations concerne le fait que de nombreuses structurations narratives apparaissent comme étant *forcées* sur les contenus du passé, ce qui nourrit l'intuition que celles-ci ne peuvent pas dépendre de ce qui a été en un sens fort. En effet, alors que la présentation de l'histoire du paradis par Delumeau sous trois conceptions générales peut être considérée, sans trop de problèmes intuitifs, comme désignant des ensembles réels (quoique le tout peut être contesté, comme nous le verrons ci-bas), une structuration narrative qui établirait, par exemple, des relations entre certains contenus du passé en s'inspirant du schéma narratif traditionnel (situation initiale, élément déclencheur, péripéties, dénouement, situation finale) apparaîtrait pour sa part comme un choix relatif à la mise en récit (*storytelling*) d'un segment du passé plutôt qu'à une structure qui s'appuierait, d'une manière ou d'une autre, sur ce qui a été : à titre d'exemple, présenter la décapitation de Louis XVI et de Marie-Antoinette (1792) comme le dénouement de la Révolution française et la Terreur (1793-1794) comme la situation finale de celle-ci apparaît comme une structure *appliquée* sur ce qui a été plutôt qu'une structure *résultant* de ce qui a été; comme alternative, nous pourrions très bien concevoir la décapitation de Louis XVI et de Marie-Antoinette comme une péripétie plutôt qu'un dénouement, et la Terreur comme un dénouement plutôt qu'une situation finale, selon le type de récit (*story*) que nous voulons raconter. Dans une telle situation, l'agencement proposé à des fins d'intellection (*i.e.* pour nous aider à comprendre/saisir/retenir quelque chose des contenus retenus) peut sembler pouvoir être aggrégé à une construction littéraire, nourrissant ainsi un sentiment d'autonomie face au passé en soi.

En raison de telles structurations narratives, qui semblent dépendre de pratiques d'écritures proprement humaines plutôt que de ce qui a été, la question de savoir si nos structurations *en général* devraient être envisagées dans une perspective aprioriste s'est rapidement imposée en

philosophie de l'histoire (Foucault 1966, White 1973, Ankersmit 1983) : en effet, si les structurations que nous pouvons solliciter pour bâtir nos présentations du passé *préexistent* dans nos pratiques culturelles ou dans notre esprit (par acquisition ou de manière innée), les considérer comme un répertoire nous permettant d'aborder la réalité plutôt que comme des dimensions de celle-ci devient, pour la théorie philosophique, une avenue exploitable (à la manière des catégories de l'entendement chez Kant). Avant même de s'intéresser à un segment ou un autre du passé, l'historien apporterait ainsi avec lui certaines structurations sans lesquelles il ne pourrait tout simplement pas aborder ce qui a été : ces structurations fourniraient plutôt le cadre dans lequel *peuvent être pensés* les contenus du passé comme *composés*, et de ce fait, le passé ne pourrait pas être envisagé comme nous étant donné en lui-même de manière structurée; il apparaîtrait plutôt comme tel seulement parce que le structurer serait une condition *a priori* nécessaire à toute forme d'investigation historiographique⁴⁰.

Or, ce que font valoir les positions aprioristes concernant la structuration du passé sert généralement de base pour deux lignes de raisonnement pouvant mener au narrativisme radical. La première, identifiable chez des philosophes comme Hayden White (1973; 1978), peut se résumer de la manière suivante : s'il est impossible de penser le passé (du moins, une présentation du passé) sans recourir *a priori* à une structuration, alors le passé ne peut pas être utilisé comme contrainte pour déterminer quelles structurations devraient être employées pour le présenter - il n'y aurait pas, à proprement parler, de segments du passé déjà structurés qui attendraient passivement d'être « découverts » par les historiens pour être racontés. Suivant la formulation de White, nous

⁴⁰ Sur ce point, une réponse souvent avancée par ceux qui sont défavorables à l'approche aprioriste est que les éléments du passé peuvent être compris comme étant structurés causalement, et donc, que la découverte de leur structure pourrait être *a posteriori*. Un argument de ce type manque toutefois la cible, puisque les narrativistes (à la White) défendent précisément que faire des « récits causaux » est en soi un choix de structuration narrative que l'on fait préalablement ou non à notre étude du passé, pour fixer de quelle manière nous allons agencer les contenus de ce dernier sous nos présentations : White qualifie en ce sens un tel mode d'écriture d'un « genre » comme un autre (au sens, un genre *littéraire*), pouvant être nommé « le genre scientifique de représentation » (White 1984, p. 26).

choisirions en ce sens notre passé au même titre que nous choisissons notre futur, puisque les structures viendraient préconditionner les représentations pouvant être construites à partir de nos présentations de ce qui a été (1966, p. 122). Le choix de nos structurations narratives serait ainsi *préalable* à l'étude du passé, et non pas une *conséquence* de celui-ci.

Une deuxième ligne de raisonnement aprioriste, pouvant être trouvée dans des travaux de Foucault (1966) ou dans l'imposante littérature s'inspirant ou répondant à celui-ci (ex. Baudrillard 1977, Hacking, 1990), consiste à questionner la provenance même des structurations qui composent le répertoire par lequel nous pouvons aborder ce qui a été. À ce niveau, trois familles de réponse peuvent être pensées pour la philosophie de l'historiographie : les réponses universalistes, qui conçoivent que les opérations permettant de structurer narrativement des contenus sont fondamentales à l'esprit humain, peu importe l'époque et les cultures ; les réponses contextualistes, qui envisagent que notre répertoire est constitué par ce que nous retransmet des influences extérieures, comme notre culture, notre formation académique, notre environnement social, le pouvoir, *etc.* ; finalement, les réponses atypistes, qui défendent que les structurations émergent d'une somme de facteurs relatifs à nos parcours individuels, sans qu'il ne nous soit réellement possible de mesurer si ces structures *a priori* sont réellement partagées par d'autres. Or, si l'on souscrit aux approches contextualistes ou atypistes, le problème de l'apriorisme ne peut faire autrement que s'amplifier : non seulement nos choix de structurations narratives seraient réalisés préalablement à notre investigation, mais le répertoire au sein duquel nous pourrions opérer de tels choix serait en lui-même variable d'un individu à un autre, alimentant la conclusion que des critères extérieurs au passé en soi sont nécessaires pour mener une évaluation de toute présentation reposant sur des structurations narratives.

PROBLÈME : Apriorisme des structurations narratives

Une deuxième considération importante à prendre en compte, pour ceux qui désireraient réhabiliter l'évaluation des structurations narratives au sein d'enjeux de délibération épistémique, porte pour sa part non pas sur la nature *a priori* des structurations (quoique les deux problèmes soient cumulables), mais plutôt sur un problème de codépendance sémantique : en effet, si l'on comprend une structuration narrative comme un tout résultant de liaisons posées entre les composantes de ce tout, alors la question de savoir si ces liaisons appartiennent aux composantes ou si elles émergent du tout une fois celui-ci constitué peut se poser. À titre d'exemple, si une présentation vient structurer certains contenus du passé (C1-C2-C3) de manière à produire une certaine présentation de la Renaissance, l'enjeu pour quelqu'un qui désirerait concevoir une relation forte entre le passé et cette structuration serait dans un premier temps de déterminer si, au niveau même de notre compréhension, c'est la liaison de C1-C2-C3 qui nous permet de comprendre ce qu'est la Renaissance, ou si c'est notre compréhension de ce qu'est la Renaissance qui nous permet de comprendre les liaisons pouvant être posées entre C1-C2-C3. En effet, prises en elles-mêmes, les composantes d'une structuration narrative ne semblent généralement rien suggérer concernant les liaisons qui devraient être établies entre elles pour former un tout : à titre d'exemple, la production d'un tableau de Carpaccio, les pratiques vestimentaires de Laurent de Médicis et l'écriture du premier manuel d'étiquette en Italie par Baldassare Castiglione ne nous indiquent pas, lorsque considérées individuellement, que celles-ci devraient être rassemblées sous une structuration narrative; il semble plutôt que c'est parce que nous avons une certaine représentation de la Renaissance (ici, l'idée d'un recentrement de l'homme dans les considérations sur l'univers) que ces composants apparaissent comme pouvant être agencés d'une certaine manière. Inversement, une telle présentation de la Renaissance ne peut pas non plus faire complètement sens si des contenus ne sont pas initialement considérés comme pouvant être liés d'eux-mêmes d'une certaine façon : sans le potentiel de telles liaisons, nous pourrions tout simplement nous demander

pourquoi nous devrions, en première instance, rassembler ces contenus en un tout. Pour le dire autrement, comme agencement, les structurations narratives soulèvent une question fondamentale pour la philosophie de l'historiographie, à savoir si nos manières d'agencer des contenus du passé s'appuient sur autre chose qu'elles-mêmes : en effet, s'il faut former un tout pour montrer qu'il existe des relations entre des composantes qui semblent à première vue complètement étrangères les unes aux autres, mais qu'il faut simultanément réunir ces composantes selon certaines relations pour comprendre qu'il y a un tout, il semble alors que nos structurations narratives soient ni plus ni moins autosuffisantes à elles-mêmes. Dit simplement, des contenus seraient des composantes liées sous une structuration simplement parce qu'ils seraient envisagés comme tels⁴¹.

Cette ambiguïté concernant d'où proviennent les relations posées entre les composantes formant un tout est généralement rattachée, en philosophie de l'historiographie, à une forme particulière d'holisme : elle amène la question de savoir si, en réalité, pratiquement tous les aspects du passé peuvent être structurés en des touts, du moment que l'on décide de poser des relations entre ceux-ci. En ce sens, le fait d'être une composante d'un tout au sein d'une structuration narrative serait, pour reprendre une formule controversée d'Ankersmit (1983, p. 127; 1988, p. 220; 1995, p. 225-226), une vérité *analytique* : au même titre qu'un énoncé peut être vrai s'il s'accorde à une définition stipulative (*ex.* : si on définit de manière stipulative la « guerre » comme une sorte de conflit, dire que « la guerre est une sorte de conflit » est une vérité analytique), le fait pour une

⁴¹ Pour prendre un exemple simple tiré du quotidien, imaginons qu'une personne rassemble sous une présentation deux contenus, soit le fait qu'elle ait mangé à son restaurant préféré et qu'elle ait par la suite eu un accident de voiture. À ce moment, la personne choisit comme structuration narrative de présenter l'accident de voiture comme un aboutissement tragique d'une soirée qui, initialement, avait toutes les conditions pour être un moment mémorable. Or, ici, la relation « d'aboutissement tragique » est ce qui permet de lier les deux contenus (souper/accident). Toutefois, rien dans le souper, ni dans l'accident, ne semble fournir de lui-même une telle liaison, ni même inviter à ce que ces deux éléments soient rassemblés pour former un tout. Toutefois, penser ce tout sans considérer que le souper ou l'accident sont dans une relation d'aboutissement tragique ne semble pas non plus possible. Il apparaît donc que c'est le simple fait d'avoir posé cette relation qui explique à la fois la présence de ces composantes au sein de la présentation, et le tout qu'elles viennent former.

composante de faire partie d'un tout serait analytiquement vrai du moment où l'on stipule que c'est le cas ; ainsi, la production d'une peinture de Carpaccio serait une composante de notre structuration narrative « Renaissance » simplement parce que nous choisissons de la mettre dans une certaine relation avec d'autres contenus du passé, et non pas parce que le passé lui-même nous donnerait de bonnes raisons de poser de telles relations. En d'autres mots, les relations permettant les agencements caractéristiques de nos structurations narratives ne seraient ni déterminées par les contenus du passé en soi, ni par les touts qu'elles permettent de former, mais bien par des choix qui seraient similaires à des définitions stipulatives.

PROBLÈME : Relation partie-tout dans nos structurations narratives

Finalement, une troisième considération, découlant d'une combinaison de l'apriorisme et de l'holisme avancés pour les problèmes précédents, doit aussi être prise en charge par ceux qui désireraient rapporter la délibération sur les structurations narratives au sein des délibérations épistémiques : elle consiste à poser la question de savoir si deux présentations qui n'exploitent pas une même sélection narrative peuvent ultimement former des structurations narratives pouvant être comparées. En effet, si notre compréhension des touts résultant des structurations narratives dépend des relations qui sont posées entre nos composantes, alors le fait de modifier une ou plusieurs composantes devrait techniquement mener, sur le plan du tout, à certaines modifications. Par exemple, si nous comprenons la Renaissance comme un recentrement de l'être humain au sein des considérations de l'univers, en comprenant ce recentrement d'abord par l'entremise de la production de certains tableaux et de certaines relations posées entre ceux-ci, et que nous intégrerons par la suite de nouvelles composantes, par exemple l'apparition des manuels d'étiquette, la question peut être alors soulevée à savoir si le tout « Renaissance » qui résulte de ce second agencement est véritablement le même ou s'il n'est pas, au final, un nouveau tout. En

d'autres termes, même si de manière générale, l'idée d'un recentrement de l'être humain dans les considérations sur l'univers peut sembler fournir dans les deux scénarios une même représentation de la Renaissance, cette idée, si comprise selon certains touts, ne semble pas prendre forme de la même façon d'un agencement à l'autre, forçant ainsi la question de savoir si le simple fait d'avoir intégré d'autres contenus au sein de notre structuration ne produit pas fondamentalement deux touts différents et donc, deux touts ne pouvant pas réellement être comparés l'un à l'autre⁴².

PROBLÈME : Les structurations narratives peuvent-elles être considérées comme comparables, si elles posent des relations similaires entre des composantes différentes?

Outre les problèmes que soulèvent les sélections et les structurations narratives, une dernière dimension des narratifs, désignée ici comme les « traitements narratifs », mérite aussi notre attention.

3.5 Traitements narratifs

L'analyse des traitements narratifs est, au minimum, utile pour éliminer certaines confusions que peut susciter, par exemple, le recours à un lexique littéraire au sein de nos présentations de ce que sont les structurations narratives : c'est en effet un risque, par exemple, lorsqu'on lit des philosophes qui comparent les narratifs à des métaphores (Ankersmit) ou qui s'intéressent aux « structures littéraires » pouvant être imposées sur les aspects du passé (White), que de confondre la dimension structurelle des narratifs à celle, plus spécifique, de la *formulation*

⁴² Une forme extrême serait d'avancer que même deux présentations qui seraient identiques, sauf pour une composante (par exemple, deux présentations qui seraient identiques concernant la Révolution française, mais où l'une des deux ne fait pas mention de la décapitation de Louis XVI) formeraient dans l'ultime des touts différents, puisque les relations établies entre les composantes ne seraient tout simplement pas les mêmes. Une telle position exploiterait en fait les dimensions les plus problématiques des sélections narratives et des structurations narratives, engendrant l'idée, similaire à ce que peut défendre Roth, que chaque nouvelle sélection narrative produirait *par défaut* des structurations narratives différentes, renouvelant à chaque fois la somme de représentations disponibles pour comprendre le passé.

des énoncés eux-mêmes. Or, alors que le premier aspect concerne la manière d’agencer des contenus du passé, la seconde concerne plutôt les procédés stylistiques employés pour construire des énoncés à leur sujet.

Par « traitement narratif », il faut ainsi comprendre pour les présents travaux une *manière d’articuler un ou des énoncés au sein d’une organisation textuelle* : le traitement narratif est en ce sens l’étape ultime assurant le passage entre l’esprit et le contenu communiqué par une présentation. Pour le dire autrement, un traitement narratif porte sur les dispositifs communicationnels sollicités pour construire des énoncés : le traitement narratif inclut ainsi tous les procédés expressifs (choix de mots, jeu de syntaxe, *etc.*), les figures de style (métaphore, analogie, *etc.*), les renvois intertextuels/culturels (par exemple, au Québec, les manifestations entourant le dégel de frais de scolarité ont été désignées comme « le printemps érable », en allusion au « printemps arabe »), bref, tout ce qui donne son identité particulière à un texte. En somme, les traitements narratifs sont tout simplement ce qui fait de nos présentations des organisations *textuelles*, en donnant à chaque organisation sa formulation particulière. Deux présentations qui emploieraient un traitement narratif identique produiraient en ce sens une même organisation textuelle.

DÉFINITION #31 : Traitement narratif =_{déf.} Manière d’articuler un ou des énoncés au sein d’une organisation textuelle

En historiographie - sans doute davantage que dans d’autres sciences - le recours à des traitements narratifs *similaires* à ce qui peut être trouvé dans la littérature joue un rôle clé dans l’articulation de nos présentations du passé. Il suffit en effet de prêter attention aux expressions employées pour désigner des périodes historiques pour constater à quel point les expressions utilisées en historiographie sont connotées et/ou métaphoriques : « Guerre froide », « Dégel

soviétique », « Renaissance », « Époque moderne », « Moyen Âge », « Grande Renonciation masculine au vêtement », « Grande noirceur », « Révolution tranquille », etc. Dans de nombreux cas, des ouvrages entiers ayant connu une bonne réception au sein de la communauté des historiens sont construits sur l'utilisation d'une métaphore : à titre d'exemple (cité par Kuukkanen 2015, p. 192), la monographie de Christopher Clark, *The Sleepwalkers : How Europe went to War* (2012), se base entièrement sur l'idée que les décideurs politiques européens, à la veille de la Première Guerre mondiale, ont pris des décisions à la manière de somnambules, incapables de mesurer la portée de leurs décisions. Ainsi, plus qu'ailleurs, les traitements narratifs occupent une place centrale pour nos présentations historiographiques, influençant du même coup les représentations que nous nous faisons par elles du passé : en effet, puisque nos présentations du passé sont construites à l'aide d'expressions connotées, de figures de style ou encore de renvois intertextuels ou culturels, les traitements narratifs ne peuvent faire autrement que venir influencer notre manière de comprendre ce qui a été, en tissant des parallèles avec d'autres représentations et d'autres usages langagiers qui débordent largement ce que le passé semble pouvoir nous fournir⁴³.

Parce que les traitements narratifs sont connotés ou sollicitent des figures de style qui tissent des parallèles dépassant largement la simple description de ce qui a été, plusieurs questions ont pu être soulevées en philosophie de l'historiographie concernant le rapport que de tels traitements entretiennent avec le passé, voire même concernant les fonctions réelles du travail des historiens. La reconnaissance des traitements narratifs encourage en effet l'idée - sans doute aussi vieille que

⁴³ À titre d'exemple, « la nuit des longs couteaux », servant à désigner dans l'historiographie la vague d'assassinats dans l'Allemagne nazie, à la fin de juin 1934, s'appuie en bonne partie sur l'association entre le couteau et le « backstabbing », la purge s'étant opérée à l'intérieur même du parti nazi par des membres du parti. Ici, le choix de l'expression s'appuie sur une analogie qui repose sur d'autres usages langagiers, plutôt que sur une description stricte de ce qui a été, puisque plusieurs (voire la majorité) de ces assassinats n'ont pas été littéralement réalisés au couteau, mais plutôt à l'aide d'armes à feu. Or, quelqu'un qui serait exposé au traitement narratif de la « nuit des longs couteaux » pourrait facilement se bâtrer une représentation plus violente et sordide des événements visés, sur la seule base des interprétations que favorise l'expression.

l'historiographie elle-même - que le travail des historiens impliquerait des dimensions dont seraient exemptes d'autres disciplines visant la production de savoir (comme la physique fondamentale, la microbiologie, *etc.*) : en effet, le recours à des expressions comme la « Grande noirceur », servant à désigner les années au Québec du second mandat du premier ministre Maurice Duplessis (1944-1959), semble traduire un certain positionnement idéologique ou axiologique concernant un segment du passé, en introduisant une évaluation péjorative; dans d'autres cas, le recours à des métaphores pose la question même de savoir à quoi ces expressions pourraient correspondre au sein de ce qui a été. En ce sens, dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography*, Kuukkanen souligne que, de manière évidente, les décideurs européens n'ont pas été littéralement des somnambules, et donc, qu'au minimum, la vérification d'une métaphore à l'aide du passé ne peut se faire aussi directement que pour des énoncés simples du type : « Urho Kekkonen est né en 1900 » (2015, p. 176). Les traitements narratifs participeraient ainsi à présenter le passé sous certains éclairages dépendant d'autres facteurs que ce qu'autoriseraient une description stricte de ce qui a été (nous y reviendrons, **chapitre #5**).

À ce niveau, il est toutefois important de remarquer, si l'on observe les pratiques des historiens, que les traitements narratifs ne sont généralement pas envisagés en historiographie comme de simples « manières de parler » ni comme de simples positionnements idéologiques, qui seraient relatifs seulement aux préférences et aux valeurs de chaque historien. Si tel était le cas, les historiens pourraient simplement solliciter des traitements narratifs différents sans ressentir le besoin de les justifier : quelqu'un qui serait partisan du type de gouvernement caractérisant le second mandat de Maurice Duplessis au Québec pourrait simplement traiter ce segment du passé sous une expression positive (*ex.* : « le Glorieux pragmatisme ») et, de ce point, différentes présentations pourraient cohabiter sur la seule base de l'existence, au sein de la communauté historienne, de différents systèmes de valeurs. Or, au contraire, bien que des choix d'expression

comme la « Grande noirceur » soient évidemment idéologiquement connotés, de tels choix se trouvent souvent débattus en historiographie non pas seulement sur le plan idéologique, mais aussi sur la base que ceux-ci peuvent être jugés *inadéquats pour envisager le passé* : à titre d'exemple, dans l'historiographie québécoise, plusieurs historiens contestent encore à ce jour le traitement du second régime de Duplessis comme une grande noirceur sur la base qu'un tel traitement n'articule pas adéquatement le passé (Gélinas et Ferretti, 2010; Dumas 2019). De manière similaire, face à des métaphores comme celle du somnambulisme employée par Clark (2012), nous restons tous intuitivement (je crois) convaincus que de telles métaphores peuvent être contestées sur des bases épistémiques, si jugées comme avançant une manière d'envisager le passé qui n'attrape pas correctement les aspects de ce dernier. En d'autres mots, un défi philosophique que pose les traitements narratifs, pour ceux qui désireraient pouvoir les évaluer et argumenter épistémiquement sur eux, est que simultanément, ceux-ci semblent liés à certains jugements de valeur et à certaines pratiques langagières qui semblent se détacher du passé en soi, sans toutefois totalement s'en libérer. Une théorie voulant réintroduire les choix narratifs au sein d'enjeux de délibération épistémique devrait en ce sens pouvoir déterminer comment des pratiques langagières en partie non descriptives peuvent être confrontées au réel.

PROBLÈME : Sur quelle base les traitements narratifs pourraient-ils être confrontés au passé en un sens fort?

3.6 Deux attitudes en philosophie de l'historiographie face aux choix narratifs

Prendre conscience des dimensions narratives de la pratique historienne peut mener à adopter différentes attitudes concernant la nature de l'historiographie, non pas seulement chez les théoriciens, mais aussi chez les historiens eux-mêmes. En effet, un simple regard sur les discours qu'entretiennent les praticiens de l'historiographie (en classe, dans les colloques, *etc.*) au sujet de

leur discipline suffit pour constater l'existence d'une certaine posture réflexive, ici qualifiée *d'ironique*, concernant les dimensions narratives de leur propre travail. Présentée simplement, cette attitude consiste à prendre pour acquis que nos présentations du passé sont toujours des présentations *parmi d'autres possibles*, et donc, implicitement, à assumer que ce que nous communiquons au sujet du passé par nos organisations textuelles est toujours susceptible d'être remplacé non pas en raison de nouvelles découvertes qui pourraient être effectuées, mais simplement par des effets circonstanciels comme ceux du temps, des changements de mentalité ou de toutes autres occasions externes que pourraient engendrer de nouveaux besoins dans nos sociétés (ex. : réécrire le *Mâle Moyen Âge* de Duby, puisque celui-ci assume une conception des genres aujourd'hui contestée). En ce sens, de nombreuses phrases entendues dans le cadre de ma formation comme historien, telles que « Les historiens du futur ne liront pas ce que vous avez écrit pour ce que vous dites du passé, mais s'intéresseront plutôt à *comment* vous l'avez dit », ou encore « Seule la documentation que vous utilisez sera éventuellement considérée au sein de ce que vous avez écrit, puisque les modes de discours, les enjeux, les pratiques d'écriture et les intérêts de l'historiographie sont tous appelés à changer au sein des prochaines sociétés », traduisent selon moi l'acceptation tacite chez plusieurs historiens de l'idée que les dimensions narratives excèdent le projet de reconstituer le passé et relèvent plutôt d'une forme de *superstructure discursive* entièrement autonome du passé en soi (Goldstein 1976, p. 140-141). De la sorte, au « rêve noble » de reconstituer le passé *tel qu'il a été* (Novick 1988) semble s'être progressivement substitué chez les historiens l'idée que nos textes sont des discours toujours temporellement situés, et donc, *temporaires*.

Une telle posture ironique peut être comprise, suivant ce qui a été développé jusqu'à maintenant dans cette thèse, comme découlant de l'abandon au sein de nos théories de la présomption qu'il puisse exister des relations *fortes* entre nos présentations et le passé en soi, et ce,

même dans un contexte idéal d'accès au passé (3.1). Les implications d'une telle attitude méritent, avant de poursuivre, que nous nous arrêtons brièvement sur elles, ne serait-ce que pour voir comment celles-ci ont favorisé un certain éclatement des théories de l'évaluation et de la justification en philosophie de l'historiographie.

Nommons « attitude axiologique » l'attitude en historiographie qui consiste à considérer (1) que l'évaluation des dimensions narratives de nos présentations est indépendante de la délibération sur les données historiques et donc, par extension, sur la reconstitution du passé en soi, (2) que nos présentations du passé échouent fondamentalement à « représenter réalistement la réalité » (White 2011, pp. 392-98) et (3) que nos choix narratifs de sélection, de structuration et de traitement ne peuvent au final être évalués qu'à l'aide de raisons extra-épistémiques, qu'elles soient *éthiques* ou *esthétiques*, en comprenant ces deux termes de manière très générale, soit comme étant liés à des enjeux « pratiques et moraux » (éthique) ou au monde des « impressions suscitées » (esthétique). Selon une telle attitude, les choix narratifs rendant possibles nos organisations textuelles ne pourraient en ce sens être évaluées sur la base du passé en soi (et donc encore moins sur l'analyse des données historiques), laissant pour seule possibilité celle de délibérer sur les impacts moraux que ces choix produisent pour nos sociétés ou encore sur la réussite ou non de ceux-ci pour créer des impressions réussies, en un sens similaire à ce que l'on peut retrouver en art (ex. réussir à nous faire vivre « le sentiment d'y être » ou de nous engager émotionnellement).

À cette première attitude, qui admet en somme que les dimensions narratives de nos organisations textuelles sont autonomes du projet de mieux connaître le passé, s'oppose une deuxième forme de posture, aussi présente en philosophie de l'historiographie (dont l'une des élaborations les plus récentes se trouve au sein du postnarrativisme de Kuukkanen 2015) qui consiste à concevoir que nos choix narratifs sont malgré tout fortement contraints par le passé et par les traces laissées par ce dernier. L'adoption et la défense de ce type d'attitude exigent toutefois,

sur le plan théorique, de penser certaines relations entre ce qui a été et nos différentes manières de le présenter, dans l'objectif d'expliquer comment des choix narratifs peuvent eux aussi être soumis au jeu des données historiques et de la justification épistémique en général; plus exactement, défendre cette deuxième posture nécessite d'expliciter théoriquement comment les choix de sélection, de structuration et de traitement qu'opèrent les historiens pour produire leurs présentations du passé peuvent être envisagés comme *évaluables* et *discriminables* pour d'autres raisons que des raisons éthiques ou esthétiques. Pour le dire simplement, cette seconde attitude pose la question : *qu'est-ce qui empiriquement et épistémiquement justifie un choix narratif plutôt qu'un autre?*

À cette fin, un certain type d'approche, pouvant être qualifié de « substantialiste », se doit d'être écarté dès le départ, ne serait-ce que pour préciser ici la nature de ce qui sera entrepris dans les prochains chapitres. Pour le dire simplement, une approche est substantialiste lorsque celle-ci adhère, consciemment ou non, à l'idée que le passé serait tel que ses éléments seraient en eux-mêmes organisés *objectivement* de manière narrative : la « narrativité » serait en ce sens une qualité propre à la *substance* de l'histoire plutôt qu'à notre organisation de celle-ci – d'où le choix de l'expression « substantialisme ».

Bien que ce type d'engagement ontologique puisse à première vue sembler curieux, celui-ci rejoint en fait des intuitions que chacun d'entre nous pouvons avoir lorsque, par exemple, nous considérons qu'une succession d'événements relatés par une organisation textuelle suit nécessairement une chaîne causale (où A cause B, B cause C, et C cause D, *etc.*) ou encore lorsque nous considérons (comme le font les objectivistes, 2.3) que des entités historiographiques comme la Révolution française possèdent des débuts et des fins *objectives*, fixant de la sorte une structure *réelle* à celle-ci qui serait similaire fondamentalement à celle d'un schéma narratif (début, milieu, fin). En philosophie de l'historiographie, une telle approche peut être retracée sous différentes

formulations, allant de défenses explicites chez certains à une adhésion par implication chez d'autres : en ce sens, chez Mandelbaum, l'histoire serait *en elle-même* composée de processus rassemblant *objectivement* les événements sous des touts, c'est-à-dire en comprenant ces événements comme des composants constituant objectivement ces processus : « From what has been said it can be seen that the events with which a historian deals in tracing a process may belong together either because they are, quite simply, constitutive parts within that process, or because they have entered it through influencing one or more of these parts » (Mandelbaum 1977, p. 126).

Dans d'autres cas, une telle adhésion au substantialisme est plus subtile, en rapportant les narratifs à des mécanismes causaux, induisant par le fait même que les composants de ces mécanismes seraient des « racontables » déjà disponibles au sein du passé : « Third, since societies are considered to be real in ES [Emergentist System] and to have genuine properties that might change or even be newly acquired, there is a real history of every society or of any social system of whatever scale that can in principle become an object of study » (Plenge 2013, p. 218). Or, bien que de telles idées puissent rejoindre nos intuitions ainsi que plusieurs théories que nous pouvons accepter concernant la compositionnalité des processus, l'émergence et la causalité, les approches substantialistes sont en vérité *insuffisantes* pour établir des relations fortes entre nos choix narratifs et le passé en soi, non pas parce qu'elles sont inacceptables (le débat ici est laissé ouvert), mais simplement parce qu'elles sont limitées à un type très précis de présentation du passé qui n'est manifestement pas le seul type pouvant être trouvé au sein de l'historiographie réelle, ni même un type majoritaire : à titre d'exemple, la présentation étudiée ci-haut de Delumeau des trois conceptions du paradis (3.2) découle de certains choix narratifs de sélections, de structurations et de traitements, sans viser aucun aspect du passé qui serait un processus, une chaîne causale ou un mécanisme. En d'autres mots, les approches substantialistes ont pour défaut de s'appliquer à une portion trop restreinte de l'historiographie, sans pouvoir fournir réellement d'outils face à l'attitude

axiologique pour toute autre forme d'enjeux présentationnels pouvant être trouvés au sein des pratiques réelles d'écriture des historiens.

Des approches substantialistes, toutefois, une certaine inspiration est préservée pour les présents travaux et sera employée pour établir des relations fortes entre le passé et nos présentations, se positionnant ainsi de manière critique face à l'attitude axiologique et face aux portions du narrativisme radical qui souscrivent et contribuent à celle-ci par certaines de leurs propositions. Sans penser le passé comme étant déjà organisé en « racontables » pouvant contraindre nos choix narratifs, il est ici conservé l'idée que le passé, *par ce qu'il est*, fournit des conditions d'évaluation et de discrimination pour de nombreux *cadres mentaux* avancés par nos présentations du passé, et donc, pour une partie importante des choix narratifs qui rendent ces présentations possibles. L'explication détaillée de ce point se doit toutefois d'être remise à plus loin dans cette thèse (chapitres #5-6-7), après avoir intégré dans le système conceptuel ici développé certaines notions clés du postnarrativisme de Kuukkanen et de l'épistémologie informationnelle d'Aviezer Tucker.

3.7 Conclusion

L'analyse ici faite des trois dimensions narratives que sont la sélection, la structuration et le traitement nous permet à la fois de mieux comprendre de quelles manières les approches narrativistes ont pu influencer la manière de réfléchir sur l'historiographie, tout en identifiant clairement de nombreux défis théoriques que celles-ci soulèvent pour penser la relation entre nos présentations et le passé en soi. Par l'étude de chacune de ces dimensions, il a en effet été possible de discerner différents problèmes que posent les choix narratifs et leur évaluation pour les approches traditionalistes de l'historiographie, en liant précisément ce qui, dans ces choix, fournit

à nos présentations du passé et à nos organisations textuelles certains paramètres qui ne peuvent pas être trouvés au sein du passé lui-même. Une fois mis en évidence ces traits, deux attitudes pouvant être trouvées en philosophie de l'historiographie concernant la présence et l'évaluation des choix narratifs ont été présentées, jetant ainsi les bases des enjeux qui seront abordées dans les chapitres suivants.

À titre de précision, avant de terminer le présent chapitre, la division ici présentée de nos choix narratifs en trois dimensions générales ne doit pas induire chez le lecteur la conclusion que la sélection, la structuration et le traitement sont des étapes suivies rigidelement par les historiens, ni même que les opérations particulières qui se rangent sous chacune de celles-ci se produisent séparément lors du passage à l'écriture : il est en fait tout simplement faux de penser, par exemple, que les historiens sélectionnent d'abord quels matériaux seront utilisés pour leur présentation pour ensuite les structurer et, finalement, les traiter dans des organisations textuelles. Au contraire, ces trois dimensions participent simultanément à ce qui est nommé dans cette thèse une « écriture en acte », et peuvent s'alimenter l'une et l'autre au cours de l'élaboration, par un historien, des présentations qu'il veut avancer du passé : en ce sens, une sélection narrative peut être menée une fois une certaine structuration retenue par un historien (modifiant progressivement la nature de cette structuration), tout comme un traitement narratif peut finalement amener à réviser une manière d'agencer certains matériaux choisis, en privilégiant certains qui avaient été préalablement écartés. En ce sens, l'écriture en acte est tout sauf un processus suivant trois étapes rigides : il est un processus constant de réajustements, jusqu'à former les présentations finales offertes par nos organisations textuelles.

Finalement, le fait de diviser les choix narratifs en trois dimensions ne doit pas non plus mener à penser que les travaux en historiographie sont évalués les uns par rapport aux autres sur un seul front à la fois : bien souvent (si ce n'est pas dans la majorité des cas), les présentations

qu'offrent les historiens pour des segments similaires du passé divergent non seulement sur l'une des trois dimensions narratives, mais bien sur les trois simultanément. Ainsi, en tant que composés, les organisations textuelles assurant nos présentations peuvent légitimement être envisagées, comme le font les narrativistes (radicaux ou non), comme favorisant des représentations fondamentalement différentes les unes des autres, et ce, non pas seulement pour des raisons de désaccords sur les données ou sur les théories pouvant servir à les traiter, mais bien en raison des nombreuses avenues qu'autorisent notre mentalisation lorsque vient pour nous le moment d'organiser des contenus du passé sous une présentation intelligible. Ainsi, deux présentations du 14^e siècle européen peuvent se différencier l'une de l'autre en opérant à la fois une sélection narrative complètement distincte, en structurant les matériaux sélectionnés sous des agencements tout à fait différents et en les traitant en recourant à des procédés de langage propres à chaque historien, produisant de la sorte des contenus présentationnels particulièrement difficiles à confronter les uns aux autres.

Dans l'objectif de pouvoir théoriser quelles relations fortes entre le passé et nos présentations peuvent être pensées pour mener de telles confrontations, le prochain chapitre se consacre à déterminer plus exactement *ce qui est évalué* de nos présentations.

CHAPITRE 4 - COLLIGATIONS

4.1 Introduction

Dans le chapitre précédent, nous nous sommes intéressés aux différentes dimensions narratives caractérisant nos présentations du passé, dans l'objectif de montrer comment les choix de sélection, de structuration et de traitement que produisent les historiens influencent nos manières de mentaliser ce qui a été. Partant de cette analyse, il nous a été possible d'identifier plusieurs défis théoriques soulevés par de tels choix, en explicitant pour chacune de ces dimensions certains problèmes devant être pris en charge par ceux et celles qui voudraient défendre que le passé peut malgré tout jouer un rôle de contrainte forte sur nos présentations de celui-ci. Face à cet enjeu, nous avons couvert en fin de chapitre deux grandes attitudes pouvant être trouvées en philosophie de l'historiographie : une première, qui consiste à envisager nos choix narratifs comme étant critiquables seulement sur une base éthique ou esthétique, et une seconde, qui admet pour sa part la possibilité de mener certaines formes de délibérations empiriques et épistémiques pour départager les options disponibles. Après avoir relevé certaines pistes allant dans cette seconde direction, et montré comment celles-ci ne répondent que partiellement aux considérations du narrativisme radical, il est maintenant temps de s'engager dans une réponse plus complète, en exploitant pour ce faire des propositions issues du programme postnarrativiste de Jouni-Matti Kuukkanen et de l'épistémologie informationnelle d'Aviezer Tucker. En combinant ces propositions à la caractérisation agrégative du passé développée au chapitre #2, il deviendra

possible de proposer une nouvelle alternative au narrativisme radical, en identifiant comment le passé peut servir de base de confrontation réelle pour une somme importante de choix qu'effectuent les historiens, une fois venu pour eux le moment de présenter le passé sous forme d'organisations textuelles.

Du programme postnarrativiste de Kuukkanen, deux propositions centrales sont ici récupérées, soit (1) que nos organisations textuelles avancent des *thèses* concernant le passé et (2) que ces thèses mettent de l'avant des *colligations*, c'est-à-dire, des cadres mentaux permettant de penser des touts. Les travaux de la présente thèse rejoignent ainsi ceux de Kuukkanen sur l'idée que les organisations textuelles produites en historiographie n'avancent pas seulement des *images* du passé, mais aussi - et surtout - des *arguments* plus ou moins explicites visant à convaincre que le passé devrait être envisagé de certaines façons plutôt que d'autres. Conséquemment, le système conceptuel développé dans les prochaines pages peut définitivement être considéré comme postnarrativiste dans l'esprit, sans l'être toutefois complètement dans le détail.

Deux prises de distance sont en fait menées ici face au programme de Kuukkanen. La première consiste à étendre les deux propositions présentées ci-haut à plus que ce qu'entrevoit le programme initial du philosophe, pour des raisons théoriques qui seront expliquées dans ce chapitre et dans le chapitre suivant. La seconde concerne pour sa part d'autres propositions pouvant être trouvées dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography*, qui sont pour les présents travaux tout simplement rejetées : parmi celles-ci se trouvent l'abandon de la vérité-correspondance, l'adoption d'une position constructiviste face aux colligations et la valorisation de l'originalité comme critère pouvant servir à justifier nos présentations. En ce sens, au contraire de Kuukkanen, qui rejette l'idée que les colligations puissent être rendues vraies par ce qui a été, il est ici défendu qu'il est tout à fait possible de penser des relations de correspondance entre *certaines* colligations et le passé en soi. Ma proposition s'écarte donc significativement de celle de Kuukkanen pour toutes les

conclusions que celui-ci soumet suite à l'abandon, dans son programme de recherche, de la vérité-correspondance.

Pour explorer le tout, le présent chapitre est structuré comme suit : dans un premier temps, nous aborderons les deux propositions du programme postnarrativiste qui sont ici récupérées aux fins de ma recherche, en précisant pour chacune d'elles les nuances apportées à leur sujet. Par la suite, nous étudierons les arguments fournis par Kuukkanen contre la vérité-correspondance, dans l'objectif de montrer quelles avenues peuvent être employées pour rejeter ses conclusions. Finalement, dans la dernière section du chapitre, je proposerai une reformulation synthétique de la forme modifiée du postnarrativisme ici développée, permettant du même coup de préparer le terrain pour la typologie des colligations avancée au chapitre suivant.

4.2 Thèses et organisations textuelles

La première proposition ici récupérée des travaux de Kuukkanen est une idée simple que celui-ci avance contre l'idée (abordée ici en **1.4** et **3.4**) selon laquelle nos organisations textuelles formeraient des touts indécomposables (Ankersmit 2008, p. 92; aussi 2012, p. 159) : ainsi, plutôt que de concevoir nos organisations textuelles comme des enchevêtrements complexes où chaque énoncé joue un rôle pour la composition d'un certain portrait du passé (de la même manière que chaque coup de pinceau contribue au rendu final d'une peinture; Ankersmit 1994, p. 145), Kuukkanen défend plutôt que nos présentations doivent être comprises comme avançant des *thèses*, c'est-à-dire des *contenus discursifs soumis au jugement du lecteur en vue d'une acceptation* (Kuukkanen 2015, p. 95). Au cœur du programme de Kuukkanen se trouve en ce sens l'idée que les énoncés présents dans nos organisations textuelles peuvent remplir deux fonctions distinctes, selon la relation que ceux-ci entretiennent avec la ou les thèses qui y sont avancées : d'une part,

une fonction d'*explication*, permettant de mettre en lumière les thèses que l'historien veut faire valoir concernant le passé et, d'autre part, une fonction de *justification*, servant à montrer pourquoi nous devrions accepter celles-ci. Ainsi, suivant cette distinction, un ouvrage comme *The Making of the English Working Class* d'E.P. Thompson (1991) pourrait être divisé en deux ensembles d'énoncés : un premier, servant à faire valoir la thèse que la classe ouvrière anglaise se serait auto-engendrée (c'est-à-dire, aurait déterminé sa propre conscience de classe par l'entremise de différents mécanismes économiques, politiques et sociaux), et un second, servant à fournir des raisons plaidant en faveur d'une telle idée, notamment par le recours à l'analyse de données historiques. En ce sens, nos organisations textuelles serviraient de relais pour certains plaidoyers qu'avancent les historiens concernant ce qui a été, rangeant l'écriture historiographie au sein des procédures cognitives de délibération plutôt qu'au sein du champ restreint des pratiques de mise en récit ou de simple description.

DÉFINITION #32 : Thèse =_{déf.} Contenu discursif soumis au jugement du lecteur en vue d'une acceptation

Pour une personne étrangère aux différents débats qui ont animé la philosophie de l'historiographie au cours des cinq dernières décennies, la proposition de Kuukkanen peut sembler anodine tant elle s'accorde à la compréhension commune que nous pouvons avoir concernant toute forme de pratiques institutionnalisées visant la production de savoirs (peu importe comment on comprend ici ce que signifie « savoir ») : par exemple, si l'on considère que le but des travaux académiques et du milieu de la recherche en général est de convaincre de certaines conclusions en sollicitant, pour y arriver, des raisons, défendre que les textes historiographiques sont des formes de délibération rationnelle servant à faire valoir certaines thèses plutôt que d'autres apparaît non pas comme une proposition originale, mais plutôt comme une idée conforme à nos attentes

normales, du moment où l'on connaît un peu les réalités du monde académique et du milieu de la recherche. En ce sens, la proposition de Kuukkanen s'accorde de manière évidente aux organisations textuelles issues des pratiques professionnelles de l'historiographie, ne serait-ce qu'en raison des conventions balisant actuellement la rédaction scientifique : en effet, quiconque a reçu une formation universitaire comme historien dans les dernières décennies sait qu'un texte académique (que ce soit un article pour une revue savante, une thèse de doctorat, une monographie pour une presse universitaire, *etc.*) doit avancer une ou plusieurs thèses et fournir des raisons pour les appuyer. Comme le souligne Kuukkanen (2015, p. 77), dans de nombreux cas, ces thèses sont mêmes déjà évoquées dans les titres retenus par les historiens pour nommer leurs ouvrages : par exemple, *The Sleepwalkers : How Europe Went to War* de Christopher Clark indique déjà l'intention de l'auteur de défendre que la Première Guerre mondiale est le résultat de processus décisionnels des dirigeants comparables à la marche de somnambules, incapables de prendre conscience de la réalité et de la portée de leurs choix. Que la proposition de Kuukkanen corresponde aussi bien aux organisations textuelles issues du monde académique et du milieu de la recherche montre en ce sens que celle-ci est, au minimum, justifiée empiriquement pour ce qui est des pratiques *professionnelles* de l'historiographie, et invite à considérer que de défendre le contraire (ex. : que les organisations textuelles issues du monde académique *n'avancent pas* des thèses) n'est pas une avenue raisonnable.

Ceci dit, au-delà du simple constat que les organisations textuelles issues du monde académique avancent des thèses et des raisons, j'aimerais ici montrer que la proposition de Kuukkanen peut aussi (et gagne en fait à) être étendue à des organisations textuelles *qui n'ont pas* la structure attendue des productions scientifiques : en d'autres mots, si l'idée qu'un texte académique avance une ou des thèses n'est pas très engageante pour la théorisation de l'historiographie (au mieux, celle-ci recadre les positions de certains narrativistes radicaux, en

montrant que les organisations textuelles n'avancent pas *seulement* des mises en récit ou des images du passé), une telle défense exige toutefois de développer une compréhension de ce qu'est une thèse quelque peu différente de ce qu'entend Kuukkanen, en étendant la notion à un plus grand éventail de contenus discursifs que ce que celui-ci semble à première vue considérer.

En effet, dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography*, Kuukkanen concentre son attention presque exclusivement sur des exemples académiques (Thompson 1991, Hobsbawm 1995, Drake 2005, Clark 2013) et limite ses analyses aux pratiques caractérisant la communauté des historiens professionnels, sans jamais étendre explicitement son programme à d'autres manières d'aborder le passé : ainsi, au fil de son ouvrage, rien n'est dit, par exemple, concernant des organisations textuelles qui ont un format strictement narratif (par exemple, la série télévisée *The Crown*, qui relate de manière romancée certains moments marquants du règne de la reine Élisabeth II) ou encore au sujet de présentations du passé qui ne font qu'enchaîner des énoncés de fait (par exemple, un bilan journalistique de l'année 2022). Or, le fait pour Kuukkanen de ne pas s'engager au-delà d'exemples issus du monde académique et du milieu de la recherche a pour effet de grandement réduire la portée et la pertinence de sa proposition, ne serait-ce que pour répondre efficacement aux travaux des narrativistes qui, de leur côté, étendent généralement leur analyse à *toutes formes* d'organisations textuelles portant sur le passé. En ce sens, montrer que *toutes présentations du passé impliquent nécessairement de soumettre des thèses*, peu importe le format du texte et les intentions de l'auteur, serait un gain substantiel pour le programme postnarrativiste et pour la philosophie de l'historiographie en général.

À cette fin, le recours à des textes journalistiques plutôt qu'historiographiques se révèle particulièrement utile, en ce que ces textes partagent avec les travaux historiographiques les mêmes dimensions narratives que sont la sélection, la structuration et le traitement (chapitre #3), sans toutefois avancer explicitement des thèses comme le font les travaux académiques. Ainsi, montrer

que, comme organisation textuelle, un texte journalistique peut être divisé en énoncés servant à faire valoir une ou des thèses, et en d'autres servant à les justifier, est une bonne piste pour montrer que *nommer une thèse* n'est pas une condition nécessaire pour *avancer une thèse*, lorsque vient le moment de faire une présentation de ce qui a été. Partant de ce point, il suffira de montrer que cette conclusion peut aussi être tirée pour des textes prenant la forme de mise en récit ou de simple énumération de faits pour mettre en évidence comment la proposition de Kuukkanen peut être employée pour *toutes* formes d'organisations textuelles portant sur ce qui a été, encourageant ainsi l'idée qu'il est tout simplement impossible de présenter le passé sans avancer, même implicitement, certaines thèses à son sujet.

Prenons un article publié récemment dans le journal québécois *Le Devoir* (Rey 2002 [en ligne]) pour mettre en évidence que (1) les dimensions narratives étudiées au chapitre précédent ne sont pas le propre des travaux historiographiques et que (2) des thèses concernant le passé peuvent être identifiées même pour des textes qui ne suivent pas les conventions balisant la rédaction scientifique :

Elon Musk promet des implants connectés dans le cerveau humain d'ici six mois

Non, il ne s'agit pas de la prémissse d'un épisode de *Black Mirror* : d'ici six mois, il devrait être possible de se faire planter un appareil connecté dans le cerveau pour communiquer avec les ordinateurs directement par la pensée. C'est du moins ce qu'a prédit mercredi Elon Musk, dont la jeune poussée Neuralink travaille sur le projet.

« Nous voulons évidemment être très prudents et être sûrs que ça marchera bien, mais nous avons remis tous nos documents à la FDA [l'agence responsable de la santé publique aux États-Unis] et nous pensons que d'ici six mois, nous serons capables d'avoir notre premier implant dans un humain », a indiqué le patron de Tesla et de SpaceX lors d'une présentation sur les progrès de Neuralink.

« Nous sommes désormais persuadés que l'appareil de Neuralink est prêt pour les humains, donc le calendrier dépend du processus d'approbation de la FDA », a-t-il ensuite précisé sur Twitter, le réseau social qu'il a racheté il y a un mois.

Le milliardaire est un habitué des prédictions hasardeuses, notamment au sujet de l'autonomie des voitures électriques Tesla. En juillet 2019, il avait estimé que Neuralink pourrait réaliser ses premiers tests sur des individus en 2020.

Or, pour l'instant, les prototypes de la taille d'une pièce de monnaie n'ont été implantés que dans le crâne d'animaux.

Plusieurs singes sont ainsi capables de « jouer » à des jeux vidéo ou de « taper » des mots sur un écran, simplement en suivant des yeux le mouvement du curseur à l'écran.

Garder de l'avance sur l'IA

Elon Musk et les ingénieurs de Neuralink ont aussi fait le point mercredi sur les dernières avancées de l'entreprise dans la mise au point du robot-chirurgien et le développement d'autres implants, logés dans la moelle épinière ou les yeux, qui rendraient la mobilité ou la vision.

Au-delà du potentiel pour traiter les maladies neurologiques, l'objectif d'Elon Musk est de s'assurer que les humains ne soient pas dépassés intellectuellement par les systèmes d'intelligence artificielle.

D'autres entreprises travaillent sur le contrôle des ordinateurs par la pensée, comme Synchron, qui a annoncé en juillet avoir implanté la première interface cerveau-machine aux États-Unis.

Ces derniers mois, Elon Musk a exhorté ses employés à travailler plus vite. « Nous serons tous morts avant que quoi que ce soit d'utile ne se produise », a-t-il dit à l'équipe de Neuralink lors d'une réunion, d'après l'agence Bloomberg.

Musk a récemment licencié plus de la moitié du personnel de Twitter, ainsi que des cadres du réseau social qui avaient exprimé des opinions contraires aux siennes en public. Il avait demandé aux salariés restants de s'engager à travailler de façon « extrêmement intense ».

La conférence annuelle de Neuralink sert aussi à susciter les intérêts professionnels pour recruter différents spécialistes.

Concernant (1), force est ici de remarquer, sans avoir à faire une analyse poussée de l'article, que les différentes dimensions narratives traitées au chapitre précédent peuvent être décelées dès le moment où l'on s'intéresse non pas aux contenus propres de chaque énoncé, mais plutôt au choix de sélection, de structuration et de traitement qui caractérise le texte dans son ensemble : en effet, loin de se limiter au simple propos tenu par Musk lors de la conférence annuelle de Neuralink, le journaliste *sélectionne* en fait plusieurs autres éléments du passé (prédictions ratées, accomplissements réalisés jusqu'à maintenant, licenciement massif, *etc.*) pour construire sa présentation, en posant pour ce faire certaines relations de *structuration* entre les éléments retenus

(en sous-entendant, par exemple, une relation de ressemblance entre la déclaration de Musk concernant les implants cérébraux et celle concernant l'autonomie des voitures Tesla, ou encore, en suggérant une relation de continuité entre les agir de Musk au sein d'autres entreprises et la pression qu'il met sur ses employés de Neuralink); finalement, pour *traiter* le tout sous une forme textuelle, le journaliste produit certains choix stylistiques donnant au texte sa forme particulière, que ce soit par la comparaison en début d'article à la série télévisée *Black Mirror* (dont les épisodes font des portraits dystopiques du développement technologique) ou encore par le choix des expressions utilisées (telles que : « prédictions *hasardeuses* », « a *exhorté* », etc.). En somme, par sa présentation, l'auteur avance *une certaine manière d'envisager* les propos tenus par Musk lors de la conférence annuelle de Neuralink, en vue d'encourager certaines conclusions. Sa présentation soulève de ce fait des enjeux en tous points similaires aux exemples historiographiques présentés au chapitre précédent, en réalisant des choix narratifs qui favorisent une certaine manière de se représenter et de concevoir ce segment spécifique du passé.

Pour (2), une analyse portant sur les choix narratifs réalisés par le journaliste et sur la constitution générale du texte peut servir à identifier des thèses qui, sans être nommées, sont tout de même induites et soumises au jugement du lecteur : parmi les plus évidentes, on peut en effet retracer que (A) l'échéancier proposé par Musk concernant les implants neuronaux ne doit pas forcément être considéré comme une prédiction fiable, (B) Musk est un dirigeant d'entreprise qui instaure des climats nocifs pour ses employés et (C) il ne faut pas penser que nous en sommes rendus exactement à ce que pourrait présenter un épisode de *Black Mirror*, malgré que nous n'en soyons pas complètement éloignés non plus. Ici, bien que ces thèses ne soient pas directement données (c'est-à-dire, énoncées comme telles par l'auteur), celles-ci peuvent tout de même être relevées - du moins, par un lecteur compétent - comme *résultant* des choix réalisés lors de la rédaction de l'article : en ce sens, indépendamment de savoir si le journaliste avait ou non

l'intention de soumettre de telles thèses, celles-ci peuvent être considérées comme *émergeant* de l'organisation textuelle finale proposée par celui-ci, et ce, en raison des conclusions que favorise sa présentation à l'échelle de nos représentations et de nos conceptions. Ainsi, suivant la distinction proposée par Kuukkanen concernant les différentes fonctions que peuvent remplir nos énoncés au sein d'une organisation textuelle, le présent article peut être séparé en deux ensembles d'énoncés : d'une part, les énoncés qui contribuent à avancer, même indirectement, les thèses présentées ci-haut, et qui offrent de ce fait la possibilité à un lecteur compétent de déceler quelles manières d'envisager le passé sont encouragées par le texte (par exemple, en se demandant *pourquoi* les contenus de ces énoncés figurent dans l'article plutôt que d'autres, ou encore, *pourquoi* certaines formules ont été retenues pour construire tel ou tel énoncé); d'autre part, l'ensemble des énoncés qui servent à favoriser l'acceptation de chacune de ces thèses (par exemple, les énoncés présentant les prédictions non réalisées pour (A), les énoncés nommant ce qui a été rapporté des pratiques entrepreneuriales de Musk pour (B) et les énoncés précisant l'état d'avancement réel des technologies neuronales pour (C)). À ce niveau, la présentation réalisée par le journaliste s'accorde entièrement à la proposition de Kuukkanen, sans que le texte ne soit pour autant issu de l'historiographie professionnelle ni qu'il y soit indiqué explicitement que certaines thèses y sont avancées et défendues.

Cette même conclusion peut aussi être tirée pour d'autres formes d'organisations textuelles qui, à première vue, n'ont absolument rien d'argumentatives. Pour prendre un exemple simple, même une mise en récit qui place des éléments dans un séquençage simple, telle que : « J'ai ouvert la porte doucement, mon téléphone a sonné et le voleur s'est enfui » défend implicitement la thèse, concernant ce qui a été, que les événements rapportés se sont déroulés dans cet ordre, et non pas dans un autre; à ce niveau, un interlocuteur sceptique (par exemple, un enquêteur qui aurait été exposé à une autre version des faits) pourrait, face à cette manière d'envisager le passé, exiger

l'ajout d'énoncés supplémentaires à la présentation pour que cet ordre soit plus pleinement justifié; celui-ci demanderait alors l'ajout d'énoncés qui montreraient pourquoi nous devrions accepter cet ordre plutôt qu'un autre.

De manière identique, des textes historiographiques qui présentent des éléments du passé sur un ton purement énumératif peuvent aussi, une fois analysés dans leur forme générale plutôt que dans le contenu propre à chaque énoncé, être identifiés comme avançant implicitement des thèses. Prenons l'extrait suivant, tiré de l'*Histoire du paradis* de Delumeau, pour montrer ce point :

Mais à l'époque de la Renaissance, [...] le regret de l'âge d'or et des pays féériques prit une dimension nouvelle, qui est un fait d'histoire. En 1377, le chancelier de Florence, Coluccio Salutati, écrivant à Leonardo Bruni, fait l'éloge de l'âge mythique où l'on savait se contenter des dons de la nature : « O âge heureux, écrit-il, ô vrai siècle d'or, qui nourrissait les hommes de ses fruits produits spontanément sans peine ni souci et, qui mieux est, sans superfluité. » Alors n'étant pas alourdis par le vin et les viandes, les esprits pouvaient s'élever aisément de la considération des corps inférieurs à celle de la sphère céleste.

La *Nef des fous* (1494) de Sébastien Brant évoque avec tristesse l'« autrefois » lointain où « la paix s'étendait et régnait dans le monde ». Érasme, dans *L'Éloge de la Folie*, assure que « la race de l'âge d'or, ingénue et que n'armait aucune discipline [intellectuelle], vivait sous la seule conduite et la seule instigation de la nature ». Mais, ensuite, la pureté de l'âge d'or est allée « en disparaissant peu à peu ». Marot, en 1525, consacre un rondeau à l'« amour du siècle antique » et veut persuader son lecteur qu'« au bon vieulx temps un train d'amour régnoit. [...] Or est perdu ce qu'amour ordonnaoit ». Le franciscain érudit - et humoriste – Antonio de Guevara évoque dans son *Reloj de principes* (1529) (« L'Horloge des princes ») « le premier âge et le monde doré » où « tous vivaient en paix ». « Chacun s'occupait de sa terre. Chacun plantait ses arbres et semait son blé. Chacun récoltait ses fruits et taillait ses vignes. [...] Tous vivaient sans nuire et se heurter aux autres. » (Delumeau 1992, p. 158)

Toujours en suivant la distinction proposée par Kuukkanen, ce cours extrait, qui prend l'allure d'une longue énumération de faits, peut lui aussi être divisé en énoncés permettant d'identifier des thèses et en énoncés permettant de les justifier : la première phrase de l'extrait, indiquant qu'« à l'époque de la Renaissance [...], le regret de l'âge d'or et des pays féériques prit une dimension nouvelle », peut en ce sens être comprise non pas seulement comme « un fait d'histoire », mais bien comme une thèse avancée en vue de favoriser une certaine acceptation par le lecteur, concernant comment *nous devrions* nous représenter la Renaissance ; à ce niveau, que cette thèse soit désignée par la suite dans l'extrait comme « un fait d'histoire » (un contenu admis

au sein des travaux spécialisés) peut être compris comme participant, au même titre que la longue énumération des contenus d'archives que fait Delumeau, à *la justification* de cette thèse, en montrant *pour quelles raisons* nous devrions l'accepter. Encore une fois, même pour un texte construit comme une simple énumération de faits, des contenus discursifs peuvent être facilement décelés par un locuteur compétent⁴⁴.

Que des thèses puissent être identifiées pour des textes construits comme des mises en récit ou comme des énumérations - donc hors des conventions entourant la rédaction scientifique - suffit, je crois, à montrer que la proposition de Kuukkanen gagne à être étendue au-delà des productions du monde académique et du milieu de la recherche, augmentant de ce fait considérablement le nombre d'organisations textuelles pouvant être abordées par le programme postnarrativiste. Simultanément, la démonstration réalisée ci-haut a aussi pour effet d'élargir sur le plan théorique ce qui peut être considéré comme une thèse (si on comprend celle-ci comme un *contenu discursif avancé en vue d'une acceptation*). Une ambiguïté se trouve en effet dans les travaux de Kuukkanen à savoir si celui-ci limite ce qu'il nomme une thèse seulement aux thèses *centrales* des ouvrages historiographiques, c'est-à-dire, au(x) contenu(s) discursif(s) vers lequel devrait converger ultimement toutes les justifications avancées par l'historien dans son organisation textuelle : en effet, dans les exemples qu'il donne de ce qu'est une thèse, Kuukkanen s'en remet toujours à ce qui semble constituer le propos central de l'auteur, c'est-à-dire, à l'idée ou aux quelques idées

⁴⁴ Des contenus discursifs peuvent d'ailleurs aussi être identifiés dans cet extrait concernant les documents d'archives eux-mêmes. En effet, plus subtilement que pour la thèse présentée ci-haut concernant la Renaissance, l'extrait soumet aussi la thèse, décelable par les choix de sélection et de structuration qu'opère Delumeau, que *toutes les données historiques sollicitées dans son énumération peuvent être rassemblées au sein d'une même catégorie*, soit celle de textes qui présentent tous une *nouvelle forme* de regrets à l'égard de l'âge d'or et des pays féériques perdus. Comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre (section suivante) et au chapitre #6, le simple choix de rassembler des données historiques sous une certaine unité compréhensive vient en fait plaider en faveur de l'adoption d'un certain cadre mental permettant de penser un tout : en d'autres mots, puisque les archives ne nous indiquent pas d'elles-mêmes que ces données devraient être rassemblées sous cette catégorie, un tel rassemblement est en soi une thèse soumise en vue d'une acceptation par le lecteur ; un lecteur sceptique pourrait contester ce rassemblement ou exiger des raisons supplémentaires pour l'accepter.

maîtresses que ce dernier veut faire valoir par son organisation textuelle (2015, pp. 88-94). À ce niveau, Kuukkanen montre en fait que, tout en se distançant des positions des narrativistes (**1.4**), celui-ci conserve tout de même l'intuition que les organisations textuelles historiographiques favorisent des unités compréhensives pouvant être réduites à une ou quelques idées centrales : sa démarche apparaît en ce sens comme visant essentiellement à remplacer l'idée qu'une organisation textuelle produit *un portrait* du passé par l'idée que celle-ci produit *une ou quelques* thèses maîtresses concernant le passé. Or, reconnaître au contraire que les thèses avancées par un auteur débordent largement du cadre central de son propos et de ce qu'il explicite comme tel, en considérant par exemple que *tous les choix* produits dans la construction d'une présentation sont susceptibles de générer des contenus discursifs soumis en vue d'une acceptation, constitue une avancée plus importante pour répondre au narrativisme radical, et ce, pour des raisons qui peuvent dès maintenant être identifiées, tout comme pour des raisons plus profondes qui seront mises en évidence dans les chapitres suivants (#5-6).

Une des raisons pour lesquelles les thèses gagnent à être considérées dans une perspective plus large que ce que semble avancer Kuukkanen est que, en limitant celles-ci à des contenus explicites de textes académiques, le programme postnarrativiste ne vient en fait pas répondre complètement à ce que peuvent défendre les narrativistes radicaux. D'une part, un narrativiste radical pourrait très bien s'accommoder de l'idée que les textes historiographiques peuvent avancer un contenu discursif, selon les intentions de l'auteur, tout en maintenant la position que ces mêmes textes avancent simultanément des présentations qui n'entretiennent pas de relation forte avec le passé : à titre d'exemple, un narrativiste radical pourrait sans aucun mal accepter que Jules Speller désire avancer comme thèse centrale dans *Galileo's Inquisition : Trial Revisited* que le Cardinal Francesco Barberini a tenté de protéger Galilée dans toutes les démarches entourant son procès (Speller 2008), tout en défendant que la *présentation* faite de ce segment du passé s'appuie malgré

tout sur des choix narratifs de sélection, de structuration et de traitement qui ne peuvent ultimement être évalués que sur une base éthique ou esthétique (3.6). Il suffit en effet de constater qu'une même thèse peut être avancée dans des organisations textuelles sollicitant des présentations complètement différentes (en opérant des choix narratifs complètement différents), pour montrer que la proposition de Kuukkanen ne s'attaque pas tout à fait au problème de la mentalisation tel qu'analysé jusqu'à maintenant, si cette proposition se limite à dire que les historiens professionnels écrivent leur organisation textuelle dans l'objectif d'avancer une ou quelques thèses: en effet, deux organisations textuelles pourraient explicitement défendre que le Cardinal Francesco Barberini a tenté de protéger Galilée dans toutes les démarches entourant son procès, tout en favorisant chacune, selon les choix de sélection, de structuration et de traitement narratif retenus par leurs auteurs, des *portraits* différents de ce segment du passé. Or, étendre la compréhension de ce qu'est une thèse permet d'éviter cette piste de réponse pouvant être exploitée par les narrativistes radicaux : si l'on considère au contraire que les choix narratifs réalisés peuvent *eux aussi* avancer des thèses spécifiques, concernant par exemple *comment* nous devrions nous représenter les différentes manières par lesquelles Barberini a tenté de protéger Galilée, alors ces choix peuvent eux aussi être considérés comme participant au contenu discursif avancé par l'historien, et donc, comme devant être appuyés eux aussi sur une justification pour être acceptés. Speller défendrait alors à la fois dans son ouvrage la thèse centrale que Barberini a tenté de protéger Galilée et plusieurs thèses spécifiques (résultant de ses choix narratifs) concernant comment nous devrions envisager différentes portions de ce segment du cours des choses, et devrait pour chacune de ces thèses fournir des énoncés expliquant pourquoi nous devrions accepter celles-ci plutôt que d'autres.

D'autre part, ne pas ouvrir la proposition de Kuukkanen à plus que les thèses centrales défendues explicitement par les historiens a pour inconvénient de laisser intacte une autre ligne d'argumentation employée par plusieurs narrativistes, dans la foulée d'Hayden White (1984, p. 26),

qui consiste à dire que les historiens professionnels s'intéressent en fait à *un autre passé* que la majorité de la population. En ce sens, que les historiens professionnels emploient des thèses pour construire leur propos serait dépendant de choix présentationnels réalisés *a priori* (par exemple, le choix d'aborder le passé dans une perspective discursive, permettant un jeu de raisons entre les experts), qui ne correspondraient tout simplement pas aux manières quotidiennes, hors de l'historiographie spécialisée, de penser le passé. De ce fait, la proposition de Kuukkanen ne s'appliquerait qu'à une *façon parmi d'autres* de penser ce qui a été, qui fait bien sûr sens dans le milieu académique, mais qui ne concerne pas les formes normales de présentation du passé qui caractérisent nos pratiques de mentalisation « de tous les jours », tel qu'on peut les trouver par exemple dans les médias, dans nos interactions quotidiennes, dans nos efforts de mémoire, etc. En ce sens, la forte majorité de nos présentations du passé échapperait aux propositions du postnarrativisme. Or, défendre au contraire que les choix narratifs qui sont nécessaires à toutes formes de présentations avancent inévitablement des thèses vient empêcher une telle conclusion : les présentations issues des manières d'aborder le passé qui composent notre quotidien ne se différencieraient pas de celles issues de l'historiographie professionnelle sur la base que ces dernières avancent des contenus discursifs alors que les autres non, mais seulement par la nature ou le degré de justification déployée au sein de celles-ci, allant de presque nulle (dans nos présentations normales) à très développées (dans l'historiographie professionnelle). Le programme postnarrativiste pourrait en ce sens s'appliquer à toute forme de présentation du passé, tout comme le font les programmes narrativistes en général, plutôt qu'être limité à un nombre fermé (et minoritaire) de présentations du passé, soit celles du milieu académique.

Finalement, outre les avantages que permet l'extension de la proposition de Kuukkanen pour répondre plus efficacement aux narrativistes radicaux, l'idée de considérer que toute forme de présentation du passé implique, ne serait-ce qu'implicitement, la soumission de certaines thèses,

se révèle en fait particulièrement utile pour expliquer l'ensemble des réactions que nous pouvons observer autant dans la vie courante qu'au sein de l'historiographie professionnelle concernant les présentations que font les autres. En effet, dans nos pratiques quotidiennes, nous réagissons continuellement face à des présentations qui nous semblent inadéquates ou injustes, sur la base que nous considérons que *ce qu'elles font valoir*, par *la manière qu'elles sont racontées*, n'est pas acceptable. Lorsque nous dénonçons, par exemple, qu'une personne se donne le rôle de la victime pour une situation qui a été conflictuelle en présentant seulement certains composants sous un certain traitement, nous contre-argumentons en réalité sur une thèse implicite qu'induit sa présentation concernant comment nous devrions envisager ce qui a été, et ce, indépendamment du fait que la personne se présente explicitement ou non comme une victime. Dans le même ordre d'idées, le simple fait de dire qu'une personne ne « présente pas l'histoire complète » ou « qu'elle choisit des expressions qui profitent seulement à son propos » sont d'autres exemples de pratiques normales qui vont dans le sens de l'idée qu'une présentation de ce qui a été, quelle qu'elle soit, avance toujours des contenus discursifs pouvant faire l'objet d'argumentation, même si le mode employé pour ce faire n'est pas ouvertement argumentatif, et même si le tout n'a rien d'une organisation textuelle pouvant être trouvée dans le monde académique.

De manière similaire, un simple regard sur les pratiques historiennes (notamment dans les critiques que les historiens produisent concernant les présentations des autres) montre comment les choix narratifs sont souvent abordés comme étant en eux-mêmes *débattables*, impliquant ainsi l'idée que ces choix avancent bel et bien des contenus discursifs. À titre d'exemple, parler d'une « Révolution industrielle » ou d'une « Industrialisation » selon des secteurs économiques visés fait encore aujourd'hui l'objet de discussions animées en historiographie de l'économie (voir Rielo, Hudson, Gerritson et Bruland 2020) : pour le dire dans le langage ici développé, de telles discussions traduisent (au minimum) que le traitement narratif employé pour parler de la

« Révolution industrielle » ou d'une « Industrialisation » peut être considéré, selon les segments du passé visé, comme de mauvaises manières de les envisager. De manière similaire, les travaux de Duerr, étudiés au chapitre #3 (**3.2**), attaquent non seulement la thèse centrale d'Élias qu'il y aurait eu un processus de civilisation favorisé par le monopole de la violence et le développement des étiquettes formelles dans les cours principales, mais aussi les limites des sélections et structurations narratives produites par Élias, puisque considérés par Duerr comme supportant en elles-mêmes de mauvaises manières d'envisager le passé. Pour prendre un dernier exemple, dans *Les Renaissances 1453-1559*, Philippe Hamon (2009) défend qu'il faudrait parler *des* « Renaissances », cette structuration et ce traitement rendant davantage justice à ce qui a été que l'utilisation d'une structure et d'une expression globalisante, comme celle d'une « Renaissance » (au singulier). Et ainsi de suite. La présence de telles contestations montre en fait que les dimensions narratives de nos présentations, même chez les historiens, peuvent être envisagées comme pouvant être débattues, encourageant ainsi la conclusion que toutes dimensions narratives peuvent supporter implicitement certaines thèses concernant le passé.

Pour finir sur ce point, le simple fait qu'un extrait (par exemple, celui de Delumeau utilisé ci-haut) puisse à lui seul être compris comme soutenant une thèse montre aussi que de considérer les organisations textuelles comme étant composées de nombreuses thèses, allant au-delà de la thèse centrale, a plus de sens que de limiter les thèses à des contenus centraux. Certes, dans bien des cas, au même titre qu'un argument (en général) peut être composé de sous-arguments reposant eux-mêmes sur des conclusions intermédiaires (du type : il fait froid, donc il vaut mieux s'habiller chaudement, donc tu devrais mettre ton manteau), une thèse centrale avancée par un historien peut être conçue comme s'appuyant sur des sous-thèses, qui pourraient être à la fois des énoncés faisant valoir quelque chose concernant le passé, tout en étant des énoncés justificateurs pour les thèses centrales. Toutefois, rien n'oblige non plus une thèse à participer forcément à un argument central

: défendre une telle idée serait encore une fois considérer que les présentations historiographiques sont des unités compréhensives où tout converge vers un message unique, ce qui n'est tout simplement pas le cas dans les travaux réels. Par exemple, une biographie de Robespierre peut avancer (*ex. Dingli 2004.*), par certains choix de sélection, de structuration et de traitement, une certaine manière d'envisager Danton, sans que les thèses soumises à l'endroit de ce dernier n'aient aucun rôle à jouer pour les thèses centrales avancées concernant Robespierre. En somme, de toutes les positions disponibles, la plus simple et, tel que montré ici, la plus adéquate, est simplement de dire que nos organisations textuelles peuvent présenter plusieurs choses différentes concernant le passé, et que, de ce fait, les choix narratifs posés pour chaque présentation sont susceptibles d'avancer des thèses concernant ce qui a été. Concevoir toutes organisations textuelles comme susceptibles de soumettre une multiplicité de thèses est en fait conforme aux pratiques d'argumentation des historiens et à nos pratiques normales, tout en offrant, comme nous l'avons vu, une réponse plus complète aux narrativistes radicaux.

En somme, l'un des premiers apports de la philosophie postnarrativiste pour les présents travaux est de substituer la manière d'envisager l'historiographie en passant du lexique du « portrait » ou de la « mise en récit » exploité par les narrativistes pour entrer plutôt dans celui de l'argumentation. Toutefois, alors que pour Kuukkanen, l'objectif de cette manœuvre consiste essentiellement à contester l'idée que nos organisations textuelles formeraient des tous indécomposables avançant des images du passé, la proposition est ici récupérée aussi dans l'objectif de montrer que les dimensions narratives de nos présentations du passé peuvent elles aussi participer à avancer des thèses. En ce sens, plutôt que de remplacer une compréhension « picturale » de nos organisations textuelles par une compréhension « argumentative », le but dans le présent chapitre est de montrer que même les dimensions narratives peuvent être intégrées dans

le champ de l'argumentation, si les choix qui les supportent sont compris comme pouvant eux aussi servir à avancer des thèses concernant le passé.

4.3 Colligations et cadres mentaux

Une fois admis que nos présentations servent à avancer des thèses, pouvant être retracées par un locuteur compétent, l'enjeu devient par la suite de déterminer quelle est la nature exacte de ces thèses et de quelles manières celles-ci peuvent être justifiées. À ce sujet, une deuxième proposition, inspirée du programme postnarrativiste de Kuukkanen, peut être avancée : celle-ci consiste à dire que ce que font valoir les historiens dans leurs présentations sont des *colligations*, c'est-à-dire, des *cadres mentaux permettant de penser des touts*. En d'autres mots, nos présentations du passé en historiographie tenteraient de convaincre nos interlocuteurs que le passé devrait être reconstitué *d'une certaine façon* dans nos esprits, en fournissant, pour ce faire, des raisons. La manière de comprendre ces cadres mentaux s'étend toutefois ici à plus que ce qu'entend Kuukkanen, entraînant du même coup certaines révisions théoriques importantes concernant ce que le programme postnarrativiste a pu initialement proposer à ce sujet.

DÉFINITION #33 : Colligation =_{def.} Cadre mental permettant de penser un tout

Du latin *colligere* (liaison), la notion de colligation a connu plusieurs traitements en philosophie de l'historiographie (*ex.* Walsh 1942, M. White 1965, Mink 1970, McCullagh 2008; 2011, Kuukkanen 2015), et renvoie dans la plupart des cas - même hors des réflexions sur les pratiques historiennes - à l'acte mental par lequel des éléments saisis d'abord séparément sont rassemblés pour faire émerger une conception nouvelle et plus générale. Utilisée initialement dans le cadre des philosophies inductivistes (Whewell, 1847), pour expliquer le moyen par lequel les

scientifiques parviennent à inférer certaines dimensions générales en « liant » des observations réalisées d'abord indépendamment (par exemple, lier différentes saisies de la position de Mars sous la conception plus générale d'une courbe elliptique; Snyder 2012), la notion de colligation a par la suite été sollicitée en philosophie de l'historiographie pour analyser la procédure par laquelle les historiens identifient/produisent des touts cohérents à partir de « faits » historiques indépendamment reconstruits : en ce sens, ce que nous nommons la « Renaissance », la « Révolution industrielle » et « les Lumières » seraient des colligations, puisque chacune de celles-ci fournirait une *conception unifiante* permettant la liaison de contenus initialement conçus séparément (Kuukkanen 2015, p. 99)⁴⁵.

Chez Kuukkanen, une colligation se comprend plus précisément comme une unité synthétique de deuxième ordre issue de la liaison de contenus de premier ordre (2015, p. 97-100). Pour donner un exemple, ce qui est désigné en historiographie russe comme le « Dégel » (*the Thaw*), pour désigner la période succédant le règne de Staline en URSS, est pour Kuukkanen une colligation, du fait que le tout permet de penser des contenus historiques disparates (*ex. l'assouplissement de la censure dans les journaux, l'apparition de nouveaux styles et genres littéraires, la décentralisation de la gestion industrielle, la libération des prisonniers des goulags et leur réhabilitation, etc.*) sous une compréhension unifiante, alimentée par la métaphore d'un « printemps » succédant au régime « glacial » de Staline. Ainsi, alors que les éléments composant le « Dégel » sont pour Kuukkanen recomposables séparément par les données historiques, le « Dégel » comme tel ne serait pas donné en lui-même par celles-ci, mais serait plutôt un certain

⁴⁵ Différentes expressions peuvent être trouvées en philosophie de l'historiographie, telles que « colligations », « concepts colligés » (*colligatory concepts*), « expression colligative » (*colligatory expression*), pour désigner ce que sont des entités historiographiques comme la Renaissance ou la Révolution industrielle. Pour alléger la lecture, j'utiliserai ici seulement l'expression « colligation ».

cadre compréhensif fournissant un *principe d'organisation* (2015; p. 109) permettant de donner un éclairage particulier aux différents contenus qu'il vient rassembler.

Or, puisque que des entités comme le Dégel ou la Renaissance ne sont pas, selon Kuukkanen, retransmises par les données historiques, mais plutôt imposées sur elles pour les organiser sous une certaine compréhension, celui-ci considère, en continuité des travaux de Cebik (1969) et d'Ankersmit (1990), que les colligations doivent être envisagées comme des entités *historiographiques* plutôt que comme des entités *réelles* :

Cebik expressed colligatory organizing as follows: ‘The colligation of events (and/or conditions) x,y and z as a Q allows one to see x, y and z as one could not see them before, that is, logically prior to the colligation. Colligation adds something but not new empirical information. Rather, it adds... a conceptual framework, a kind of discourse (1969, 45; cf. Dray 1959, 406). The considerations above convey the message that the *organizing principles* of colligatory concepts are not ‘object-sided’, not ‘natural’, which suggest that they must be ‘subject-sided’, imposed by the historian. (Kuukkanen 2015, p. 109)

Que les colligations soient pour Kuukkanen des entités subjectives ne doit pas toutefois mener selon lui à la conclusion que les historiens devraient abandonner de leur langage tout recours à des colligations. Au contraire, le philosophe considère que les colligations sont l'un des apports les plus importants et les plus intéressants de l'historiographie (2015, p. 106). Pour Kuukkanen, les rejeter serait en fait sans fondement, et ce, pour deux raisons : d'une part, comme plusieurs philosophes post-Kuhn (Kuhn 1962), Kuukkanen rejette l'idée que les historiens devraient modifier leurs pratiques sur la base d'une théorie prescriptive qui leur serait imposée de l'extérieur, alors qu'entre eux, les pratiques argumentatives et le langage entourant l'utilisation de telles expressions semblent donner lieu à une compréhension mutuellement productive. En ce sens, abandonner le recours aux colligations nécessiterait une révision en profondeur de ce qu'est l'historiographie, alors que celle-ci semble donner lieu à des pratiques qui sont, au minimum, fonctionnelles au sein de la communauté de pratiques des historiens. D'autre part, Kuukkanen considère que la création

de colligations est en fait l'une des contributions les plus significatives de l'historiographie pour nos réflexions sur le passé. À ce niveau, force est en effet de reconnaître, si tant soit peu que l'on connaît l'historiographie, que les colligations sont un outil particulièrement puissant pour assurer certaines formes d'analyse du passé : elles permettent d'offrir des cadres mentaux précis pour envisager ce qui a été, rendant à la fois possible la construction de certaines présentations et de certaines représentations de ce qui a été pour des périodes prolongées ou pour des ensembles extrêmement riches de données historiques. Comme nous le verrons plus loin (chapitres #5-6), sans les colligations, le passé ne serait en fait tout simplement pour nous qu'une liste d'énoncés décrivant des données historiques, du type : « dans *tel* document, il est écrit *telle* chose », sans qu'aucune forme d'intelligibilité puisse émaner du travail des historiens.

Partant de l'idée que les colligations sont des entités historiographiques subjectivement constituées plutôt que données objectivement, Kuukkanen finit par différencier pour son programme deux catégories de thèses pouvant être trouvées en historiographie : des thèses plaident pour des *descriptions objectives* (ex. : « Staline a possédé un fusil »; 2015, p. 173) et des thèses plaident pour des colligations, se rangeant plutôt au sein de ce qu'il nomme des *interprétations synthétiques* (ex. : « Les décideurs européens ont agi à la manière de somnambules à la veille de la Première Guerre mondiale »; 2015, p. 176). Pour Kuukkanen, alors que les premières peuvent être théoriquement envisagées comme pouvant correspondre au passé, les secondes avancent pour leur part des *constructions* qui, selon leur degré d'intégration d'éléments étrangers au passé, se distancient fondamentalement de ce dernier. Plus exactement, parce que les colligations seraient *créées* par les historiens pour organiser des données, et non pas *induites* à partir des données historiques seules (2015, p. 105), Kuukkanen propose de concevoir les thèses historiographiques selon un continuum, allant des thèses décrivant des composantes strictement objectives du passé (sans colligation) jusqu'à celles avançant des colligations impliquant un haut degré de construction

subjective. Ainsi, pour les thèses sollicitant des colligations, Kuukkanen défend qu'une thèse puisse avancer une manière d'envisager le passé « plus ou moins objective », selon la distance qu'est prêt à prendre l'historien face à une simple description de ce qui a été (2015, p. 175).

Or, sur ce point, j'aimerais ici, d'une manière similaire au traitement fait des thèses dans la section précédente, étendre la compréhension des colligations à plus que ce que l'entend Kuukkanen, en montrant que même nos thèses descriptives gagnent à être envisagées comme des colligations. Cet argument se construit sur une analyse de l'opération mentale de liaison et de regroupement que Kuukkanen associe aux colligations, dans l'objectif de montrer qu'une thèse descriptive ne se distingue en fait pas fondamentalement - du moins à l'échelle de notre esprit – du type d'organisation sollicité par les historiens lorsqu'ils proposent l'existence d'un « Dégel » ou d'une « Renaissance ». En d'autres mots, j'aimerais montrer ici que les thèses que nous proposons à l'égard du passé, quelles qu'elles soient, avancent toujours des cadres mentaux permettant de lier des éléments d'un ordre inférieur sous une certaine unité compréhensive.

Si l'on observe la caractérisation que Kuukkanen fournit des colligations, trois caractéristiques semblent pouvoir servir à les identifier : (1) celles-ci ne sont pas fournies directement par les données historiques, (2) celles-ci organisent des contenus de premier ordre qui peuvent être conçus indépendamment les uns des autres, en rassemblant ces contenus sous un certain cadre compréhensif et (3) celles-ci ne sont pas des descriptions objectives. Or, si nous pouvons montrer qu'une description objective peut satisfaire (1) et (2), la validité de (3) peut commencer à être remise en question. Il importe en ce sens, pour le moment, de montrer comment nous pouvons en réalité écarter (1) et (2) comme des caractéristiques permettant de différencier les descriptions objectives des colligations. Le tout permettra de montrer qu'en vérité, la défense de (3) chez Kuukkanen repose essentiellement sur l'idée que les colligations ne renvoient à rien de

réel, contrairement aux descriptions objectives – idée qui sera contestée dans la prochaine section et dans le prochain chapitre.

Prenons l'exemple même utilisé par Kuukkanen pour exemplifier ce qu'est une description objective, soit « Staline possédait un fusil » (2015, p. 176), et considérons celle-ci face aux caractéristiques (1) et (2) que Kuukkanen sollicite pour identifier les colligations.

D'une part, nous pouvons questionner ce que Kuukkanen entend par « être fourni directement par les données historiques ». Concernant les colligations, celui-ci défend que ce serait céder à une forme d'inductivismus naïf que de considérer, par exemple, que la Renaissance pourrait être donnée par les archives, au sens où la consultation seule de celles-ci pourrait permettre de tirer la conclusion qu'il y a eu une Renaissance. Si par une telle proposition, Kuukkanen suggère que le tout est le cas pour une description objective telle que « Staline possédait un fusil », celui-ci se commet alors à avancer que nos descriptions objectives sont quant à elles *directement données* par les archives. Or, au contraire, quiconque s'est adonné à l'historiographie sait très bien que même une proposition simple comme « Staline possédait un fusil » peut exiger un lot d'interprétations du matériel disponible, en croisant de nombreux documents d'archives (des photos, des états de dépense du gouvernement, des correspondances personnelles, des rapports écrits par des témoins, etc.), dans l'objectif de déterminer si cette proposition est plus acceptable qu'une proposition rivale (ex. : « Staline possédait une fausse arme à feu », « Staline ne possédait pas réellement de fusil, mais le faisait croire pour effrayer ses ennemis », etc.). À titre d'exemple, le fait d'avoir une photo de Staline portant un fusil ne nous donne pas *directement* que celui-ci possédait une arme à feu : elle nous fournit une raison *en faveur* de cette thèse. Ainsi, si l'on accepte cette idée, rien ne semble empêcher de manière similaire que des tableaux de Carpaccio, par exemple, nous fournissent des raisons *en faveur* de la Renaissance. « Être donné directement » n'est en fait tout simplement pas une réalité du travail historiographique, puisque le travail effectué par les historiens porte toujours

sur une forme de reconstitution d'états qui ne sont plus donnés dans le présent, en interprétant et en croisant de certaines façons les traces laissées par le passé. En vérité, comme nous le verrons au chapitre #6, les données historiques retransmettent au mieux certains contenus *informatifs* qui nécessitent un cadre mental pour pouvoir avancer toute forme de « décryption » : à titre d'exemple, la seule chose qui peut être considérée comme étant « directement donnée » d'un livre de comptes de la compagnie Gibbs and Co. est, par exemple, « qu'il est écrit dans ce livre de comptes que *x* manteaux ont été vendus à telle date ». Or, un tel contenu informatif ne nous donne en fait *rien* directement concernant le passé : si le livre de comptes est rempli de mensonges pour déguiser les insuccès de l'entreprise auprès des créanciers de la compagnie, par exemple, alors le contenu informatif exhibé par la donnée historique ne nous donne (évidemment) rien de direct concernant les éléments du passé que nous tentons de restituer.

Dans le même ordre d'idées, un nombre important de thèses descriptives pouvant être trouvées en philosophie de l'historiographie reposent en vérité sur des mécanismes d'inférence qui sont tout aussi sophistiqués que ce qui peut caractériser l'identification/la production d'une colligation. Un exemple de ce point peut se trouver dans les travaux de Leon Goldstein (1976), qui montre que des thèses simples telles que « tel document a été écrit par telle communauté » (1976, pp. 105-124) ou encore que « tel explorateur scandinave a mis les pieds au Minnesota en telle année » (1979, pp. 52-59) ne reposent en rien sur ce que nous donne le matériel des archives, mais plutôt sur des arrangements d'une somme extrêmement importante de matériaux différents, *mis en relation* dans le cadre d'une investigation servant à tester une hypothèse concernant ce qui a été.

Thus, Roth's conception of how the scrolls enrich our knowledge of the historical past requires that we can treat them as part of the body of evidence which bears on our knowledge of the Jewish revolt against Rome during the years A.D. 66-70 and, more particularly, with that which enables us to reconstruct the role of the Zealots during and preceding that time. This conception contrasts markedly with the way Rabin groups the scrolls with those sources, essentially Rabbinic, on the basis of which we know what we do know about the predecessors of the Pharisees.

What emerges most clearly from the discussion of the previous section is that the historians' tradition with respect to the period of the scrolls is far from being formed. [...] Each of the scholars whose work was dealt with in the previous section differs from the others in two fundamental respects : they disagree with respect to what other collection of historical evidence the Dead Sea Scrolls are to be lumped with, and they disagree over how the scrolls necessitate a reconstruction of the historical past. (Goldstein 1976, p. 131)

L'idée que même des thèses descriptives ne nous sont pas données directement par les archives, et donc, qu'elles exigent elles aussi des *liaisons* de certains contenus informatifs pour pouvoir être acceptées, offre aussi une piste de contestation pour le deuxième point de la caractérisation que fait Kuukkanen des colligations, soit que les colligations organisent des contenus de premier ordre qui peuvent être conçus indépendamment les uns des autres, en rassemblant ces contenus sous un certain cadre compréhensif. À ce niveau, j'aimerais montrer que peu importe comment on comprend « les contenus de premier ordre » (données historiques, événements, contenus informatifs) organisés sous une colligation selon Kuukkanen, ces contenus peuvent aussi être considérés comme étant organisés sous un certain éclairage même par des thèses descriptives, faisant de ces dernières aussi une entité de deuxième ordre.

Pour rester avec l'exemple de « Staline possédait un fusil », nous avons déjà vu, dans les paragraphes précédents (et aussi en 4.2), que cette thèse peut fournir un principe d'organisation pour rassembler différentes données historiques, rassemblement qui sert simultanément à fournir des raisons pour cette thèse : en effet, une photographie de Staline, un journal retraçant ses possessions, des lettres écrites par des personnes inquiètes du fait qu'il soit armé (et paranoïaque), *etc.*, ne forment pas *en soi* un ensemble naturel qui nous serait donné indépendamment de nos efforts d'organisation, soit avant d'être joints sous le cadre mental propre à notre investigation. C'est en ce sens *parce que l'on cherche à justifier* la thèse que Staline possédait un fusil que le fait de réunir tous ces documents semble aller de soi : rassembler ces documents ne ferait au contraire aucun sens si la thèse que nous voulions justifier en était une autre. Dans le même ordre d'idées,

suivant Goldstein, pour son étude de l'ouvrage *Norse Discoveries and Explorations in America*, 986-1362 :

The pieces of evidence which, at the close of the inquiry, we see belonging together – the stone, artifacts found in Minnesota and in Scandinavia, all texts bearing on the interpretation of the linguistic material, the documents bearing on the Paul Knutson expedition and the dissatisfaction with King Magnus Erikson in Norway – are brought together not because they naturally belong together, that any suitably trained scholar could see that they belong together, but by the nature of the investigation as it is pursued to its proper conclusion. Should some scholar find reason to dispute the conclusions to which Holland comes, we would most likely find in his work a somewhat different ordering of evidence: presumably some of Holland's evidence would be grouped with other evidence not deemed by Holland to be relevant to his purpose, and others of it in other ways. That is, there would likely *not* be some natural ordering of the data to which all sides of the dispute might appeal for impartial judgment, but, rather the dispute of the scholars and the rivalry of constituted historical events would involve, as part of the very nature of the dispute, disagreement over the arrangements of the evidence (Goldstein 1976, p. 59).

En ce sens, qu'une colligation comme la Renaissance puisse servir à rassembler des tableaux de Carpaccio, des manuels d'étiquette des cours italiennes et les habits de Laurent de Médicis n'est pas *davantage* un arrangement de deuxième ordre permettant de réunir des données pour leur donner un certain éclairage que ne l'est le fait de rassembler des données historiques pour justifier une thèse descriptive, aussi simple soit-elle. Bien qu'une thèse telle que « Une Renaissance prend place en Italie à partir du 14^e siècle » puisse apparaître intuitivement d'une nature différente que « Staline possédait un fusil », chacune d'entre elles soumet malgré tout un certain cadre mental permettant de penser un tout, en organisant des données d'un ordre inférieur. Comme nous le verrons au chapitre suivant, le sentiment que nous pouvons avoir concernant le fait que les deux thèses ne soient pas de même nature découle du fait qu'elles ne sollicitent tout simplement pas *le même type* de cadre mental.

Une autre piste pour parler de contenus de premier ordre, trouvée chez Kuukkanen, mais aussi chez Cebik (1969, p. 45) et Ankersmit (1990, 278-281), consiste à parler d'*événements* rassemblés sous une idée synthétique générale. En ce sens, une colligation de la Révolution

française serait composée d'événements, tels que l'exécution de Louis XIV, la prise de la Bastille, la convocation des États généraux, *etc.* À ce niveau, il est d'emblée pertinent de remarquer que, puisque des descriptions d'événements comme l'exécution de Louis XVI peuvent elles aussi être considérées comme rassemblant des événements d'un ordre inférieur sous une idée synthétique (*ex.* l'arrivée du bourreau, la vérification de la lame, *etc.*, sous l'idée d'une « exécution »), il n'est en fait pas du tout clair pourquoi chez Kuukkanen le fait qu'une colligation rassemble des événements « d'un ordre inférieur » l'empêche d'être considérée comme une description, alors que nos descriptions d'événements telles que « l'exécution de Louis XVI » en font tout autant. Dans un même ordre d'idées, la Révolution française pourrait elle aussi être comprise comme un événement d'ordre inférieur pour une colligation plus générale qu'elle, telle que l'Ère des révolutions (Hobsbawm 1962) ou le Siècle des révolutions (Dziembowski 2019). À ce niveau, il manque en réalité à Kuukkanen une définition de ce que serait un événement de premier ordre qui permettrait de différencier le fait, pour la Révolution française, d'inclure l'exécution de Louis XVI et d'être incluse au sein du siècle des révolutions, de l'autre fait, pour l'exécution de Louis XVI, d'inclure l'arrivée du bourreau et d'être incluse dans la Révolution française. Sans une telle définition, la distinction entre la Révolution française et l'exécution de Louis XVI revient en fait à assumer dès le départ que la Révolution française *ne décrit pas* une chose du passé, alors que l'exécution de Louis XVI le fait (une assertion qui sera définitivement rejetée dans le prochain chapitre)

Dans tous les cas, que l'on considère ou non nos descriptions d'événements comme des colligations, il reste possible de constater que même une thèse simple, telle que « Staline possédait un fusil » est en fait tout aussi dépendante de certains événements d'un ordre inférieur que ne le serait une thèse telle que « Il y a une Renaissance en Italie à partir du 14^e siècle » : au minimum, « posséder » un fusil nécessite non seulement d'avoir un fusil à portée de main à un certain moment (*ex.* je ne possède pas un fusil si c'est mon garde du corps qui me prête le sien momentanément),

mais aussi que plusieurs états se soient réalisés au sein du cours des choses pour satisfaire les critères impliquant « le fait de posséder quelque chose » (ex. un achat ou un acte clair de prise de possession, la conservation de l'arme dans un lieu où il est disponible, la reconnaissance par d'autres que c'est mon arme, etc.). En ce sens, les colligations, même comprises comme des unités rassemblant des *événements* d'ordres inférieurs, n'apparaissent toujours pas comme se distinguant fondamentalement de ce que Kuukkanen nomme des descriptions objectives.

En montrant que les descriptions objectives viennent satisfaire les deux premiers critères que Kuukkanen avance pour caractériser ce qu'est une colligation (**ci-haut**), l'idée que les thèses descriptives se distinguaient fondamentalement des thèses utilisant des colligations apparaît de moins en moins tenable et tend à s'estomper : sans montrer définitivement que les colligations seraient des descriptions objectives ou que les descriptions objectives seraient des colligations (ce qui sera fait plus loin, au chapitre #5), l'argument ici développé montre à tout le moins que les descriptions objectives s'apparentent plus aux colligations que ce que semble défendre Kuukkanen. En amenuisant cette distinction, il devient possible en fait d'envisager une idée plus importante encore, soit que les thèses *en général* avancent des colligations, si l'on comprend celles-ci au sens d'un cadre mental permettant de penser un tout. « Un tout » pourrait ici tout aussi bien être une interprétation subjective qu'une description objective, puisque dans les deux cas, de telles thèses forcent le rassemblement de contenus d'un ordre inférieur, que ce soit des données, des événements ou, comme il sera défendu ici (chapitre #6), des contenus informatifs et informationnels.

Dans les faits, l'argument de Kuukkanen permettant de séparer les colligations des descriptions objectives nécessite l'acceptation d'une position assumant bien plus que les critères que celui-ci avance pour identifier chacune de celles-ci : pour différencier les colligations des descriptions objectives, Kuukkanen se doit en effet de défendre que les colligations ne possèdent *pas de référent dans le passé*, fournissant ainsi une différenciation *métaphysique* pour mener sa

distinction. Pouvoir intégrer les descriptions objectives au sein des colligations exige en ce sens de montrer comment l'argument de Kuukkanen concernant l'abandon de la vérité-correspondance pour ces dernières est *insuffisant* (prochaine section), puis de proposer une alternative davantage justifiée métaphysiquement (prochain chapitre). De la sorte, il sera montré que nous n'avons aucune raison valable de considérer que, par défaut, *toutes* colligations ne renvoient pas à quelque chose de réel, pour montrer qu'au contraire, il est plus profitable de penser les colligations selon des *catégories de relation avec le passé* (chapitre #5) : pour le dire simplement, certaines colligations renverraient à des entités réelles, alors que d'autres non.

4.4 Colligation et correspondance au passé

De sa propre formulation (Kuukkanen 2015, p. 105), l'argument de Kuukkanen contre la vérité-correspondance se construit comme suit [ma traduction, L.-É. V.] :

- (1) L'historiographie ne peut pas se passer des concepts colligés.
 - (2) Les concepts colligés ne sont pas donnés objectivement et ne réfèrent pas à des entités correspondantes se trouvant dans la réalité historique.
 - (3) La vérité d'un énoncé au sens d'une correspondance exige une référence
-

Conclusion : L'historiographie ne peut pas être vraie en un sens de la correspondance⁴⁶

Avant de s'intéresser aux raisons fournies par Kuukkanen pour les prémisses, il importe de souligner pour commencer que la première partie de l'énoncé (2), soit (2a) : « Les concepts colligés

⁴⁶ « My argument for this conclusion can be summarized as follows: (1) historiography cannot do without colligatory concepts; (2) colligatory concepts are not objectively given and do not refer to corresponding entities in historical reality; (3) the truth of a statement in the sense of correspondence requires reference; (4) therefore, historiography cannot be true in the sense of correspondence.

ne sont pas donnés objectivement » est en fait une prémissse non nécessaire pour tirer la conclusion : en effet, la deuxième partie de (2), soit (2b) « Les concepts colligés ne réfèrent pas à des entités correspondantes se trouvant dans la réalité historique », une fois combinée avec les deux autres prémisses, implique nécessairement la conclusion, rendant (2a) superflue. Que les concepts colligés ne soient pas donnés objectivement ne joue en fait aucun rôle déductif réel pour l'idée que l'historiographie ne peut être vraie au sens de la correspondance, du moins, au sein du raisonnement présenté par Kuukkanen. Cette portion peut donc tout simplement être écartée.

Si l'on accepte (1) et (3) - c'est le cas pour moi - alors argumenter contre la conclusion de Kuukkanen exige d'argumenter sur (2b).

Pour défendre (2b), Kuukkanen explore tour à tour dans son ouvrage trois (mauvaises) stratégies qui pourraient être employées par ceux qui souhaiteraient défendre que des colligations (*ex.* « le Dégel »; revoir ci-haut) pourraient référer à quelque chose de réel : par cet examen, Kuukkanen entend montrer que chacune de ces trois stratégies sont insuffisante pour parvenir à une telle fin, un constat qui est ici partagé. Toutefois, à cet effet, il importe de remarquer que la démonstration de Kuukkanen ne montre *pas* que les colligations n'ont pas de référents : elle montre seulement que les trois stratégies qu'il retient pour son examen sont défaillantes. Or, puisque Kuukkanen procède par élimination plutôt que par une démonstration positive (par exemple, en identifiant une impossibilité conceptuelle), rien dans son traitement n'empêche en réalité qu'il puisse exister *d'autres stratégies* permettant de montrer que les colligations possèdent des référents, stratégies que Kuukkanen n'aurait tout simplement pas envisagées.

Pour mener sa démonstration, Kuukkanen débute par remarquer que pour qu'un énoncé sollicitant une colligation puisse référer, cette dernière devrait être comprise comme référant à un particulier, une idée qui, selon lui, ne « semble » pas adéquate :

Let us consider a statement containing a colligatory expression: “The Cold War was dangerous”. Does the “Cold War” in the sentence refer? It seems very odd to think so. It is worth clarifying that “reference” is understood here as in the case of proper names, which refer to individuals, and thus provides a kind of default understanding also in discussion that focus on theoretical terms in the philosophy of science. The name “Barack Obama” refers to one individual only [...]. What would be a *particular* to which the “Cold War” refers? Colligatory expressions do not seem to instantiate any individual – they do not seem to correspond to any singular object in the historical world. As discussed earlier, colligatory concepts seem to be like shorthand for organizing historical data. They tie, group or join objects together. They are thus unifying expressions. (2015, p. 107)

Contrairement à ce que suggère Kuukkanen, *les colligations réfèrent bel et bien à des particuliers* : montrer ce point nécessite toutefois plusieurs considérations supplémentaires qui seront introduites seulement au chapitre suivant, laissant à plus tard une telle démonstration. Pour le moment, remarquons à tout le moins que pour rejeter l’idée que les colligations puissent référer à des particuliers, Kuukkanen s’appuie d’une part sur nos intuitions langagières (en comparant la Guerre froide à Barack Obama, ou en présentant l’énoncé « la Guerre froide est dangereuse »), opération qui déjà en soi est contestable, considérant d’abord que si la « Guerre froide » a un référent, celui-ci n’est clairement pas du même type que de « Barak Obama », et considérant ensuite que l’énoncé « la Guerre froide *est dangereuse* » n’est pas un énoncé valable pour tester nos intuitions, puisque celui-ci emploie l’expression d’une manière insensée, c’est-à-dire, qui ne respecte pas notre compréhension intuitive de ce qu’est la Guerre froide : à l’inverse, dire que « la Guerre froide a laissé une empreinte profonde sur la géopolitique des années 2000 » semble tout à fait adéquat, et suggère au contraire que l’expression possède bel et bien un référent.

D’autre part, pour écarter l’idée que les colligations puissent renvoyer à des particuliers, Kuukkanen s’appuie (à la fin de l’extrait) sur la caractérisation qu’il avance lui-même des colligations (abordée dans la précédente section, 4.3) : or, comme nous l’avons vu, la caractérisation que Kuukkanen offre pour les colligations s’applique en réalité aussi aux descriptions objectives, le commettant ainsi, s’il veut réellement faire cette manœuvre aux fins de

son argument, à devoir défendre simultanément que nos descriptions objectives ne réfèrent pas non plus à des particuliers (dans le cas présent, à des événements). Ainsi, aucun des arguments fournis par Kuukkanen pour dire que les colligations ne réfèrent pas à des particuliers n'est ici acceptable.

Une fois abandonné l'idée que les colligations puissent renvoyer à des particuliers, la question revient pour Kuukkanen - première stratégie étudiée - à se demander si tous les contenus de premier ordre subsumés par une colligation posséderaient des qualités essentielles qui permettraient de penser celles-ci comme étant *objectivement rassemblées* au sein de la réalité historique, à la manière des espèces naturelles en science. Or, une telle idée ne peut s'appliquer selon lui pour des colligations comme « le Dégel », et ce, peu importe comment nous comprenons le partage de ces qualités unifiantes :

It seems obvious that this strategy is not going to work with colligatory notions and with instances they subsume in historiography. The objects that the “Thaw” subsumes under it can be very different, such as the publication of Solzhenitsyn’s *One Day in the Life of Ivan Denisovich*, greater tolerance to humor in what is said and published, and the release of prisoners from the Gulag. It is difficult to see anything “natural” in putting this group together in exactly this way to suggest that only the “Thaw” can colligate them correctly. There are no essences or even any obvious shared qualities. Now, one might be tempted to suggest that, if a definition of colligated objects by a set of shared necessary and sufficient conditions (that is, possession of exactly the same set of properties) does not work, then perhaps one could try a family-resemblance definition. However, this does not seem to help either. If yet a few more objects that may be potentially subsumed under the “Thaw” are added, such as economic reform and foreign policy visitations, the reason becomes evident. All these objects are very different and it would be baseless to claim that they all resemble each other due to some given set of object-sided qualities. (2015, p. 109)

Un autre angle théorique ensuite couvert par Kuukkanen – deuxième stratégie étudiée – consiste plutôt à concevoir les éléments rassemblés par les colligations comme étant des espèces de ces colligations, c'est-à-dire, comme instanciant des caractéristiques essentielles de ces dernières, qui seraient comprises comme des *types*. Ce à quoi Kuukkanen répond (à raison) :

The problem with regard to colligatory concepts is that it is far from clear that it would even be correct to see colligatory concepts as being any kind of *kind concepts*? Should we say that the “Thaw” is a category or a set whose

extension covers all “thaw-like objects”? Alternatively expressed, are the objects subsumed under the “Thaw” *kinds of* the Thaw.

If some of the examples of colligatory concepts are considered, a crucial difference to kind concepts emerges. First, colligatory concepts are not taxonomic, while kind concepts are. A certain individual animal is a German Shepherd (and a dog) because it is a kind “German Shepherd” (and a dog), on the basis that it shares some, perhaps essential, features with other kinds of the category [...] German Shepherd is a kind of dogs [...] but a certain painting and a book are not kinds of the Renaissance. (2015, pp. 109-110)

Finalement, Kuukkanen rejette aussi – troisième stratégie étudiée - l’idée que les éléments rassemblés sous une colligation puissent l’être en raison du fait que la colligation elle-même se rangerait sous un concept général : cette stratégie consisterait, comme a pu le défendre par exemple McCullagh (1993), à défendre que les éléments subsumés par la colligation « Révolution française » le soient parce que la « Révolution française » serait elle-même une espèce du concept plus général de révolution, et qu’une révolution possède par défaut certaines conditions d’identité. Or, bien que Kuukkanen soit d’accord pour dire que la Révolution française (peu importe comment on comprend celle-ci) est une espèce du concept plus général de révolution, celui-ci rejette toutefois l’idée que les caractéristiques « révolutionnaires » qualifient intrinsèquement tous les contenus de premier ordre pouvant être rangés par notre colligation sous l’idée d’une Révolution française (ex. la prise de la Bastille, la convocation des États généraux, la famine, la tentative de fuite de la famille royale, *etc.*).

McCullagh is correct in claiming that ‘revolution’ seen in this way is general, implying that the ‘French Revolution’, the ‘English Revolution’ and the ‘Bolshevik Revolution’ all have something in common. Yet, as discussed above, these are ‘second order’ categorizations, that is, the categorizations of historian’s language, once that discourse is first in place. One should indeed expect that the phenomena that all are called ‘revolutions’ should be somehow similar, and the natural expectation is that they all designate fundamental changes of some sort. However, while the term ‘revolution’ is general, *each of these revolutions* is specific. The essential question is whether ‘revolutionary change’ can be inherent in the events themselves that are colligated to form a specific whole, and revolution. Let Cebik provide an answer to this. He argued that x, y and z which are colligated under Q, lack a common feature: ‘painting, inventing, sculpting, writing *et al.*, in no way equal a renaissance, nor do any of the

actions have a *discernible* feature we might term ‘renaissant’ (Cebik 1969, 46-47) [...]

McCullagh is thus concerned with the use of certain general concepts, already colligated, and not with the way in which colligatory concepts are constructed and applied to historical *data in the first place*. If one thinks about historiographical language, it is of course true that common nouns, proper names and many other types of expressions are used. However, the issue at stake is how historians constitutes and justifies colligations and what the relation of a colligation to the historical data is. Although the postulation of revolution implies some kind of change, and more specifically, that the events colligated amount to a revolution, it does not follow that there was some kind of ‘revolution property’ inherent and shared by each event. (les italiques sont de Kuukkanen, 2015, p. 111)

En somme, parce qu'il évalue ces différentes stratégies comme insuffisantes pour fonder la possibilité d'une référence réelle pour les colligations, Kuukkanen considère plus fructueux pour son programme de recherche d'accepter l'idée que les thèses qui avancent des colligations ne puissent pas être considérées comme renvoyant à des entités du passé, et donc, qu'elles seraient plutôt des entités *historiographiques*, émergeant de l'effort que réalisent les historiens pour conférer une certaine organisation à ce qui a été. En d'autres mots, les historiens plaideraient pour certains cadres compréhensifs permettant d'*enviser* ce qui a été, sans que ces cadres ne puissent être considérés ni comme reflétant des « entités du passé », ni comme pouvant rendre réellement compte de la « réalité historique », ni même comme étant des approximations plus ou moins adéquates de composantes réelles du cours des choses. Kuukkanen défend ainsi que le contenu de nos présentations, lorsque celles-ci avancent des *manières d'enviser* le passé, n'est pas dans une relation de *correspondance* avec ce dernier. L'historiographie se devrait, en sens, suivant le raisonnement général présenté en début de section, de ne plus être envisagée sous le lexique de la vérité-correspondance, pour entrer plutôt dans celui d'une justification *sans référence* (2015, pp. 156-157).

Pour rendre compte de ce que pourrait être une justification sans référence, Kuukkanen développe une théorie de la justification fondée sur les vertus épistémiques, rhétoriques et

discursives de nos présentations du passé. Or, puisqu'ici il est considéré que l'abandon de la vérité-correspondance chez Kuukkanen est prématuré et inadéquat (puisque'il se base sur l'élimination de trois stratégies qui en réalité ont toutes pour défaut de partir d'un mauvais point de départ, 5.2), étudier la théorie de la justification que celui-ci développe une fois cet abandon réalisé n'est pas ici nécessaire. En d'autres mots, si nos colligations peuvent être pensées dans des relations avec le passé tel que celui-ci permettrait ou non de les justifier (chapitre #5), alors développer une théorie de la justification dépourvue de référence est en réalité inutile.

Le rejet de la correspondance par Kuukkanen pour *toutes les colligations* est ici considéré comme prématuré, puisqu'il s'appuie en réalité sur une justification extrêmement faible. En effet, d'une part, Kuukkanen n'avance en aucun moment dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography* une conceptualisation concernant ce qu'est exactement le passé (contrairement à ici, chapitre #2), ce qui soulève au minimum la question de savoir à quoi le philosophe fait référence lorsqu'il affirme que le passé ne peut pas posséder des référents pour nos colligations : sans déterminer préalablement ce qui compose le passé, il est normal qu'il ne soit pas possible d'identifier au sein de celui-ci les particuliers pouvant servir de référence pour certaines de nos colligations. D'autre part, pour justifier l'idée que nous ne puissions pas identifier des référents pour nos colligations, Kuukkanen explore et élimine essentiellement des stratégies argumentatives qui sont inspirées de différentes théories employées pour *parler de concepts*, stratégies qui ne sont dans les faits pas appropriées pour parler des colligations : en ce sens, Kuukkanen prend pour acquis que si les colligations ne peuvent pas satisfaire les conditions que possèdent les concepts qui nous semblent les plus « référentiels » (ex. [chien], [Barack Obama], etc.), alors celles-ci ne peuvent pas référer à quelque chose de réel; or, rien ne nous oblige au départ à devoir comprendre les colligations comme des concepts, ni même à devoir les soumettre aux standards que remplissent nos concepts qui nous semblent les plus référentiels. En vérité, tout ce que montre Kuukkanen par

son étude des caractéristiques de nos concepts généraux est qu'*une colligation ne peut pas référer de la même manière qu'un concept général*. À ce niveau, puisque Kuukkanen défend lui-même que les colligations ne sont pas des concepts généraux (citation ci-bas), une telle conclusion semble tout simplement aller de soi et invite, au moins pour ceux qui ont l'intuition que *certaines* colligations puissent référer à quelque chose de réel, à chercher d'autres alternatives que celles retenues et éliminées par Kuukkanen.

The point is that colligatory concepts are not general concepts, but *individuals* in themselves, which regardless organize and subsume other individuals (events, objects, people) under them, as in the case of “Renaissance” paintings, sculptures, practices, scholars, *etc.* [...] This is philosophically peculiar, as general concepts are normally assumed to do such organizing. (2015, p. 120)

La typologie proposée au chapitre suivant exploite précisément ces faiblesses du programme postnarrativiste, dans l'intention de l'améliorer. Avant toutefois de développer celle-ci, une brève reformulation synthétique de la position générale émergeant de ce qui est retenu et de ce qui est rejeté du programme de Kuukkanen, suite à l'examen de celui-ci au sein du présent chapitre, peut être utile pour permettre au lecteur de se recentrer sur la progression générale du propos de la présente thèse.

4.5 Conclusion : Vers un postnarrativisme réformé

Dans le présent chapitre, nous avons à la fois présenté les principales idées du postnarrativisme et introduit un lot de nuances ou de modifications pour celles-ci, en prenant le temps d'identifier des raisons pour chacune de ces modifications. Or, un exercice de résumé peut ici être utile pour montrer la forme que prend désormais le postnarrativisme réformé dans le cadre de la présente thèse. Le tout peut être réalisé simultanément pour faire une synthèse de mi-parcours, permettant de bien cadrer ce qui a été avancé et ce qui reste à faire.

Jusqu'à maintenant, nous avons vu que la philosophie de l'historiographie a été marquée par un tournant narrativiste, s'intéressant pour ses analyses aux organisations textuelles et aux dimensions de l'écriture historiographique. Partant de l'idée que les narratifs possèdent des éléments structurels qui les différencient fondamentalement du passé en soi, et que le passé n'est pas suffisant pour permettre l'évaluation de ces éléments, certaines approches, qualifiées ici de narrativisme radical, aboutissent à défendre que nos manières de présenter le passé ne peuvent être traitées ultimement que par des critères éthiques et esthétiques. Une telle thèse s'appuie notamment sur certaines dimensions narratives qui peuvent être trouvées dans nos présentations du passé (*i.e.* dans les contenus que nous communiquons au sujet du passé), issues de nos choix de sélection, de structuration et de traitement.

Dans le présent chapitre, nous avons récupéré la proposition de Kuukkanen selon laquelle nos présentations du passé explicitent et justifient, par les énoncés qui les composent, des thèses à l'égard du passé. Ces thèses, comprises comme des *contenus discursifs avancés en vue d'une acceptation*, peuvent être directement explicitées par les auteurs, ou décelées par un locuteur compétent à partir des choix qui ont rendu possible la présentation du passé à laquelle ce dernier est exposé : en ce sens, même des organisations textuelles qui n'ont pas une forme argumentative peuvent avancer des thèses concernant le passé. De ce fait, rien n'empêche de considérer que les choix narratifs réalisés pour produire une présentation du passé ne peuvent pas en eux-mêmes avancer certaines thèses.

Ces thèses, découlant en partie de nos choix narratifs, sont ici considérées comme avançant des *colligations*, c'est-à-dire, des *cadres mentaux permettant de penser des touts*. Ces touts peuvent être de nature descriptive ou interprétative : dans tous les cas, ceux-ci servent à lier des contenus d'un ordre inférieur sous une certaine compréhension. À l'échelle de notre esprit, ces touts ne sont jamais donnés par les archives, mais n'ont pas pour autant à être considérés comme étant par défaut

sans référence. La démonstration que fait Kuukkanen n'exclut en effet pas la possibilité que nos colligations puissent référer à quelque chose, si l'on parvient à développer simultanément (1) une théorie acceptable du passé et (2) une compréhension de la correspondance différente de celle généralement associée aux concepts qui nous semblent les plus référentiels (en première ligne, les espèces naturelles). Ma prétention ici est que la caractérisation agrégative du passé (chapitre #2), tout comme la typologie des colligations proposées dans le chapitre suivant (chapitre #5), peuvent parvenir à cette fin.

Pour conclure, une précision peut sembler de mise pour différencier une présentation d'une colligation. En effet, dans ce qui a été présenté ci-haut pour la colligation « Dégel », certaines caractéristiques des colligations telles que comprises par Kuukkanen s'apparentent aux dimensions narratives présentées au chapitre précédent, notamment concernant la structuration (3.3). Comme il sera développé plus loin, puisque les présentations que nous faisons du passé avancent *toujours* des colligations, il est en fait normal que ce qui peut être dit de l'un puisse s'appliquer à l'autre. Toutefois, une ligne de démarcation claire peut être tissée entre les deux : alors qu'une présentation est un contenu *communiqué*, et donc, pleinement formulé sous la forme d'une organisation textuelle, une colligation est plutôt comprise ici comme *un cadre mental permettant de penser un tout*. Ainsi, une différence conceptuelle nette peut être posée entre les deux notions concernant, au minimum, le substrat sur lequel chacune repose : les présentations *nécessitent* une organisation textuelle pour exister, alors que les colligations ne le nécessitent pas. En ce sens, un historien pourrait former mentalement une colligation avant même de déterminer quelle sélection, quelle structuration ou quel traitement peut être employé pour la communiquer à quelqu'un d'autre; inversement, une personne pourrait retenir une colligation à partir d'une organisation textuelle, sans se rappeler du détail de chaque énoncé composant cette dernière. En vérité, parce que les colligations *sont* les contenus communiqués par les présentations et soumis au lecteur en vue d'une

acceptation - comme nous le défendons ici - concevoir l'une comme identique à l'autre est tout simplement impossible.

Mieux comprendre ce que sont les colligations nécessite en fait de s'intéresser aux différentes opérations mentales qui les rendent possibles, projet qu'il importe désormais de mener avec précision, à l'aide d'une typologie détaillée.

CHAPITRE 5 - TYPOLOGIE DES COLLIGATIONS

5.1 Introduction

Dans le chapitre précédent, nous avons étudié comment les propositions du programme postnarrativiste de J.M.-Kuukkanen peuvent être récupérées pour offrir une voie de réponse au narrativisme radical. Deux propositions de Kuukkanen ont pour ce faire été présentées, soit (1) que nos présentations du passé sont composées d'énoncés servant à expliciter des thèses et (2) que ces thèses avancent des colligations, c'est-à-dire, des *cadres mentaux permettant de penser des touts*. Ainsi, au contraire des approches narrativistes radicales, qui défendent que nos organisations textuelles avancent certaines *images* du passé parmi d'autres possibles (**1.5** et **1.6**), les présents travaux se rangent plutôt sous l'idée, centrale au programme postnarrativiste, que nos présentations *plaident* en faveur de certains cadres mentaux plutôt que d'autres, dans l'objectif de déterminer comment *nous devrions* envisager ce qui a été.

Penser les présentations du passé comme soumettant des contenus discursifs en vue d'une acceptation, plutôt que comme dépeignant le passé sous certaines perspectives, constitue un premier pas vers le développement d'une théorie de la justification et de l'évaluation pouvant s'appliquer à nos choix narratifs, et donc, à nos organisations textuelles conçues comme des composés. En effet, que nos choix narratifs puissent supporter (même implicitement) des thèses implique nécessairement que ces choix puissent être débattus, lorsque ceux-ci sont jugés comme

faisant valoir une manière d'envisager le passé qui *n'est pas acceptable*. Le présent chapitre et les suivants sont consacrés à fournir le cadre théorique permettant de comprendre le jeu de raisons qui intervient lors de telles délibérations, en réinstaurant au sein de celui-ci des relations fortes avec le passé.

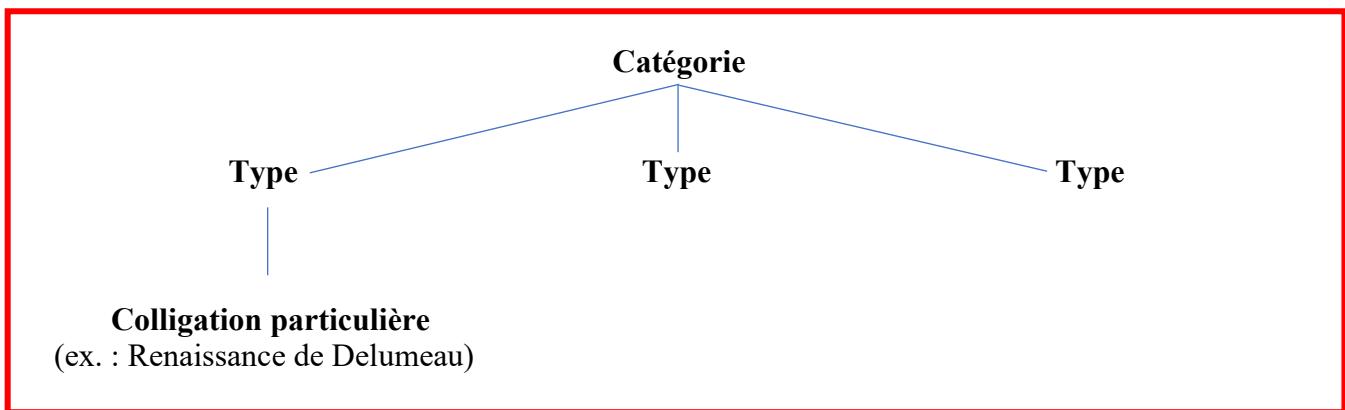
Pour y parvenir, une première tâche à réaliser est d'analyser en profondeur ce que sont les colligations et ce qui peut servir à les différencier les unes des autres. À cet effet, une remise en question a déjà été amorcée au chapitre précédent concernant une conception - majoritairement admise en philosophie de l'historiographie – qui consiste à distinguer les colligations des descriptions : ainsi, à contre-courant des travaux de théoriciens comme Kuukkanen, Cebik, Ankersmit et Walsh, il a été montré ici que des thèses descriptives, telles que « Socrate a vécu à Athènes » ou « Staline possédait un fusil », peuvent elles aussi être envisagées comme avançant des colligations, du simple fait que ces thèses impliquent tout autant que d'autres le rassemblement (à l'échelle de notre esprit) de données d'archives ou d'événements historiques sous un tout organisé⁴⁷. Or, rapprocher les descriptions des colligations n'est pas sans engendrer un glissement important au sein de la conceptualisation pouvant être faite de ces dernières : en effet, puisque nos descriptions sont généralement admises (même chez des narrativistes radicaux comme White et Ankersmit, tel que montré par Lorenz 1998) comme référant à des composantes du passé, le fait qu'une thèse descriptive puisse avancer une colligation soulève (au minimum) la question de savoir pourquoi les colligations devraient *toutes* être envisagées comme n'ayant *aucun* référent. Soutenir plutôt que *certaines* colligations peuvent référer à des composantes du passé permettrait au contraire de tenir compte des dimensions organisatrices de nos thèses descriptives, tout comme

⁴⁷ Plus exactement, comme nous le montrerons au chapitre #6, les contenus de « premier ordre » rassemblés par les colligations ne sont pas des données d'archives, ni des événements (comme le suggère Kuukkanen dans son traitement), mais plutôt des *contenus informatifs* et des *contenus informationnels* retransmis par les données d'archives.

d'expliquer la persistance, au sein de l'historiographie et de nos pratiques quotidiennes, de l'intuition selon laquelle des entités comme « la Guerre froide » ne seraient pas simplement des constructions subjectives, mais bien des entités réelles. Défendre une telle idée exige toutefois d'enrichir notre compréhension des colligations, ce qui constitue l'objet central de ce chapitre.

Pour fournir une alternative théorique aux options déjà existantes en philosophie de l'historiographie, une typologie des colligations est ici soumise au jugement du lecteur. Cette typologie est construite sur deux niveaux de classement : un premier, qui consiste à rassembler des colligations particulières sous des *types*, et un second, qui consiste à ranger ces types sous des *catégories*. Ainsi, une personne qui accepterait l'intégralité de ce qui est proposé dans ce chapitre pourrait, dès le moment où elle rangerait une colligation particulière (*ex.* La Renaissance de Delumeau) sous un certain type, déterminer simultanément à quelle catégorie cette même colligation appartient.

Figure #19 : Catégories et types



Par « type de colligations », il est ici entendu *une opération mentale (générale) de liaison entre différents contenus*. En ce sens, les types de colligation présentés dans ce chapitre renvoient tous à des opérations manifestes (1.2) pouvant être réalisées par notre esprit dans l'objectif de réunir

des contenus informatifs : sans la possibilité pour notre activité mentale de réaliser de telles opérations, les colligations particulières avancées par nos thèses historiographiques ne pourraient tout simplement pas exister. Pour cette même raison, un organisme (hypothétique) qui réfléchirait le monde à partir d'autres types produirait immanquablement des colligations particulières différentes des nôtres, et générerait de ce fait des présentations du passé sans doute très éloignées de celles actuellement relayées par les organisations textuelles humaines.

DÉFINITION# 34 : Types de colligation =_{déf.} Opération mentale (générale) de liaison entre différents contenus

Réunir des colligations particulières sous certains types constitue, je crois, l'un des apports centraux de la présente thèse à la philosophie de l'historiographie en général, tout comme au développement d'une théorie explicite du passage à l'écriture (introduction). En effet, diviser les colligations en types permet non seulement d'éliminer de nombreux problèmes conceptuels identifiés par les approches narrativistes face aux conceptions traditionalistes de l'historiographie (chapitre #1 et #3), mais offre aussi, sur le plan pratique, des pistes claires aux historiens pour optimiser leurs propres écritures en acte. En explicitant et en dévoilant les opérations mentales que nous réalisons généralement de manière intuitive ou par imitation (introduction), le présent chapitre ouvre en ce sens à une meilleure compréhension et à une meilleure maîtrise de ce que *nous faisons au moment où nous le faisons*, lorsque vient pour nous le moment de présenter le passé. Combinée à une étude du traitement des données historiques (chapitre #6), la présente typologie est voulue comme un outil original pour faciliter le passage, en historiographie, des matériaux bruts collectés en archives à la formation de textes organisés.

Outre les « types de colligations », un second niveau de classement est aussi avancé dans le cadre de la présente typologie, soit celui des « catégories ». Par « catégorie », il faut ici comprendre

un ensemble formé à partir de types, selon la relation qu'entretiennent ces derniers avec le passé.

Plus exactement, trois relations (mutuellement exclusives) pouvant être pensées entre les types de colligation et le passé sont ici utilisées pour séparer les différentes opérations (générales) de liaison que nous pouvons réaliser au sein de notre esprit pour penser des touts. En ce sens, une colligation peut être dite : (1) *descriptive*, lorsqu'elle peut correspondre à des aspects du passé, (2) *conceptive*, lorsqu'elle dépend du passé, sans lui correspondre et (3) *constructive*, lorsqu'elle ne dépend pas du passé, et donc, ajoute inévitablement quelque chose de nouveau à celui-ci. Ces trois catégories couvrent, selon moi, l'entièreté des cadres mentaux pouvant être avancés par des thèses historiographiques. De ce fait, il est ici défendu que toutes les opérations mentales de rassemblement et d'organisation pouvant être réalisées par notre esprit peuvent être rangées sous l'une de ces trois catégories.

DÉFINITION #35 : Catégorie de colligation =_{def}. Ensemble formé à partir de types, selon la relation qu'entretiennent ces derniers avec le passé

Figure #20 : Types de colligations par catégories

Colligations descriptives	Colligations conceptives	Colligations constructives
Événement statique	Analogique	Interprétative
Persistance	Gradative	Thématique
Réapparition		Pédagogique
Simultanéité		Téléologique
Cycle		Pragmatique
Séquence		
Processus		
Événement dynamique		
Convergence		
Atténuation		
Absence		

Avant d'entrer dans la présentation détaillée de chacun de ces types et de chacune de ces catégories, il importe de préciser, pour bien comprendre les stratégies argumentatives ici déployées, que ces deux niveaux de classement s'appuient sur différents modes de confirmation, et donc, doivent être acceptés pour des raisons différentes. Le classement par « types de colligation » est ici justifié *empiriquement* et *phénoménologiquement* (**introduction, partie I**) : ce classement doit donc être évalué en déterminant si (1) il explique mieux que les théories alternatives les organisations textuelles issues de l'historiographie réelle et si (2) il renvoie à des opérations mentales que le lecteur peut lui-même réaliser lorsque vient pour lui le moment de rassembler des contenus informatifs et informationnels sous des touts organisés. Pour sa part, le classement par « catégories » est justifié *métaphysiquement* (**introduction, partie V**) : pour l'accepter, il faut que le lecteur soit convaincu que la conceptualisation développée dans cette thèse, entourant le passé (chapitre #2), les aspects, la référence et la correspondance soulève moins de problèmes intuitifs et formels que d'autres systèmes conceptuels avancés en philosophie de l'historiographie. Évidemment, il est ici considéré que ces deux classements remplissent les conditions nécessaires à leur acceptation, et donc, que la présente typologie constitue la meilleure option théorique actuellement disponible pour rendre compte des colligations. Pour favoriser l'acceptation de chacun de ces classements, des exemples empiriques et des exercices phénoménologiques ont été inclus lors de la présentation des types de colligations, et des solutions aux problèmes intuitifs et formels soulevés par les caractérisations métaphysiques rivales ont été identifiées lors de la présentation des catégories, tout comme au chapitre #7.

Puisque les classements par types de colligations et par catégories exploitent ici différents modes de confirmation, sollicitant des raisons différentes, il est à remarquer que ceux-ci peuvent en principe être acceptés séparément : un lecteur pourrait ainsi rejeter les catégories ici proposées (*ex. en identifiant des problèmes formels qui m'auraient échappé*), tout en conservant les types, ou

alors rejeter les types (ex. en proposant une théorie expliquant mieux les exemples empiriques/phénoménologiques sollicités) tout en acceptant les catégories. En ce sens, même des théoriciens constructivistes à la Ankersmit, Roth ou Kuukkanen pourraient, malgré leurs engagements philosophiques incompatibles avec les catégories présentées dans la présente typologie, intégrer à leurs travaux les types de colligation qui y sont recensés, dans l'objectif de distinguer les différentes opérations permettant de *construire* les contenus inhérents à nos présentations du passé; une telle intégration enrichirait en fait les caractérisations non correspondantistes et irréalistes de l'historiographie, en leur permettant de sortir du traitement indifférencié des colligations et des entités organisatrices en général qui caractérise généralement leurs travaux⁴⁸. Pour cette raison, la présente typologie est ici considérée comme une contribution *générale* à la philosophie de l'historiographie, indépendamment des thèses métaphysiques qui y sont défendues, et ce, pour un champ d'investigation où très peu a en vérité été fait jusqu'à maintenant. Ceci dit, comme nous le verrons plus loin (ci-bas et au chapitre #7), les thèses métaphysiques avancées par les théories constructivistes soulèvent en vérité un nombre important de problèmes intuitifs et formels, ce qui encourage le développement de nouvelles théories pouvant servir d'alternative à celles-ci.

Pour présenter les composantes de cette typologie et les justifications avancées en faveur de cette dernière, le présent chapitre est structuré de la manière suivante : pour chaque section, certaines considérations théoriques fondamentales sont d'abord avancées, permettant d'expliquer la nature de la catégorie qui y est traitée. Ensuite, les types pouvant être rangés sous cette catégorie

⁴⁸ En effet, le traitement des colligations en philosophie de l'historiographie se réalise souvent, dans les différents ouvrages, à l'aide d'étude de cas ciblés, que ce soit la Guerre froide chez Ankersmit, le Dégel soviétique/l'Expansion chrétienne chez Kuukkanen ou l'Holocauste chez Roth. Or, de tels traitements tiennent pour acquis que ce qui peut être dit d'un certain type de colligation peut être dit de tous les autres, une thèse qui gagnerait à être démontrée en tenant compte des différents types de colligation pouvant être recensée dans l'historiographie réelle, tout comme des différents types d'opérations mentales de liaison que nous pouvons réaliser au sein de notre esprit.

sont tour à tour présentés, en incluant à chaque fois au moins un exemple empirique et un exercice phénoménologique pouvant servir à leur justification. Pour conclure le chapitre, certaines indications plus générales sont fournies concernant comment doit être employée cette typologie, tout comme concernant les différentes manières de la bonifier.

5.2 Colligations descriptives

Des trois catégories proposées pour cette typologie, celle des colligations descriptives est probablement la plus sujette à polémique au sein de la communauté des philosophes de l'histoiregraphie, du simple fait que les colligations sont majoritairement théorisées - notamment depuis l'essor des approches narrativistes - comme des cadres d'organisation subjectifs dépourvus de référence réelle. Ainsi, défendre (comme il est fait ici) que certaines colligations se distinguent des autres sur la base que celles-ci *correspondent* au passé exige, sur le plan philosophique, de fournir un système conceptuel capable de rivaliser avec les autres options déjà en circulation, avec, en première ligne, les différentes théorisations constructivistes avancées par le narrativisme radical, par l'irréalisme à la Roth et par le postnarrativisme de Kuukkanen.

Le système conceptuel avancé à cette fin se fonde ici sur la caractérisation agrégative du passé développée au chapitre #2 ainsi que sur une conceptualisation, présentée ci-bas, de ce que peut être le référent d'une colligation. Pour introduire les notions clés de cette conceptualisation, soit celles de « relation réelle » et d'« aspect », un retour sur le traitement fait par Kuukkanen de l'enjeu de la vérité-correspondance s'avère particulièrement utile, en ce que Kuukkanen reproduit dans le traitement de celui-ci deux raisonnements souvent employés en philosophie de l'histoiregraphie, qui ont pour défaut crucial d'orienter dès le départ l'analyse des colligations dans une mauvaise direction.

Le premier de ces raisonnements (observable aussi chez Cebik 1969, p. 45 et chez Ankersmit 1983, pp. 69-73) consiste à partir de l'idée que des colligations comme « la Renaissance » ou « le Dégel soviétique » rassemblent des événements historiques hétérogènes, pour ensuite mettre en doute que des *conditions réelles* puissent servir à expliquer ces rassemblements : en ce sens, l'idée qu'une colligation soit *par défaut* sans référent se trouve défendue sous un tel raisonnement à l'aide d'une preuve par l'absence, qui consiste à dire que notre incapacité à penser des conditions réelles pouvant expliquer les rassemblements que réalisent certaines colligations particulières devrait nous amener à favoriser la conclusion que les colligations sont strictement des produits historiographiques, sans correspondants au sein du passé.

Or, un tel raisonnement peut en vérité être évité en révisant son point de départ : en effet, l'incapacité de penser des conditions réelles permettant d'expliquer, par exemple, le rassemblement de l'apparition des étiquettes formelles au 14^e siècle et le changement de sujets dans les tableaux italiens de la fin du Moyen Âge, pour former la colligation « Renaissance », découle du présupposé que ces conditions réelles devraient exister, au sein du passé, entre *ces événements*. En d'autres mots, l'impression de *construction* que tentent d'avancer des théoriciens comme Cebik, Ankersmit et Kuukkanen par ce type de raisonnement s'appuie sur l'idée qu'une colligation produit un certain « collage » ou une certaine « mosaïque » entre des événements distincts, duquel émergerait un sens qui n'était pas présent initialement au sein de chacun de ceux-ci : sous une telle compréhension, les conditions autorisant un tel rassemblement ne pourraient pas être trouvées à même les événements, mais seraient plutôt le fruit des procédés de composition opérés par les historiens dans l'objectif de conférer à des ensembles d'événements une certaine signification. Or, rien ne nous oblige dans les faits à partir de l'idée que des conditions réelles devraient être cherchées entre des événements *déjà formés*. En vérité, j'aimerais proposer comme alternative que les colligations rassemblent plutôt, suivant la caractérisation agrégative (2.5) des *éléments* de secteurs et des

descriptibles qui n'ont pas à être pensées comme étant déjà organisées en événements, et donc, que les conditions réelles pouvant justifier certains rassemblements opérés par notre esprit devraient plutôt être cherchées au sein des relations pouvant être conceptualisées entre les éléments.

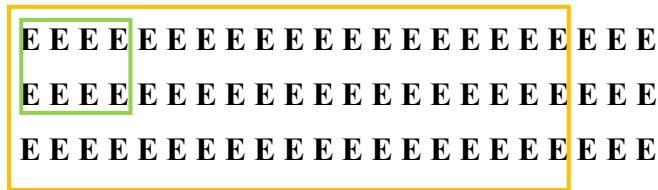
Pour expliquer ce point, revenons momentanément sur la caractérisation agrégative du passé développée au chapitre #2. Si l'on part de cette caractérisation, le passé est *la totalité de ce qui a été* (en comprenant « ce qui a été » comme des états, et les états, comme des éléments s'agrégeant dans des secteurs; 2.5) : sous la caractérisation agrégative, le passé ne devrait donc pas être compris comme une succession d'événements, mais plutôt comme une superposition d'états à différents moments, selon les agrégats d'éléments se trouvant au sein de ceux-ci. Comme nous l'avons vu, ces agrégats fournissent les « descriptibles » à partir desquels nous pouvons former nos descriptions d'événements : en ce sens, la caractérisation agrégative ne se commet pas sur la question de savoir si les événements qui intéressent l'historiographie existent objectivement ou non (ou du moins, existent d'une manière telle qu'ils puissent être *délimités objectivement au sein du cours des choses*), évitant ainsi les problèmes soulevés respectivement par les caractérisations objectivistes et irréalistes. Pour le dire autrement, puisque le passé peut être compris comme la totalité des états qui ont caractérisé les secteurs de tous les moments passés, rien ne nous oblige à envisager le passé comme étant *déjà découpé* en événements, événements qui seraient par la suite rassemblés sous nos colligations. Sous la caractérisation agrégative, le passé est plutôt une masse d'éléments spatiotemporellement situés, rendant possibles nos descriptions, ce qui fait de nos descriptions elles-mêmes *des tentatives de liaisons d'éléments sous un certain cadre mental*. Bref, nos descriptions d'événements peuvent en elles-mêmes être comprises comme des colligations.

Un tel glissement théorique, envisageant les colligations n'ont pas comme des « collages » d'événements déjà formés, mais plutôt comme des tentatives de rassemblement d'éléments pouvant servir (entre autres) à *former des événements à l'échelle de notre esprit*, ouvre la possibilité

d'avancer deux réponses face au raisonnement constructiviste présenté ci-haut. D'une part, ce glissement théorique permet de réviser complètement la prémissse de départ sur laquelle se fonde ce raisonnement : en effet, si les entités visées par nos colligations sont des descriptibles issus de la liaison entre différents éléments de secteurs, et non pas des événements déjà découpés au sein du passé ou déjà découpés par nos descriptions, alors même les événements hétérogènes pris en exemples par les auteurs constructivistes pour susciter une impression de « collage » subjectif sont en eux-mêmes des colligations; or, si *ces* colligations (*i.e.* les événements hétérogènes qu'ils utilisent en exemple) peuvent être considérées par les constructivistes comme *décrivant* quelque chose de réel, rien n'empêche en principe que des colligations plus générales (telles que la Renaissance ou le Dégel soviétique) puissent en faire autant. En ce sens, « la Révolution industrielle », comprise comme une colligation (descriptive) générale, serait à l'échelle de notre esprit, au même titre que la description d'un événement particulier tel que « l'apparition de *telle* usine dans *telle* ville », issue d'un rassemblement d'éléments sous un certain cadre mental; la seule différence serait tout simplement que la colligation « Révolution industrielle » rassemble un nombre *nettement* plus grand d'éléments que « l'apparition de *telle* usine dans *telle* ville ».

Produire un tel rapprochement entre les colligations générales et les descriptions d'événements possède plusieurs conséquences pour la suite du raisonnement que tentent de faire valoir les constructivistes. En effet, si l'on accepte l'idée que la Révolution industrielle puisse être d'une même nature qu'une description d'événement, alors la stratégie argumentative des constructivistes devient tout simplement invalide : si une colligation comme la Révolution industrielle *n'a pas* à être considérée comme rassemblant des événements hétérogènes déjà découpés, celle-ci peut alors tout simplement être envisagée comme assurant elle-même une liaison d'éléments, incluant tout simplement les mêmes éléments que d'autres colligations s'intéressant à des secteurs plus restreints et moins nombreux qu'elle.

Figure 21 : Éléments inclus dans différents secteurs



E = Éléments

= « apparition de *telle* usine dans *telle* ville »

= « Révolution industrielle »

D'autre part, considérer les colligations comme rassemblant des éléments plutôt que des événements déjà découpés permet de chercher ailleurs les conditions réelles de rassemblement que ce que tente de suggérer le raisonnement constructiviste. En effet, comme nous l'avons déjà indiqué au chapitre précédent, un problème d'arguments comme ceux de Kuukkanen, de Cebik et d'Ankersmit est d'envisager les colligations à l'aide des théories développées en philosophie pour traiter des *concepts*, insinuant ainsi qu'il faut chercher au sein *des objets* rassemblés par les colligations *des caractéristiques essentielles qui seraient partagées par chacun de ceux-ci*, comme nous le faisons, par exemple, pour des concepts comme [chien] ou [eau]. Or, appliquer ces théories sur les colligations presuppose (de manière erronée) que les colligations, comme dispositif mental, rassemblent des *objets* à la manière des concepts et, par conséquent, que les conditions réelles pouvant justifier le rassemblement opéré par une colligation à l'échelle de notre esprit devraient être une ou des caractéristiques partagées par ces objets. En vérité, un tel présupposé n'est aucunement nécessaire pour traiter des colligations, si ces dernières sont pensées comme des liaisons d'éléments situés au sein de secteurs.

D'abord, rejetons définitivement l'idée qu'une colligation devrait être envisagée à l'aide des théories utilisées pour les concepts : pour le dire simplement, une colligation n'est *pas* un

concept. Pour le montrer, il suffit de constater qu'une expression comme « la Renaissance » renvoie simultanément à un concept *et* à une colligation, sans que ces dispositifs mentaux réalisent dans notre esprit le même type de rassemblement. En effet, si l'on comprend un concept comme rassemblant dans notre esprit des *objets* (par exemple, le concept [chien] rassemble dans mon esprit *mon chien*, *le chien de mon ami* et *tous les autres chiens*), alors le concept [Renaissance] rassemble dans mon esprit *un seul objet*, soit *la Renaissance*, au même titre que [Première Guerre mondiale] rassemble dans mon esprit un seul objet, soit *la Première Guerre mondiale*. En terme technique, le contenu *extensionnel* du concept de [Renaissance] ou de celui de [Première Guerre mondiale] ne peut être qu'un seul objet, puisque ces concepts visent des occurrents uniques au sein du cours des choses : lorsque nous parlons de *la Renaissance* ou de *la Première Guerre mondiale*, nous visons un seul objet à la fois, au même titre que lorsque nous parlons de *la Terre*. Suivant cette idée, il s'agit tout simplement d'une erreur de dire que la Renaissance, *envisagée comme le concept de [chien] ou d'[eau]*, rassemble les habits portés par Laurent de Médicis et la réalisation du tableau *La vision de Saint-Augustin* de Vittore Carpaccio, ou que [Dégel soviétique] rassemble la baisse de la censure, la libération des prisonniers des goulags, *etc.* Utiliser les critères employés pour rendre compte de ce qui unit les membres de l'extension des concepts pour analyser si les colligations peuvent avoir des référents réels ou non est de ce fait tout simplement un mauvais point de départ.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #3 : Un concept ne réalise pas le même type de rassemblement à l'échelle de notre esprit qu'une colligation.

Un bon point de départ est plutôt ici de considérer une colligation pour ce qu'elle rassemble véritablement au sein de notre esprit. Suivant ce qui a été montré précédemment, une colligation peut être conceptualisée comme rassemblant des éléments s'agrégant au sein de secteurs sous un

certain cadre mental, dans l'objectif de penser un tout : ainsi, si les habits portés par Laurent de Médicis et la réalisation du tableau *La vision de Saint-Augustin* de Vittore Carpaccio se trouvent réunis sous la colligation « Renaissance », c'est seulement parce que les éléments liés sous chacune de ces descriptions d'événements se trouvent aussi liés sous la liaison plus générale que réalise la « Renaissance », et non pas parce que *ces événements* devraient partager l'un avec l'autre certaines caractéristiques, comme le font les objets pour les concepts. De ce point, chercher des propriétés essentielles ou des similitudes qui seraient partagées par ces événements, dans l'intention d'identifier théoriquement des conditions réelles permettant de fonder une colligation plus générale qu'eux, est une démarche tout simplement absurde : elle revient à chercher dans des entités ontologiques *survenant* ou *complétant* (2.5) le niveau fondamental des éléments les conditions réelles qui peuvent lier ces éléments entre eux. Au contraire, pour chercher (et trouver) des conditions réelles permettant de penser ce qui pourrait fonder nos colligations descriptives, il faut plutôt s'intéresser directement aux *relations* qui peuvent être posées entre les différents éléments qui sont rassemblés sous des colligations au sein de notre esprit, et se demander si ces relations peuvent être, au sein du cours des choses, *réelles*.

Or, il se trouve que de telles relations réelles peuvent être pensées pour fonder nos colligations, pourvu que l'on comprenne ces relations de la bonne manière. Par « relation réelle », il est ici entendu *une relation pouvant être posée entre deux ou plusieurs éléments en raison des dimensions d'apparition de chacun de ceux-ci, c'est-à-dire, en raison de caractéristiques relatives à leur positionnement au sein de secteurs de moments du cours des choses* : en ce sens, les éléments qui s'agrègent actuellement au sein du secteur que je désigne comme « ma bouteille d'eau » sont tous réunis sous une même relation réelle, soit celle *d'apparaître au sein d'un même secteur*, et tous les éléments rassemblés sous la colligation « Renaissance » sont tous dans une même relation réelle avec tous les éléments rassemblés sous la colligation « Révolution industrielle », soit celle

de précéder ces dernières au sein du cours des choses. De ce fait, une relation réelle porte sur le niveau de théorisation le plus général pouvant être pensé par nous pour concevoir des conditions *objective* de réunion des éléments, puisqu'elles découlent de caractéristiques fondamentales que nous pouvons prêter au *cours des choses lui-même* : en ce sens, que des éléments apparaissent lors de mêmes moments ou de moments différents, qu'ils se succèdent ou se précèdent, qu'ils disparaissent, qu'ils fluctuent, etc. sont toutes des caractéristiques inhérentes à comment nous comprenons, même intuitivement, la succession de tout ce qui se réalise - ne pas accepter cette idée nécessiterait d'accepter des propositions lourdes de conséquences pour, je crois, la quasi-entièreté de nos systèmes de croyances, soit (1) que rien n'apparaît au sein du cours des choses ou (2) que rien n'est spatiotemporellement situé. Accepter au contraire que les éléments apparaissent au sein de certains secteurs et de certains moments, et donc, qu'ils sont unis les uns aux autres en fonction de relation réelle découlant de tels positionnements, semble plus raisonnable que (1) et (2) sur le plan intuitif (en accord avec nos compréhensions intuitives de notre univers) et sur le plan formel (en accord avec nos théories générales permettant de rendre compte de ce qui est). En effet, défendre que des éléments apparaissent au sein d'un même secteur, ou que l'apparition d'un ensemble d'éléments en précède un autre - et donc, que ces éléments partagent une certaine relation réelle - n'est pas très engageant en vertu de ce que nous acceptons tous déjà concernant la réalité et nos discours sur celle-ci. Inversement, lier des éléments s'agrégant lors de la première chirurgie réalisée par une femme au Québec à d'autres s'agrégant lors de l'élection de la première femme à la Chancellerie d'Allemagne, sous prétexte que ces événements sont *inspirants* pour les jeunes filles d'aujourd'hui, nous apparaît instantanément, sur le plan intuitif, comme ne pouvant pas renvoyer à une relation réelle découlant de la nature même du cours des choses : une telle liaison ressort plutôt comme le fruit d'objectifs proprement subjectifs qui sont entièrement étrangers à ce

dernier, et donc, une telle colligation ne peut (évidemment) pas être considérée comme fondée par le passé lui-même.

DÉFINITION #36 : Relation réelle =déf. Relation pouvant être posée entre deux ou plusieurs éléments en raison des dimensions d'apparition de chacun de ceux-ci

Partant de cette conceptualisation des relations réelles, il devient possible d'identifier ce qui, au sein du passé, peut servir de référent pour nos colligations descriptives : étant elles-mêmes (comme toutes colligations) des *liaisons* d'éléments sous un certain cadre mental, les colligations descriptives peuvent être conceptualisées comme référant à des *éléments réunis sous des relations réelles au sein du cours des choses*. En ce sens, la colligation « Processus de civilisation » d'Élias (2003), si désignant quelque chose de réel au sein du passé, référerait à des éléments qui partageraient certaines relations réelles (explicitées plus bas), au même titre que « la Renaissance » de Delumeau, que « la Première Guerre mondiale », que la « production du tableau *La vision de Saint-Augustin* par Vittore Carpaccio » et que « la possession par Staline d'un fusil » : ces éléments seraient liés en eux-mêmes au sein du cours des choses selon des caractéristiques propres à leur apparition. Par conséquent, une colligation peut ici être dite descriptive lorsque celle-ci *peut, au moins en principe, correspondre à un ensemble d'éléments partageant une ou des relations réelles*.

DÉFINITION #37 : Colligation descriptive =déf. Colligation qui peut, au moins en principe, correspondre à un ensemble d'éléments partageant une ou des relations réelles.

Pour faciliter la lecture, le terme « aspect » a été ici retenu pour désigner de tels *éléments réunis sous des relations réelles* : en ce sens, que certains éléments (A; B; C) soient liés au sein du cours des choses par un certain ordre d'apparition (A, puis B, puis C) est *un aspect* du passé, et une colligation qui lierait mentalement ces propriétés sous une telle séquence *correspondrait* à cet aspect du passé. Sous une telle utilisation des notions, la totalité des aspects du passé constitue

ainsi la base de référence pour la totalité des colligations descriptives que nous pouvons former à l'échelle de notre esprit⁴⁹.

DÉFINITION #38 : Aspect (du passé) =_{déf.} Éléments réunis sous des relations réelles

Avant de poursuivre, il est à noter ici que la totalité des aspects du passé *n'est pas* conceptualisée dans le cadre des présents travaux comme étant la même chose que le passé lui-même, tout comme qu'il *n'est pas* avancé qu'un aspect du passé est la même chose qu'une composante de celui-ci. Suivant ce qui a été défendu au chapitre #2, le passé est ici considéré comme tout ce qui a été (caractérisation agrégative, 2.5), et donc, ses *composantes* sont des moments et des états. Pour leur part, les *aspects* sont des « facettes du passé » qui résultent de la relation des éléments qui figurent au sein des états : en ce sens, la notion d'aspect se *surajoute* à la caractérisation agrégative, sans aucunement rivaliser avec elle. Pour le dire d'une autre façon, s'il n'y avait pas de moments et d'états passés, il n'y aurait pas de passé, et donc, pas d'aspects pour celui-ci. Cette distinction est importante pour un point présenté ci-bas.

Cette conceptualisation des colligations, des relations réelles et des aspects du passé offre une base nouvelle pour réfléchir les enjeux théoriques de la référence et de la correspondance pour nos cadres mentaux en philosophie de l'historiographie, notamment face à un second type de raisonnement pouvant être trouvé chez les théoriciens constructivistes, aussi présenté par

⁴⁹ À cet effet, un retour sur une expérience de pensée d'Arthur Danto peut être profitable (Danto 1965). Évoquée précédemment (chapitre #1), l'expérience de pensée du chroniqueur idéal (*Ideal Chronicler*) sert à mettre en évidence chez Danto qu'une entité omnisciente qui serait affairée à transcrire tout ce qui se produit au moment où tout se produit ne formulerait jamais d'énoncés du type : « La Guerre de Trente Ans débute en 1618 », puisqu'un tel énoncé ne présente précisément pas quelque chose qui se produit, mais plutôt une certaine forme d'organisation du passé sous une description temporelle (Danto nomme ce type d'énoncés les « énoncés narratifs » - *narrative sentences*). Toutefois, si la « Guerre de Trente Ans » est comprise comme une *colligation descriptive*, l'énoncé « La Guerre de Trente Ans débute en 1618 » pourrait être formulé par un autre type d'entité omnisciente, nommée ici, en s'inspirant de Danto, le « colligateur idéal », capable rétrospectivement de retranscrire tous les aspects possibles du passé. Partant de tous les éléments de tous les états passés ayant caractérisé le cours des choses jusqu'au moment actuel, le colligateur idéal pourrait identifier toutes les relations réelles pouvant être posées entre tous les éléments (*i.e.* tous les aspects du passé), produisant ainsi les « énoncés narratifs » que le chroniqueur idéal de Danto ne pourrait pas produire.

Kuukkanen (2015, pp. 132-137; voir aussi Ankersmit 1983, p. 100). Ce raisonnement exploite, de manière similaire à celui présenté ci-haut, une certaine compréhension des colligations et de la correspondance dans l'objectif de nourrir l'impression que *ce qu'est une colligation* ne peut pas être rendue vraie par le passé.

Bien que ce raisonnement ne s'appuie pas toujours explicitement chez les constructivistes sur des théories formelles de la vérité-correspondance (elle l'est toutefois chez Kuukkanen 2015, p. 132 et chez Ankersmit 1983, pp. 58-65), le type d'idées qu'il sollicite peut facilement être traduit dans le langage de ces théories sans engendrer, je crois, de déformation trop importante. Selon ces théories - qui constituent encore aujourd'hui en philosophie l'une des voies privilégiées pour rendre compte de ce que peut signifier le fait, pour un contenu mental ou un énoncé, de correspondre à la réalité (Armstrong 1973; 1997; 2004; Mulligan, Simons et Smith 1984) - nos énoncés et/ou nos contenus mentaux posséderaient certaines conditions pour être *rendus vrais*, nommées « vériporteurs » (*truth-bearers*), et ces conditions seraient satisfaites, ou non, par la réalité, selon la présence ou l'absence au sein de celle-ci des « vérificateurs » (*truth-makers*) nécessaires pour les *rendre vraies*. En ce sens, un énoncé ou un contenu mental correspondrait à la réalité (serait « vrai ») si et seulement si les conditions de vérité de ce qu'il propose concernant la réalité seraient remplies par des composantes, par des portions ou par des caractéristiques de cette dernière.

Partant du lexique des théories de la vérité-correspondance, le second raisonnement avancé par les constructivistes pourrait être formulé comme suit : il consiste à demander, si l'on comprend une colligation comme un arrangement de contenus du passé, *qu'est-ce qui, dans le passé, pourrait agir à titre de vérificateurs pour un tel arrangement :*

The problem is that there does not seem to be any one thing that would make a colligation true. Colligation is an arrangement, a construction, which does not have an independently given corresponding object. This is to say that even if a colligatory expression could be regarded as a

potential truth-bearer, and I think it can, it does *not have a truth-maker that would make it true* (italiques présents dans le texte, Kuukkanen 2015, p. 133).

Or, ce raisonnement s'appuie encore une fois sur une prémissse qu'il n'est pas nécessaire d'accepter : il nécessite d'abord d'accepter l'idée que les vérificateurs pouvant rendre vrais nos colligations devraient être des *composantes* du passé (*ex.* un événement, un état, *etc.*) pour ensuite suggérer que puisque les colligations *rassemblent et organisent* de telles composantes, une erreur de catégorie interviendrait automatiquement pour celui ou celle qui voudrait défendre que nos colligations puissent être rendues vraies par le passé seul; au contraire, seules les composantes de nos colligations pourraient renvoyer à certains vérificateurs, alors que les colligations seraient plutôt des entités abstraites inférées subjectivement à partir de ces composantes :

[...] let C be a colligated expression, which colligates a large number of statements describing historical events, such as p, q, w, z, etc. The simplest expression of this state of affairs is to say that C creates a world in which it is the case that p, q, w, z...n. The problem is to infer C from p, q, w, z...n which is exactly the original problem of colligation, as expressed by Whewell and others: how to derive general or other integrative concepts from a set of data describing particular states of affairs? Without some subject-sided imposition this does not seem feasible (Kuukkanen 2015, pp. 134-135).

Or déjà, comme nous l'avons vu ci-haut, une colligation n'a pas à être conçue comme un rassemblement d'*événements* d'un ordre inférieur, et donc, l'idée qu'il existerait un double niveau entre les composantes du passé et les colligations les rassemblant peut d'emblée être écartée. Pour celui qui souhaite penser les colligations dans une perspective correspondantiste, la question revient plutôt à se demander si le passé peut posséder les vérificateurs permettant de rendre vrai le fait, pour nous, de rassembler certains éléments sous un certain cadre mental : à ce niveau, les aspects du passé peuvent tout à fait remplir cette fonction, sans être pour autant *des composantes* de celui-ci. À titre d'exemple, défendre la thèse que « des vêtements sombres étaient à la mode dans la cour de Louis XVI bien avant que la bourgeoisie prenne le pouvoir » avance une certaine colligation (descriptive) rassemblant des éléments de secteurs distincts (avant/après la prise du

pouvoir), et donc nécessite pour être rendue vraie (1) que les éléments concernés aient bel et bien apparu au sein du cours des choses et (2) que ces éléments soient réunis au sein du cours des choses sous certaines relations ontologiquement objectives (c'est-à-dire, que certains éléments soient apparus au sein d'un même moment étendu, *avant*, et que d'autres soient apparus au sein d'un autre moment étendu, *après*) : or, tel que conceptualisé ci-haut (**déf. #38**), un aspect du passé (*i.e.* des propriétés rassemblées sous une ou des relations réelles) remplit entièrement ces conditions, et peut donc de ce fait être considéré comme un vérificateur légitime pour une telle colligation - l'absence complète de cet aspect pour le passé serait suffisante pour falsifier la thèse qui avance cette colligation.

Prenons un autre exemple, plus rapproché de ceux qu'emploient les constructivistes, pour montrer ce même point : prenons la présentation que fait Delumeau de la Renaissance (1993). Rassemblant une somme d'énoncés portant sur des innovations techniques (amélioration du canon, des techniques de peinture, des instruments servant la navigation *etc.*), la présentation de Delumeau (incluant ses choix narratifs) soutient une certaine thèse, pouvant être formulée de la manière suivante : « il se produit en Europe une Renaissance à partir du 14^e siècle », où la « Renaissance » désigne une colligation permettant de rassembler ces innovations sous l'idée générale d'une convergence de développements de savoirs, d'instruments et de techniques. Comprises comme Kuukkanen et les constructivistes, la colligation « Renaissance » opérerait ici une liaison entre différents événements (soit, le développement et la mise en pratique de ces innovations) et ces liaisons seraient *imposées* subjectivement par Delumeau, puisque rien, par exemple, entre les grandes explorations permises par le développement de l'astrolabe et l'utilisation de nouveaux pigments en peinture ne nous permettrait d'inférer que ces événements puissent être rassemblés sous l'idée d'une Renaissance. Or, si l'on prend plutôt le chemin de réflexion développé dans le présent chapitre, nous dirions simplement que la « Renaissance » de Delumeau vient lier un

ensemble d’éléments qui apparaissent dans différents secteurs de différents moments d’un même moment étendu (et que nous désignons comme « l’Europe occidentale entre les 14^e et 16^e siècles »), en proposant que l’apparition de tels éléments *converge* comparativement à ce que l’on peut observer avant et après ce moment étendu pour ce même secteur. En ce sens, les relations réelles ici nécessaires pour rendre vraie la thèse de Delumeau portent sur l’apparition *convergente de tous ces éléments au sein d’une même région pour un même moment (étendu)* : si le passé possède un tel aspect, alors la « Renaissance » de Delumeau réfère à quelque chose de réel; si le passé ne possède pas un tel aspect, alors celle-ci peut être considérée comme *une mauvaise manière d’envisager le passé – dans le cas présent, une mauvaise description*. Dans un cas comme dans l’autre, le passé est suffisant pour déterminer si la thèse de Delumeau, employant cette colligation « Renaissance », est vraie ou non, nous laissant par la suite le soin, à l’aide des données historiques, de le déterminer (chapitre #6).

Le traitement ici réalisé des deux raisonnements constructivistes suffit, je crois, à montrer l’intérêt de la présente conceptualisation pour les colligations, le passé, la référence et la correspondance en historiographie, ne serait-ce que parce qu’elle permet d’éliminer deux des bases théoriques principales généralement sollicitées, au sein des théories constructivistes, pour justifier l’abandon de la vérité-correspondance et transposer les enjeux de la mentalisation au sein de considérations autres que celles de la vérité. Les réponses critiques offertes ci-haut révèlent en effet qu’il est tout à fait possible de penser des colligations *descriptives* sans que le tout ne vienne générer de problèmes formels, ce que les deux raisonnements constructivistes analysés précédemment tentent au contraire de faire valoir (*i.e.* ils tentent de montrer que nos théories des concepts et de la vérité-correspondance sont incompatibles avec la théorisation des colligations, pour soutenir la conclusion qu’il serait *incohérent* de considérer les colligations comme pouvant référer à quelque chose de réel). Le glissement théorique ici opéré est ainsi substantiel pour la réflexion en

philosophie de l'historiographie, notamment pour réinstaurer des relations fortes entre les colligations et le passé. Elle offre la possibilité de justifier métaphysiquement une remise en doute profonde de l'« attitude axiologique » caractéristique du narrativisme radical - voulant que nos présentations du passé ne puissent être évaluées que pour des raisons éthiques ou esthétiques (3.6). Elle ouvre de ce fait la voie à une théorie alternative de l'évaluation, qui sera développée dans les chapitres suivants (chapitres #6-7).

Accepter l'idée que les colligations *peuvent* être dans une relation de correspondance avec le passé ne doit toutefois pas mener à penser que *toutes* les colligations le sont : considérant ce qui a été souligné plus haut, produire une telle généralisation reviendrait à reconduire un problème constamment rencontré en philosophie de l'historiographie, qui consiste à prendre pour acquis que ce qui s'applique pour certaines colligations spécifiques s'applique forcément pour les autres. En d'autres mots, partir d'exemples ciblés pour tirer des conclusions générales sur les colligations presupposent que celles-ci sont toutes d'une même nature, présupposé qui ne survit ni à l'examen rigoureux des différentes opérations mentales de regroupement que nous pouvons réaliser pour penser des touts, ni à l'élaboration théorique des différentes relations avec le passé qui peuvent être envisagées à leur sujet.

En vérité, la défense que *toutes* les colligations réfèrent au passé, ou qu'*aucune* ne le fait, repose presque toujours en philosophie de l'historiographie sur des choix d'échantillons initiaux fondamentalement différents : si l'on prend, par exemple, les différents exemples présentés par McCullagh dans son entrée « Colligation » du *Companion to the Philosophy of History and Historiography* (McCullagh 2011, pp. 152-161), concentrés sur des *patterns* historiques tels que « les vagues d'inflation en Occident aux 13^e, 16^e, 18^e et 20^e siècles », les colligations ne peuvent alors que difficilement être envisagées comme de pures constructions historiographiques, ne serait-ce que parce qu'intuitivement, celles-ci semblent s'inscrire au sein de la même catégorie d'actes

de langage que toutes autres formes de description que nous sollicitons lors de nos échanges quotidiens. À l'inverse, les exemples qu'utilise Kuukkanen pour justifier l'abandon de la vérité-correspondance semblent pour leur part, au minimum, introduire certaines dimensions extérieures aux éléments colligés, nourrissant ainsi la conclusion qu'une colligation ne peut pas *directement* référer au passé : en ce sens, avancer que « la chaîne décisionnelle autrichienne était organisée comme une ruche sans relations hiérarchiques claires », ou que « la rencontre entre le premier ministre serbe et le ministre des affaires étrangères autrichien est assimilable à un dialogue de sourds », ou encore que « les décideurs politiques à la veille de la Première Guerre mondiale ont agi à la manière de somnambules » (Kuukkanen 2015, p. 135) sollicite, comme manières d'envisager le passé, des *métaphores* dont l'acceptation semble déborder au moins partiellement des relations réelles pouvant être pensées entre des éléments apparaissant au sein du cours des choses. Ainsi, d'un côté comme de l'autre, le choix de l'échantillon retenu initialement pour mener l'analyse (et justifier empiriquement certaines théorisations de la référence en historiographie) vient en réalité préorienter les conclusions générales pouvant être soumises concernant les colligations, tout en alimentant certaines incompréhensions entre les théoriciens (comment un *pattern historique* pourrait-il être seulement une construction subjective? / comment une *métaphore* pourrait-elle référer directement à ce qui a été?). Or, une démarche plus appropriée, une fois mise à disposition la conceptualisation des colligations avancée dans la présente thèse, consiste plutôt à se demander dès le départ si *toutes les colligations* sont d'une même nature, et donc, si la sélection de différents échantillons par les théoriciens pour parvenir à des conclusions différentes n'est pas précisément le signe que ce qui peut être dit de certaines colligations ne peut pas forcément être dit des autres. Il est en ce sens admis dans le cadre de cette typologie que ce qui a été présenté ci-haut, concernant la correspondance et la référence, s'applique seulement à *certaines*

types de colligation, c'est-à-dire, seulement aux types pour lesquels nous sommes capables de penser des *aspects* du passé pouvant rendre vraies les thèses les sollicitant.

Pour penser ces types, le lexique développé dans la présente section se révèle particulièrement utile. Partant de celui-ci, il est en effet possible de diviser les colligations descriptives en fonction des types d'aspects qui peuvent leur correspondre, pour ensuite évaluer ce classement à l'aide de confirmations empiriques et phénoménologiques. Par un tel exercice, nous pourrons à la fois expliciter les différentes opérations de rassemblement qui peuvent être observées au sein de l'historiographie réelle, tout comme dévoiler les opérations mentales manifestes que nous pouvons nous-mêmes réaliser au sein de notre esprit. Une telle explicitation et un tel dévoilement constituent, pour la réflexivité sur les pratiques historiennes, une étape importante pour pouvoir éventuellement reconduire volontairement les différentes opérations mentales ici présentées, une fois venu pour nous le moment de passer à l'écriture et de présenter le passé.

Les types qu'il m'a été donné d'identifier à cet effet, pour la catégorie « colligation descriptive », sont présentés ci-bas suivant une structure énumérative, sans que l'ordre de présentation n'importe, outre qu'à des fins pédagogiques⁵⁰. Le même type d'énumération sera fait dans les sections suivantes pour les types de colligations conceptives et constructives.

5.2.1 Apparition d'éléments dans un même secteur, lors d'un même moment

Le premier type de colligation descriptive ici identifié est sans doute celui qui est le plus fréquemment employé dans notre mentalisation de ce qui a été : il concerne l'acte de bâtir (à

⁵⁰ À titre de rappel (**introduction partie I**), il n'est pas ici prétendu que la recension des types effectuée dans ce chapitre est exhaustive. La possibilité reste tout à fait ouverte que cette typologie puisse être bonifiée de nouveaux types, selon d'autres opérations mentales qui m'auraient personnellement échappé. La recension des types ici faite doit en ce sens être considérée comme un premier pas en vue d'une recension toujours plus complète, et montre à tout le moins l'utilité des modes de classements que rend possible ma conceptualisation plus générale.

l'échelle de notre esprit) des événements statiques (2.5), en réunissant des éléments qui apparaîtraient simultanément dans un ou plusieurs secteurs d'un ou plusieurs moments. À titre d'exemple, la description « L'empereur Hadrien portant la barbe lors de sa rencontre avec les peuples du Nord » peut être comprise comme une somme d'éléments s'agrégant dans de mêmes secteurs, constituant ce que nous désignons respectivement comme « l'empereur Hadrien », « sa barbe », « la rencontre » et « les peuples du Nord », puis colligés dans notre esprit sous une certaine manière (descriptive) d'envisager le passé.

Ce type d'opération mentale de liaison, fondamental à notre activité quotidienne, peut facilement être reconduit à même notre esprit : il suffit en effet de tenter de décrire n'importe quel secteur immédiat qu'il nous a été donné d'observer dans un passé récent (*ex.* « ma tuque sur la table », « mon amie portant du bleu », *etc.*) pour constater que nous lions pour ce faire des éléments du passé uniquement sur la base que ceux-ci sont *synchrones*, c'est-à-dire, qu'ils partagent un même espace pour un même intervalle de temps.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #4 : Nous pouvons lier des éléments uniquement sur la base que ceux-ci sont synchrones (*i.e.* qu'ils occupent un même secteur pour un même moment).

5.2.2 Persistance d'un ou de plusieurs éléments au sein d'une même région, pour un moment étendu

Partant de l'idée que certains éléments apparaissent lors de certains moments, et traversent différents moments au sein d'états prolongés (2.5), une autre relation pouvant être pensée entre des éléments de secteurs pour former un tout est celle de la *persistance* : en ce sens, un élément est persistant *lorsque celui-ci traverse différents moments*, et différents éléments traversant différents moments pour une même région peuvent être considérés *comme un tout persistant*.

Un exemple historiographique de ce type de colligation est celui du « Long Moyen Âge » proposé par Jacques Le Goff (2004) : celui-ci consiste à rassembler sous un tout certains éléments qui seraient apparus au sein d'une série de secteurs de différents moments d'un moment étendu (désigné comme l' « Europe occidentale ») et qui auraient persisté (au moins) jusqu'aux premiers moments de la Révolution française, impliquant ainsi un certain état prolongé dont la reconnaissance aurait été obscurcie, en historiographie, par la notion de « Renaissance ». En ce sens, pour Le Goff, malgré les changements culturels se tenant dans les cours principales et dans le domaine de l'art à partir du 14^e siècle, plusieurs autres dimensions, telles que les guerres menées, les querelles religieuses, les structures sociales et le quotidien des corps travaillant afficheraient pour leur part une nette *continuité* au sein de l'Europe, se poursuivant jusqu'aux moments des transformations hiérarchiques profondes suscitées par la Révolution française, et même, pour le monde paysan, jusqu'à l'apparition de la machinerie agricole. Dans le lexique ici développé, la colligation descriptive particulière de Le Goff viserait en ce sens la persistance d'un nombre gigantesque d'éléments au sein d'une série de secteurs désignés comme « l'Europe occidentale », et ce, au travers d'un moment étendu allant de l'apparition de l'Islam et de la mort de Justinien jusqu'aux renversements des systèmes monarchiques occidentaux.

À l'échelle de nos propres pratiques de mentalisation, penser les éléments sous une relation de persistance peut être réalisé pour toute entité considérée par nous comme stable : en ce sens, la mentalisation de « notre carrière chez *telle* entreprise », si considérée comme *passée*, s'appuie sur certains éléments considérés comme s'étant maintenus au fil de différents moments, et donc, comme un état prolongé.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #5 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que ceux-ci persistent à travers différents moments.

5.2.3 Apparition de mêmes éléments dans une même région, lors de moments séparés

Partant des deux types présentés précédemment, il est possible de penser une autre relation pouvant servir à unir des éléments, lorsque ceux-ci apparaissent au sein d'une même région, mais pour des moments différents et séparés (donc, pas pour un moment étendu *continu*). Sous une telle relation, ces éléments ne sont pas unis en raison de leur persistance (comme ci-haut), mais plutôt, en raison de leur *réapparition* au sein de moments différents, pour des secteurs rassemblés sous une même désignation.

Un exemple historiographique d'éléments rassemblés en raison de leur réapparition est la colligation descriptive avancée par Delumeau pour rassembler les différentes conceptions particulières du paradis sous trois grandes conceptions générales (les conceptions nostalgiques, les conceptions anticipatrices et les conceptions terrestres; Delumeau 1992). Pour rassembler les (très) nombreuses conceptions particulières du paradis chrétien qui ont été écrites en Europe et dont les documents ont survécu jusqu'à aujourd'hui, Delumeau envisage en fait l'écriture de chacun de ceux-ci comme résultant de conjonction d'éléments *se répétant à différents moments passés*, pour la région (très vaste) désignée comme les « territoires chrétiens », et ce, sans soutenir que ces ensembles d'éléments aient été persistants (c'est-à-dire, sans défendre que les éléments composant ces ensembles se sont maintenus *en continu* dans les « territoires chrétiens » pour l'entièreté du moment étendu couvert par son étude).

Sur le plan phénoménologique, une telle manière d'organiser ce qui a été peut être observée au sein de notre activité mentale lorsque nous tentons, par exemple, d'identifier un *pattern* qui se répète. À titre d'exemple, lorsque nous rassemblons deux ruptures amoureuses sous l'idée que celles-ci se sont produites par la conjonction de mêmes facteurs au sein de notre vie émotive interne (ex. parce que nous avons vécu intérieurement les mêmes insécurités), nous colligeons en réalité ces deux ensembles de secteurs du passé sous un tout en raison de certains éléments qui sont

considérés comme s'étant répétés à des moments différents et non concomitants, mais pour une même région (notre vie émotive interne). Tout comme pour Delumeau, la réapparition de mêmes éléments au sein de secteurs rassemblés sous une même désignation, mais pour des moments différents, constitue la relation sur laquelle se base cette colligation d'un « pattern amoureux ».

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #6 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que ceux-ci réapparaissent dans des secteurs, sans avoir été persistants.

5.2.4 Apparition de mêmes éléments dans des secteurs indépendants, lors d'un même moment

À l'inverse que pour le type précédent, nous pouvons aussi rassembler au sein de notre activité mentale certains éléments du passé sur la base de leur agrégation au sein d'un même moment (étendu ou non), mais pas au sein d'un même secteur ou d'une même région. Ainsi, contrairement au cas des trois conceptions générales du paradis avancées par Delumeau (envisagées comme une réapparition lors de moments différents), certaines colligations peuvent pour leur part lier des éléments partageant un même moment (étendu ou non), mais apparaissant dans des désignations de secteurs séparés : à titre d'exemple, l'idée de rassembler les travaux réalisés de manière indépendante par Leibniz et par Newton pour les penser sous le tout « la découverte du calcul intégral » ne semble pas issue (du moins, pas dans un ouvrage comme *La vie rêvée des maths*; Berlinski 2001) d'une colligation où les éléments partagés sont posés comme apparaissant *une fois* au sein d'une même région générale (ex. l'Europe), mais plutôt comme apparaissant *deux fois* dans deux régions différentes, lors d'un même moment étendu. De la même façon, la présentation faite par Edmund Dziembowski dans *Le Siècle des Révolutions : 1660-1789* (2019) s'intéresse (notamment) à comment certains ensembles d'éléments sont apparus dans différentes régions (l'Angleterre, les États-Unis et la France) au cours d'un même moment étendu,

permettant ainsi de penser un tout (*i.e.* le Siècle des Révolutions) à partir des parallèles possibles pouvant être retracés entre les différentes révolutions menées.

À l'échelle de notre esprit, de telles colligations peuvent être réalisées lorsque nous rassemblons sous un tout certains éléments du passé considérés comme situés au sein d'un même moment, mais envisagés comme se réalisant dans des secteurs indépendants les uns des autres (donc, comme apparaissant *plusieurs* fois) : à titre d'exemple, le fait de colliger les accomplissements vécus par notre père à ceux vécus par nous, lors d'une même année, sous l'idée générale d'« une année de réussites » correspond parfaitement au type de colligation ici avancé, puisque s'appuyant sur l'idée que de *mêmes éléments* seraient apparus dans deux secteurs différents, mais lors d'un même moment étendu.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #7 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que ceux-ci apparaissent simultanément dans des secteurs ou des ensembles de secteurs qui sont, pour leur part, envisagés séparément.

5.2.5 Apparition de mêmes éléments dans des secteurs indépendants, lors de différents moments

Un autre type de colligation pouvant être pensé dans la même lignée que les deux précédents (et qui est en fait le dernier de cette lignée) consiste à lier des éléments du passé uniquement sur la base d'une apparition différenciée, c'est-à-dire, sans que ni les secteurs et ni les moments de cette apparition soient envisagés comme les mêmes. En ce sens, des secteurs de moments différents pourraient être pensés sous un tout uniquement en raison de l'apparition au sein de ceux-ci d'un même ensemble d'éléments.

Un tel type de colligation peut être trouvé dans toute forme d'organisation textuelle avançant l'idée de *cycles* qui se répètent à différents moments, pour différentes régions. En ce sens,

dans *Après l'empire*, Emmanuel Todd (2001) identifie certaines étapes qui auraient été traversées autant par l'Empire grec et l'Empire romain, dans l'objectif de prédire le déclin des États-Unis comme (unique) superpuissance mondiale. Dans son examen des différents traits se répétant d'un empire à l'autre, l'anthropologue vient en ce sens proposer la résurgence de mêmes ensembles d'éléments fournissant de mêmes descriptibles (*ex.* : mentalité protectionniste, théâtralisation des conflits, fermeture à l'immigration) permettant de développer sa colligation « de cycles d'empires déclinants » : une telle colligation rassemble ainsi différents éléments, sans considérer toutefois que leurs secteurs d'apparition, ni leurs moments, soient partagés.

La pensée par « cycle » est évidemment l'une des constituantes fondamentales de notre activité mentale lorsque vient le moment pour nous de colliger des éléments sous un tout : même dans les récits les plus anciens qu'il nous est possible de retracer parmi les données historiques, l'idée d'ensemble d'éléments apparaissant de manière répétée dans des régions et des moments différents est omniprésente (que ce soit, les cycles de la réincarnation, ou encore les cycles de vie des différents animaux et plantes). Dans toutes ces situations, des éléments se trouvent rassemblés uniquement en raison de leur apparition dans des contextes d'occurrences différents. Dans le même ordre d'idées, lorsque nous envisageons qu'un ami vit une même situation ou un même cycle que nous, mais en différé, nous réunissons nos expériences respectives sous un cadre mental unique, sur la simple base que de mêmes éléments peuvent être trouvés au sein de chacune d'elles.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #8 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que ceux-ci réapparaissent dans des secteurs et des moments différents.

5.2.6 Séquence

Une autre liaison fondamentale que nous pouvons poser entre des éléments ou des ensembles d'éléments est celle de *leur ordre d'apparition* au sein du cours des choses. Ainsi,

contrairement à tous les types de colligation présentés ci-haut, une séquence ne nécessite pas l'apparition de *mêmes* éléments sous un certain contexte d'occurrence; elle relève plutôt de la proximité respective de chacun des éléments apparaissant dans des moments selon la distance de ces derniers avec le moment actuel, distance respective qui permet d'*ordonner* ces éléments sous des *séquences*.

En historiographie, une colligation descriptive de séquençage peut être avancée lors d'une explication causale (*ex.* : pour que A explique B, ou participe à l'explication de B, il faut minimalement que A ne succède pas à B), mais aussi pour des séquences qui n'ont rien de causal : en ce sens, la colligation venant unir l'arrivée du Général Montcalm à la tête des armées françaises (en Nouvelle-France) lors de la Guerre de Sept Ans et la défaite lors des plaines d'Abraham est une colligation de séquençage *causale* (ajoutant, à l'échelle de notre représentation, une explication causale; Anderson 2001, Fregault 2009; Dziembowski 2015), alors que le rassemblement des différentes étapes de collaboration de la compagnie IBM avec le régime nazi est une colligation *non causale*, mentalisée dans l'objectif de déterminer si l'aide fournie par celle-ci précédait ou non la connaissance par le grand public des camps de la mort (Black 2012). Dans un cas comme dans l'autre, sans la relation d'apparition permettant de placer les éléments visés *dans un certain ordre*, de telles colligations particulières seraient tout simplement impossibles.

Au quotidien, nous opérons des séquençages de nombreuses manières, et pour différentes finalités. Il suffit en effet de tenter de décrire n'importe quelle succession d'événements distincts pour constater que, lorsque nous le faisons, nous pensons un certain tout selon l'ordre d'apparition de chacun des éléments qui le compose : en ce sens, lorsque nous nous demandons à quelle date nous nous sommes fait couper les cheveux, et que nous utilisons pour le retracer la date de la dernière tempête de neige de l'année, en sachant que celle-ci était *la veille* de notre visite chez le coiffeur, nous opérons une liaison entre les éléments désignés par ces deux événements sur la base

de leur proximité respective avec le moment actuel, produisant ainsi une colligation descriptive de séquençage, non causale. De la même manière, lorsque nous tentons d'expliquer l'absence d'une collègue lors de notre anniversaire, sur la base que nous l'avons vexée la semaine précédente, nous produisons aussi un tel séquençage, en ordonnant ces ensembles d'éléments selon ce que nous comprenons, à l'échelle de nos représentations, comme étant une cause et un effet.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #9 : Nous pouvons lier des éléments sur la base de leur ordre d'apparition, selon leur proximité respective avec le moment actuel.

5.2.7 Processus

Parmi les différents types de colligations descriptives ici présentés, les processus sont sans doute ceux qui sont les plus souvent envisagés en philosophie de l'historiographie comme étant des constructions théoriques, relatives à nos choix narratifs ou à nos spéculations sur les directions de l'histoire (Dray 1971; Aron 1991; Lagueux 2001; Vasicek 2011). Pourtant, les processus peuvent, tout autant que les autres types présentés précédemment, être compris par l'entremise du lexique de l'apparition des éléments - et donc, comme relevant de relations réelles – si ceux-ci visent un certain type d'aspect du passé (laissant plutôt les processus « spéculatifs » critiqués en philosophie de l'historiographie à un autre type de colligation, d'une autre catégorie, soit les colligations constructives télologiques 5.4.4). En effet, un processus peut être ici caractérisé sur la base d'éléments apparaissant progressivement (*i.e.* sous une séquence) au sein d'un ou de plusieurs secteurs, et *persistant* chacun jusqu'à ce que soit constitué, au sein d'un moment ultérieur, un certain ensemble *accumulé* d'éléments, considéré comme le *résultat* de la persistance de chacun de ceux-ci. En ce sens, le « Processus de civilisation » de Norbert Elias (1939), ou encore celui de la « narcissisation » avancé par Gilles Lipovetski (1987) peuvent être envisagés comme des colligations liant sous un même cadre mental l'apparition successive d'éléments persistants dans

une même région (*ex.* : l'Occident pour Élias) ou dans différentes régions (*ex.* : chaque individu pour Lipovetski), jusqu'à ce que le cumul de ces éléments persistants produisent un certain ensemble consolidé lors d'un même moment ultérieur. Pour Élias, le Processus de civilisation pourrait en ce sens être compris par l'accumulation progressive et persistante de certains ensembles d'éléments (eux-mêmes le résultat de sous-processus, désignés par Élias comme « la monopolisation de la violence par les États », « l'accroissement des chaînes d'interdépendances sous les effets du capitalisme », « le développement des étiquettes formelles », *etc.*) jusqu'à former une certaine structure générale (*i.e.* un ensemble d'éléments consolidés) au sein de la région « Occident », imposant sur les individus une culture d'autocontrôle de leur vie pulsionnelle. Pour la « narcissisation » chez Lipovetski, certains éléments apparaîtraient progressivement au sein d'un nombre grandissant d'individus à partir de la fin du Moyen Âge (*ex.* : formant chez eux ce qui peut être désigné comme la « conscience de soi », l'*« amour-propre* », l'*« autoréflexivité* », l'*« émulation* », *etc.*) et persisteraient jusqu'au moment où ce nombre d'individus deviendrait *majoritaire*, consolidant ainsi cet ensemble d'éléments comme *résultat*, au sein d'un même moment, du processus de narcissisation.

Sur le plan phénoménologique, nous produisons des colligations de processus à chaque fois que nous pensons un tout par l'entremise d'une constitution progressive et constante, allant vers un certain *statut d'aboutissement* (vers un certain ensemble d'éléments composés entièrement d'éléments persistants apparus précédemment). Par exemple, lorsque nous tentons de retracer les différents gains progressifs nous ayant menés jusqu'à l'atteinte d'un sentiment de « pleine affirmation de soi », nous opérons une telle liaison par l'entremise d'une colligation de processus, en posant une relation entre un certain ensemble d'éléments pensés comme un résultat, et l'apparition préalable et persistante de chacun des éléments le composant lors de moments antérieurs.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #10 : Nous pouvons lier des éléments sur la base de leur persistance au sein de plusieurs secteurs, jusqu'à l'atteinte d'un ensemble d'éléments posé comme le résultat de l'accumulation successive de chacun des éléments qui le compose.

5.2.8 Fluctuation d'éléments pour une même région, accompagnant un état prolongé

Un autre type de colligation, aussi fréquemment rencontré en historiographie, peut être réalisé par la mise en contraste au sein d'une même région d'éléments persistants, environnés d'éléments fluctuants (ce qui a été nommé des *événements dynamiques* au chapitre #2; **2.5**). En ce sens, rassembler certains éléments apparaissant dans une région sous la colligation descriptive d'*une accélération* presuppose un certain noyau d'éléments se maintenant (*ex.* un certain état prolongé permettant de parler d'un objet dont le mouvement s'accélère) et d'autres éléments fluctuants permettant de rendre compte de cette accélération (*ex.* pour parler d'une *augmentation* de la vitesse). Ainsi, au contraire des colligations par processus, ce type de colligation descriptive n'implique pas d'envisager un certain ensemble d'éléments comme *résultat* d'une accumulation d'éléments persistants, mais vient plutôt lier des éléments qui apparaissent et disparaissent successivement au sein d'une région, en les rapportant à un certain état prolongé qui s'y trouve aussi.

En historiographie, « la colonisation de l'Amérique du Nord » (Zinn 1980, Havard et Vidal 2014) peut être considérée comme une telle colligation descriptive formant un événement dynamique, puisque celle-ci rassemble des éléments dont l'apparition est temporaire (*ex.* ce que nous désignons comme « les guerres coloniales », « différents régimes administratifs », « différentes ententes avec les métropoles européennes », *etc.*) au sein d'une région où persiste, indépendamment de ces fluctuations, un certain état prolongé (*ex.* ce que nous désignons comme « la présence de colons européens sur le territoire nord-américain »). Ici, contrairement au

traitement fait ci-haut du « Processus de civilisation », une telle colligation n'est pas réalisée en liant un certain *résultat* à des étapes préliminaires d'apparition d'éléments persistants, mais plutôt en tentant de rendre compte de *changements continuels* accompagnant un certain ensemble d'éléments qui pour sa part se maintient tout au long du moment étendu visé.

À l'échelle de notre esprit, le fait de rassembler des éléments sous un événement dynamique peut s'observer pour toute forme d'organisation que nous produisons pour penser sous un tout des variations successives : en ce sens, « mon adolescence » est une colligation descriptive dynamique, du fait qu'un nombre impressionnant d'éléments y apparaissent puis disparaissent, fluctuant toutefois autour d'un certain noyau d'éléments qui pour leur part se maintiennent (*ex.* certaines composantes essentielles qui forment ce je désigne comme « moi »).

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #11 : Nous pouvons lier des éléments sur la base qu'ils apparaissent et disparaissent au sein d'une région, pour un certain moment étendu où figure simultanément un ensemble d'éléments persistants auxquels sont rapportés les éléments fluctuants.

5.2.9 Quantification de certains éléments au sein d'un secteur ou d'un lieu, pour des moments différents

Le dernier type de colligation descriptive ici présenté est celui qui a été traité plus haut, pour l'exemple de la Renaissance de Delumeau (1993). Celui-ci consiste à lier certains éléments en raison de leur *convergence*, de leur *atténuation* ou de leur *absence* au sein de secteurs ou d'une région à certains moments, en comparant ceux-ci à d'autres. Ainsi, la Renaissance de Delumeau rassemble différents éléments du passé (désignés comme une série de développements techniques réalisés dans différents domaines) sous la base de la forte concentration de ces éléments dans une même région pour un moment étendu, comparativement aux moments précédent et suivant celui-ci; le « Moyen Âge », au contraire, rassemble (sous certaines colligations, comme celles avancées par Michelet 1998) un ensemble d'éléments en considérant leur apparition plus faible dans une

même région que lors de ce qui a précédé et suivi (*ex.* désignés comme la valorisation de l'homme, de la démocratie et de la liberté individuelle); finalement, la « Grande Renonciation masculine au vêtement » de Flügel (1982) rassemble un ensemble d'éléments selon l'idée que d'autres éléments cessent d'apparaître au sein d'une même région, alors que ceux-ci apparaissent pour la même région lors de moments précédents (éléments désignés chez Flügel comme les pratiques ostentatoires d'un vêtement fastueux pour les hommes).

Un tel type de colligation peut facilement être reconduit au sein de notre esprit, dès que nous rassemblons certains éléments en raison de différentes *phases* que connaît une même région lors d'un moment étendu : lors d'une telle opération, nous comparons une même région lors de différents moments, en tentant de mesurer au sein de chacun de ceux-ci le degré d'apparition de certains éléments. En ce sens, rassembler certains éléments de notre vie sous la colligation « début de carrière » peut être pensé en raison du degré élevé d'apparition de certains éléments s'y trouvant (offrant les descriptibles « présence d'enthousiasme au travail », « rigueur dans les tâches », *etc.*), comparativement à celle de « fin de carrière », où ces mêmes éléments se trouvent atténus (« moins d'enthousiasme », « moins de rigueur »), jusqu'à devenir complètement absents lors de la colligation « retraite ». Dans tous ces cas, l'évaluation quantitative de certains éléments à certains moments se trouve *comparée* à celle pour d'autres moments, et ce, pour une même région.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #12 : Nous pouvons lier des éléments du passé sur la base d'une comparaison de leur degré d'apparition pour une même région à différents moments.

5.2.10 Considérations conclusives

Dans la présente section, il a été montré que la distinction entre les colligations et nos descriptions d'événements - soutenue notamment par les constructivistes - peut être éliminée du moment où les colligations cessent d'être pensées comme des collages d'événements hétérogènes

pour plutôt être pensées elles-mêmes comme des descriptions du passé, en comprenant que toute description du passé est en soi une liaison d'éléments sous un certain cadre mental. Partant de cette idée, 11 types de colligations (3 pour la dernière sous-section) ont été relevés, en indiquant pour chacun de ceux-ci quel type de cadre mental est employé pour rendre possible une description du passé. Pour chaque type de colligation, un exemple empirique et un exercice phénoménologique à réaliser par le lecteur lui-même ont été fournis dans l'objectif de les justifier empiriquement et phénoménologiquement.

Dans l'explication de chacun de ces types (*i.e.* à chaque sous-section), un effort volontaire a été fait pour présenter ceux-ci en sollicitant le moins possible le lexique des relations réelles et des aspects, dans l'objectif de permettre une intégration de ce classement pour des travaux de philosophes qui n'accepteraient pas les considérations métaphysiques ici défendues, mais qui verraient tout de même le mérite de ces types pour expliquer les pratiques historiographiques : en ce sens, même un narrativiste radical pourrait envisager ces types de colligations comme des manières d'organiser le passé que nous sollicitons lorsque nous produisons nos organisations textuelles, en considérant toutefois que ces touts résultant de nos opérations mentales de liaison ne réfèrent à rien du passé et ne peuvent pas être fondés par lui; ce classement serait, même dans un tel cas, utile pour distinguer différents types de *constructions* que nous pouvons produire mentalement lors de notre passage à l'écriture.

Ceci dit, la conceptualisation des relations réelles, de la référence et des aspects proposée ci-haut permet, si acceptée conjointement au classement ici réalisé, de penser aussi des conditions réelles de correspondance entre nos colligations et le passé en soi, et ce, même pour des entités comme la Renaissance et le Dégel soviétique. En effet, l'identification des liaisons que nous produisons mentalement pour penser des touts pour chaque type ici recensé nous fournit simultanément une idée précise du type d'aspect que le passé doit posséder pour fonder nos

différentes colligations descriptives particulières. À titre d'exemple, un historien qui fournirait une certaine présentation du passé (*ex.* une histoire de l'informalisation des mœurs; Wouters 2007), où serait avancée explicitement ou non une thèse (*ex.* que depuis 1890, nos manières de nous mettre en scène ne suivent plus les règles formelles de l'étiquette, mais plutôt celles de l'« informalisation »), soumettrait par cette thèse au lecteur une certaine colligation permettant de penser un tout (*ex.* la liaison de différents éléments du passé sous une colligation descriptive d'atténuation, **5.2.9**), colligation devant correspondre à un aspect du passé pour rendre vraie la thèse (*ex.* qu'il y ait *réellement* un degré d'apparition plus faible des éléments que nous désignons par la description de « pratiques formelles de politesse et d'étiquette » depuis 1890 dans le lieu « Occident »). Sans un tel aspect, la colligation de cet historien ne référerait *pas* au passé, et donc, la thèse serait rendue fausse par ce dernier, forçant ainsi, une fois le tout reconnu par nous (**6.4**), à réviser la présentation avançant cette thèse. En somme, une correspondance peut être pensée entre nos colligations descriptives et le passé lorsque ce dernier est tel que les éléments concernés par cette colligation partagent le même type de relation réelle que la relation posée par notre cadre mental.

Au contraire, d'autres types de colligations que nous réalisons, pour leur part, ne peuvent pas être pensés comme renvoyant à des aspects du passé, et ce, parce que les types de liaison qu'ils réalisent pour penser des touts ne peuvent pas se faire attribuer, même en principe, de contrepartie réelle. Ces autres types de colligation sont ici rassemblés en deux autres catégories, soit les colligations conceptives et les colligations constructives.

5.3 Colligations conceptives

Dans la section précédente, il a été indiqué, en partant des exemples de colligation soumis par Kuukkanen au sein de son traitement de la vérité-correspondance, que certaines thèses peuvent, pour avancer une manière de penser un tout, solliciter *des métaphores*, et de ce fait, apparaître comme entretenant une relation avec le passé différente que celles qui avancent des colligations descriptives. En d'autres mots, alors que les colligations descriptives pourraient être pensées comme étant dans une relation de *correspondance* avec le passé, en raison de la présence au sein de celui-ci d'aspects pouvant jouer le rôle de référents et de vérificateurs, les exemples de colligations avancées par Kukkanen, où s'opèrent certaines *comparaisons* ou *analogies* avec d'autres éléments du réel, devraient pour leur part être pensés sous une relation autre que celle de la référence stricte au passé. De telles colligations sont ici rangées au sein de la catégorie des colligations *conceptives*, et comprises comme entretenant une relation de *dépendance* avec le passé.

Par « colligation conceptive », il est ici entendu *un certain cadre mental permettant de penser un tout à l'aide d'une conception*, où « conception » doit être compris au sens terminologique présenté au chapitre #1 : en ce sens, une colligation est « conceptive » lorsque celle-ci implique une évaluation modale *tirée à partir* d'une représentation et/ou d'une description préalable⁵¹. À titre d'exemple, la thèse voulant que « la chaîne décisionnelle autrichienne était organisée comme une ruche dépourvue de hiérarchies claires » implique qu'une certaine description de ce qui a été *puisse être* comparée à une ruche, sans toutefois défendre que tous les éléments nécessaires pour fournir le descriptible « ruche dépourvue de hiérarchies claires » apparaissent dans les secteurs visés par cette thèse (sans quoi, il faudrait défendre - de manière certes amusante - que les décideurs autrichiens étaient des abeilles, produisaient du miel, etc.).

⁵¹ Comme présenté au chapitre #1, une conception avance ainsi un raisonnement implicite de la forme : « Parce que *a* est décrit/compris d'une certaine façon, nous pouvons dire *É de a* » (1.6)

Dans le même ordre d'idées, envisager le second régime du premier ministre Maurice Duplessis au Québec comme une « Grande Noirceur » revient à tirer une certaine évaluation modale *au sujet* d'une description de ce qui a été, soit que « *nous devrions* envisager le second régime de Duplessis *comme une page sombre* de l'histoire du Québec », ou encore que « le second régime de Duplessis *peut* être jugé négativement, à la lumière de certaines valeurs ou de certains critères éthiques et/ou moraux auxquels nous pouvons souscrire ».

Une fois établi que les colligations conceptives impliquent des évaluations modales (contrairement aux colligations descriptives⁵²), il peut maintenant être expliqué pourquoi celles-ci ne peuvent pas être considérées comme référant *dans leur entièreté* au passé. En effet, si l'on suit la conceptualisation proposée dans ce chapitre pour comprendre la référence et la correspondance, un cadre mental permettant de *penser un tout* tel que « la Grande noirceur » ou le fait d'envisager « la chaîne décisionnelle autrichienne comme une ruche dépourvue de hiérarchie claire » ne peut pas être considéré comme assurant des liaisons d'éléments seulement en vertu de l'existence de relations réelles qui les réuniraient déjà au sein du passé : en ce sens, bien que certains aspects du passé puissent être *nécessaires* pour que ces colligations soient *envisageables* (nous y reviendrons), ces aspects ne sont toutefois pas *suffisants* pour désigner à eux seuls quelles évaluations modales peuvent ou doivent être faites à leur sujet; à titre de preuve, deux personnes pourraient s'entendre parfaitement sur une certaine description de tous les aspects du régime de Duplessis, sans pour autant s'entendre sur le fait que ceux-ci devraient être rassemblés sous l'idée générale d'une Grande Noirceur. Pour pouvoir rassembler ces éléments du passé sous un tel cadre mental, l'accord à une *certaine représentation* de ce qui peut être qualifié de « Grande Noirceur » doit en vérité être

⁵² La seule évaluation modale qu'implique une colligation descriptive est qu'un certain aspect du passé peut/doit être décrit d'une certaine façon. Or, cette évaluation modale correspond tout simplement à la fonction même des descriptions en général, rendant superflu le fait de tirer une telle conception à partir d'elles.

surajouté à certaines descriptions de ce qui a été. De la sorte, dire que la chaîne décisionnelle autrichienne était *similaire* à une ruche sans hiérarchies claires, ou que le second régime de Duplessis *peut être évalué* comme une « Grande noirceur », revient à proposer des manières de mentaliser ce qui a été non pas en le reconstituant directement (*i.e.* en visant des relations réelles entre des éléments), mais plutôt en le traitant indirectement (*i.e.* en avançant une *façon de concevoir* ces éléments réunis par des relations réelles au sein du cours des choses). D'où l'idée que les colligations conceptives ne renvoient pas *strictement* à des aspects du passé.

Ceci dit, défendre que les touts que permettent de penser les colligations conceptives ne renvoient pas uniquement à des aspects du passé n'implique pas pour autant que celles-ci n'entretiennent *aucune* relation avec ce dernier : même si les colligations conceptives ne peuvent pas être théorisées sous le lexique strict de la correspondance, rien n'empêche que celles-ci ne puissent l'être sous celui de la « dépendance » ou, pour le dire autrement, qu'elles ne puissent pas *dépendre* de certains aspects. Par « dépendance », il est ici entendu *une relation de nécessité envers certains aspects du passé, sans relation de suffisance* : en ce sens, la thèse avançant que « la chaîne décisionnelle autrichienne était comme une ruche dépourvue de hiérarchies claires » nécessite, pour être *envisageable*, que certains éléments apparaissant dans les secteurs des moments qu'elle vise fournissent des descriptibles « de désordre », « d'absence de cohésion », « de désobéissance », *etc.*; sans ceux-ci, nous serions en droit d'invalider les fondements mêmes d'une telle évaluation et, par conséquent, de la rejeter. Ainsi, sans être dans une relation de correspondance avec le passé, les colligations conceptives peuvent malgré tout être considérées comme entretenant une relation forte avec celui-ci : employer l'une d'entre elles pourrait en ce sens faire l'objet d'une évaluation négative, pour des raisons épistémiques et empiriques plutôt que seulement éthiques ou esthétiques.

Accepter que les colligations conceptives soient dans une relation de dépendance avec le passé constitue, à ma connaissance, un autre glissement théorique important pour la philosophie de

l'historiographie, en ce qu'il permet d'offrir une position plus ferme concernant les différentes conceptions que peuvent tenter de faire valoir les historiens par leurs présentations du passé. En effet, lorsque vient le moment de discuter certaines dimensions des pratiques historiennes, telles que le fait de désigner le second régime de Duplessis comme une Grande Noirceur, ou encore l'Europe des 17^e et 18^e siècles comme « l'époque moderne », les réflexions produites en philosophie et en théorie de l'historiographie tendent à agglomérer automatiquement celles-ci à des enjeux stricts de mémoire et de commémoration du passé (*i.e.* au fait de favoriser certaines *images du passé* en raison de nos besoins représentationnels), en laissant de côté au sein de leurs analyses les manières par lesquelles de telles images *peuvent être argumentées* et même éventuellement *éliminées* (Villeneuve 2021). En effet, que l'Europe des 17^e et 18^e siècles soit conçue comme une « modernité » *n'est pas seulement* une question de valeurs et de relations que nous pensons à l'égard de ce qui a été, en partant de nos préférences axiologiques : une telle colligation repose aussi sur le postulat de certains aspects du passé qui lui sont nécessaires, et dont *l'absence* serait suffisante pour que cette colligation soit rejetée. En d'autres termes, bien que les aspects du passé ne puissent pas servir de référent pour nos colligations conceptives, ceux-ci peuvent malgré tout jouer un rôle déterminant dans les différents débats entourant ces dernières. Comme nous le verrons plus loin (6.4), un tel rôle est suffisant pour contester des choix narratifs produits par les historiens pour construire leurs présentations du passé.

Deux types de colligations conceptives ont ici été relevés, selon deux types d'opérations mentales de liaison que nous pouvons solliciter pour rassembler des éléments selon certaines évaluations modales.

5.3.1 Analogie

Une colligation conceptive est dite analogique lorsque celle-ci implique de penser un tout en liant certains éléments du passé sous un dispositif représentationnel, qui pourrait être pensé indépendamment d'eux : à titre d'exemple, considérer que « les décideurs européens ont agi à la manière de somnambules » (Clark 2012) implique une certaine manière d'envisager ce qui a été qui vient lier des éléments du passé (décris comme « différentes prises de décisions et rencontres diplomatiques où les acteurs se sont montrés incapables de mesurer la portée de leur propre décision ») à une représentation de ce qu'est un « somnambule », pour sa part acquise ailleurs. Dans le même ordre d'idées, concevoir le régime poststalinien en récupérant la métaphore du « Dégel » du roman *The Thaw* d'Ilya Erhenburg (1966) découle aussi d'un rapprochement entre deux contenus mentaux (une colligation descriptive et un dispositif représentationnel indépendant d'elle), et donc, produit aussi une colligation conceptive par analogie. Dans les deux cas, la relation est analogique (et non pas seulement descriptive) du simple fait que seules certaines dimensions spécifiques de la représentation externe sont sollicitées pour baser l'évaluation modale (à titre d'exemple, le fait « d'être endormi », essentiel à nos représentations d'un somnambule, n'est évidemment pas impliqué dans l'analogie permettant de penser les prises de décision à l'aube de la Première Guerre mondiale).

Suivant cette idée, nous pouvons considérer que nous produisons un tel type de colligation à l'échelle de notre esprit chaque fois que nous tirons parti d'une représentation déjà disponible pour concevoir une série d'éléments du passé sous un tout, en employant pour ce faire seulement certaines dimensions constitutives de la représentation retenue : ainsi, lorsque nous concevons une certaine période de notre vie comme *orageuse*, ou que nous envisageons nos vacances comme *un paradis sur Terre*, nous réalisons, au sein de notre activité mentale, une colligation par analogie.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #12 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que ceux-ci peuvent être rapportés à certains traits possédés par d'autres choses qui sont pourtant indépendantes de ces éléments.

5.3.2 Gradation

Le second type de colligation pouvant être relevé dans la catégorie des colligations conceptives renvoie aux évaluations modales qui soumettent des appréciations gradatives : à titre d'exemple, concevoir le 5^e siècle athénien, sous Périclès, comme l'« âge d'or d'Athènes » (Prévélakis, 2000) ou encore l'année 536 comme « la pire année de l'histoire » (Turcot et Villeneuve, 2020), implique de rassembler certains éléments du passé en concevant ceux-ci sous une évaluation par degrés face à d'autres ensembles d'éléments du passé, rendant ainsi possible des énoncés du type : « nous *devons* considérer le 5^e siècle athénien comme *surpassant* les autres » ou encore « nous *pouvons* considérer l'année 536 comme *la plus difficile* vécue par l'humanité ». Ainsi, contrairement aux colligations conceptives par analogie, qui s'en tiennent à penser certains éléments du passé par leur ressemblance avec d'autres contenus représentationnels (la rencontre entre le premier ministre serbe et le ministre des affaires étrangères autrichien compris comme un *dialogue de sourds*), les colligations conceptives par gradation emploient plutôt une conception pour poser *une mesure appréciative* entre différents aspects du passé.

Une telle manière d'organiser des éléments du passé peut se trouver lors de nos mentalisations quotidiennes, lorsque nous tentons de rassembler certains éléments de notre parcours personnel en les hiérarchisant selon certaines évaluations du mieux, du pire, du souhaitable, du non souhaitable, du surprenant, du normal, *etc.* En ce sens, rassembler des séquences successives au travail comme un mois de « panne sèche » suivi d'un mois « d'abondance » sollicite deux colligations conceptives par gradation.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #13 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que leur rassemblement permet de les situer à un certain point sur une échelle appréciative, échelle issue de certaines évaluations indépendantes de ce qui a strictement été.

5.3.3 Considérations théoriques conclusives

Avant d'entrer dans la dernière catégorie de colligations, une précision doit être avancée pour éviter une confusion que pourraient engendrer des colligations particulières qui, à première vue, semblent être à la fois descriptives et conceptives. À titre d'exemple, « la Renaissance » de Michelet (2012) semble à la fois pouvoir être rangée comme une colligation descriptive par processus (en considérant qu'il se joue, lors d'un moment étendu, une accumulation progressive d'éléments persistants jusqu'à la formation des bases de la France moderne), mais aussi conceptive, à la fois par analogie (en sollicitant le dispositif représentationnel « renaître ») et par gradation (en étant située sur une « échelle appréciative » face à d'autres éléments du passé, selon la connotation positive qu'implique généralement la représentation d'une renaissance). Or, il importe ici d'indiquer que, si l'on suit la conceptualisation avancée au chapitre précédent, une formulation juste permettant d'éviter cette confusion serait plutôt de dire que *la présentation que fait Michelet d'une portion du passé* avance (au moins) trois thèses différentes, soumettant chacune un cadre mental particulier permettant de penser un tout : un premier cadre mental, se rangeant sous le type des colligations descriptives par processus, visant un aspect du passé; un deuxième, liant certains éléments du passé en raison d'une analogie pouvant être faite avec une certaine compréhension de ce qu'implique « renaître »; et un troisième, soumettant une évaluation modale gradative en comparaison avec d'autres éléments du passé, suggérant que des aspects pouvant être trouvés pour la région désignée comme la « France » pour une certaine période sont *meilleurs* que ce qui se trouve à d'autres moments. En d'autres mots, puisqu'il est admis ici qu'une même présentation peut avancer plusieurs thèses différentes, il est en fait normal que plusieurs colligations puissent

être pensées à partir d'une même organisation textuelle : ces colligations ne doivent toutefois pas être considérées comme *la même* se rangeant sous trois types différents, mais plutôt, comme trois cadres mentaux différents rassemblant des éléments en partie partagés, en partie différents, selon des liaisons différentes (à titre d'exemple, la colligation descriptive n'inclut pas les éléments des moments précédents, alors que la colligation conceptive gradative, pour sa part, les inclut pour pouvoir situer « la Renaissance » à un certain point sur une échelle appréciative allant du « pire » au « meilleur »).

Dans le même ordre d'idées, il est important d'indiquer finalement qu'en raison de la nature même de ce qu'est une colligation conceptive, il est inévitable que des présentations du passé qui avancent une telle colligation avancent aussi simultanément (au moins) une colligation descriptive : en effet, comme indiqué ci-haut, une conception est, par sa nature même, une évaluation modale *tirée à partir* d'une représentation ou d'une description. En ce sens, pour pouvoir penser le second régime de Maurice Duplessis au Québec *comme* une Grande noirceur, cette portion du passé se doit d'abord préalablement de faire l'objet de certaines colligations descriptives, tentant de reconstituer certains aspects de celle-ci, pour émettre ensuite à partir d'elles des évaluations : une colligation conceptive ne peut donc faire autrement qu'être accompagnée, même implicitement, d'au moins une colligation descriptive, sur laquelle *est appliquée* une évaluation modale⁵³.

⁵³ Pour donner un autre exemple, nous pouvons considérer que Flügel avance dans *Le rêveur nu* (1930) une colligation descriptive (une quantification d'absence de certains éléments 5.2.9), lorsqu'il décrit, sous l'expression « la Grande Renonciation Masculine au vêtement » un certain aspect du passé (*i.e.* le passage de pratiques fastueuses du vêtement pour les hommes au vêtement sobre et conforme, suite à la Révolution française); simultanément, Flügel avance aussi une certaine colligation conceptive (par analogie), lorsqu'il soumet que ce changement de pratiques *doit* être considéré comme *une grande renonciation* : en effet, un autre historien (*ex. Harvey 1995*) pourrait reconnaître ce changement de pratiques vestimentaires, sans considérer que le concevoir comme une « grande renonciation » est acceptable, sur la base que le noir, caractéristique de l'habillement masculin post-révolution française, est une couleur historiquement associée à la puissance (tous les grands empires européens, à leur apogée, ayant adopté le noir; Harvey 1995, chapitre #2); son adoption *ne devrait donc pas* être conçue comme une « grande renonciation », mais devrait plutôt se concevoir comme un *brouillage* dans les références symboliques (conclusion aussi avancée par Perrot 1981). Cet historien débattrait ainsi la colligation conceptive, tout en admettant la colligation descriptive à partir de laquelle celle-ci est

Que les colligations conceptives nécessitent des colligations descriptives constitue d'ailleurs précisément ce qui fait leur dépendance à l'égard du passé. Comme montré ici, cette relation de dépendance permet elle aussi de penser nos colligations dans des relations fortes avec ce qui a été, sans devoir abandonner *entièrement* le recours à la vérité-correspondance : en effet, comme toute évaluation modale, les colligations conceptives ne peuvent tenir que si le passé possède les aspects minimaux nécessaires pour rendre possible de telles évaluations.

D'autres colligations, finalement, n'entretiennent aucune relation avec le passé et doivent donc, de ce fait, être rassemblées sous une troisième catégorie.

5.4 Colligations constructives

Outre les colligations descriptives et les colligations conceptives, une troisième catégorie de cadres mentaux permettant de penser des tous peut être avancée, rassemblant tous les types qui ne peuvent pas être pensés dans une relation de correspondance ou de dépendance avec le passé. Ces colligations sont ici désignées comme « constructives », au sens où *elles apportent* quelque chose de nouveau au passé, qui lui est absolument étranger. Elles peuvent de ce fait être liées théoriquement aux différentes considérations avancées par les narrativistes radicaux, concernant l'impossibilité de les discriminer sur des bases autres qu'éthiques ou esthétiques, ouvrant ainsi la possibilité de les considérer comme étant intégralement soumises aux différents biais pouvant être répertoriés dans ces domaines. Argumenter sur les cadres mentaux permettant de penser des éléments du passé sous des touts *constructifs* impliquerait en ce sens, inévitablement, des débats

tirée. Inversement, un historien (ex. Kuchta 2002) qui contesterait l'idée même d'un passage entre un vêtement fastueux et un vêtement sobre suite à la Révolution française (donc, qui s'attaquerait à la colligation descriptive quantifiant une absence) ne débattrait pas de la colligation conceptive avancée par Flügel, mais bien de la description qui lui est nécessaire. Voir pour plus de détails à ce sujet Villeneuve 2021.

ne portant pas sur des aspects du passé, mais plutôt sur d'autres dimensions liées à nos besoins présentationnels et représentationnels du moment.

En raison du rôle particulier que jouent nos productions historiographiques pour des enjeux autres que la seule connaissance du passé (*ex.* pour des enjeux de commémoration, d'apprentissage, d'identités, *etc.*), que des thèses historiographiques puissent avancer des colligations constructives n'est en vérité pas très surprenant. Souvent critiquées sous les discours visant la « scientification » de l'historiographie, cette dimension « extra-descriptive » du travail des historiens, beaucoup plus admise auparavant (voir à ce sujet Gorman 2007, pp. 142-173), constitue certainement une caractéristique centrale des présentations du passé *hors* du cadre de l'historiographie professionnelle, lorsque vient notamment le temps *d'utiliser* l'histoire en vue de certaines finalités.

Ainsi, indépendamment de déterminer si les historiens devraient ou non s'engager dans ce type de débat au sein de leurs pratiques⁵⁴, la présence de telles colligations au sein de l'historiographie demeure un fait observable à même les organisations textuelles (autant académiques que populaires), qu'une typologie des colligations se doit inévitablement de pouvoir rendre compte.

5.4.1 Colligation interprétative

Une colligation est interprétative lorsque celle-ci vient lier un certain ensemble d'éléments du passé sous un tout en raison d'une estimation de leur pertinence ou de leur intérêt *pour nous*.

⁵⁴ Comme le souligne à juste titre Gorman (2007, pp. 293-303), la conception de ce que *devrait* être l'historiographie (*ex.* une science, une activité rhétorique/morale, une pratique intellectuelle, *etc.*) a constamment varié au cours de l'histoire de la discipline, faisant de l'historien tantôt un intellectuel engagé, tantôt un moralisateur, tantôt un scientifique, tantôt un philosophe humaniste, *etc.* Ainsi, les contraintes appliquées sur l'historiographie (par exemple, l'idée que l'historien doit être neutre dans son traitement du passé) n'ont pas toujours été les mêmes, selon comment la communauté des historiens et la communauté en général ont pu définir le rôle que doit remplir l'historiographie au sein de la société. En ce sens, débattre à savoir si les historiens devraient ou non s'engager sur des débats, par exemple, de pertinence ou de téléologie, exige d'adopter une certaine posture, actuellement dominante dans le milieu académique, mais qui n'a pas toujours été celle favorisée. Voir aussi à ce sujet Lagueux 2001 et Rickert 1962.

En ce sens, de telles colligations ajoutent aux éléments qu'elles rassemblent une dimension entièrement extérieure au passé. À titre d'exemple, les histoires nationales et les bilans annuels (comme le site « Bilan du siècle », 2017) rassemblent généralement des éléments sur la base que ceux-ci *sont plus significatifs* que les autres (d'où le choix du terme « interprétatif »). Évidemment, le passé, compris comme la totalité de tous les états passés, n'est pas en lui-même capable de nous indiquer ce qui, au sein du cours des choses, est significatif, pertinent, important ou non *pour nous* : la colligation est en ce sens purement constructive.

À l'échelle de notre esprit, nous réalisons des colligations interprétatives dès qu'un choix de triage est effectué sur la base de ce qui est *le plus* pertinent ou *le plus* intéressant à partager à quelqu'un d'autre : ainsi, lorsqu'une personne nous demande « comment a été la journée? », la présentation de notre journée que nous offrons en réponse avance par défaut une colligation interprétative.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #14 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que ceux-ci sont plus pertinents ou intéressants pour nous que les autres.

5.4.2 Colligation thématique

Un autre type de colligation constructive peut être identifié lorsque certains éléments se trouvent rassemblés en raison d'une idée structurante (un *thème*) élaboré par l'historien, sans que ce thème ne vise directement ni indirectement, un aspect du passé. À titre d'exemple, le fait de rassembler certains éléments du passé en un abécédaire, comme le fait Nicole Pellegrin dans *Les vêtements de la liberté : abécédaires des pratiques françaises* (1989), sollicite une colligation thématique, qui n'a aucune relation avec le passé en soi.

Nous pouvons observer au sein de notre mentalisation un tel type de colligation dès le moment où nous assurons une liaison en imposant sur un ensemble d'éléments une idée structurante

qui provient de nous : à titre d'exemple, le cadre mental réunissant tout ce que nous avons fait le *1^{er} janvier* de chaque année exploite un thème pour assurer cette liaison.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #15 : Nous pouvons lier des éléments sur la base d'une thématique imposée de l'extérieur, selon une structure choisie par nous indépendamment du passé.

5.4.3 Colligation pédagogique

Une colligation est pédagogique lorsque le cadre mental qu'elle avance rassemble des éléments uniquement pour faciliter l'assimilation de certaines informations par un receveur. À titre d'exemple, que certaines anecdotes soient rassemblées dans le portrait fait d'Aristote dans le manuel *Philosophie I : Raison, Vérité, Bonheur* (Paquin, Daigle et Samson 2017, pp. 148-150) s'explique par le fait que ces anecdotes permettent d'humaniser le philosophe, d'alléger la présentation et de favoriser un ancrage mnémonique pour le lecteur.

Dans nos interactions quotidiennes, nous opérons une colligation pédagogique lorsque nous lions des éléments en considérant que cette liaison est *la plus efficace* pour favoriser une rétention ou pour faciliter la compréhension pour la personne envers qui celle-ci est destinée : par exemple, lorsque nous présentons ce que nous avons fait de notre journée à un jeune enfant, nous sélectionnons seulement les éléments de notre journée que l'enfant est susceptible de comprendre, avançant ainsi un certain cadre mental permettant de penser un tout pour des raisons entièrement extérieures au passé.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #16 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que ce rassemblement facilite l'assimilation de certaines informations et soit plus aisé à comprendre que d'autres rassemblements possibles.

5.4.4 Colligation téléologique

Une colligation est téléologique lorsqu'elle rassemble des éléments du passé sous un processus (5.2.7), mais dont le rassemblement final de propriétés envisagé comme le résultat de ce processus est postulé comme *à venir*. En ce sens, la colligation est constructive puisqu'elle vient assurer la liaison de certains éléments du passé en raison d'un *statut d'aboutissement* qui est « extérieur » à celui-ci, puisque n'apparaissant pas déjà au sein du cours des choses. Une colligation téléologique suppose ainsi une certaine direction pour une histoire, sans qu'un aspect du passé puisse encore lui servir de référent.

De nombreuses présentations du passé *prophétiques* sont construites sur des colligations téléologiques : en ce sens, la thèse avancée en 1845 par le journaliste John O'Sullivan, voulant que l'extension des États-Unis à l'ensemble du territoire nord-américain soit la *destinée manifeste* de la nation américaine (Encyclopédie canadienne, 2019 [en ligne]) vient rassembler certains éléments du passé, *persistants* (5.2.2) (l'indépendance obtenue suite à la Révolution américaine, les gains de territoires assurés par les traités signés avec les nations autochtones, l'annexion progressive d'autres territoires occupés par d'autres colons d'origines anglaises, *etc.*) selon une finalité encore à venir (la possession et l'occupation complète du territoire nord-américain). Dans le même ordre d'idées, les différentes présentations du passé assurées par des travaux désignés, depuis le 20^e siècle, sous l'étiquette de *philosophies spéculatives de l'histoire* (Lagueux 2001), avancent aussi des colligations constructives téléologiques : rassembler des éléments du passé comme annonçant la venue future de la « Révolution du prolétariat », d'un « Âge de raison » ou encore de « la fin du monde » se base dans tous les cas sur un apport extérieur (un *statut d'aboutissement* non réalisé au sein du cours des choses) que le passé ne peut pas en lui-même fournir.

Sur le plan phénoménologique, nous pouvons observer que nous produisons une telle opération d'organisation lorsque nous rassemblons certains éléments de notre passé et de notre présent selon le rôle respectif que ceux-ci joueraient en relation avec un *futur anticipé*, qu'il soit positif ou négatif : en ce sens, le fait de penser une série d'acquis réalisés dans les dernières années sous un certain tout (*ex.* les savoirs tirés de la participation à certaines écoles d'été, à un stage de recherche aux États-Unis, et de la rencontre de tels et tels théoriciens, *etc.*) menant à un résultat à venir (*ex.* une certaine maîtrise d'un domaine, rendant possible l'écriture d'un livre), est le résultat d'une colligation constructive téléologique; de manière moins optimiste, les angoisses paranoïaques menant une personne à rassembler sous un cadre mental les éléments d'une séquence passée, en anticipant ceux-ci comme jouant un rôle pour un statut d'aboutissement futur *mortifère*, produit aussi une construction téléologique imposée de l'extérieur sur le passé.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #17 : Nous pouvons lier des éléments sur la base que ce rassemblement identifie un processus en cours, mais qui n'est toujours pas abouti.

5.4.5 Colligation pragmatique

Finalement, un dernier type de colligation constructive peut être identifié pour des colligations réalisées en vue de l'atteinte d'un objectif particulier, autre que celui de décrire le passé ou d'avancer une conception à son sujet. De telles liaisons entre des éléments du passé se trouvent ainsi assurées selon une visée *qui nous appartient*, et donc, se trouvent imposées subjectivement pour penser ce qui a été sous un tout indépendant des aspects identifiables du passé. En historiographie, le fait par exemple d'intégrer au sein d'une manière d'envisager les premières explorations européennes la présence de l'interprète noir Mathieu Da Costa, seulement dans *l'objectif* de faire un portrait historique incluant des individus issus de la diversité, est un rassemblement pragmatique : à ce moment, la colligation n'est pas réalisée *strictement* pour rendre

compte d'un aspect du passé, mais plutôt pour des raisons indépendantes de celui-ci. Dans le même ordre d'idées, rassembler 10 personnalités historiques pour rendre compte du 19^e siècle, en s'assurant qu'autant d'hommes que de femmes soient représentés, répond à l'objectif d'assurer une représentation égale des genres, et donc, repose sur une colligation constructive pragmatique.

Un tel type de colligation peut facilement être produit au sein de notre esprit, lorsque nous rassemblons des éléments du passé selon une visée que nous savons indépendante du passé lui-même : à titre d'exemple, lorsque nous rassemblons certains éléments du passé pour supporter un mensonge (*ex.* : construire un faux alibi), la liaison posée entre ces éléments se fonde sur l'objectif de faire croire une fausseté, et donc - de manière évidente - ne tente pas de rendre compte d'un aspect du passé. Plus positivement, lorsque nous rassemblons certains bons coups réalisés par une personne dans la dernière année, dans l'objectif seulement de lui faire penser à autre chose qu'un échec récent qu'elle a vécu, nous produisons aussi une colligation constructive pragmatique.

EXERCICE PHÉNOMÉNOLOGIQUE #17 : Nous pouvons lier des éléments sur la base qu'un tel rassemblement sert adéquatement un objectif que nous nous donnons, autre que celui de décrire ou de rendre compte du passé.

5.4.6 Considération théorique conclusive

Identifier les colligations constructives en philosophie de l'historiographie possède pour intérêt, outre la possibilité d'expliciter et dévoiler d'autres dimensions du passage à l'écriture, de mieux baliser les différents débats portant sur les dimensions *extra* descriptives de l'historiographie, qui tendent à entremêler les colligations constructives et les colligations conceptives. Or, comme il a été montré dans ce chapitre, rassembler certains éléments pour former la colligation « Grande noirceur » n'a pas à être automatiquement considéré comme une pure construction servant des fins idéologiques (ce qui serait une colligation constructive pragmatique) : au contraire, comprise comme une colligation conceptive, « la Grande noirceur »

laisse place à de nombreuses argumentations à savoir si les aspects du passé qui lui sont nécessaires peuvent bel et bien se trouver au sein du passé - ce qui explique d'ailleurs pourquoi les historiens s'engagent eux-mêmes constamment dans des travaux pour réviser des thèses soumettant de telles colligations, et ce, indépendamment du fait qu'elles puissent s'éloigner de pures descriptions pouvant être rendues vraies par ce qui a été (pour un exemple récent, voir Dumas 2019).

Simultanément, le classement des colligations constructives permet aussi, une fois combiné avec ce qui a été présenté au chapitre précédent concernant les thèses, de recadrer la part d'apports subjectifs indépendants du passé que la production d'une organisation textuelle peut impliquer : en effet, au contraire de l'attitude axiologique (3.6) voulant que nos choix narratifs ne puissent être débattus autrement que pour des raisons éthiques ou esthétiques, comprendre plutôt que nos présentations du passé soumettent simultanément plusieurs thèses par ces choix permet de distinguer ce qui est proprement descriptif, conceptif ou constructif au sein des cadres mentaux soumis par celles-ci, évitant ainsi d'envisager toute forme de décision narrative comme forcément constructive. De plus, en classant, au sein même des colligations constructives, les différents types d'opérations mentales de rassemblement que nous pouvons employer pour penser des touts à l'aide de liaisons indépendantes du passé, notre compréhension même de ce qui est *extra-descriptif* au sein de l'écriture en acte se trouve en elle-même éclaircie, empêchant de la sorte d'agglomérer toute forme de structuration extérieure à seulement l'un de ces types d'opérations (par exemple, en pensant que toutes formes de colligations constructives particulières servent toujours des objectifs, ou encore que toutes formes de colligations constructives particulières sont toujours des interprétations liées à ce qui est jugé pertinent de commémorer ou non pour nos sociétés et notre mémoire collective).

5.5 Conclusion

La typologie avancée dans ce chapitre sert des fins d'explicitation et de dévoilement concernant les différentes manières par lesquelles nous organisons mentalement des éléments pour former des touts. Simultanément, celle-ci trace des frontières permettant de nuancer des conclusions trop générales pouvant être avancées concernant l'activité organisatrice des historiens, conclusions qui, comme nous l'avons vu, exploitent dans bien des cas des échantillons trop restreints ou trop ciblés pour tenter de comprendre ce qu'est une colligation. Ici, au contraire, les colligations ont plutôt été étudiées par l'entremise des différentes relations qu'elles peuvent entretenir avec le passé, méthode qui a permis de couvrir des opérations d'organisation fondamentalement différentes les unes des autres, tout en rendant justice à la variété des dimensions spécifiques caractérisant le passage à l'écriture. Cette variété s'observe à même les exemples empiriques et les exercices phénoménologiques fournis en support à chacun des types présentés, qui mettent en évidence comment, autant en historiographie que dans nos pratiques quotidiennes, une panoplie d'opérations mentales peut être déployée pour rassembler des éléments sous des touts. La présente typologie invite de ce fait à la prudence face aux différents réflexes théoriques pouvant amener les philosophes de l'historiographie à réduire l'activité mentale d'organisation des historiens à seulement l'une ou l'autre de ces dimensions.

À sa manière, cette typologie vient aussi préciser une idée de Kuukkanen, selon laquelle les présentations historiographiques auraient différents degrés d'objectivité, allant de la description pure aux traitements purement subjectifs (2015, pp. 175-179). Cette idée se comprend ici par le fait qu'une présentation du passé peut avancer des colligations pouvant se ranger sous différente catégorie (descriptive, conceptive, constructive), et donc avoir différentes relations avec le passé (correspondance, dépendance, aucune). De la proposition de Kuukkanen, toutefois, il est ici

abandonné l'idée qu'une colligation introduit forcément une construction subjective sans référence réelle, en insistant sur le fait que nous lions et organisons à de nombreuses reprises, autant en historiographie que dans nos pratiques quotidiennes, des éléments du passé dans le but même de le *décrire*. L'introduction des aspects au sein du présent système conceptuel fournit en ce sens la voie pour penser les référents de telles colligations. Partant de cette conceptualisation, un historien qui aborderait le texte d'un pair dans une perspective critique pourrait, grâce à la présente typologie, tenter d'abord d'éclaircir quel(s) type(s) de cadre mental celui-ci soumet pour penser des touts, puis, une fois les types identifiés, déterminer quel type d'aspect ou de contre-aspect devrait être cherché pour mener une évaluation. Inversement, un historien cherchant quoi faire des matériaux d'archives qu'il a consignés pourrait, en partant de cette typologie, se demander d'abord quels éléments et quelles relations réelles peuvent être retracés par ces matériaux, ce qui lui donnerait alors des pistes pour organiser les contenus informatifs que portent ces derniers, et donc, des pistes pour entamer son passage à l'écriture.

La présente thèse ne serait toutefois pas complète si elle s'arrêtait ici. En effet, bien que cette typologie des colligations puisse servir à cheminer vers une meilleure réflexivité sur les pratiques historiennes, tout en fournissant des bases claires pour mieux comprendre et maîtriser les différentes dimensions de l'écriture en acte, cette typologie ne fournit pas (encore) les clés pour identifier comment ces colligations se forment en interaction et de concours avec les données historiques. En ce sens, dire qu'une thèse est rendue vraie lorsque la colligation qu'elle soumet correspond à un aspect du passé, ou alors qu'une colligation nécessite, pour avancer une certaine conception, l'existence d'un ou de plusieurs aspects de ce dernier, ne dit rien concernant comment *nous*, des sujets pensants qui n'accèdent ni aux aspects, ni même aux éléments du passé, et qui œuvrons toujours par l'entremise de catégories et de théories pour formuler nos descriptions de celui-ci, pouvons parvenir à évaluer les différentes manières d'envisager le passé avancées par nos

pairs et par nous-mêmes. Le prochain chapitre s'intéresse précisément à ces questions, et complète de ce fait la présente typologie en fournissant des éléments permettant de la raccrocher aux pratiques d'organisations et de délibérations réelles des historiens.

CHAPITRE 6 - JUSTIFICATION

6.1 Introduction

Dans les chapitres précédents, nous avons vu comment la mentalisation du passé repose sur des actes de liaison venant rassembler des contenus pour former des touts, tout en insistant sur comment ces touts (*i.e.* ces différentes manières d'envisager ce qui a été) sont relayés par nos présentations et nos organisations textuelles. Partant de ces idées, il devient possible, comme nous le montrerons ici et au chapitre suivant (chapitre #7), de rétablir des relations fortes entre nos choix narratifs et le passé en soi. Toutefois, avant d'entrer dans cette démonstration, un petit détour par l'épistémologie apparaît nécessaire, pour éclaircir comment des sujets réfléchissant *comme nous* peuvent, sans avoir un accès idéal au passé (3.1), tenter de reconstituer dans leur esprit les contenus nécessaires à l'identification de ses aspects. En ce sens, le présent chapitre s'intéresse aux procédés par lesquels les historiens tentent de restituer les éléments qui sont apparus au sein du cours des choses, tout comme aux opérations pouvant être employées pour reconstituer les relations réelles pouvant être posées entre celles-ci.

Pour mener une telle étude, une dimension essentielle du travail historiographique, seulement évoquée jusqu'à maintenant, se doit désormais d'occuper l'avant-plan de l'analyse, soit celle de l'examen des données historiques. En effet, dans l'élaboration théorique de la mentalisation et des colligations réalisée dans les chapitres précédents, très peu a été dit concernant l'utilisation que font les historiens des ressources documentaires, matérielles et naturelles pour

tenter de reconstituer le passé et pour appuyer les différentes affirmations qu'ils avancent à son sujet. Une telle omission n'est toutefois pas le fruit du hasard et se fonde en vérité sur des motivations théoriques importantes, qui peuvent maintenant être expliquées.

En effet, à contre-courant de plusieurs autres analyses pouvant être trouvées en philosophie de l'historiographie, commençant par l'étude du travail des données historiques pour ensuite le contraster avec celui plus général de présentation du passé (Langlois et Seignobos 1897, Goldstein 1976, Ricoeur 2000, *etc.*), il est au contraire considéré pour les présents travaux qu'envisager l'examen des données historiques *à la lumière* des considérations plus générales liées à la mentalisation et aux colligations est profitable non seulement pour mieux comprendre les pratiques d'extraction d'informations que réalisent les historiens face aux données, mais aussi pour identifier avec plus de précision le rôle que ces dernières peuvent remplir dans l'évaluation des présentations du passé. Deux raisons peuvent être fournies d'entrée de jeu pour appuyer l'idée que le travail des données historiques et celui de présentation du passé ne devraient pas être envisagés séparément : d'une part, comme l'ont fait déjà fait valoir Ricoeur et De Certeau (De Certeau 1975, Ricoeur 2000), théoriser l'extraction d'informations en archives comme une étape *indépendante* ou *préliminaire* aux différents processus caractéristiques de la mentalisation ne survit tout simplement pas à un exercice sérieux de réflexivité sur cette « phase » du travail de l'historien⁵⁵. Il suffit en effet de s'en tenir au constat simple que tout historien, quel qu'il soit, entre toujours en relation

⁵⁵ Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000, p. 170), Ricoeur indique qu'il retient l'expression « phase » faute de mieux, pour catégoriser les ensembles de pratiques historiennes liés respectivement au travail d'archives, à la réflexion et à l'écriture. Selon le philosophe, une expression comme celle « d'étape » induit en effet l'idée erronée que le travail d'archives se mènerait d'un bloc, en « accumulant » au sein d'un même moment tous les matériaux nécessaires à la réflexion, puis à l'écriture. Or, comme le reconnaît Ricoeur, un tel séquençage ne correspond tout simplement pas au type de va-et-vient entre les archives, la réflexion et l'écriture qui caractérise le travail des historiens, d'où l'idée de parler de « phases » pouvant se superposer, plutôt que d'« étapes » se succédant. Cette idée est ici reconduite, en insistant peut-être davantage toutefois que Ricoeur sur le fait que les opérations nécessaires pour mener toute forme d'extraction d'informations en archives ne sont pas fondamentalement si différentes des procédés de mentalisation intervenant lorsque nous opérons des choix narratifs pour présenter ce qui a été. Plus à ce sujet plus loin dans le présent chapitre et au chapitre suivant.

avec les données historiques en amenant avec lui une somme impressionnante de représentations préalablement acquises (selon les présentations du passé auxquelles il a été exposé au cours de son parcours personnel; **direction d'influence; 1.6**), pour abandonner l'idée que l'examen des données historiques constituerait le *point de départ* des investigations en historiographie ou même qu'un tel examen puisse être réalisé par un historien sans que ne soient déjà impliquées dans son contact avec les sources certaines compréhensions particulières, nécessaires pour saisir la nature même de ce qu'il tient en main (par exemple, le fait de retracer si l'interprète noir Mathieu Da Costa a véritablement mis les pieds en Amérique, en employant un contrat le mentionnant, sollicite déjà une certaine représentation de qui est Mathieu Da Costa et du contexte de production de ce contrat ; Delisle 2022, [en ligne])⁵⁶. En somme, plutôt que d'envisager l'investigation historiographique comme *débutant* par le travail d'analyse des données, une conception plus adaptée aux pratiques réelles de l'historiographie serait de dire tout simplement que les historiens *révisent, solidifient et enrichissent leurs représentations de ce qui a été lors de leurs consultations des archives* - et donc, que leur contact avec les données historiques s'inscrit déjà au sein d'une démarche de mentalisation de ce qui a été.

D'autre part, tel qu'expliqué dans les prochaines pages, l'ensemble même des considérations qui sont nécessaires pour déterminer si une donnée historique est fiable (et donc, si celle-ci peut être utilisée dans un certain contexte d'investigation) implique inévitablement l'emploi de colligations descriptives, venant éliminer toute forme de frontière entre la phase d'examen des données et celle de la mentalisation du passé : à titre d'exemple, se demander si ce

⁵⁶ Danto a, à ce sujet, lancé une formule très colorée - et célèbre en philosophie de l'historiographie - en indiquant (à juste titre) qu'un historien n'arrive jamais *nu* en archives (Danto 1968, p. 56). En ce sens, le simple fait de pouvoir juger, à partir d'un catalogue soumis par un archiviste, ce qui mérite ou non notre attention, implique déjà la présence au sein de notre esprit de nombreuses représentations concernant ce qui a été et ce qui peut, face à celles-ci, être d'un intérêt pour nous.

que rapporte les ouvrages de Tacite et de Suétone au sujet de Néron peut servir à dresser un portrait véridique de ce dernier (Lefebvre 2017) exige de questionner les conditions mêmes de production de chacun de ces ouvrages, et donc, de prêter à ceux-ci une *histoire* (*i.e.* un ensemble d'événements; **déf. #1**). Or, puisque nos descriptions d'événements reposent, à l'échelle de notre esprit, sur des colligations descriptives (5.2), même l'examen le plus simple d'un document d'archives nécessite en ce sens déjà le recours par nous à des opérations mentales de liaison rendant possible certaines manières d'envisager ce qui a été, ne serait-ce que pour évaluer la fiabilité des données envisagées. Une telle conclusion plaide en faveur de l'idée que l'effort d'organisation mentale réalisé lors du passage à l'écriture n'a pas à être considéré comme fondamentalement différent, ni même *ultérieur*, à celui de l'examen des données historiques.

Or, puisque les données historiques constituent le principal mode d'accès des historiens au passé, tout en nécessitant, au moment de leur examen, l'activation de certaines opérations d'organisation qui exploitent des représentations déjà acquises au sein de nos esprits, une théorisation de l'évaluation en historiographie exige un système capable de rendre compte des relations de réciprocités que jouent les données pour justifier nos colligations particulières, et nos colligations particulières pour justifier l'emploi des données. À cet effet, l'adoption d'une approche épistémologique *cohérentiste* – je dirais même, *hyper-cohérentiste*⁵⁷ – s'est révélée, après examen,

⁵⁷ De manière marquée dans la philosophie occidentale depuis la propagation du naturalisme à la Quine (1969), de nombreuses pratiques visant le développement du savoir sont théorisées à l'aide d'épistémologies cohérentistes. Toutefois, même chez Quine, la question peut se poser à savoir s'il n'existe pas, au sein de l'entreprise de créer des systèmes de croyances (*webs of beliefs*) les plus cohérents possibles, certains niveaux plus fondamentaux que d'autres qui seraient indépendants, dans leur justification, des niveaux moins fondamentaux : à titre d'exemple, nos croyances concernant nos perceptions sensorielles (*ex.* le fait de voir *en général*) pourraient être solidifiées en circuit fermé au sein de notre système de croyances, sans devoir s'accorder/être justifié par des croyances moins fondamentales concernant, par exemple, l'observation de certains phénomènes spécifiques dans le cadre d'une expérimentation (*ex.* le fait de voir tel type de *microbes* à travers un *microscope*). Au contraire, en historiographie, aucune dimension perceptive fondamentale ne peut être employée pour justifier, même largement, ce qui peut être avancé à partir des documents d'archives, puisque *nous n'observons tout simplement pas, à travers eux, ce qui a été*. D'où l'idée ici d'un *hypercohérentisme* : puisqu'*aucun* contenu réel du passé ne peut être considéré comme accessible indépendamment de nos efforts de mentalisation, le travail historiographique en entier, de l'examen des données à la délibération sur nos présentations, se doit d'être théorisé comme une tentative, par les historiens, de développer des systèmes où chaque

la plus fructueuse pour analyser et théoriser cette recherche *d'accordance* continue chez les historiens entre les composantes mentales qui sont immanquablement sollicitées pour examiner les données, et les contenus informationnels qui sont extraits à partir de celles-ci. Pour le dire autrement, puisqu'aucune position privilégiée ne peut être prêtée aux données historiques pour leur conférer un rôle justificateur *indépendant* de notre mentalisation et de nos colligations, la théorisation de la justification ici proposée, pour le contexte non idéal d'accès au passé qui caractérise les pratiques historiennes, se fonde sur l'idée que *ce qui est justifié* et *ce qui justifie* en historiographie se trouve toujours évaluée conjointement par les historiens au moment de discriminer les travaux de leurs pairs⁵⁸.

Pour théoriser un tel (hyper-)cohérentisme, l'épistémologie informationnelle d'Aviezer Tucker (2004; 2007; 2020) a été jugée comme fournissant le meilleur système conceptuel actuellement disponible. En effet, comme nous le défendrons dans ce chapitre, le programme de Tucker, une fois conjugué à la typologie des colligations et à la conceptualisation développée dans les pages précédentes, peut être considéré comme supplantant autant empiriquement, phénoménologiquement et métaphysiquement toutes les alternatives rivales, lorsque vient le moment pour nous de se représenter les manières par lesquelles les historiens tentent de justifier leurs assertions au sujet du passé. De ce fait, l'intégration ici réalisée de certaines propositions clés

croyance se trouve mutuellement justifiée par d'autres, sans niveaux fondamentaux indépendants. Cette idée sera mise en évidence dans les différentes sections de ce chapitre. En ce qui concerne le cohérentisme de Quine, voir Bonjour 2010, et au sujet du rapport entre fondationalisme et cohérentisme à l'échelle perceptive, voir Chisholm 1980.

⁵⁸ À titre de précision, théoriser l'évaluation en historiographie à l'aide d'une approche cohérentiste ne revient pas à dire que nos thèses concernant le passé sont *rendues vraies* par la cohérence de nos systèmes de croyances, une erreur faite par Goldstein lorsque celui-ci rejette l'idée qu'il puisse exister des faits du passé indépendants de nos investigations particulières (1976, pp. 82-83). En vérité, le fait pour nos thèses d'être *rendues vraies ou non* peut, comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, être théorisé sous le lexique de la vérité-correspondance, alors que le fait, *pour nous*, de les évaluer comme *justifiées* (*i.e.* pour dire que nous avons de bonnes raisons de croire qu'elles sont vraies), peut l'être sous celui du cohérentisme, sans que cela n'engendre aucun problème formel. Ces deux possibilités sont très bien exprimées par Sankey (Sankey 2000), lorsque celui-ci différencie l'enjeu de la « possession » de la vérité pour un énoncé de celui de la « reconnaissance » de la possession de vérité de ce même énoncé par un sujet.

du programme de l'épistémologie informationnelle doit à la fois être considérée par le lecteur, de manière similaire à l'intégration des propositions du postnarrativisme de Kuukkanen réalisée au chapitre #4, comme fournissant des raisons en sa faveur, tout comme servant à le solidifier.

Pour présenter le tout, le présent chapitre est divisé en trois parties : dans la première, certains éclaircissements sont offerts concernant ce qui est ici considéré comme des données historiques. Dans la deuxième partie, quatre propositions au cœur du programme de recherche de Tucker sont analysées et intégrées à mon système conceptuel, en profitant de certains correctifs inspirés de la conceptualisation réalisée dans les chapitres précédents. Dans la dernière partie, les imports de l'épistémologie informationnelle pour les présents travaux sont expliqués, en montrant notamment comment ceux-ci peuvent préciser certaines considérations avancées dans le cadre de la typologie des colligations soumise au chapitre #5.

6.2 **Données historiques et passé**

En raison du rôle crucial que les données historiques jouent en historiographie, celles-ci ont connu (évidemment) un traitement abondant en philosophie (Goldstein 1976, Pompa 1981, Kosso 1992, Tucker 2004, *etc.*), tout comme chez les historiens ayant réfléchi sur leur propre discipline (Ranke 1840, Langlois et Seignobos 1897, Chartier 1988, Farge 1989, *etc.*). Un tel intérêt n'a évidemment pas de quoi surprendre : au même titre que les prédictions réussies remplissent une fonction décisive pour l'évaluation des théories et des modèles en sciences naturelles, les données historiques constituent sans conteste l'une des bases principales - voire la seule (Goldstein 1976) - par laquelle les historiens évaluent leurs propres propositions et celles des autres. En ce sens, comprendre et baliser les possibilités que fournissent les données historiques pour nos

investigations sur le passé ne peut faire autrement qu'être prioritaire pour toute forme d'exercice de réflexivité sur les pratiques historiennes.

En philosophie de l'historiographie, un spectre étonnant d'attitudes peut être trouvé concernant la contribution des données historiques pour la production de connaissances du passé. Pour certains philosophes (Pompa 1981, Kosso 1992, Tucker 2004, Currie 2018, *etc.*), les données historiques fournissent, par les informations qu'elles préservent, certains accès réels à ce qui a été, si les procédures d'extractions de ces informations sont appropriées. Pour d'autres (White 1973, De Certeau 1975, Ricoeur 2000, *etc.*), les données sont *en soi* les traces étudiées par l'historiographie, plutôt que le passé lui-même, faisant de l'activité historienne un acte interprétatif *des documents* plutôt qu'une étude du passé. Finalement, pour les théoriciens les moins optimistes (Gallie 1964, Jenkins 1991), les données historiques fournissent tout au plus des raisons permettant d'avancer certaines descriptions, conceptions et narratifs pour rendre compte du passé, sans qu'il ne nous soit jamais possible de déterminer si nous connaissons réellement quoi que ce soit à son sujet : plusieurs histoires pourraient ainsi cohabiter dans nos systèmes de croyances collectifs, sans qu'il ne nous soit possible de pouvoir les discriminer de manière positive.

L'adoption d'une de ces trois attitudes dépend, dans tous les cas, de l'acceptation de propositions métaphysiques concernant la nature du passé et de propositions épistémologiques concernant nos modes d'accès à celui-ci. Tous travaux confondus, la détermination même *de ce qu'est une donnée historique* joue à ce niveau un rôle théorique fondateur : par exemple, défendre que les documents employés par les historiens pour mener leurs investigations sont des traces *mémoriaelles* nécessiterait d'accepter que les données historiques sont exclusivement des traces produites par des esprits humains ou des activités humaines (*ex.* des témoignages écrits, des témoignages oraux, des productions picturales, *etc.*), ce qui ne serait pas le cas pour des approches considérant qu'une donnée est une donnée historique dès qu'elle permet l'extraction de contenus

informationnels (*ex.* notre information génétique retransmet des informations sur le passé, sans être une donnée textuelle, orale ou picturale nécessitant un esprit pour exister). Déterminer le pouvoir que possèdent les données historiques dans notre projet de connaître le passé exige donc de se positionner fondamentalement sur ce qu'est une donnée historique et sur ce qui ne l'est pas.

À ce niveau, un bref regard sur l'historiographie de l'historiographie (donc, sur l'étude de l'histoire des pratiques historiennes) permet de mettre en évidence que la conception de ce qu'est « une donnée historique » n'a pas toujours été la même chez les historiens à travers le temps : d'abord limitée aux fragments rapportés par la tradition orale, pour ensuite transiter davantage vers les sources écrites - en distinguant, au fil du parcours, les sources « premières » (*ex.* un texte écrit par un témoin oculaire) des sources « secondaires » (*ex.* un texte écrit par quelqu'un qui rapporte ce qu'un autre a rapporté) - la caractérisation des données historiques par les historiens eux-mêmes s'est progressivement élargie au cours du 20^e siècle pour finalement inclure tout type de données pouvant faire l'objet d'un examen critique, en incluant pour ce faire autant les œuvres picturales (*ex.* : les caricatures de journaux, les monuments, les sculptures, *etc.*), les objets issus de la culture matérielle (*ex.* les outils, les vêtements, les vestiges de certains bâtiments, des champs cultivés *etc.*), la matière organique (*ex.* les résidus chimiques pouvant être trouvés sur de vieux ustensiles, les ossements trouvés dans les sépultures *etc.*) et même la matière en général, hors du domaine du vivant (*ex.* les carottes de glace tirées à partir des glaciers, la présence de cratères dans certaines régions du monde, *etc.*)⁵⁹. À bien des égards, une telle extension des matériaux exploités par les historiens a été alimentée par des échanges interdisciplinaires fructueux, mais aussi par le développement, au sein de l'historiographie même, de nouveaux intérêts et de nouvelles méthodes : à titre d'exemple, en France, l'impulsion de l'École des Annales (fin des années 1920) et du

⁵⁹ Évidemment, de telles données étaient déjà sollicitées bien avant l'historiographie dans d'autres disciplines, que ce soit la paléontologie, l'archéologie, l'anthropologie, la glaciologie, *etc.*

développement de *l'histoire des mentalités* (Bloch 1949, Febvre 1953) a favorisé un gain d'intérêt pour une historiographie concentrée sur les outillages mentaux employés au quotidien par les contemporains de telle ou telle époque, plutôt que sur les grands événements (*ex.* : guerre, grandes découvertes, révolutions, *etc.*), ouvrant ainsi à considérer des documents auparavant ignorés (*ex.* : des chansons paysannes) et à les examiner à l'aide de nouvelles méthodes (*ex.* : des traitements sériels, mesurant quantitativement l'occurrence de certains termes selon leurs relations les uns avec les autres)⁶⁰. En somme, pour celui ou celle qui désirerait chercher au sein de l'histoire des pratiques historiennes des indications sur ce qui peut être une donnée ou non pour l'historiographie, la conclusion à retenir est que celles-ci ont, au fil du passé, fait l'objet de considérations mouvantes, et donc, qu'une caractérisation de ce qu'est une donnée historique devrait se concentrer davantage sur *comment celles-ci sont employées par les historiens*, plutôt que sur des traits spécifiques qui seraient partagés par tous les membres d'un corpus, à un moment donné⁶¹.

Or, si nous nous concentrons exclusivement sur l'utilisation que font les historiens des données historiques, un constat rapide pouvant être fait est que ces dernières sont toujours utilisées dans l'objectif de *retracer des informations au sujet de ce qui n'est plus immédiatement accessible*. En ce sens, indépendamment des intérêts, des questionnements et des méthodes qui ont pu changer d'une époque à l'autre, les données historiques, qu'elles soient orales, écrites, picturales ou

⁶⁰ Dans plusieurs situations, comme le souligne Goldstein, de mêmes données historiques connaissent parfois plusieurs vies sur la base seule du développement ou l'adoption de nouvelles méthodes au sein de l'historiographie. En ce sens, certains historiens ont fait leur renommée non pas en étendant l'exploration des matériaux disponibles en archives, mais en les revisitant à l'aide de méthodes plus aiguisees, progressivement reconnues au sein de la communauté historienne. Voir à ce sujet son traitement particulièrement révélateur de l'historiographie de la démocratie jacksonienne (Goldstein 1976, pp. 84-91).

⁶¹ En ce sens, considérer, par exemple, que les données d'archives sont *toutes* des traces mémorielles est, dès le départ, commettre une erreur empirique, si l'objectif est de décrire les pratiques réelles des historiens. Une certaine théorisation *prescriptive* serait nécessaire pour dire, par exemple, que les historiens qui utilisent des données n'impliquant pas la participation d'un esprit (*ex.* des historiens utilisant des traces matérielles de séisme pour expliquer le déplacement d'une population) ne font pas de l'historiographie. Voir à ce sujet D'Oro 2011.

matérielles, ont de tout temps été comprises comme retransmettant *quelque chose* du passé, permettant de reconstruire dans nos esprits certaines manières d'envisager ce qui a été. Or, puisque ce trait se trouve partagé par tout ce qui a été considéré par les historiens du passé et d'aujourd'hui comme une donnée historique, celui-ci a été retenu comme base de définition pour les présents travaux : ainsi, par « donnée historique », il faut ici comprendre *tout ce qui est jugé comme pouvant servir à retracer des informations au sujet du passé*⁶².

DÉFINITION # 39 : Donnée historique =_{déf.} **Tout ce qui est jugé comme pouvant servir à retracer des informations au sujet du passé.**

Une telle définition élargit, évidemment, bien au-delà des archives, des musées et des bibliothèques spécialisées, ce qui peut être rangé sous le terme de « données historiques », en incluant même des objets qui ne sont généralement pas conçus comme des données et qui, intuitivement, peuvent sembler absolument superflus pour l'historiographie. À titre d'exemple, la rue que je traverse chaque matin devient, sous cette définition, une donnée historique, puisque celle-ci peut être considérée comme pouvant servir à retracer des informations au sujet de ce qui a été : au minimum, la rue Niverville indique *quelque chose* concernant ses conditions d'apparitions, que ce soit par les matériaux qui la compose ou par son emplacement. Pour un esprit connaissant l'utilisation que font les êtres humains des rues, la rue Niverville permet d'extraire davantage de contenus informationnels concernant ce qui a été : elle rend possible, par exemple, de déterminer que des êtres humains ont eu l'intention de se déplacer sur l'espace qu'elle couvre, que des voitures étaient utilisées à Trois-Rivières, et que, selon son degré d'usure, certaines portions de celle-ci ont fait l'objet de négligence de la part de l'administration municipale. En d'autres termes, même un

⁶² La notion d'information peut pour le moment être envisagée par le lecteur selon la compréhension intuitive qu'il en a. Certaines considérations spécifiques seront avancées plus loin, dans la section 6.3.

objet du quotidien aussi banal qu'une rue peut, en raison de son existence, de ce qu'il exhibe et des liens qu'il m'est possible de faire à partir de lui, être envisagé comme relayant des renseignements au sujet de ce qui a été, et donc, peut être admis comme une donnée historique.

En vérité, suivant la définition proposée - et un lecteur perspicace aura probablement déjà déduit le tout par lui-même - *pratiquement tout ce qui existe* peut être considéré comme une « donnée historique », et ce, indépendamment d'avoir été répertorié et consigné dans une archive, d'être le résultat d'une activité humaine, de pouvoir être traité par telle ou telle méthode spécifique, ou même d'être pertinent ou fiable face aux questions qui peuvent mobiliser nos investigations : en ce sens, autant les lettres écrites par Robespierre, les gravures d'Albrecht Dürer, la présente thèse, ma photo de passeport, mes souliers abîmés, les différents volcans composant actuellement la ceinture de feu du Pacifique, la planète Mars et l'univers sont, pour les présents travaux, considérés comme des données historiques, puisqu'à l'aide de nos connaissances - ou, du moins, des théories que nous jugeons les meilleures parmi celles disponibles - tous ces objets peuvent être considérés comme pouvant servir à retracer des informations au sujet de ce qui a été (par exemple, l'univers nous permet d'inférer le Big Bang, mes souliers abîmés permettent d'inférer que je marche beaucoup, la ceinture de feu du Pacifique permet d'inférer que la Terre s'est formée d'une certaine façon, *etc.*). En somme, loin de penser qu'il soit nécessaire de poser des frontières entre ce qui peut être une donnée historique ou non, il est plutôt admis ici que rien ne permet de dire que quelque chose d'utilisable pour retracer des aspects du passé *ne peut pas être* une donnée historique.

Face à une telle idée, une critique qui peut venir immédiatement à l'esprit du lecteur concerne des documents mensongers, falsifiés ou erronés, qui à première vue, peuvent sembler ne pas pouvoir, ni devoir, être rangés sous la catégorie des données historiques : c'est en effet une leçon fondamentale en historiographie d'apprendre à être sceptique concernant ce que peut

présenter un témoignage du passé, en ne prenant pas pour acquis que ce qui y est avancé est sincère ou même adéquat (Cernin 2020). À titre d'exemple, la propagande de guerre ne retransmet évidemment pas des témoignages fiables dans ce qu'elle présente (surtout lorsque le gouvernement qui l'émet est en situation de défaite), tout comme les témoignages rapportés par des personnes sous l'influence d'hallucinogènes ne peuvent pas être reçus comme véridiques. Toutefois, ne pas considérer de tels documents comme des données historiques, sur la base que ce qu'ils présentent n'est pas fiable *relativement à une certaine investigation* (par exemple, dire qu'un document issu d'un effort de propagande ne doit pas être considéré comme une donnée historique, puisqu'il ne permet pas de retracer des contenus fiables sur les raisons réelles d'entrée en guerre de l'État qui l'a diffusé) est en fait une erreur de recentrement épistémologique, qui consiste à amalgamer *notre utilisation* de ces documents dans un cadre spécifique et *leur utilité potentielle* pour d'autres cadres d'utilisation : en ce sens, un document issu de la propagande ne peut évidemment pas servir à retracer des informations concernant les raisons réelles d'entrée en guerre par un État, mais peut hors de tout doute servir à retracer des informations concernant les *stratégies de propagande* employée par cet État pour faire accepter cette entrée en guerre par sa population. Dans le même ordre d'idées, un faux témoignage peut *potentiellement* nous fournir des informations sur le fait que quelqu'un ait menti, même si le contenu présenté par celui-ci est une pure fabrication, et un témoignage écrit par quelqu'un sous l'influence d'hallucinogène peut *potentiellement* nous informer de la consommation de substances illicites par celui qui en est l'auteur. En somme, qu'un document ne puisse pas être jugé comme servant à retracer des informations concernant *certains aspects* du passé n'implique aucunement qu'il ne puisse pas servir à retracer *des informations* au sujet d'autres aspects de ce dernier.

Partant de cette idée, il devient possible de préciser encore davantage l'emploi de la définition présentée ci-haut : dans la présente thèse, il n'est pas considéré qu'un document *devient*

une donnée historique seulement lorsqu'il est impliqué dans un certain contexte d'investigation, ou encore que les documents *fournissent* des données seulement lorsqu'ils sont le résultat d'un examen critique fructueux. La définition ici offerte est au contraire la plus générale qu'il soit possible de théoriser en philosophie de l'historiographie : du moment que l'on peut considérer qu'un document peut potentiellement nous informer au sujet de *quelque chose* du passé, celui-ci doit alors être considéré comme une donnée historique, et ce, indépendamment de la qualité des contenus informatifs s'y trouvant, indépendamment de ce sur quoi ce document peut nous fournir des informations et indépendamment du fait que nous soyons capables ou non, à l'état actuel de nos investigations, de déterminer exactement l'utilité que peut avoir ce dernier. En ce sens, un nouvel artéfact datant de la préhistoire ou encore un amas rocheux inusité qui serait découvert dans les îles Caïman seraient, sans même que nous n'ayons aucune idée de leur utilité pour réviser ou solidifier nos représentations, des données historiques, puisque nous pourrions juger ceux-ci comme *pouvant* servir à retracer des informations au sujet de *quelque chose* qui a été.

Concevoir que tout ce qui peut servir à retracer des informations sur le passé est une donnée historique possède finalement plusieurs avantages pour la théorisation, ajoutant quelques raisons pratiques en faveur de son acceptation : d'abord, le tout évite de présupposer que les types spécifiques de documents aujourd'hui utilisés seront les mêmes à l'avenir, présupposition que l'historiographie de l'historiographie semble démentir ou, du moins, grandement affaiblir. Ensuite, le tout permet de chercher dans *tout ce qui a été laissé par le passé* l'inspiration permettant de théoriser le rôle que les données historiques peuvent remplir pour nos investigations, évitant ainsi le développement d'une théorisation qui serait préconditionnée par le type de corpus initialement retenu : à titre d'exemple, considérer uniquement des documents présentant des contenus à l'aide d'un langage peut encourager une théorisation de la justification en historiographie construite sur *l'interprétation de la signification de ce que présentent les documents* (*i.e.* relative à la

détermination de ce que tel ou tel auteur voulait dire par ce qu'il a écrit), théorisation qui ne fait aucun sens si le corpus de données considéré intègre aussi des résidus chimiques et des volcans⁶³. Finalement, le tout permet de réduire notre engagement théorique préalable concernant la nature même de l'historiographie, évitant ainsi de présupposer, par exemple, que toute forme d'historiographie tente de retracer des états mentaux ou des activités humaines, des structures économiques, sociales ou culturelles ou encore que seules des pratiques sollicitant certaines méthodes (croisement des sources, traitement sériel, traitement statistique, traitement qualitatif, etc.) peuvent être considérées comme proprement historiographiques. Ainsi, tout en correspondant empiriquement aux pratiques actuelles pouvant être observées en historiographie, la définition ici proposée possède pour intérêt de réduire à son plus bas niveau les présupposés théoriques devant préalablement être acceptés par le lecteur, favorisant ainsi une analyse des procédures de justification en historiographie la plus conciliante possible.

Au-delà de ces raisons générales, la définition ici offerte possède comme dernier attrait de lier ce qu'est une donnée historique non pas seulement à des dimensions épistémologiques (comme le ferait, par exemple, une définition qui comprendrait les données historiques seulement en fonction de leur rôle de confirmation pour certains types d'investigation), mais aussi à des dimensions ontologiques : en effet, la définition ici avancée de ce qu'est une donnée historique possède pour versant ontologique l'idée (hautement intuitive) que pratiquement tout ce qui existe est *une trace* laissée par une ou par des composantes du passé, et donc, que c'est parce que ces composantes ont existé que les données historiques ont, sous nos yeux, la forme qu'elles ont et non

⁶³ À titre de précision, des volcans peuvent tout à fait être utilisés comme données historiques pour d'autres investigations que des travaux géologiques : à titre d'exemple, des éruptions volcaniques en Islande sont souvent intégrées en historiographie au sein de l'étude des mécanismes ayant mené à la Révolution française, puisque les cendres générées par son éruption, et transportées par le vent, auraient eu un impact significatif sur les récoltes et donc, sur le prix du pain. (Turcot 2018, [en ligne]).

pas une autre (ex. l'arbre effondré derrière chez moi est une trace de l'agrégation de certains éléments au sein du cours des choses, que ce soit un coup de foudre, une bourrasque ou une action humaine; sans l'agrégation de ces éléments, l'arbre derrière chez moi n'aurait pas la forme « être effondré »). En ce sens, que tout ce qui puisse servir à retracer des informations au sujet du passé puisse être considéré comme des données historiques s'accorde à l'idée plus fondamentale que tout ce qui existe est une trace laissée par quelque chose qui a eu lieu (caractérisation momentariste), qui s'est produit (caractérisation objectiviste) ou qui a été (caractérisation agrégative), encourageant ainsi l'idée que rien ne devrait *a priori* être discriminé pour notre compréhension des données historiques, puisque pratiquement tout ce qui existe découle du passé, et donc, peut servir le projet de reconstituer ce dernier dans nos esprits et par nos textes.

Pour l'ensemble de ces raisons, définir les données historiques en raison de leur potentiel informationnel est ici considéré comme la meilleure base pour construire une théorie de la justification pouvant rendre compte des pratiques historiennes. Partant de cette base, l'enjeu devient désormais de déterminer (1) comment les historiens utilisent le potentiel informationnel des données pour réviser, solidifier ou enrichir leurs propres représentations, (2) comment ces données sont employées pour convaincre les autres d'accepter certaines manières d'envisager ce qui a été et (3) quelles relations peuvent être établies entre ces procédures de justification et le passé en soi. Ces trois questions sont ici répondues par l'intégration de quatre propositions clés de l'épistémologie informationnelle d'Aviezer Tucker, ainsi que par leur rapprochement avec la conceptualisation avancée dans les chapitres précédents concernant les colligations, les aspects et le passé.

6.3 Modélisation des pratiques d'évaluation en historiographie

Dans *Our Knowledge of the Past* (2004), et plus spécifiquement dans les chapitres #3 et #5, Aviezer Tucker propose une modélisation de la procédure par laquelle les historiens tentent d'employer les données historiques pour générer et mettre à l'épreuve leurs différentes reconstitutions du passé. De cette modélisation, quatre idées générales sont ici retenues - et améliorées - soit que :

- (1) L'examen des données historiques par les historiens tente de retracer des chaînes de préservation de l'information (2004, p. 94)
- (2) Les historiens utilisent les données historiques dans l'objectif de restituer des caractéristiques de composantes du cours des choses par l'entremise de ces chaînes de préservation de l'information (2004, pp. 121-134)
- (3) Pour restituer des éléments du passé, les historiens confrontent des hypothèses descriptives à ce qui peut expliquer l'existence même et la forme que prennent les données historiques (2004, pp. 95-102)
- (4) Dans l'évaluation d'une hypothèse descriptive, certaines théories d'arrière-fond sont impliquées (2004, pp. 96-97)

Avant d'examiner chacune de ces propositions, un éclaircissement doit préalablement être fait concernant le rapport entre cette modélisation des pratiques historiennes et les théories de l'évaluation et de la justification plus générales que celle-ci peut servir à supporter. En effet, deux niveaux d'argumentation peuvent être relevés pour le présent chapitre : un premier, qui consiste à défendre que la modélisation de Tucker permet d'identifier des procédures d'évaluation pour nos colligations qui s'appuient sur le travail des données historiques, ce qui permet de contester l'attitude axiologique présentée au chapitre #3 (**3.6**) ; et un second, plus fondamental, qui consiste

à dire que du moment où nous pouvons lier les procédures d'évaluation décrites par cette modélisation à une caractérisation métaphysique établissant de manière acceptable une connexion entre le passé et notre examen des données historiques, alors l'utilisation de ces procédures peut être considérée comme suffisante pour justifier nos colligations. À cet effet, un avantage de la théorisation ici proposé est, comme nous le verrons par la suite (6.3.5), de pouvoir satisfaire simultanément les engagements théoriques de philosophes qui penseraient la justification dans une perspective externaliste (*i.e.* voulant que la réalité elle-même nous justifie dans nos croyances) ou internaliste (*i.e.* voulant que ce soit nos raisonnements qui justifient nos croyances), limitant ainsi considérablement le potentiel de problèmes formels que cette théorie pourrait engendrer face à aux théories (générales) de la justification déjà acceptées par le lecteur. Puisqu'il est ici considéré qu'une confirmation métaphysique dépend du nombre de problèmes générés par une caractérisation comparativement à d'autres (**introduction, partie V**), la théorie de la justification ici avancée gagne bien sûr à générer le moins de problèmes possible avec les théories générales de la justification qui sont considérées actuellement parmi les meilleures disponibles en philosophie.

Pour progresser simultanément sur ces deux niveaux d'argumentation, commençons par examiner une à une les quatre propositions de Tucker présentées ci-haut, en apportant, pour chacune de celles-ci, certaines précisions et/ou modifications.

6.3.1 L'examen des données historiques par les historiens tente de retracer des chaînes de préservation de l'information

S'inspirant des travaux de philosophes des sciences comme Dretske (1981), Sober (1988) et Reichenbach (1956), et de philosophes de l'historiographie comme Pompa (1981) et Kosso (1992, 1993, 2001), Tucker place au centre de son programme de recherche l'idée que les données

historiques, peu importe leur nature, sont utilisées par les historiens dans l'intention de déceler des chaînes de préservation de l'information allant d'une origine (à déterminer) aux données historiques telles qu'elles se présentent à nous. Ainsi, toute forme de décryptage des données historiques aurait pour visée de mesurer quelles informations celles-ci peuvent retransmettre au sujet de leur origine, en tentant de déterminer pour ce faire quelle force de signal les réunit (un signal fort, un signal faible, un signal avec distorsions, un signal nul, *etc.*). Suivant cette idée, un livre de comptes d'un tailleur montréalais du 19^e siècle, par exemple, serait utilisable en historiographie d'abord en tentant d'établir une origine pouvant être prêtée à celui-ci (*ex.* les ventes du tailleur en question à différents moments de son année), puis en tentant de déterminer la force du signal unissant cette origine à la donnée historique (*ex.* un signal fort, si l'on considère que le tailleur lui-même a consigné ses propres ventes et si l'on considère qu'il n'avait que quelques clients par jour, réduisant ainsi les risques d'erreurs ou d'oubli). Inversement, l'autobiographie d'Hemingway pourrait se faire prêter comme origine la vie du romancier, en considérant toutefois que cette origine est liée à la donnée historique par un signal distortionné (si l'on considère, par exemple, que cette donnée comprend aussi des mensonges insérés par Hemingway pour présenter sa propre vie comme plus trépidante qu'elle ne l'a vraiment été), ou encore se faire donner comme origine le souhait de son auteur de magnifier sa propre vie par des mensonges, liant ainsi la donnée à son origine par un signal faible, mais tout de même informatif (les mensonges dans la biographie pouvant permettre de reconstruire dans notre esprit le souhait d'Hemingway de magnifier sa propre vie). En somme, selon Tucker, les historiens chercheraient à rétablir, dans leurs esprits, les chaînes unissant les données à leurs origines, pour ensuite privilégier celles où l'origine peut être considérée comme étant liée par un signal fort à la donnée ou aux données examinées.

Une telle description correspond, je crois, aux intuitions que nous pouvons tous avoir concernant les opérations intellectuelles par lesquelles nous questionnons la *fiabilité* et la *fidélité*

d'un contenu retransmis par une donnée historique : en sortant du lexique employé par Tucker - qui s'inspire des théories de l'information (Shannon 1964, Dretske 1981) - l'idée avancée par cette proposition est tout simplement que lorsque nous examinons des données historiques dans l'intention de reconstituer dans notre esprit des aspects de ce qui a été, nous nous questionnons à savoir dans quelles proportions celles-ci peuvent nous renseigner de manière fiable et fidèle au sujet de ce que nous tentons de retracer. À ce niveau, le travail des historiens ne se distingue pas fondamentalement de nos pratiques quotidiennes de reconstitution du passé, hormis le fait que les historiens sont (généralement) plus exigeants concernant les seuils de fiabilité et de fidélité devant être atteints avant d'accepter que les contenus informationnels extraits d'une donnée soient utilisables : en ce sens, lorsque nous nous questionnons à savoir si un contenu mental que nous pouvons avoir en tête a pour origine un rêve ou un souvenir réel, ou lorsqu'une historienne se questionne à savoir si le contenu d'une donnée historique a pour origine une observation directe par un témoin oculaire ou un simple désir de salir la réputation d'une figure importante (Lefebvre, 2017), nous nous interrogeons tous sur la *fiabilité* de cette donnée en vue d'une certaine manière de reconstituer le passé. Inversement, lorsque nous nous questionnons sur le *degré de récupération* que nous pouvons nous permettre, à partir de ces contenus, pour inférer certaines dimensions du passé - que ce soit lors de l'évaluation d'une rumeur concernant un collègue à l'université ou lors de l'évaluation des portions des pièces de théâtre réellement écrites par Shakespeare (Spedding 1857) - nous nous questionnons plutôt sur la *fidélité* qu'ont ces contenus en rapport à l'origine postulée. Ces deux dimensions sont, évidemment, constitutives de la phase d'examen des données historiques, et peuvent facilement être repérées au sein des pratiques historiennes tout comme au sein des pratiques générales de mentalisation que nous réalisons au quotidien.

Toutefois, si sur l'idée générale, la proposition de Tucker est sans conteste un bon point de départ pour modéliser les pratiques de justification et d'évaluation des historiens, certaines

ambiguïtés peuvent être trouvées au sein de ses travaux concernant la notion même « d'information » et de « chaîne de préservation de l'information ». En effet, un examen minutieux d'*Our Knowledge of the Past* et des différents articles écrits par Tucker depuis (2018, 2020) révèle une utilisation mixte de ces notions, entremêlant (au moins) deux conceptions différentes de la *transmission d'information* : une conception ontologique, voyant l'information comme une « inscription réelle » se transmettant des origines jusqu'aux données historiques, et une conception épistémologique, voyant l'information comme se transmettant d'une origine à une « entité receveuse » (ici, un sujet examinant une donnée historique), permettant à cette entité receveuse de « réduire son incertitude ». Or, bien que ces deux conceptions ne soient pas incompatibles (comme nous le montrerons ci-bas), les utiliser indistinctement revient en vérité à confondre, sur le plan de la théorisation, deux enjeux très différents, soient celui des « processus transmettant de l'information » (*information-transmitting processes*; expression utilisée par Tucker 2004) et celui du « flux informationnel » (*information flow*; utilisée par Tucker 2018). Différencier ces enjeux est en fait nécessaire – et bénéfique - non seulement pour la modélisation de Tucker, mais aussi pour la théorie de l'évaluation des colligations proposée dans la section suivante, qui est proposée à partir de cette modélisation.

D'une part, un « processus transmettant de l'information » concerne le *façonnement* d'une donnée historique, contribuant ainsi à la *forme* que celle-ci possède au moment où nous l'examinons. En ce sens, le pas que je fais dans la neige est un processus transmettant de l'information, puisque celui-ci participe à la configuration que peut prendre momentanément une donnée historique - ici, la trace de ma botte dans la neige - avant même que celle-ci ne soit abordée par un sujet. Un processus transmettant de l'information renvoie ainsi à *ce qui, dans la réalité, laisse une ou des marques*, en comprenant une « marque » comme une forme d'inscription réelle accompagnant un changement d'éléments dans un secteur.

DÉFINITION #40 : Processus transmettant de l'information =_{déf.} Ce qui, dans la réalité, laisse une ou des marques

DÉFINITION #41 : Marque =_{déf.} Inscription réelle accompagnant un changement d'éléments dans un secteur

Partant de ces définitions, une donnée historique peut être comprise (en ajout à la définition fournie précédemment, **déf. #39**) comme une *somme de marques laissées par des processus ayant transmis de l'information*. À titre d'exemple, une lettre écrite par le photographe William Notman (1826-1891) à sa femme est, *par sa forme même au moment de sa consultation*, l'aboutissement de multiples processus ayant transmis de l'information (*ex.* la production de la feuille de papier, le mouvement de la pointe du crayon sur celle-ci, la larme tombée en marge du texte, l'acidification de la lettre, *etc.*); s'il advenait que je la déchire en la consultant, celle-ci prendrait alors des marques supplémentaires, modifiant sa forme pour un examen futur. Suivant une telle idée, plutôt que de dire que les historiens examinent les données historiques, une formulation plus exacte serait de dire que ceux-ci examinent les *marques* qui composent *la forme* de ces données au moment de leur consultation. Ces marques sont ici désignées comme les « contenus informatifs » qu'exhibent les données (plutôt que comme l'« information » elle-même retransmise par celles-ci, pour des raisons expliquées ci-bas).

DÉFINITION #42 : Donnée historique (ajout) =_{déf.} Somme de marques laissées par des processus ayant transmis de l'information

D'autre part, un « flux informationnel » concerne la liaison entre un receveur et un signal, *selon les besoins informationnels et les connaissances préalables du receveur*. En ce sens, au contraire des processus transmettant de l'information, qui sont indifférents à la participation d'une entité receveuse (dans le cas de l'historiographie, un ou une historienne), un flux informationnel

exige pour sa part un point d'arrivée qui est *en attente* d'informations au sujet de quelque chose, et ce, en raison de certaines incertitudes et de certaines connaissances que possède cette entité au sujet de cette chose. À titre d'exemple, si je me demande si quelqu'un a écrit ou non sur la feuille de papier qui est devant moi en archives, la marque « encre formant des lettres » qu'exhibe la donnée historique vient me fournir des informations (*i.e.* vient réduire mon incertitude) seulement si (1) j'identifie initialement un certain ensemble d'alternatives possibles (a écrit/n'a pas écrit) et que je ne sais pas déjà laquelle s'est réalisée, et si (2) je dispose de certains savoirs pertinents me permettant, sur la base de la marque reçue, d'augmenter ma détermination en faveur d'une des alternatives identifiées (*ex.* savoir que de *l'encre formant des lettres d'une telle manière* ne peut apparaître autrement sur du papier que par l'action de quelqu'un qui a écrit m'informe que quelqu'un a écrit). Dans une telle situation, la transmission d'information est donc dépendante des besoins du receveur, et la quantité d'informations transmises, *relative* aux incertitudes et aux connaissances préalables de ce dernier. Un flux informationnel se comprend en ce sens comme *une obtention d'information selon un certain contexte de questionnement*.

DÉFINITION #43 : Flux informationnel =_{def.} Obtention d'information selon un certain contexte de questionnement

En philosophie, l'étude des flux informationnels est traditionnellement réalisée (du moins, dans la tradition de recherche initiée par les travaux de Dretske 1981) sous une perspective externaliste et naturaliste de la justification, visant à théoriser des transmissions d'information *objectives* (*i.e.* indépendantes du jugement d'un sujet quant à la « qualité » de l'information transmise) : en ce sens, il y aurait un flux informationnel lorsqu'il y aurait une réduction de l'incertitude *réelle* chez le sujet, et non pas seulement une expérience phénoménale (*i.e.* un

sentiment/une impression/un jugement) de réduction de l'incertitude chez ce dernier⁶⁴. Or, à ce niveau, Tucker est particulièrement ambigu dans son traitement des chaînes d'information et de l'information en général à savoir si le recours qu'il fait aux travaux de Shannon, Weaver et Dretske est davantage lexical (*i.e.* une récupération de vocabulaire) ou s'il traduit un engagement théorique formel soutenant l'existence de telles réductions *réelles* de l'incertitude en historiographie. À ce sujet, le fait que le philosophe laisse explicitement (Tucker 2004, p. 25) au soin du lecteur de choisir une définition particulière de la connaissance pour comprendre son propos, *pouvant être celle de Dretske*⁶⁵, vient plaider pour l'idée que celui-ci ne veut pas s'engager sur le terrain des débats entre externalisme et internalisme, et donc que ses renvois aux théories de Shannon, Weaver et Dretske ne traduisent pas une adhésion profonde envers telle ou telle théorisation de la réduction *réelle* de l'incertitude pour l'historiographie. La possibilité reste toutefois ouverte⁶⁶.

Dans tous les cas, bien que l'utilisation du lexique des « canaux », des « signaux », des « origines » et de la « réduction de l'incertitude » semble à plusieurs égards être chez Tucker davantage un emprunt de vocabulaire pour sa modélisation des pratiques historiennes plutôt que pour le développement d'une théorie de la justification externaliste en historiographie⁶⁷, rien

⁶⁴ Pour théoriser la nature d'une telle réduction réelle de l'incertitude, les épistémologies informationnalistes traditionnelles s'en remettent généralement à des fondements statistiques (Shannon 1964, Dretske avant 1981) ou encore à des fondements nomiques (*i.e.* à des lois; Dretske après 1981; Fodor 1983). Une réduction *réelle* de l'incertitude surviendrait ainsi lorsque, au sein d'un sujet, il y aurait un cheminement positif quantifiable dans la détermination des probabilités d'occurrence de chaque alternative posée par le receveur comme potentielle source du signal reçu. Pour une présentation de ces deux fondements, et une critique du second, voir Kistler 2000.

⁶⁵ « The evaluation of the hypothesis that connects common knowledge with a consensus on beliefs does not require taking sides in the contentious philosophical debate on the definition of knowledge, beyond its independence of the consensus it should explain, since if we define knowledge in terms of consensus on beliefs, the argument is vacuous. A version of the classical definition of knowledge as justified true belief, or a revised version of it as a true belief that was fashioned by a reliable process, or Dretske's (1981, p. 86) proposal that knowledge is belief caused or sustained by information, would all do quite as well. » (Tucker 2004, p. 25)

⁶⁶ Tucker présente en effet explicitement qu'il se range sous les travaux de Shannon et Weaver dans ses publications récentes (2018; 2020), sans toutefois ne jamais parler de la réduction de l'incertitude de manière pouvant montrer qu'il l'envisage comme un phénomène extérieur à nos raisonnements internes et à nos expériences phénoménales.

⁶⁷ Dans *Our Knowledge of the Past*, Tucker avance plutôt une théorie de la justification fondée sur l'atteinte du consensus entre différents individus au sein d'une communauté large, hétérogène et non contrainte, pour ensuite indiquer que la position réaliste explique *mieux* que la position constructiviste l'atteinte de tels consensus. Toutefois, Tucker n'indique rien concernant à quel moment un historien est *individuellement* justifié d'envisager le passé de telle

n’empêche en réalité que le tout puisse servir pour la présente thèse à ces deux fins. Pour bien rendre compte de ces deux finalités, une distinction se doit toutefois d’être introduite pour ne pas reconduire l’usage trop libéral que Tucker fait de la notion d’information dans ses travaux. Cette distinction porte sur la différence entre ce qui, pour un historien dans un certain contexte d’investigation, *lui apparaît* comme de l’information permettant de réduire son incertitude (ce qui est pertinent pour modéliser les pratiques historiennes), et ce qui, objectivement, peut *réellement* réduire son incertitude (ce qui est pertinent pour développer une théorie de la justification).

Pour distinguer ces deux catégories, les termes « contenus informationnels » et « information » sont ici retenus. Un « contenu informationnel » est ce qui, étant donné un certain contexte d’investigation et certaines théories acceptées par un historien, l’amène à favoriser une alternative plutôt qu’une autre, et ce, *indépendamment du fait que cette alternative soit réellement la bonne ou non* : en ce sens, si un historien se demande si John Redpath portait la barbe ou non, le fait d’être exposé à certaines marques exhibées par une donnée historique (*ex.* une photographie d’un homme barbu, où il est inscrit au verso « John Redpath 1860 »), conjugué aux théories acceptées par l’historien (*ex.* concernant comment fonctionne un appareil photographique, concernant l’existence de John Redpath entre 1796 et 1869 *etc.*) produit un contenu informationnel lui permettant de favoriser l’alternative « John Redpath portait la barbe ». Un contenu informationnel doit ainsi être compris comme *ce qui est généré par la rencontre entre des marques (i.e. des contenus informatifs) et un certain outillage théorique dont dispose un sujet*, sans toutefois intégrer à cette définition des considérations concernant l’adéquation réelle entre ce contenu informationnel et ce qui a été : en ce sens, même dans le scénario où il adviendrait que la photographie ne présente *pas* John Redpath, mais seulement quelqu’un qui lui ressemblait

ou telle manière, et donc, ne se positionne en aucun moment sur les enjeux de l’internalisme et de l’externalisme (voir 2004, chapitre #1 et pp. 255-258).

(expliquant l'erreur de dénomination au verso de la photographie), l'historien serait tout de même exposé à un contenu informationnel (ici : une « non-information »⁶⁸) réduisant *subjectivement* son incertitude... dans la mauvaise direction.

DÉFINITION #44: Contenus informationnels =_{déf.} Ce qui est généré par la rencontre entre des marques (*i.e.* des contenus informatifs) et un certain outillage théorique dont dispose un sujet, dans l'objectif pour ce sujet d'éliminer des alternatives.

Pour la modélisation des pratiques historiennes, le terme « contenu informationnel » s'avère le plus approprié pour rendre compte de pourquoi *tel ou tel* historien a favorisé certaines manières d'envisager le passé plutôt que d'autres (*ex.* pourquoi Speller considère que Barberri a aidé Galilée dans son procès; 2008). En effet, puisque nous n'avons aucun accès idéal au passé, qui nous permettrait de distinguer avec certitude quels historiens au sein de l'historiographie ont raison (*i.e.* ont *réellement* réduit leur incertitude, par un flux informationnel les faisant cheminer vers la vérité) et quels historiens se trompent (*i.e.* ont *subjectivement* réduit leur incertitude, dans la mauvaise direction), décrire les pratiques de *tel ou tel* historien au-delà de l'idée que celui-ci a travaillé à partir de certains contenus informationnels est tout simplement impossible. À titre d'exemple, nous ne pouvons pas dire que Speller a tort d'avancer ce qu'il avance, sur la base qu'il aurait subjectivement réduit son incertitude dans la mauvaise direction : pour pouvoir le faire, il faudrait que nous disposions pour notre part d'un moyen de vérifier *directement* (*i.e.* sans délibération historiographique) ce qui a été, nous permettant d'établir avec certitude que Speller a favorisé la

⁶⁸ Pour précision, l'expression « non-information » est ici utilisée pour éviter l'utilisation de l'expression « fausse information », un emploi terminologique complètement incompatible avec les travaux de Shannon, Weaver et Dretske : pour ces auteurs, l'information n'est ni vraie ni fausse, puisqu'elle est une entité réelle (nous dirions en ce sens qu'il y a ou non de l'information lorsqu'un receveur est exposé à un signal). En ce sens, suivant leurs travaux, il faudrait dire qu'il y a une *quantité* d'informations transmise dans un flux informationnel, non pas des informations vraies et des informations fausses : une « fausse information » serait tout simplement une quantité *nulle* d'information transmise par une marque, d'où l'emploi ici de « non-information ». Le tout s'accorde à l'utilisation qui est ici développée (**plus bas**) de la notion d'information.

mauvaise alternative. Évidemment, une telle opération ne nous est pas disponible : c'est précisément en raison du fait que nous ne pouvons pas vérifier directement ce qui a été que nous avons, dès le départ, des incertitudes; en d'autres mots, s'il nous était possible de vérifier directement ce qui a été, nous n'aurions tout simplement pas besoin de pratiquer l'historiographie comme nous le faisons. En ce sens, la notion de « contenu informationnel » nous permet de rendre compte des alternatives que retiennent les historiens sans avoir à se positionner à savoir s'ils ont *objectivement* raison ou non de retenir celles-ci plutôt que d'autres.

De son côté, l'« information » se définit ici comme *un contenu informationnel qui établit une connexion véridique avec ce qui a été* : en ce sens, l'information est ici entrevue comme une réduction *réelle* de l'incertitude, lorsqu'un sujet rétablit adéquatement dans son esprit des composantes d'un processus ayant transmis de l'information *et* une connexion réelle entre ce processus et les marques qu'exhibe une donnée historique ; à ce moment, il serait possible de dire qu'il y a un flux informationnel allant du processus ayant transmis de l'information à un sujet receveur, en considérant que le contenu informationnel généré par la rencontre entre une marque (*i.e.* un contenu informatif) et l'outillage théorique dont dispose un historien engendre et supporte au sein de l'esprit de ce dernier une manière véridique d'envisager le passé (*i.e.* réduit réellement son incertitude). En ce sens, une entité qui posséderait un accès idéal au passé pourrait évaluer que Speller a raison de favoriser une certaine alternative, puisque ce qu'il avance serait supporté par de l'information.

DÉFINITION #45 : Information =_{déf.} Contenu informationnel qui établit une connexion véridique avec ce qui a été

Partant de ces distinctions entre processus ayant transmis de l'information et flux informationnel, tout comme entre contenus informationnels et information, il est désormais

possible d'éclaircir deux sens pouvant être prêtés ici à l'expression « chaîne de préservation de l'information » : un premier, qui concerne une chaîne allant d'un processus ayant transmis de l'information à une donnée historique (produisant un contenu informatif, une marque) et un second, qui concerne un flux informationnel impliquant un sujet incertain, qui par ses connaissances préalables réussit à rétablir une connexion réelle avec un processus ayant transmis de l'information (produisant ainsi une manière d'envisager le passé supportée par un contenu informationnel véridique). Sous cette division, à la fois ce qui fait « la chaîne » (processus/flux informationnel), « la préservation » (forme de la donnée historique/connexion réussie par un sujet) et « l'information » (marque/réduction de l'incertitude) renvoie à des entités entièrement différentes.

Cet éclaircissement, finalement, permet d'ancrer théoriquement les évaluations de la fiabilité et de la fidélité qui caractérisent l'examen des données historiques, tel que présenté ci-haut : en ce sens, l'évaluation de la *fiabilité* d'une donnée historique peut se comprendre comme un débat sur le processus ayant transmis de l'information pouvant être placé à l'origine d'une ou de plusieurs marques (donc, sur la nature des contenus informatifs), alors que l'évaluation de la *fidélité* peut pour sa part être comprise comme portant sur l'évaluation du *degré d'incertitude* que nous pouvons réduire par la rencontre entre cette marque et nos connaissances préalables (donc, sur les contenus informationnels que nous pouvons décrypter à partir de la marque, une fois une connexion avec cette origine établie). La présente théorie avancée pour les « contenus informatifs » et « les contenus informationnels » permet donc d'expliquer efficacement ce qui peut être observé au sein des pratiques historiographiques, tout en correspondant à des opérations mentales que nous déployons nous-mêmes lorsque nous entrons en relation avec des marques laissées par le passé : de ce fait, la présente théorie est ici considérée comme justifiée à la fois empiriquement et phénoménologiquement (**introduction partie I**).

Une fois identifié que les historiens visent, dans leur travail, des chaînes de préservation de l'information (dans les deux sens ici présentés), la question suivante revient à déterminer ce que, dans le rétablissement de telles chaînes à l'échelle de leur esprit, les historiens restituent du passé, puis par quelles procédures ceux-ci parviennent à discriminer les alternatives possibles. Ces deux questions sont répondues dans les trois sections suivantes.

6.3.2 Les historiens utilisent les données historiques dans l'objectif de restituer des caractéristiques de composantes du cours des choses par l'entremise des chaînes de préservation de l'information.

Pour Tucker, la visée pour les historiens de rétablir des chaînes de préservation de l'information est, ultimement, de pouvoir restituer des caractéristiques situées à l'origine de ces chaînes. En ce sens, la trace de botte laissée par mon pas dans la neige, une fois envisagée par un sujet comme l'aboutissement d'un processus ayant transmis de l'information, et combinée avec les théories dont ce sujet dispose concernant la neige, les pas, les bottes, *etc.* peut lui servir à inférer certaines caractéristiques de mon pas : selon la précision de l'outillage théorique qu'il a en sa possession, celui-ci pourrait inférer que « quelqu'un a marché à cet endroit à un certain moment », que « quelqu'un portant des bottes de pointure 10.5 a marché à cet endroit à un certain moment », que « quelqu'un portant des bottes de pointure 10.5 a récemment marché à cet endroit », *etc.* En somme, par un effort de questionnement sur les origines et les forces des signaux pouvant être associés aux données historiques et aux marques qu'elles exhibent, les historiens pourraient progresser dans leur connaissance en « recomposant » adéquatement des portions de ce qui a été.

Concernant *ce que* les historiens retracent dans l'objectif d'assurer de telles « recompositions », le langage employé par Tucker a connu plusieurs transformations lors des deux

dernières décennies. Dans *Our Knowledge of the Past* (2004, p. 94), celui-ci indique que les historiens tentent de reconstruire les « événements historiques » (*historical events*) ayant *causé* les données historiques (que ce soit directement, ou par une chaîne causale de transmission de l'information), usage qui, de son propre aveu, était erroné et a été abandonné depuis (Tucker 2022, *échanges verbaux*). Dans « The Inference of Common Cause Naturalized » (2007, p. 7-8), Tucker présente plutôt - suivant Sober 1989 pp. 281-282 - que les procédures employées par les historiens permettent d'inférer des *propriétés* de causes, et non plus les causes elles-mêmes (en s'intéressant, dans le cadre de son article, à des causes *communes* partagées par plusieurs données historiques). Finalement, dans « The Inference of Common Cause Reduced to Common Origins » (2020, pp. 105), Tucker délaisse le lexique de la causalité pour indiquer qu'à l'étape la plus avancée de la recomposition historiographique, les historiens retracent « des propriétés d'*origines* », plutôt que des propriétés de *causes*. Pour amener cette progression à une étape supplémentaire, il est ici défendu que les historiens restituent tout simplement des « éléments d'états passés », ou du moins, des descriptibles issus de ces éléments.

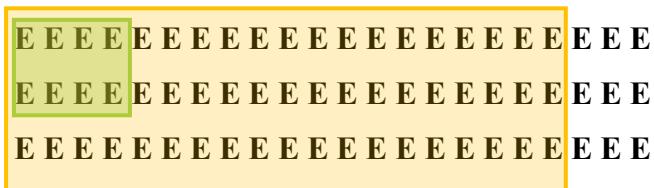
Une telle précision ne modifie pas fondamentalement ce que propose Tucker : dans tous les cas, les historiens tentent de retracer *quelque chose* du passé à partir des données historiques et de l'appareillage théorique dont ils disposent, en tentant d'établir une connexion véridique avec ce qui a été. Ce que la nuance apporte ici est plutôt en lien avec ce qui a été élaboré au chapitre #2 concernant la caractérisation agrégative du passé (2.5). En effet, si l'on conçoit le passé comme la totalité des états passés, et que l'on comprend ces derniers comme des éléments qui s'agrègent dans des secteurs, pour des moments et des moments étendus, alors dire que les historiens tentent de reconstruire des propriétés « d'*origines* » devient en fait superflu : à l'échelle du passé en soi (pour la caractérisation agrégative), les origines *n'ont* pas des propriétés, elles *sont* des agrégats d'éléments qui génèrent des descriptibles pouvant être décrits de certaines façons.

La nuance est ici subtile, mais fondamentale. Allons-y pas à pas. Comme nous l'avons vu au chapitre #2, la caractérisation agrégative consiste à concevoir les « états passés » comme des « états de secteurs de moments passés », en considérant un secteur comme une division spatiale au sein d'un moment et un état, comme un agrégat d'éléments dans un secteur (2.5). En ce sens, un même élément peut apparaître au sein de différents secteurs, du moment où un secteur en inclut un autre : pour prendre un exemple facile à saisir pour notre esprit, les éléments qui composent ce que nous désignons comme « Louis-Étienne à un certain moment » peuvent aussi se trouver au sein du secteur que nous désignons comme « La chambre où Louis-Étienne se trouve à un certain moment ». Dans le même ordre d'idées, comme nous l'avons vu au chapitre précédent (5.2), ce que nous désignons comme « l'apparition de *telle* usine dans *telle* ville » peut se trouver aussi inclus dans ce que nous désignons comme « la Révolution industrielle ». En somme, de mêmes éléments peuvent se trouver dans différents secteurs, pour un même moment.

De ce fait, parler des propriétés *d'une* origine peut induire en erreur si l'on vient considérer cette origine comme étant objectivement découpée au sein du cours des choses : à titre d'exemple, l'origine du signal que préserve la donnée historique *usine dans *telle* ville* est, sous la caractérisation agrégative, non pas « l'apparition de *telle* usine dans *telle* ville », ni « la Révolution industrielle », qui posséderaient chacune des *propriétés* à rétablir, mais plutôt certains *éléments* visés par ces deux désignations, éléments s'agrégant dans des secteurs inclus par d'autres et qui génèrent, par leur agrégation, différents descriptibles pouvant être pris en charge par nos descriptions (2.4 et 2.5). En ce sens, dire qu'un historien tente de rétablir des propriétés se situant à l'origine du signal que préserve la donnée historique *usine dans *telle* ville* nous amène dans une mauvaise direction : les historiens tentent plutôt de restituer certains éléments qui occupent simultanément une somme quasi infinie (ou infinie) de secteurs inclus les uns dans les autres, et fournissant des descriptibles différents selon l'ampleur du secteur retenu. De ce fait, parler de

propriétés *d'une* origine peut ici nous conduire à perdre de vue que les secteurs pouvant être placés à l'origine d'une donnée historique sont toujours ceux qui sont visés *par nous*, lorsque nous choisissons une division spatiale au sein d'un moment plutôt qu'une autre, et donc, que les propriétés que nous pouvons attribuer à une origine sont relatives dès le départ à la division spatiale qui fait l'objet d'un questionnement, selon les descriptibles que les éléments s'agrégeant dans cette division spatiale fournissent :

Figure #22 : Inclusion de secteurs dans d'autres / Superposition d'états



Pour ajouter sur ce dernier point, il importe aussi de rappeler que sous la caractérisation agrégative, autant la Révolution industrielle que ses propriétés (*ex.* que celle-ci connaisse une accélération au tournant du 19^e siècle) sont, au niveau le plus fondamental du cours des choses, toujours conçues comme le résultat des éléments qui apparaissent au sein de secteurs et qui nous fournissent des descriptibles nous permettant d'avancer des descriptions (2.5). Dire en ce sens qu'un historien tente de restituer des éléments dans un secteur est donc suffisant pour expliquer l'activité historiographique, sans qu'il ne soit nécessaire de découper davantage le cours des choses en *origines possédant des propriétés*.

Une formulation, plus adéquate, serait ici de dire plutôt que les historiens tentent de restituer des éléments *situés* à l'origine de certaines chaînes de préservation de l'information. Ici, toutefois, la formulation peut encore prêter à confusion, sachant que « chaîne de préservation de l'information » se comprend (au moins) de deux manières, comme montré ci-haut (**déf. #40-#43**). En effet, si l'on comprend une telle chaîne de préservation comme ce qui réunit un processus

transmettant de l'information et une marque (**6.3.1**), alors les éléments que les historiens tenteraient de restituer ne seraient que des éléments composant les processus à l'origine *des marques* : pour prendre un exemple intelligible, un historien qui prendrait pour donnée historique la trace laissée par ma botte dans la neige ne tenterait alors, par elle, que de restituer les éléments du processus ayant produit cette trace, que nous pouvons désigner comme « mon pas dans la neige ». Or, il est évident que les historiens utilisent les données historiques dans un sens beaucoup plus large que celui-ci, qui rejoint davantage la deuxième compréhension que nous pouvons nous faire d'une chaîne de préservation de l'information (**déf. #43**) : nous dirions en ce sens que les historiens tentent de restituer des éléments au sein de certains secteurs, selon *ce sur quoi ils ont des incertitudes*, sans forcément que ce *ce sur quoi* doive être situé à l'origine *des données historiques* qu'ils examinent. Pour prendre à nouveau l'exemple de *la trace de ma botte dans la neige*, un historien (ou disons, un enquêteur) qui aurait une incertitude à savoir si je suis bel et bien allé au Caféier le vendredi matin, mais qui saurait (1) que je passe toujours par la ruelle face au commerce, (2) que pratiquement personne d'autre ne prend ce chemin (3) que je porte des bottes dont la grandeur se situe entre du 10 et du 11 masculin (pointure canadienne) et (4) que les bottes font des traces dans la neige (évidemment), pourrait, une fois exposé aux contenus informatifs de *la trace laissée par ma botte*, extraire un contenu informationnel lui permettant de réduire (au moins subjectivement) son incertitude concernant ma présence au Caféier. Or, une telle opération - qui s'apparente à de nombreux raisonnements pouvant être trouvés en historiographie - ne viserait non pas les éléments du processus ayant transmis de l'information (dans l'exemple ici, « mon pas dans la neige »), mais plutôt la réduction d'une incertitude concernant ma présence au Caféier, et donc, viserait des éléments contenus au sein d'une région toute autre que celle située à *l'origine* de la donnée historique (*i.e.* lors du processus ayant formé les marques exhibées par la donnée). À ce

moment, cet historien-enquêteur *restituerait des éléments au sein d'un état ou de plusieurs états passés qui ne sont ni l'origine ni situés à l'origine des données historiques examinées.*

Pour cette raison, l'expression « origine » est ici tout simplement écartée, non pas parce qu'il est faux de dire que les historiens tentent parfois de restituer des éléments se situant à une origine, mais parce qu'en réalité, ceux-ci visent plus généralement à simplement restituer des éléments dans des secteurs, que ces secteurs soient ou non ceux propres à un processus ayant transmis de l'information.

Une fois admise l'idée que l'objectif des historiens est de restituer des éléments d'états passés *par l'entremise* des chaînes de préservation de l'information qu'ils tentent de rétablir, l'enjeu suivant est d'éclaircir ce que signifie « restituer un élément passé », et quels chemins les historiens empruntent pour y arriver.

6.3.3 Pour restituer des éléments du passé, les historiens confrontent des hypothèses descriptives à ce qui peut expliquer l'existence même et la forme que prennent les données historiques.

Au cœur de la modélisation par Tucker des pratiques historiennes se trouve l'idée que les historiens œuvrent par l'évaluation de la probabilité (subjective⁶⁹) que certaines de nos descriptions du passé soient vraies étant donné (*given*) les données historiques et nos théories d'arrière-fond. En ce sens, Tucker avance une théorie de l'évaluation inspirée du théorème de Bayes et des épistémologies bayésiennes en général (présenté à **6.3.4**), où les données ont pour rôle d'être un *phénomène dont nos hypothèses descriptives doivent pouvoir rendre compte*. En d'autres mots, les

⁶⁹ Une évaluation de probabilité peut être dite « subjective » lorsque celle-ci n'est pas basée statistiquement ou n'est pas précisément quantifiable. À titre d'exemple, lorsque nous évaluons qu'il est probable que notre ami annule notre souper à la dernière minute, nous ne produisons pas un *calcul* de probabilité, mais plutôt, une évaluation approximative basée sur ce que nous connaissons, en évaluant quels sont les scénarios possibles, puis lesquels nous apparaissent les plus plausibles de se réaliser.

hypothèses descriptives qu'avancent les historiens ne seraient pas à proprement parler « confirmées ou infirmées » par les données historiques (au sens traditionnel voulant que plus nous accumulons de « données », plus notre hypothèse est confirmée), mais plutôt *corroborées* par elles, lorsque nos hypothèses parviennent à rendre compte de l'existence et de la forme que prennent celles-ci. En ce sens, même une hypothèse descriptive simple telle que « Napoléon a existé » ne serait jamais parfaitement confirmée, mais pourrait toutefois être corroborée à un point tel que nous faisons *comme si* elle l'était : cette corroboration serait réalisée parce que l'hypothèse descriptive « Napoléon a existé », contrairement (au moins) à son contraire (*i.e.* « Napoléon n'a pas existé »), permet nettement mieux de rendre compte des données historiques qui sont à notre disposition (*ex.* les tableaux le présentant, son acte de naissance, les nombreux textes qui parlent de lui, les rapports d'états signés « Napoléon Ier », *etc.*; Tucker 2004, p. 97). Accepter une hypothèse hautement corroborée reviendrait en ce sens à *considérer comme vraie* la présence de certains éléments ou de certains descriptibles au sein du cours des choses.

En reprenant les éléments théoriques développés jusqu'à maintenant dans la présente thèse, une telle corroboration peut se comprendre comme suit : lorsque nous avançons une hypothèse descriptive concernant un segment du passé, nous postulons que le passé est tel que celui-ci possède un certain *aspect* (5.2), soit un certain nombre d'éléments réunis par une relation réelle (5.2), qui fait en sorte qu'il serait juste pour nous de dire face à ce segment un ou plusieurs énoncés de la forme « *a* est P » ou « *a* est en relation R avec *b* » - bref, d'avancer des descriptions (1.6). Or, puisque nous n'avons pas d'accès idéal au passé (3.1), l'évaluation de ces *hypothèses* descriptives doit se réaliser plutôt par l'analyse des contenus informatifs (*i.e.* des marques 6.3.1, déf. #41) produits par des processus ayant transmis de l'information (6.3.1 déf. #40), à savoir si ces contenus informatifs, une fois combinés à l'appareillage théorique dont nous disposons, peuvent nous permettre de générer des contenus informationnels (6.3.1 déf. #44) nous permettant de réduire (au

moins subjectivement) notre incertitude, et de ce fait, d'évaluer (*subjectivement*) la probabilité des alternatives sur lesquelles nous avons de l'incertitude, pour éventuellement pouvoir en favoriser une (6.3.1). Si, dans cette opération, nous établissons une connexion véridique avec des éléments de ce qui a été, alors notre hypothèse descriptive se trouve supportée par de l'information (6.3.1, déf #45), et de ce fait, des éléments du passé se trouve *restitués* par elle.

Concernant ce lien ici posé entre nos hypothèses descriptives supportées par de l'information et des éléments du passé, une critique qui pourrait venir à l'esprit, similaire à ce qui a été abordé au chapitre #2 dans le traitement des caractérisations objectivistes et irréalistes (2.3-2.4), serait de dire que rien ne nous permet de savoir que nos catégories et notre appareillage théorique, par lesquels nous *formulons* nos hypothèses descriptives (et nos descriptions en général), s'appliquent réellement aux éléments qui apparaissent au sein du cours des choses (*i.e.* à la « confusion foisonnante et bourdonnante du cours des choses » ; 2.4). Rien ne nous dit qu'elles ne s'appliquent pas non plus⁷⁰. Dans tous les cas, cet enjeu est en fait non pertinent autant pour la théorisation de la vérité-correspondance que pour celle de l'évaluation : nous œuvrons bien sûr toujours dans nos descriptions à partir de certaines catégories et de certaines théories, au sein desquelles sont fixées au minimum certaines conditions à satisfaire pour que nous puissions considérer que nos descriptions sont bonnes ou non; ces conditions de satisfaction (pour une description) *soumettent* l'existence de quelque chose qui - même dans le scénario où nous serions

⁷⁰ À titre de rappel (chapitre #2), les éléments sont postulés parce qu'ils sont nécessaires pour rendre compte, même pour les irréalistes - sauf ceux qui sont réellement prêts à soutenir que rien n'existe au-delà du mental 2.4 – des descriptibles qui rendent possibles nos descriptions. Pour pouvoir décrire quelque chose (même si cette chose n'est pas objectivement découpée au sein de la réalité), il faut au minimum *quelque chose* à décrire, et il faut que ce *quelque chose* soit généré par *quelque chose* qui existe. Le terme « élément » a donc été introduit pour rendre compte de ce qui, au sein du cours des choses, rend possible les descriptibles, qui eux, rendent possibles nos descriptions. Savoir comment est un élément est ainsi, par définition, impossible à déterminer : dès que nous tenterions de le décrire, nous pourrions nous poser la question à savoir si ce qui est décrit est véritablement un élément, ou s'il ne s'agit pas plutôt d'un descriptible provenant d'un élément ou de l'agrégation de plusieurs éléments. Dans tous les cas, nous ne pouvons ni dire que les éléments sont conformes à nos catégories et nos théories ni dire qu'ils ne le sont pas. Il n'y a donc pas d'argument conclusif à avoir sur ce point ni de contre-argument pouvant être fourni à partir de lui. Pour le dire simplement : le problème est partagé par tous, peu importe la position adoptée.

entièrement enfermés dans nos théories - doit être, au sein de ce qui est, décrit *tel que* nos descriptions puissent être considérées comme s'appliquant ou non – sans quoi, nous ne devrions tout simplement jamais décrire. Or, à ce niveau, il est important de souligner que l'idée même que le cours des choses soit une « confusion foisonnante et bourdonnante », comme l'avance les irréalistes, *est une description du cours choses* : elle nécessite en ce sens que les éléments qui assurent le descriptible « cours des choses » soient tels qu'il soit juste de dire que « le cours des choses est C » (*i.e.* qu'il soit juste de dire que le cours des choses peut être décrit comme une confusion bourdonnante et foisonnante). En ce sens, décrire revient toujours à postuler que *quelque chose* doit être *d'une certaine façon* pour que notre description s'applique, même lorsque nous tentons - par des descriptions - de vider cette activité de toutes formes d'entités qui seraient objectivement découpées au sein du réel.

Partant de ce point, une restitution d'éléments peut ainsi être considérée comme réalisée lorsque des éléments qui apparaissent au sein du cours des choses sont tels *qu'il est juste de décrire un descriptible d'une certaine façon*. À ce niveau, si l'on suit la présentation minimale de la vérité-correspondance soumise au chapitre précédent (**5.2**), que nous ne puissions pas savoir de manière certaine comment *sont* les éléments, et donc, s'ils sont ou non conformes à nos catégories et nos théories servant à formuler nos descriptions, n'est pas pertinent pour ce qui est de savoir si le passé les rend vraies ou non : le passé rend vrai ou non nos hypothèses descriptives si ce que nos descriptions soumettent comme devant *être tel* parmi les éléments (vériporteurs) l'est réellement (vérifacteurs), et ce indépendamment que nous puissions le reconnaître ou non⁷¹.

Finalement, au niveau de nos évaluations, que nous ne puissions pas savoir comment sont les éléments n'a pas non plus d'incidence sur ce qui a été montré ici : nos incertitudes elles-mêmes,

⁷¹ Revoir au sujet de la distinction entre la possession de la vérité et la reconnaissance de la possession de la vérité la note de bas de page 58 de la présente thèse, sur Sankey 2000, en **6.1**.

à la base de la procédure de corroboration par les données historiques, sont toujours pensées à partir de certaines catégories et d'un certain appareillage théorique, et donc, se *réduisent subjectivement* toujours (nécessairement) à partir de ces derniers ; par exemple, lorsque je me demande si « Napoléon était cruel ou non », les alternatives pour lesquelles je désire réduire mon incertitude, soit « Napoléon était cruel » et « Napoléon n'était pas cruel », sont elles-mêmes des descriptions qui soumettent des conditions de satisfaction, au minimum, selon ce que j'entends décrire par elles à l'aide de mes catégories et de mon appareillage théorique. De ce fait, les contenus informationnels qui sont obtenus lors de mon examen d'une donnée historique sont déjà pensés en fonction des catégories sollicitées par mon incertitude. Inversement, si l'on pense plutôt le flux informationnel comme une réduction *réelle* de l'incertitude (donc, une situation où il y a de l'information), une telle réduction se produit par l'établissement d'une connexion véridique avec ce qui a été, et donc, indépendamment du fait de savoir ou non comment *sont* les éléments au-delà de nos besoins informationnels : en d'autres mots, notre incertitude est réduite parce que la connexion avec ce qui a été est bonne, et non pas parce que nous le jugeons, à partir de nos catégories et de notre appareillage théorique, comme tel. Ainsi, peu importe la théorie de la justification à laquelle souscrit le lecteur (quelle soit externaliste ou internaliste), l'indétermination de ce que sont les éléments n'a tout simplement pas d'incidence pour ce qui est ici présenté.

Ces considérations épuisent, je crois, les problèmes que pourrait tenter de faire valoir une personne qui utiliserait la critique de l'indétermination des éléments dans l'objectif de contester la théorisation de la vérité-correspondance ou celle de l'évaluation exploitées dans cette thèse, une fois conjuguées à celle des éléments et des descriptibles. Pour contester l'idée que les historiens puissent produire des restitutions d'éléments du passé, selon les pratiques qui ont ici été modélisées, il faut chercher ailleurs.

Pour compléter cette modélisation, une dernière proposition doit être ajoutée, et porte pour sa part plus directement sur les théories d’arrière-fond par lesquelles les historiens tentent d’établir des connexions véridiques avec le passé.

6.3.4 Dans l’évaluation d’une hypothèse descriptive, certaines théories d’arrière-fond sont impliquées

La dernière proposition à intégrer au sein du présent système conceptuel porte pour sa part sur ce qui, en introduction, a été qualifié d’(hyper-)cohérentisme, en soulignant le rôle particulier que jouent les données historiques pour ajuster nos représentations, et nos représentations pour justifier l’utilisation de telles données. À ce niveau, la récupération que fait Tucker du théorème de Bayes a pour intérêt, au minimum, de présenter de manière formelle comment peut se comprendre *ici plus souplement* l’idée d’un hypercohérentisme. Le théorème va comme suit (2004, p. 96) :

$$\Pr(H|D \ \& \ T) = [\Pr(D|H \ \& \ T) \times \Pr(H|T)] : \Pr(D|T)$$

Pr	« La probabilité de ... »
H	Hypothèse descriptive
D	Données historiques
T	Théories d’arrière-fond
	Étant donné (<i>given</i>)

Formulé dans le langage ordinaire: La probabilité d’une hypothèse descriptive étant donné les données historiques et nos théories d’arrière-fond est égale à la probabilité des données historiques étant donné notre hypothèse et nos théories d’arrière-fond multipliée par la probabilité de notre hypothèse étant donné nos théories d’arrière-fond, divisé par la probabilité des données historiques étant donné nos théories d’arrière-fond.

Expliquée étape par étape, l’utilisation du théorème de Bayes chez Tucker signifie que pour évaluer une hypothèse descriptive à partir de nos théories d’arrière-fond et des données historiques

existantes soumises à l'examen, il faut évaluer (subjectivement - **note 69; 6.3.3**) à la fois la probabilité préalable (*prior*) de notre hypothèse selon nos théories (par exemple, la probabilité préalable que George Washington ait eu une liaison amoureuse avec le roi George III est extrêmement faible étant donné ce que nous acceptons préalablement comme vrai), les chances (*likelihood*) que les données historiques existent sous la forme qu'elles ont suivant nos théories et notre hypothèse (par exemple, si les données que nous examinons sont trois lettres trouvées dans un coffre-fort caché à Mount Vernon, signées GIII, les chances qu'elles existent sous cette forme, considérant à la fois ce que nous acceptons comme vrai concernant les pratiques de signatures, les échanges épistolaires entre amants, les dangers si le tout avait été appris *et* l'hypothèse d'une liaison amoureuse entre les deux chefs d'État, sont modérées), et les attentes (*expectancy*) que les données existent sous la forme qu'elles ont uniquement selon nos théories préalables (dans le cas des lettres signées GIII, considérant que nous savons qu'il ne s'agit pas d'une signature commune et que nous ne connaissons rien concernant un certain GIII dans la vie de Washington, la probabilité de l'existence de ces lettres sous cette forme est faible). Une fois les probabilités attribuées (toujours subjectivement) et les opérateurs appliqués (multiplication/division), la corroboration de notre hypothèse par les données historiques soumises à l'examen et nos théories d'arrière-fond pourrait être évaluée.

L'utilisation du théorème de Bayes chez Tucker pour penser la corroboration a au moins pour mérite de montrer comment au moment de mener une évaluation, chaque composante (représentations, données historiques et hypothèses) sont employées et sollicitées les unes face aux autres pour déterminer s'il faut réviser, solidifier ou enrichir nos représentations du passé. Toutefois, cette récupération du théorème, si prise à la lettre, a pour défaut de ne pas survivre aux confirmations empiriques et phénoménologiques qui sont utilisées dans le cadre de la présente thèse. D'une part, presque la totalité des textes historiographiques et de ce qui peut s'observer chez

les historiens ne s'explique pas particulièrement mieux par un tel calcul que d'autres hypothèses disponibles : en effet, jamais nous ne voyons dans un texte, ou en archives, un historien évaluer explicitement de cette façon les mérites de son hypothèse descriptive (en attribuant des probabilités et en appliquant les opérateurs), même si les idées derrière chaque composante de ce calcul (*i.e.* l'évaluation des probabilités préalables, des chances et des attentes) peuvent certainement participer implicitement ou même explicitement à une telle évaluation. D'autre part, rien dans ce que nous pouvons observer de notre propre activité mentale manifeste ne correspond à un tel calcul formel : lorsque nous évaluons une hypothèse descriptive, nous n'employons pas comme opération mentale un calcul en trois parties, bien qu'il soit juste de dire que nous évaluons ultimement la probabilité (subjective) que cette hypothèse soit la meilleure alternative à retenir (ce qui correspond exactement au jeu de la réduction de l'incertitude subjective, tel qu'expliqué ci-haut

6.3.1)

Pour les présents travaux, une compréhension plus souple que celle suggérée par le théorème de Bayes est avancée concernant les rôles mutuels que jouent nos représentations et les données historiques pour corroborer nos hypothèses descriptives : en ce sens, il est ici seulement considéré que nos évaluations sollicitent à la fois les contenus informatifs (*i.e.* les marques) qu'exhibent les données historiques et les contenus informationnels, relatifs à nos incertitudes, qui sont produits par la rencontre de nos théories préalables avec les données lors de leur examen.

Pour expliciter la nature de ces relations mutuelles, quelques précisions sont ici à apporter concernant à la fois le rôle des données historiques et celui des théories préalables pour nos corroborations. Pour les données historiques, il est important de préciser, contre ce que peut suggérer certaines interprétations du calcul de Tucker, qu'au final, toutes hypothèses descriptives peuvent être entrevues comme devant rendre compte, au moment de leur corroboration, de l'existence et de la forme *de toutes* les données historiques (qui sont, elles-mêmes, comme nous

l'avons vu, pratiquement tout ce qui existe **6.2**) : pour le dire autrement, la corroboration d'une hypothèse descriptive doit toujours s'accorder non pas seulement à un échantillon de données historiques retenu, mais plutôt, *à tout ce qui peut expliquer l'existence et la forme de toutes les données historiques existantes*. À titre d'exemple, la corroboration d'une certaine hypothèse descriptive concernant les raisons réelles de l'invasion d'un pays par un autre ne doit pas, sous la présente modélisation, être comprise comme une recherche d'accordance seulement entre un ensemble restreint - sélectionné par un historien pour des raisons pratiques - de données historiques et la ou les hypothèses que celui-ci formule pour les expliquer, mais plutôt comme une corroboration à la lumière de *la totalité des traces laissées* par le passé; en ce sens, si cet historien avance comme hypothèse descriptive que « cette entrée en guerre a été pensée par le gouvernement comme un moyen de détourner les divisions internes vers un ennemi externe », cette hypothèse descriptive se trouve, au moment de son évaluation, confrontée non seulement aux différents documents que l'historien pourrait explicitement employer pour mener sa justification, mais aussi à *tout ce qui peut expliquer l'existence et la forme de toutes les données historiques qui n'y figurent pas*. L'hypothèse descriptive de cet historien sera alors jugée corroborée (autant par lui que par ses pairs) si et seulement si, à l'échelle de nos représentations, les données historiques qui ne sont pas utilisées dans sa justification, mais qui pourraient *potentiellement* générer des contenus informationnels incompatibles avec ce qu'il avance, peuvent être expliquées de manière *compatible* avec ce que soumet son hypothèse descriptive. Pour poursuivre dans le même exemple: l'hypothèse descriptive « cette entrée en guerre a été pensée par le gouvernement comme un moyen de détourner les divisions internes vers un ennemi externe », qui servirait pour un historien à rendre compte de l'existence et de la forme de certains documents secrets qui viendraient d'être découverts en archives, se doit aussi, pour être jugée corroborée par ceux qui mènent l'évaluation, de *s'accorder* avec des explications pouvant être fournies pour toutes autres données historiques,

telles que *ce que les représentants du gouvernement ont pu fournir officiellement dans les médias comme raisons de leur invasion*; si ces données historiques (*ce qui a été dit dans les médias*) s'expliquent, par exemple, comme un effort mensonger de propagande, alors l'existence et la forme qu'ont celles-ci peuvent être jugées comme « rendues comptes » par l'hypothèse descriptive évaluée, puisque les contenus informationnels *potentiels* de *ce qui a été dit dans les médias* sont, par ces théories préalables, éliminés comme sources potentielles de contradiction pour l'hypothèse à l'examen.

Cette idée que nos hypothèses descriptives sont corroborées *en confrontation avec toutes les données historiques, quelles qu'elles soient*, s'observe dans les pratiques historiographiques réelles de plusieurs façons. Un exemple évident peut être trouvé dans toutes situations où un historien vient expliquer de manière explicite pourquoi certaines données historiques ont été écartées de ses recherches : lors d'une telle manœuvre, celui-ci indique en réalité que les contenus informatifs qu'exhibent ces données peuvent s'expliquer de manière conjointement acceptable aux hypothèses descriptives qu'il veut faire valoir, c'est-à-dire, que l'histoire pouvant être prêtée à chacune des marques de ces données n'a pas d'incidence sur la corroboration des hypothèses descriptives qu'il désire soumettre à l'évaluation. Par ailleurs - autre exemple - le fait que toutes données historiques doivent ultimement être « rendues compte » par une hypothèse descriptive explique pourquoi certains documents, déjà bien connus des historiens depuis longtemps, peuvent soudainement reprendre un rôle différent au sein de l'entreprise d'ajustement ou de renforcement de nos représentations : en effet, suivant ce qui a été présenté ci-haut (**6.3.1**), puisque les contenus informationnels pouvant être décryptés à partir des marques que portent les données historiques dépendent de nos théories préalables, des modifications ou des acquisitions au sein de celles-ci (donc, des modifications au sein de nos représentations) peuvent rendre possible la production de

nouveaux contenus informationnels⁷² qui *eux* sont incompatibles avec les hypothèses descriptives jusqu’alors acceptées par un historien. À ce moment, même une hypothèse descriptive jugée corroborée se trouve alors mise en confrontation avec des données historiques préalablement écartées, suivant l’idée que nos hypothèses descriptives sont toujours à la merci *de pratiquement tout ce qui existe.*

Ces dernières considérations permettent finalement de préciser ce qui est entendu ici par une « théorie d’arrière-fond », tout comme d’éclaircir le rôle que celles-ci remplissent au sein de nos corroborations. Par « théories d’arrière-fond », il faut comprendre *l’ensemble des représentations* (*i.e.* des manières de comprendre des choses, **1.5**) *qui, au moment de mener une corroboration, sont stables chez un sujet*, en comprenant « stable » comme *ne faisant pas l’objet chez ce dernier d’une incertitude*⁷³. En ce sens, lors de l’évaluation de l’hypothèse « Georges Washington et George III ont vécu une liaison amoureuse », la manière de comprendre les pratiques de signature (pour rendre compte de la marque *GIII* qu’exhibent les lettres trouvées) ne fait pas l’objet, chez l’historien, d’une incertitude qui appelle des contenus informationnels permettant de retenir une alternative plutôt que d’autres : cette représentation est *stable* au moment de mener la corroboration, et donc, constitue une théorie *d’arrière-fond* permettant de réaliser cette dernière. Inversement, si un autre historien s’interroge à savoir si les pratiques de signatures des amants ont changé au cours de l’histoire, et que cet historien n’a plus d’incertitude concernant le fait que Georges Washington et Georges III aient été des amants (*i.e.* parce qu’il aurait déterminé qu’il s’agit de l’alternative la plus corroborée parmi celles disponibles), alors dans ce contexte l’incertitude se trouve déplacée vers les pratiques de signature, alors que la liaison amoureuse de

⁷² Toujours en gardant en tête qu’un contenu informationnel n’est pas forcément ce qui fait cheminer un historien dans la sélection d’une bonne alternative, **6.3.1**

⁷³ Cette compréhension rejette la notion de « canal » au sein de l’épistémologie informationnaliste, voir Dretske 1981.

Georges Washington et de George III constitue à ce moment une théorie d'arrière-fond participant à la tentative de progresser dans la détermination de la meilleure alternative parmi celles possibles. En somme, autant ce qu'est une hypothèse descriptive à corroborer que ce qui est une théorie d'arrière-fond peuvent être, selon la situation de l'incertitude chez un sujet, alternativement *ce qui justifie* ou *ce qui est justifié*.

DÉFINITION # 46 : Théorie d'arrière-fond =_{déf.} Représentation qui, au moment de mener une corroboration, est stable chez un sujet

Deux types distincts de théories d'arrière-fond peuvent être identifiés en historiographie, que ce soit empiriquement ou phénoménologiquement : (1) des théories concernant les processus de transmission de l'information et (2) des hypothèses descriptives acceptées comme vraies.

Une théorie concerne les processus de transmission de l'information lorsque celle-ci vise les conditions rendant possible certains types de marque : en ce sens, évaluer que les marques qu'exhibent la donnée historique *trace de pas dans la neige* sont le résultat de ce que nous désignons comme « un pas dans la neige » résulte d'une théorie d'arrière-fond portant sur les processus transmettant de l'information. Une personne qui ne posséderait pas une telle représentation des relations possibles entre « des pas » et « de la neige » ne pourrait pas, en voyant ma *trace de pas dans la neige*, extraire comme contenu informationnel que « quelqu'un a marché par ici ». En historiographie, toute forme d'hypothèse descriptive qui tente de rendre compte d'une marque (*ex.* l'apparition d'injures dans une lettre écrite par un bourgeois du 19^e siècle à ses créanciers) par l'entremise d'une description de certains états internes (*ex.* la colère) s'évalue toujours à partir d'une certaine théorie concernant les processus transmettant de l'information, ici, une théorie qui conçoit que les injures proférées dans une lettre sont généralement occasionnées par la présence de colère chez celui qui l'écrit. Un enfant (disons, ma nièce Zéianne) qui n'a pas

encore acquis une telle représentation ne pourrait pas l'employer pour tenter de corroborer l'hypothèse explicative « John Redpath était en colère après s'être vu refuser un refinancement pour son usine ».

C'est un fait étonnamment très peu étudié en philosophie de l'historiographie que les théories que développent de l'interne les historiens ou qu'ils importent à partir d'autres disciplines sont en vérité, pour leurs corroborations, des théories concernant des processus transmettant de l'information : à titre d'exemple, l'abondante littérature développée en histoire sociale et culturelle concernant les objets sociaux comme les « mentalités », l'« outillage mental » et les « représentations culturelles » ne sont pas uniquement, pour les historiens, des théories leur servant à formuler des descriptions (en découpant le réel, comme le diraient les irréalistes 2.4), mais aussi des théories qui formulent des relations entre les marques qu'exhibent les données historiques et les processus transmettant de l'information pouvant servir à expliquer leur existence et leur forme. En ce sens, les travaux de Michel Pastoureau concernant les couleurs (Pastoureau 2000) sollicitent souvent la notion de renvois symboliques ou des notions similaires non pas seulement pour ajouter une nouvelle catégorie à notre langage, mais aussi (et je dirais personnellement *surtout*) pour expliquer pourquoi des données historiques telles que *les peintures de telle ou telle figure gouvernante*, *les restes matériels de tels et tels habits* ou encore *tel ou tel traité des couleurs* existent sous une certaine forme plutôt qu'une autre (*i.e.* en disant, par exemple, que les renvois symboliques qu'ont les couleurs pour les êtres humains *expliquent* les couleurs que nous portons dans des situations officielles, dans la vie de tous les jours et ce que nous pouvons écrire à leur sujet). Dans le même ordre d'idées, les théories de l'agentivité utilisées en histoire économique pour tenter de rendre compte de certains krachs boursiers, généralement comprises par les philosophes de l'historiographie comme des théories expliquant des *événements*, peuvent tout aussi bien sinon plus encore être comprises comme des théories concernant des processus

transmettant de l'information, en envisageant que l'agentivité de tels et tels individus *expliquent* les traces que nous avons des reventes massives d'actions en bourse à certains moments (*ex.* des données historiques telles que *les relevés de transaction* ou des *articles de journaux retraçant l'évolution en bourse pour une certaine journée*). Comprises de cette façon, de telles théories deviennent *plus* que des outils heuristiques nous permettant de construire nos discours sur le réel ou de tenter d'expliquer des événements : elles sont aussi un appareil à penser (*i.e.* un ensemble de représentations) qui nous permet de corroborer nos hypothèses descriptives.

Outre les théories concernant des processus transmettant de l'information, d'autres théories d'arrière-fond peuvent être trouvées au sein des hypothèses descriptives pour lesquelles un historien n'a plus d'incertitude (*i.e.* qu'il accepte de manière stable sur la base qu'elles sont les alternatives les mieux corroborées). À ce niveau, il importe de préciser « qu'accepter une hypothèse » n'est pas compris ici comme « avoir pour certitude que celle-ci est vraie », mais plutôt, de ne pas avoir d'incertitude sur celle-ci *au moment de mener une corroboration sur une autre*. Dans l'absolu, toute hypothèse descriptive peut être remise en doute, et donc faire l'objet d'une nouvelle évaluation, puisqu'aucune d'entre elles n'est jamais parfaitement confirmée (d'où le choix du terme « corroboration », tel qu'expliqué ci-haut **6.3.3**). Toutefois, de manière manifeste, nos évaluations de certaines hypothèses descriptives ne se font pas *en remettant toujours tout simultanément en doute* : par exemple, lorsque nous évaluons si « Georges Washington et George III ont eu une relation amoureuse », nous ne remettons pas en doute que chacun de ceux-ci ont existé, qu'ils ont été les chefs d'états de deux nations qui ont été en guerre, que George Washington est mort à Mount Vernon, que les États-Unis ont gagné la guerre d'indépendance, *etc.* (même si nous pourrions, dans d'autres contextes, déplacer l'incertitude sur chacune de ces hypothèses descriptives pour tenter de les corroborer). En somme, nous évaluons toujours certaines hypothèses

descriptives sur arrière-fond d'autres, sans que l'ensemble de ce que nous acceptons soit toujours révisé lors de telles évaluations.

De plus, comme nous l'avons déjà souligné en début du chapitre (**6.1**), rendre compte de l'existence et de la forme des données historiques pour corroborer nos hypothèses descriptives exige une certaine action de notre part, soit de *prêter aux données historiques des histoires*. En effet, si l'on comprend une histoire comme un ensemble d'événements (**déf. #1**), et une donnée historique comme une somme de marques laissées par des processus ayant transmis de l'information (**déf. #40**), alors une donnée historique se fait « prêter une histoire » *lorsqu'une ou des marques qu'elle exhibe sont expliquées par un ensemble d'événements, où chaque événement est issu d'une hypothèse descriptive stable pour celui qui mène l'évaluation*. En ce sens, lorsque vient le moment de corroborer une hypothèse descriptive, telle que « Napoléon est né à Ajaccio », l'extraction d'un contenu informationnel à partir d'un certificat de naissance trouvé en archives, pour réduire (au moins subjectivement **6.3.1**) notre incertitude, exige comme théorie d'arrière-fond qu'une certaine histoire soit prêtée à ce certificat de naissance, soit qu'il ait été produit par un témoin oculaire, que celui qui a inscrit la date savait quel jour il était, que l'enfant dont il a consigné la naissance était bel et bien Napoléon, *etc.* Si, au contraire, l'histoire prêtée à la donnée explique celle-ci comme un document contrefait, alors cette donnée n'a (évidemment) pas de rôle à jouer dans l'obtention d'un contenu informationnel pour réduire notre incertitude. En somme, en historiographie, tout comme dans la vie de tous les jours⁷⁴, l'évaluation de toute hypothèse descriptive sur la base des données historiques qui nous sont disponibles dépend préalablement des histoires que nous pouvons prêter à celles-ci.

⁷⁴ Voir à ce sujet Cernin 2020, qui montre bien comment une meilleure compréhension de l'historiographie peut être bénéfique pour le développement d'une attitude critique concernant les contenus auxquels nous sommes exposés quotidiennement, et pour lesquels nous avons tendance à présumer que les histoires expliquant leur forme sont suffisantes pour en extraire des contenus informationnels.

À ce sujet, dans *Our Knowledge of the Past*, Tucker indique qu'il n'existe pas d'algorithme clair permettant de déterminer la fidélité des données historiques (2004, p. 123). Toutefois, à partir de ce qui a été présenté ci-haut, il devient possible à tout le moins de théoriser par quel moyen les historiens en viennent à réviser, solidifier ou enrichir leurs représentations aux sujets de chacune d'entre elles, dans l'objectif d'en extraire de l'information. Le tout va comme suit : puisque les contenus informationnels pouvant être décryptés à partir d'une donnée historique dépendent des histoires qui lui sont prêtées, et que ces histoires sont elles-mêmes composées d'hypothèses descriptives qui peuvent chacune être corroborée individuellement, alors l'exercice critique généralement associé au travail de l'historien lors de l'examen des données d'archives peut tout simplement se comprendre comme la corroboration successive de toutes les hypothèses descriptives qui doivent être acceptées pour fournir à une donnée historique une certaine histoire, histoire nécessaire pour générer à partir de celle-ci certains contenus informationnels.

Les considérations présentées dans cette sous-section montrent bien, je crois, ce qui est entendu dans les présents travaux par l'idée que l'évaluation en historiographie repose sur une forme d'(hyper-)cohérentisme, où la totalité de nos représentations concernant le passé se trouve à devoir toujours rendre compte de la totalité des données historiques existantes, tout en participant toujours nécessairement à l'extraction de contenus informationnels pouvant être réalisée à partir de ces dernières : de la sorte, nos représentations sont toujours à la fois *confrontées* en bloc à la totalité des données historiques et *utilisées* en bloc pour mener cette confrontation. Simultanément, le traitement ici effectué peut servir à montrer que l'acceptation d'un tel cohérentisme ne doit pas *forcément* mener à admettre que les biais jouent un rôle inéluctable au sein de ce que nous pouvons dire du passé : en effet, ce que cette sous-section met en évidence est que les besoins d'accordance entre les trois dimensions qui composent la pratique de la corroboration en historiographie, soit nos représentations, les données historiques et nos hypothèses descriptives, sont toutes hautement

dépendantes les unes des autres, et doivent donc toutes, pour être justifiées, reposer sur d'autres contenus corroborés. Une telle idée transparaît en effet dans les faits que :

- (1) La totalité des données historiques (et donc, pratiquement tout ce qui existe, **6.2**) joue un rôle dans la corroboration de chacune de nos hypothèses descriptives, que ce soit par les contenus informationnels que certaines d'entre elles nous permettent de décrypter (**6.3.1**), ou par la nécessité pour nos théories d'arrière-fond de pouvoir rendre compte de pourquoi celles qui sont exclues de notre corroboration n'ont pas de potentiel informationnel qui pourrait venir contrer ce que nous tentons de corroborer (**6.3.4**).
- (2) Pour corroborer nos hypothèses descriptives à l'aide de contenus informationnels décryptés à partir des données historiques, nous devons avoir recours à des théories qui nous permettent de déterminer les processus transmettant de l'information permettant d'expliquer les marques que portent ces données (**6.3.4**), théories (sur la culture, sur l'agentivité, sur les processus de formations géologiques, *etc.*) qui, comme toutes autres théories scientifiques générales, doivent elles aussi être corroborées à l'aide d'un recours à des données.
- (3) Les histoires qui doivent être prêtées aux données historiques pour décrypter certains contenus informationnels sont elles-mêmes composées d'hypothèses descriptives, et donc, sont chacune soumise à (1) et (2).

En ce sens, accepter une nouvelle hypothèse descriptive, en consolider une déjà acceptée ou préciser une hypothèse déjà corroborée à l'aide de nouveaux contenus informationnels apparaît ici fondé sur une procédure où tout doit s'accorder avec pratiquement tout ce qui existe, rendant

ainsi possible la révision, la solidification et l'enrichissement de nos représentations. De ce point, concevoir l'entreprise historiographique (pour nos descriptions) sous le lexique des biais semble ici, au mieux, consister à reconnaître que nous partons toujours de quelque part lorsque nous produisons des évaluations, sans qu'une telle reconnaissance ne doive pour autant impliquer que rien ne nous *justifie* ultimement dans les alternatives retenues. La présente modélisation possède à ce niveau pour intérêt certain de pouvoir se penser sous différentes théories de la justification (réduisant ainsi les éventuels problèmes formels qu'elle pourrait soulever), comme il sera montré dans la section suivante.

6.3.5 Justification interne, justification externe

En début de section (6.3), deux niveaux d'argumentation ont été explicités pour le présent chapitre : un premier, qui consiste à montrer qu'il est possible de modéliser les pratiques d'évaluation chez les historiens de manière à pouvoir rendre compte de l'évaluation des colligations - ce qui sera montré plus en détail dans la prochaine section, à la lumière de tout ce qui a été développé ici – et un second, qui consiste à montrer qu'une telle modélisation, combinée avec une conception métaphysique du passé, peut servir à fonder une théorie de la justification pour nos mentalisations de ce qui a été, si cette combinaison vient mettre en évidence une liaison pouvant exister entre le passé, les données historiques et les représentations que nous révisons, solidifions ou enrichissons par elles. Ce second point peut se montrer maintenant en explicitant sommairement comment ce qui a été développé dans les présents travaux peut permettre d'établir une telle liaison, et ce, que l'on comprenne la justification dans une perspective internaliste (*ex.* Bonjour 1980), externaliste (*ex.* Goodman 1979) ou mixte (*ex.* Sosa 1980).

Si l'on comprend la justification comme étant un processus interne lié à l'activité rationnelle des individus, en concevant au minimum qu'une telle activité rationnelle a pour fondement la

recherche de cohérence (*ex.* Lehrer 1986, Daoust 2019,), alors les dimensions (hyper-)cohérentistes de l'historiographie présentées dans le cadre de la modélisation développée dans ce chapitre fournissent (évidemment) des pistes claires permettant de déterminer en quelle occasion un individu serait justifié d'accepter ou non une hypothèse descriptive : en d'autres mots, en ayant décortiqué chaque aspect de l'activité de corroboration, et montré comment ces aspects s'accordent avec les pratiques historiennes et les dimensions manifestes de notre activité mentale, la présente modélisation montre clairement quel type de jeu de raisons doit être suivi (au minimum) pour que l'acception d'une hypothèse descriptive soit cohérente. Inversement, une personne qui défendrait ou qui ferait la promotion de certaines hypothèses descriptives en enfreignant les dimensions de la corroboration ici présentée, que ce soit en écartant des données historiques sans rendre compte de leur existence et de leur forme, en prêtant des histoires aux données sans que les hypothèses descriptives les composant soient elles-mêmes corroborées, en ignorant des théories concernant les processus transmettant de l'information qui sont préalablement acceptés par elle ou, évidemment, sans mener de corroboration, serait ici considérée comme irrationnelle et donc, non justifiée.

D'un autre côté, si l'on comprend la justification comme issue d'un processus externe, voulant qu'un sujet soit justifié lorsqu'il acquiert une représentation selon un processus fiable (Greco 2009, Graham 2012), la modélisation ici offerte peut tout autant servir - sans aucune modification - à penser dans quelle situation un historien est justifié : un historien serait justifié lorsque celui-ci établi une connexion véridique avec le passé, assurant une représentation soutenue par de l'information (**déf. #45**). Le processus externe fiable assurant cette justification tiendrait alors de la conjonction d'un processus ayant transmis de l'information au sein du passé, formant une marque (*i.e.* un contenu informatif) qui une fois conjuguée avec l'appareillage théorique d'un historien, généreraient de l'information, c'est-à-dire, une réduction *réelle* de l'incertitude (**6.3.1**). Les historiens détiendraient alors des représentations justifiées en opérant exactement les mêmes

opérations que celles servant la justification sous la conception internaliste, à l'exception seule qu'ils ne seraient justifiés que lors de connexion réussie.

Parce que la modélisation de l'évaluation des pratiques historiennes ici proposée, complétée par certaines considérations métaphysiques, permet de penser la justification (pour les hypothèses descriptives) autant dans une perspective internaliste qu'externaliste (et donc, aussi pour les conceptions mixtes; Sosa 1980), ce qui a été développé dans le cadre des présents travaux est de ce fait considéré comme suffisamment fondé (je dirais : corroboré) pour avancer que l'évaluation des hypothèses descriptives en historiographie peut mener à des acceptations justifiées. Partant de ce point, expliciter quelles relations peuvent être établies entre nos hypothèses descriptives et nos colligations constitue le dernier pas à franchir pour fournir une théorie de l'évaluation et de la justification des colligations, et de ce fait, de nos présentations et de nos organisations textuelles visant le passé.

6.4 Évaluation et justification des colligations en historiographie

Dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography*, Kuukkanen, nous l'avons vu (4.4; 5.2), abandonne le lexique de la vérité-correspondance pour plutôt théoriser les colligations sous l'idée d'une justification *sans référent*, c'est-à-dire, sans entités correspondantes au sein du passé (Kuukkanen 2015, pp. 105-113). Suivant cette idée, une thèse telle que « Le 14^e siècle marque le début de la Renaissance italienne » ne pourrait être considérée justifiée sur la base que nous aurions de bonnes raisons de l'accepter *comme vraie*, le passé ne possédant tout simplement pas la composante *Renaissance italienne* permettant d'assurer le rôle de vérificateur nécessaire à celle-ci (5.2). Partant de ce point, Kuukkanen propose l'adoption d'une théorie alternative de la justification en historiographie, fondée plutôt sur les *mérites* que possèdent les présentations du passé avançant de telles colligations. Sous cette théorie, la justification se trouve en ce sens pensée

comme liée très souplement (*i.e.* sans algorithme précis) à des valeurs épistémiques (soit l'exemplification⁷⁵, la cohérence⁷⁶, la compréhensivité⁷⁷, l'étendue⁷⁸ et l'originalité⁷⁹), tout comme à des qualités rhétoriques (telles que l'utilisation de stratégies et de raisonnements valides) et à des qualités discursives (telles que la capacité, pour une colligation, de tenir compte des différents savoirs et arguments existant au sein d'un certain contexte intellectuel) (2015, pp. 156-158). Or, il est ici considéré que bien que toutes ces dimensions puissent faire partie de l'évaluation *de nos organisations textuelles*, celles-ci sont en fait superflues pour produire une théorie de la justification des colligations, tout comme pour développer une théorie plus générale de leur évaluation.

Évidemment, un tel rejet de la théorie de la justification avancée par Kuukkanen pour les colligations découle du fait que ces dernières sont ici considérées comme pouvant entretenir des relations fortes avec le passé, soit des relations de *correspondance* pour les colligations descriptives (5.2) et des relations de *dépendance* pour les colligations conceptives (5.3). Ainsi, plutôt que de comprendre l'évaluation et la justification des colligations selon des *valeurs épistémiques, rhétoriques ou discursives*, une formulation plus adéquate - si l'on accepte ce qui a été défendu dans le cadre de la présente thèse - serait simplement de dire que nos colligations descriptives et conceptives sont en fait évaluées et justifiées toujours fondamentalement selon *un* critère, soit leur capacité à rendre compte du passé (à le décrire ou à l'envisager adéquatement). De la sorte, seules

⁷⁵ « **Exemplification** : The descriptive content of a collagatory expression has to exemplify the historical data it subsumes. » (en gras dans le texte, Kuukkanen 2015, p. 123)

⁷⁶ « **Cohherence** : The material highlighted has to be chosen and constructed so that it forms a maximally coherent set. » (*Ibid.*, p. 126)

⁷⁷ « **Comprehensiveness** : The concept that applies to a larger amount of historical data than its rival on the assumed historical phenomenon is preferable. » (*Ibid.*, p. 126)

⁷⁸ « **Scope** : Everything being equal, a collagatory concept with a larger scope of application to historical phenomena is preferable to one with a more limited scope » (*Ibid.*, p. 127)

⁷⁹ « **Originality** : Everything being equal, a more innovative and original concept should be preferred to a more customary one » (*Ibid.*, p. 128)

les colligations constructives (5.4) pourraient être ici soumises au type de justification qu'entrevoit Kuukkanen, puisque ne possédant par défaut aucune relation forte avec le passé.

En fait, partant de la modélisation développée dans le présent chapitre, il est possible d'établir clairement sur quelles bases nos colligations peuvent être évaluées et justifiées. Comprises comme des cadres mentaux permettant de penser des touts (4.3), les colligations descriptives et conceptives peuvent en fait être rapportées à nos hypothèses descriptives de deux manières différentes, mais complémentaires. D'une part, les colligations descriptives doivent être comprises comme les cadres mentaux qui rendent possible la formulation même, dans un langage, de nos hypothèses descriptives : elles sont en fait, à l'échelle de notre esprit, ce qui établit quel type de liaison d'éléments sous des aspects rendent possibles nos hypothèses. À titre d'exemple, l'hypothèse « Georges Washington et Georges III ont eu une liaison amoureuse » a pour colligation descriptive fondatrice dans notre esprit une colligation de persistance (5.2.2), établissant que certains descriptibles sont apparus et se sont maintenus dans certains lieux lors de certains moments étendus au sein du cours des choses, en raison des éléments s'y agrégeant. Cette colligation descriptive renvoie à un aspect du passé (*i.e.* un ensemble d'éléments partageant une relation réelle), que l'historien tente de restituer en tentant de corroborer son hypothèse descriptive à l'aide à la fois de ses théories d'arrière-fond et des données historiques. Une restitution réussie (qui établit une connexion véridique avec le passé) place alors en correspondance la colligation descriptive et l'aspect du passé qu'elle vise, rendant vraie notre description (revoir à ce sujet 5.2 et 6.2.3).

D'autre part, puisque les colligations conceptives *dépendent* d'aspects du passé pour être construites (d'où le renvoi à l'expression « conception » ; 1.6 et 5.3), celles-ci reposent donc nécessairement sur des colligations descriptives, et donc, sont aussi affectées par notre activité de corroboration de nos hypothèses descriptives. En ce sens, l'énoncé « la fin du 20^e siècle marque l'endormissement progressif de la démocratie libérale et le réveil de la démocratie populiste »

possède comme colligation conceptive fondatrice une colligation par analogie (permettant de penser un tout à l'aide de dispositifs représentationnels en partie indépendants du passé, soit « s'endormir » et « se réveiller » **5.3.1**), colligation qui exige minimalement l'existence d'un certain aspect du passé, et donc, repose en partie sur une colligation descriptive (ici, une colligation descriptive de processus **5.2.7**) pouvant être formulée à l'aide d'une hypothèse descriptive (par exemple : « il y a au 20^e siècle un certain changement dans la manière de pratiquer la politique, autant chez les candidats aux élections que chez la population »). Une connexion réussie avec le passé, lors d'une corroboration de cette hypothèse descriptive, restituera alors les éléments de l'aspect visé par la colligation descriptive, et de ce fait, justifierait la colligation conceptive concernant *au moins* ces dépendances vis-à-vis du passé.

Ces explicitations des liens pouvant être pensés entre nos colligations descriptives et conceptives et nos hypothèses descriptives rétablissent, en somme, la liaison entre notre esprit et le passé, et permettent de transposer pour les colligations ce qui a été dit dans le présent chapitre au sujet de l'évaluation et de la justification de nos hypothèses descriptives en général.

Finalement, un dernier pas à franchir (et il s'agit ici de la dernière contribution de cette thèse à la philosophie de l'historiographie) est celui de lier ce qui vient d'être dit de l'évaluation et de la justification des colligations à ce qui peut être dit de l'évaluation et de la justification de nos *présentations du passé*. Comme nous l'avons vu au chapitre #3, nos présentations du passé possèdent des dimensions narratives (de sélection, de structuration, de traitement, **chapitre #3**) qui viennent introduire des paramètres extérieurs à ce dernier : sur cette base, les narrativistes radicaux défendent que, comme *images* du passé, nos organisations textuelles ne peuvent pas être comprises comme une stricte copie de ce qui a eu lieu (**1.6**), encourageant ainsi la conclusion que nos choix narratifs et nos présentations du passé ne pourraient être, au mieux, discriminés que pour des raisons éthiques ou esthétiques (attitude axiologique, **3.6**). Or, si l'on suit ce qui a été présenté au

chapitre #4, nous pouvons en fait défendre que nos présentations du passé *n'ont pas* à être de strictes copies de ce qui a eu lieu pour pouvoir être évaluées et justifiées en vertu du passé : puisque celles-ci avancent (explicitement ou implicitement) des *thèses* en fonction des choix narratifs qui y sont effectués (4.2), et que ces thèses avancent en réalité des colligations (4.3), alors nos présentations du passé peuvent elles aussi être évaluées et justifiées par la corroboration des hypothèses descriptives auxquels renvoient ou dépendent les colligations qu'elles tentent de faire accepter au lecteur. En d'autres mots, si certains choix narratifs viennent soumettre une thèse avançant une colligation (soit un certain cadre mental permettant de penser un tout soumis au jugement du lecteur en vue d'une acceptation), mais que cette colligation ne survit pas à la corroboration lorsque vient le moment d'évaluer l'hypothèse descriptive qu'elle permet de formuler, alors cette colligation ne peut pas être retenue, entraînant ainsi à la fois le rejet de la thèse et de la présentation l'avançant. En somme, si l'on accepte tout ce qui a été développé dans cette thèse, nos présentations peuvent être jugées défaites ou corroborées à partir des données historiques et de nos théories d'arrière-fond lorsque nous tentons de réduire notre incertitude concernant certaines hypothèses descriptives formulées à partir de nos colligations, rétablissant de la sorte des liens forts entre nos présentations et le passé, et rejetant du même coup la nécessité de devoir céder à l'attitude axiologique et aux thèses principales avancées et défendues par le narrativisme radical (1.5). Par la possibilité de pouvoir théoriser un (long) passage allant des états jusqu'à nos textes, nos choix narratifs peuvent ainsi être réintégrés au sein d'une forme de délibération épistémique et empirique, replaçant l'historiographie quelques pas plus près des conceptions traditionalistes, tout en exploitant le meilleur de l'héritage critique des approches narrativistes.

6.5 Conclusion

Le présent chapitre vient compléter le système conceptuel et la théorisation plus générale développés dans le cadre de la présente thèse, en y intégrant (1) une modélisation des pratiques d'évaluation par les historiens construite à partir de quatre propositions de l'épistémologie informationnelle d'Aviezer Tucker, (2) une théorisation de la justification en historiographie pouvant être pensée à partir de cette modélisation et de la caractérisation agrégative du passé, (3) une explicitation des moyens par lesquels les historiens peuvent évaluer des colligations, (4) une théorisation de comment les colligations peuvent être justifiées et (5) une démonstration de comment (3) et (4) permettent de penser l'évaluation et la justification de nos présentations du passé, sans avoir à céder à l'attitude axiologique présentée au chapitre #3. De telles intégrations viennent ici clore le projet que se donnait cette thèse d'expliquer comment des relations fortes peuvent être posées entre le passé et nos choix narratifs, et donc, par extension, avec nos organisations textuelles. Simultanément, la modélisation des pratiques historiennes offerte dans les pages précédentes fournit pour la réflexivité sur les pratiques historiennes de nombreux outils pour expliciter et dévoiler les dimensions inhérentes au passage à l'écriture, notamment par l'entremise d'une conceptualisation détaillée concernant ce qu'est « un choix narratif », « une colligation » et une « corroboration » en historiographie.

Le prochain - et dernier - chapitre met en relation le système conceptuel désormais complété et proposé dans cette thèse face à différents problèmes qui ont été identifiés lors des chapitres #1 et #3, dans le but à la fois de les solutionner, mais aussi de montrer comment ce système pourrait éventuellement être employé en philosophie de l'historiographie pour d'autres problèmes qui n'ont pas été abordés ici. Le prochain chapitre entend montrer comment l'acceptation du présent système

conceptuel élimine plusieurs problèmes existant au sein de la littérature spécialisée, autant au sein des conceptions traditionalistes de l'historiographie qu'au sein du narrativisme radical.

CHAPITRE 7 – PROBLÈMES ET SOLUTIONS

7.1 Introduction

Dans les trois premiers chapitres de cette thèse, 13 problèmes philosophiques ont été identifiés au fil du traitement. Ces problèmes peuvent ici être rangés en trois catégories : (1) les problèmes qu’identifient les approches narrativistes face aux conceptions traditionalistes de l’historiographie, (2) les problèmes soulevés par le narrativisme radical et (3) les problèmes pouvant être trouvés au sein du postnarrativisme de Jouni-Matti Kuukkanen et de l’épistémologie informationnelle d’Aviezer Tucker. Maintenant ma proposition complétée, ces différents problèmes peuvent désormais être traités et résolus.

Il est ici en effet considéré que le système conceptuel élaboré dans la présente thèse permet d’éliminer ces problèmes en leur fournissant des solutions. Comme expliqué en introduction (**partie V**), solutionner des problèmes est envisagé au sein de la présente démarche comme l’un des principaux moyens en philosophie de mesurer les mérites d’une théorie, et ce, de manière analogue à ce qui peut être trouvé ailleurs en sciences (Kuhn 1962). À l’inverse, le fait pour une théorie de générer des problèmes, sans pouvoir les résoudre, est plutôt entrevu comme un indicateur que certains éléments de celle-ci font défaut. De ce fait, montrer que mes propositions permettent de répondre à de nombreux défis que lancent les approches narrativistes aux conceptions traditionalistes de l’historiographie, tout en éliminant certains problèmes que génèrent les deux programmes de recherche dans lesquels s’inscrit la présente thèse (*i.e.* les programmes de

Kuukkanen et de Tucker), est considéré ici comme servant de base d'évaluation sérieuse pour remettre en doute le narrativisme radical, dont plusieurs conclusions soulèvent encore à ce jour des problèmes non résolus. Ces problèmes, signalés à différents moments des présents travaux (**2.4, 3.6, 4.4, 5.2, 5.3, 5.4 et 6.3.3**), seront dans ce chapitre plus directement abordés et opposés à ce que permet de réaliser ma propre proposition.

Pour faciliter l'exposé, chaque problème est ici abordé individuellement et de manière concise, l'un à la suite de l'autre (hormis pour les problèmes #11 et #12, traités conjointement; **7.4.1**). Ces problèmes ont été rassemblés en section selon les catégories présentées ci-haut, allant (selon moi) du plus simple au plus complexe : en ce sens, la première section commence par répondre aux problèmes/faiblesses identifiés au chapitre #1 pour le postnarrativisme de Kuukkanen et l'épistémologie informationnelle de Tucker (**1.2**), alors que la deuxième traite pour sa part des problèmes relevés par les approches narrativistes contre les conceptions traditionalistes de l'historiographie, identifiés au chapitre #3 (**3.3, 3.4, 3.5**). Finalement, la troisième et dernière section de ce chapitre se penche sur les trois propositions au cœur du narrativisme radical, en les opposant à l'alternative du système conceptuel élaboré au cours des chapitres précédents. Par une telle présentation, il deviendra possible à la fois de mettre à l'épreuve ma proposition, dans l'objectif de révéler ses intérêts, tout comme de montrer par ces exemples comment le présent système conceptuel pourrait être utilisé pour des problèmes qui n'ont pas été abordés ici.

7.2 Problèmes du postnarrativisme et de l'épistémologie informationnelle

Au chapitre #1, quatre problèmes ont été évoqués pour les programmes de recherche de Tucker (2004) et de Kuukkanen (2015), en indiquant qu'un traitement concentré plus spécifiquement sur la mentalisation chez les historiens peut servir à préciser certaines de leurs

idées, que ce soit en effaçant des ambiguïtés ou en modifiant certaines facettes de leur programme qui prêtent flanc à la critique. Aux chapitres #4, #5 et #6, d'autres problèmes ont été identifiés en cours d'exposé (*ex.* l'amalgame chez Kuukkanen entre colligations et concepts, **4.3** et **5.2**, ou encore l'utilisation trop libérale chez Tucker de la notion d'« information », **6.3.1**), pour ensuite être immédiatement répondus. Pour bien compléter ce traitement, les problèmes identifiés au chapitre #1 peuvent maintenant être pris directement en charge, ci-bas.

7.2.1 PROBLÈME #1 : Rapport entre justification épistémique et espace discursif (1.1)

L'une des caractéristiques notables du programme postnarrativiste de Kuukkanen est de réintroduire les dimensions empiriques au sein de l'évaluation des présentations du passé, par l'entremise de ce qu'il désigne comme des « vertus épistémiques » (2015, p. 156). Dans cette entreprise, Kuukkanen se donne comme objectif de mettre des freins à ce qu'il nomme l'attitude du « tout est permis » en historiographie, en indiquant, comme Walsh (1958, p. 62), que nos colligations doivent au minimum « s'accorder aux données » (Kuukkanen 2015, p. 126) : pour théoriser cette accordance, le philosophe propose de comprendre celle-ci dans une perspective pragmatiste, de manière similaire à comment les antiréalistes et les pragmatistes réfléchissent l'évaluation des théories en général (*i.e.* en basant ces évaluations sur des *mérites* plutôt que sur un jugement à savoir si celles-ci reflètent véridiquement ou non la réalité). Kuukkanen propose de ce fait cinq critères, soit l'exemplification, la cohérence, la compréhensivité, l'étendue et l'originalité (voir les **notes 75-79** à **6.4**, où ceux-ci sont présentés en détail), en considérant que ceux-ci puissent servir à l'évaluation des colligations en sollicitant les données historiques. Toutefois, comme expliqué à **4.4**, une telle accordance se pense ultimement, au sein du postnarrativisme de Kuukkanen, sous l'idée que les colligations ne réfèrent à rien au sein du passé.

Une telle tentative possède bien sûr ses mérites (notamment, celui de rétablir une relation, quoique faible, avec le passé) et se fonde évidemment chez Kuukkanen sur l'idée que si les colligations sont des cadres permettant d'organiser des contenus de premier ordre, alors celles-ci peuvent, comme les théories qui fournissent aussi de tels cadres, être évaluées selon leur *performance* plutôt que sous le lexique de la vérité. De ce point, l'évaluation des colligations serait contrainte par certains paramètres d'utilité, empêchant ainsi l'adoption d'une attitude du « tout est permis » en historiographie. Toutefois, à ce niveau, la proposition de Kuukkanen se révèle au final contre-productive pour pleinement empêcher le développement d'une telle attitude, en autorisant plusieurs pistes de réfutations d'inspiration relativiste⁸⁰. D'une part, Kuukkanen n'indique en aucun moment au sein de *Postnarrativist Philosophy of Historiography* d'où proviennent ces critères, ne serait-ce que pour préciser pourquoi ceux-ci figurent au sein de son programme plutôt que d'autres (*ex.* la précision, l'accord à nos meilleures théories non historiographiques, la simplicité, *etc.*) : sans fournir de justifications pour ceux-ci, Kuukkanen s'expose en fait tout simplement à se faire répondre que cet ensemble de critères est tout simplement postulé, et donc, pourrait être entièrement différent d'une communauté ou même d'une personne à une autre. Sur ce point, que Kuukkanen vienne intégrer l'*originalité* comme un critère *épistémique* - une proposition (je crois) hautement contre-intuitive pour la plupart d'entre nous – n'aide évidemment au problème, en rendant davantage curieuses la sélection que celui-ci opère et l'absence de raison fournie pour l'expliquer.

D'autre part, même dans le scénario où nous accepterions les cinq critères avancés par le postnarrativisme, le fait que Kuukkanen présente l'évaluation des colligations par ceux-ci comme

⁸⁰D'ailleurs, fait notable, Kuukkanen indique de lui-même dans son introduction (2015, p. 3) que certains des évaluateurs éditoriaux de *Postnarrativist Philosophy of History* ont interprété son programme comme *défendant* le relativisme et le postmodernisme, contrairement à ses intentions, chose qui s'explique en partie, selon moi, par le problème ici traité.

une appréciation *subjective* sans algorithme précis (hormis la présence de clauses *ceteris paribus* pour l'étendue et l'originalité; 2015, pp. 127-128), laisse entièrement ouverte la possibilité de trois scénarios qui plaident pour leur part directement en faveur du relativisme, soit (1) que deux personnes qui s'entendraient sur les mêmes critères pourraient malgré tout avoir des désaccords quant au degré de satisfaction de chacun de ces derniers (*ex.* une historienne pourrait considérer que *telle* présentation a un bon pouvoir d'exemplification, alors qu'une autre non); (2) que deux personnes qui emploieraient ces cinq critères pourraient au final ne pas favoriser une même colligation, seulement sur la base d'une hiérarchisation différente que celles-ci feraient de ces critères (*ex.* si l'une place l'exemplification comme plus importante que la cohérence, alors que l'autre non) et finalement (3) que deux communautés d'historiens qui posséderaient des cultures, des habitus ou des positions historiques différentes puissent tout simplement ne pas comprendre ni utiliser ces critères de la même façon. Sur ce dernier point, considérant que Kuukkanen théorise aussi la justification comme possédant des dimensions discursives contextuelles (2015, pp. 156-157), la possibilité que de tels changements puissent se produire d'une communauté à une autre semble d'autant plus fondée. En somme, même si la proposition de Kuukkanen offre *quelque chose* pour penser une justification plus forte que l'attitude du tout est permis en philosophie de l'historiographie, elle aboutit malgré tout à être tellement permissive qu'elle ne ferme pratiquement aucune porte au relativisme général.

Suivant au contraire ce qui a été défendu dans la présente thèse (chapitre #4 et #5), les colligations *ne sont pas* et *n'ont pas* à être comprises comme des théories (bien qu'elles soient des cadres mentaux), et donc, théoriser leur évaluation sur la base de critères pragmatiques n'est pas une avenue qui devrait être privilégiée. Au contraire, considérer que les colligations ont des référents au sein du passé (*i.e.* les aspects), auxquels elles peuvent correspondre ou non, fournit un seul critère pour penser la justification, soit l'approximation de la vérité (qu'elle soit évaluée de

manière interne par les historiens, ou qu'elle survienne de manière externe, lors de connexion rétablie adéquatement avec ce qui a été; **6.3.5**). Sous le système ici développé, une telle compréhension a pour avantage de réduire la fluctuation des évaluations historiographiques aux différentes théories d'arrière-fond (**6.3.4**) dont dispose chaque historien et chaque communauté, en rattachant toutefois *tous les historiens* à un même objectif commun, qui est de recomposer adéquatement les aspects du passé (plutôt que chez Kuukkanen, où l'objectif de produire des colligations s'accordant avec le passé, mais sans admettre aucune forme de vérité ni de référence, soulève au minimum des problèmes intuitifs pour - je crois - plupart d'entre nous). Simultanément, ma proposition rejoint une autre intuition partagée au sein du sens commun (*i.e.* hors des travaux spécialisés) voulant que des entités comme la Renaissance, la Guerre froide ou la Révolution industrielle réfèrent bel et bien à quelque chose de réel, et non qu'elles soient seulement des cadres mentaux devant seulement « bien s'entendre » avec les données.

7.2.2 PROBLÈME #2 : Statut des entités comme la Renaissance (1.1)

Suivant la dernière idée présentée dans le paragraphe précédent, une ambiguïté peut être trouvée chez Tucker concernant le traitement que celui-ci fait d'entités comme la Renaissance ou le siècle des Lumières (*Enlightenment*), en considérant celles-ci à la fois comme des « concepts théoriques » et comme des entités historiques réelles :

There is no epistemologically privileged class of historical events however small or obvious with which we are acquainted or are given as fact. Therefore no historiography can be based directly on historical events. Theoretical concepts such as the Renaissance or the Enlightenment explain a great scope of similar evidence. For example, the great volume of surviving art from fourteenth-century Italy exhibits certain similarity in the new centrality of the human figure, unlike the divine in previous Gothic art. Jacob Burckhardt suggested the Renaissance hypothesis to explain it. According to Burckhardt, a mental change took place during the fourteenth century in Italy, the birth of the modern individual self. This hypothesis explains a wide scope of evidence from Italian arts, literature and politics.

[...] There is no difference between the use of such theoretical concepts in historiography to explain evidence and the use scientists make

of theoretical, unobservable concepts to explain a large range of evidence. For example, Dalton introduced the concept of the Atom to explain a broad scope of chemical evidence. Dalton and Burckhardt's theoretical innovation have been so well confirmed that they are considered often as facts. (Tucker 2004, p. 138).

Or, une ambiguïté que soulève un tel traitement, surtout considérant le renvoi au concept d'atome, est à savoir s'il faut envisager sous Tucker la Renaissance *seulement* comme une théorie explicative rendant compte des données et de ce que nous pouvons observer directement (*i.e.* les tableaux, les textes et les sculptures italiennes du 14^e siècle qui ont survécu jusqu'à nos jours), ou alors comme une entité réelle *comprise* à l'aide d'une théorie, ou tout simplement comme une entité historique réelle ne pouvant pas faire l'objet d'une observation directe (d'où l'emploi du terme « théorique »), mais pouvant être considérée par nous comme existant *objectivement*, indépendamment de notre théorisation de celle-ci. Ici, Tucker présente la Renaissance comme les trois à la fois, ce qui n'est en fait pas compatible ni avec l'exemple qu'il retient de Burckhardt ni avec celui qu'il retient des atomes : en effet pour Burckhardt, la Renaissance est entrevue comme quelque chose qui *a réellement eu lieu* indépendamment de nos théories, soit un changement de mentalités; elle n'est pas *seulement* un concept théorique développé pour expliquer les données ni une théorie (au même titre que celle introduisant les atomes) permettant de comprendre quelque chose de réel. À l'inverse, la théorie des atomes ne décrit pas (évidemment) *quelque chose qui a eu lieu*, mais avance plutôt l'existence d'un certain *type* d'entités particulières se comportant d'une certaine manière, pour expliquer nos données et ce que nous pouvons observer directement. La théorie des atomes ne décrit pas en ce sens, comme la Renaissance, *quelque chose qui a eu lieu*, mais *explique et permet de comprendre* des choses qui ont lieu. De ce point, Tucker semble avancer des compréhensions inconsistantes de ce qu'est la Renaissance.

Puisque le contenu présenté par Tucker est ambigu, il n'est en ce sens pas étonnant que des philosophes comme Kuukkanen viennent rejeter son idée sur la base seule qu'une colligation

comme la Renaissance possède des traits différents de nos théories en général, comme celle des atomes :

There is also another difference to kind concepts, the importance of which cannot be exaggerated. The point is that colligatory concepts are not general concepts, but *individuals* in themselves, which, regardless organize and subsume other individuals (events, objects, people) under them, as in the case of ‘Renaissance’ paintings, sculptures, practices, scholars, *etc.* Tucker is incorrect in suggesting that there is no difference between the use of colligatory notions and theoretical concepts (Tucker 2004, p. 138). The ‘Renaissance’ and the ‘Cold War’ name two unique periods in history, and thus have clear and restricted temporal and spatial references, while theoretical concepts apply to a large set of phenomena, which is perhaps even infinite in some cases. (surlignement par Kuukkanen; 2015, p. 110).

Une telle ambiguïté constitue de ce fait un problème pour la théorisation de Tucker, au minimum parce qu’elle prête flanc à la critique (en associant des entités qui semblent intuitivement et formellement différentes), mais aussi parce qu’elle semble induire une contradiction (donc, un problème formel) concernant comment nous devrions comprendre *ce qu’est* la Renaissance.

Le système conceptuel ici développé permet d’éliminer la confusion : ce qu’est la Renaissance *pour nous* est une colligation (un certain cadre mental permettant de penser un tout) qui *n’est pas* comme la théorie des atomes, puisqu’elle vient lier des éléments selon un *processus* (**5.2.7**) dont l’occurrence est considérée comme unique (*i.e.* spatiotemporellement localisée) au sein du cours des choses. Ce qu’est la Renaissance *en soi* (*i.e.* si elle existe comme entité réelle) est un *aspect* du passé auquel réfère notre colligation, c’est-à-dire un ensemble d’éléments unis sous une relation réelle. Lorsque nous tentons de corroborer nos *hypothèses descriptives* accompagnant notre colligation « Renaissance » à l’aide des données historiques, nous tentons *de rendre compte* de la totalité des données qui existent et de leur forme : lorsque ces hypothèses permettent d’expliquer les marques qu’exhibent les données (en postulant certains processus de transmission de l’information les ayant engendrées), ces hypothèses se trouvent corroborées. En somme, sous le système conceptuel ici présenté, la Renaissance n’a tout simplement pas à être

envisagée dans le lexique des « concepts théoriques », éliminant ainsi toute possibilité de confusion.

7.2.3 PROBLÈME #3 : Abandon de la vérité-correspondance pour les présentations historiographiques (1.1).

Outre le problème abordé ci-haut (7.2.1), lié au fait que la théorie de la justification de Kuukkanen laisse ouverte la porte au relativisme général (la rendant ainsi contre-productive), d'autres problèmes de sa théorie de la justification *sans référent* peuvent être relevés. Un premier porte sur le fait que celle-ci ne nous permet pas de rendre compte de nos intuitions langagières entourant des notions comme celles de la « Renaissance » ou de la « Guerre froide ». En effet, la théorie de Kuukkanen permet très difficilement d'expliquer des énoncés qui nous semblent pourtant très clairs au quotidien, tels que « le Moyen Âge précède la Renaissance » ou « la Guerre froide est l'une des causes ayant contribué au maintien du conflit israélo-palestinien ». En présentant les colligations comme des cadres d'organisation *entièrement* dépourvus de référent, Kuukkanen vient en ce sens soulever la question de savoir pourquoi nous avons le sentiment de nommer quelque chose du passé lorsque nous utilisons de tels énoncés.

Pour rendre compte de ces pratiques langagières, Kuukkanen indique brièvement dans *Postnarrativist Philosophy of Historiography* que du moment où chez les praticiens, de telles désignations font sens et sont acceptées, ceux-ci peuvent considérer et faire *comme si* ces entités étaient existantes, et donc, les traiter linguistiquement comme des objets réels; ce serait alors seulement au moment de mener l'analyse philosophique que de telles expressions devraient être identifiées pour ce qu'elles sont vraiment, soit des synthèses interprétatives sans référent réel (2015, p. 113). En ce sens, un énoncé comme « le Moyen Âge précède la Renaissance » devrait se comprendre - si l'on suppose ce que pourrait dire Kuukkanen à ce sujet - en disant que « les

événements, les objets et les individus rassemblés sous le tout interprétatif *Moyen Âge* précédent les événements, les objets et les individus rassemblés sous le tout interprétatif *Renaissance* ». Dans le même ordre d'idées, un énoncé comme « la Guerre froide est l'une des causes ayant contribué au maintien du conflit israélo-palestinien » devrait se comprendre comme « certains des événements rangés sous le tout interprétatif *Guerre froide* ont contribué causalement au maintien du conflit israélo-palestinien ».

Or, comme nous l'avons déjà vu aux chapitres #5 et #6, la caractérisation que fait Kuukkanen des colligations s'applique en réalité aussi aux événements, si pensés comme des cadres permettant de réunir des contenus d'un ordre inférieur. Combiné au fait que les arguments fournis par Kuukkanen pour abandonner la correspondance partent tous d'une mauvaise prémissse (soit celle d'analyser les colligations selon les théories utilisées pour les concepts; **5.2**), rien en vérité au sein du programme postnarrativiste ne permet réellement de distinguer les événements des colligations, et donc, au mieux, les énoncés présentés ci-haut pourraient seulement être reformulés à partir des *objets* et des *individus* qui composeraient le Moyen Âge ou la Guerre froide, et non pas des *événements* les composant. Or, une telle reformulation viendrait dénaturer de manière importante ce que les énoncés initiaux semblent à première vue vouloir exprimer (*i.e.* dire que « tous les individus et les objets qui sont rassemblés sous la synthèse interprétative « Moyen Âge » ont précédé ceux qui sont rassemblés sous celle de « Renaissance » ne semble plus avoir rien en commun, quant à sa signification, avec l'énoncé de départ « le Moyen Âge précède la Renaissance »).

Une révision intuitive de cet ordre pourrait toutefois être considérée nécessaire et légitime si la théorie de la justification *sans référent* de Kuukkanen permettait d'éliminer des problèmes formels (**figure #4, introduction partie V**) : à ce moment, nos pratiques langagières quotidiennes seraient tout simplement à corriger. Or, sur ce point, bien que la théorie de Kuukkanen parvienne

manifestement à éliminer des problèmes intuitifs et formels que soulève le narrativisme radical (*ex.* considérer que nos textes peuvent seulement être évalués sur une base éthique ou esthétique), celle-ci exige toutefois pour ce faire des révisions importantes pour nos théories de la justification en historiographie concernant les entités historiques que semblent désigner nos colligations : concevoir en effet que des entités comme la Renaissance se justifient entre historiens en raison seulement de vertus épistémiques, rhétoriques et discursives, sans n'avoir *aucun correspondant dans le passé*, semble entrer en contradiction avec un nombre important de propositions que nous acceptons pour la plupart comme vraies, par exemple, que des expressions servant à nommer des occurrents doivent au moins en principe référer à quelque chose de spatio-temporellement situé pour pouvoir être acceptée. Une théorie alternative permettant d'éliminer les problèmes intuitifs et formels du narrativisme radical, sans se commettre à abandonner la référence pour nos colligations et à réviser nos intuitions langagières pour des énoncés à première vue adéquats, semble en ce sens à privilégier.

Le système conceptuel proposé dans la présente thèse parvient à cette fin. Il place des référents au sein du passé (les aspects), sans les considérer comme des événements, permettant de formuler des énoncés comme « le Moyen Âge (*i.e.* une colligation d'atténuation d'éléments lors d'un certain moment étendu pour une même région; **5.2.9**) précède la Renaissance (*i.e.* une colligation de processus lors d'un certain moment étendu pour une ou différentes régions ; **5.2.7**) »; dans un tel cas, les deux aspects visés par nos colligations sont eux-mêmes *réellement* situés à certains moments du cours des choses, moments qui sont ordonnés selon leur distance respective avec le moment actuel (**2.2**). Dans le même ordre d'idées, l'énoncé « la Guerre froide est l'une des causes ayant contribué au maintien du conflit israélo-palestinien » peut se comprendre comme une colligation de séquençage causal (**5.2.6**) positionnant *certaines éléments* sous un certain ordre d'apparition au sein du cours des choses, et ajoutant à ceux-ci une relation de cause à effet. Or, si

l'on accepte la notion d'aspect du passé (**5.2**) et la théorie de la justification des colligations présentée au chapitre précédent (**6.4**), de tels énoncés peuvent tout à fait continuer d'être pensés sous le lexique de la correspondance (*i.e.* en pensant une relation de référence entre les colligations qu'ils avancent et le passé), tout en fournissant des bases d'évaluation qui ne sont ni éthiques ni esthétiques, mais bien, épistémiques et empiriques (chapitre #6). Le présent système conceptuel rend ainsi compte de nos pratiques langagières normales (contrairement à celui de Kuukkanen), tout en éliminant les mêmes problèmes intuitifs et formels du narrativisme radical que ceux visés par le postnarrativisme.

7.2.4 PROBLÈME #4 : Distinction entre présentation de l'histoire et traitement des archives (1.1)

Dans *Our Knowledge of the Past*, Tucker récupère une distinction proposée par Goldstein pour différencier les niveaux infrastructurel et superstructurel de l'historiographie : se trouverait ainsi au sein du niveau infrastructurel l'entièreté du travail « invisible » de l'historien, c'est-à-dire la recherche des données historiques, leur examen, la corroboration des hypothèses, la mise en relation des hypothèses avec l'historiographie, bref, tout ce que l'historien réalise pour déterminer *ce qui a été*; de l'autre côté, au niveau superstructurel, se trouveraient plutôt tous les enjeux liés à l'écriture, concernant notamment la sélection de ce qui est pertinent, les choix des traitements et la structuration de nos présentations du passé (Tucker 2004, p. 6; Goldstein 1976, pp. 140-141). Or, une telle segmentation du travail historiographique ne survit en fait tout simplement pas à l'analyse des pratiques historiennes en général (telles que modélisées au chapitre #6) : certes, la détermination de ce qui est pertinent ou non à intégrer dans une organisation textuelle selon, par exemple, les enjeux pressants au sein de notre société, peut être comprise comme découlant d'un ensemble d'opérations indépendantes de l'examen des données historiques ou de la corroboration

des hypothèses (puisque il s'agit de colligations constructives; **5.4**); par contre, comme nous l'avons indiqué au chapitre #1, les représentations mêmes que les historiens tentent de réviser, solidifier ou enrichir lors du travail « infrastructurel » de l'historiographie sont elles-mêmes issues des présentations préalables et des organisations textuelles auxquelles ceux-ci ont été exposés avant d'entrer en archives (**direction d'influence, 1.5**), et participent de manière évidente - pour quiconque a déjà travaillé au sein des boîtes antiacides et des rayons aseptisés des archives où se trouvent les ressources documentaires – à la phase même d'examen des documents; à titre d'exemple, un historien peut parfaitement consulter un document d'archives (*ex.* une lettre écrite par un cardinal) en se demandant si ce dernier peut lui servir à contester la colligation « Grande Noirceur », sous un certain traitement (Dumas 2022, échanges verbaux). En ce sens, l'examen critique des données historiques n'est pas étanche aux considérations liées à ce qui *peut être écrit* à partir d'elles, tout comme les enjeux du passage à l'écriture ne surviennent pas une fois seulement « la réserve des faits historiques » bien établie : pour suivre à nouveau Ricoeur et De Certeau à ce sujet (**6.1**), les différentes « phases » du travail de l'historien se superposent en réalité continuellement et ne peuvent en ce sens vers l'objet d'une conception étapiste du travail de l'historien⁸¹. Les séparer apparaît de ce fait plutôt comme une distinction de philosophes, pour l'analyse, que comme une distinction réelle.

Pour rendre compte de l'incursion des dimensions de l'écriture au sein du travail « infrastructurel » de l'historien, la modélisation de Tucker et son programme en général ne peut évidemment servir tel que développé par celui-ci, puisque le philosophe évince dès le départ, en récupérant la distinction de Goldstein, les considérations liées à l'écriture de ce qu'il entend

⁸¹ À titre d'exemple, le fait de sélectionner certaines données à consulter en archives plutôt que d'autres implique déjà certaines thèses (**4.2**) avançant nécessairement certaines manières d'envisager le passé. Ainsi, les dimensions narratives de nos présentations sont déjà *actives* même lors du travail « infrastructurel » de l'historien.

étudier : son programme soulève en ce sens pour problème formel d'avancer une division de la mentalisation du passé (**1.3**) qui n'est pas conforme à ce qui peut être observé des pratiques historiennes, ni introspecté par les historiens au moment d'observer les opérations manifestes qu'ils réalisent au sein de leur propre esprit lorsque vient pour eux le moment d'examiner les données historiques. Au contraire, partant des considérations avancées dans les présents travaux - où la corroboration des colligations descriptives et conceptives est rapportée à celle des hypothèses descriptives en général; **6.4** - le système conceptuel ici développé se montre entièrement capable pour prendre en charge le traitement de l'incursion des enjeux du passage à l'écriture au sein du travail des données historiques, et l'incursion du travail des données historiques au sein du passage à l'écriture.

7.3 Problèmes de la conception traditionnelle et des conceptions traditionalistes de l'historiographie, selon les approches narrativistes

Comme indiqué aux chapitres #1 et #3, les approches narrativistes ont remis en question par leurs analyses certains postulats fondamentaux qui caractérisaient auparavant la réflexivité des historiens sur leurs propres pratiques, notamment en brouillant les frontières entre ce qui est objectif et ce qui est subjectif une fois venu le moment, pour un historien, d'avancer une présentation du passé. Partant de l'étude des dimensions narratives que sont la sélection, la structuration et le traitement (chapitre #3), les approches narrativistes ont en ce sens soulevé de nombreux défis pour ceux qui pouvaient jusqu'alors penser et décrire les pratiques historiographiques comme une démarche scientifique neutre ne s'intéressant qu'à présenter les choses telles qu'elles ont eu lieu (donc, à re-présenter le passé, en concevant une telle représentation comme visant à produire des copies les plus justes possibles de ce dernier; **1.6**). En réponse à ces défis, il est ici considéré que le système conceptuel développé dans les pages

précédentes permet de ramener l'historiographie plus près de ce que pouvait concevoir jadis les conceptions traditionnelles, sans toutefois éliminer les apports les plus significatifs des approches narrativistes à la réflexivité sur les pratiques historiennes.

7.3.1 PROBLÈME #5 : Deux présentations sont-elles également recevables du moment où elles sont égales en termes de vérité des composantes? (3.2)

L'un des enjeux centraux des sélections narratives pour les conceptions traditionalistes de l'historiographie est, comme nous l'avons vu, d'identifier quel critère peut servir à discriminer deux sélections narratives différentes, du moment où ces sélections récupèrent des contenus avérés ou du moins considérés comme vrais par la communauté des historiens. Après avoir analysé deux options avancées par des philosophes traditionalistes à cet effet (les conceptions exhaustivistes à la Mandelbaum et les conceptions consensualistes à la Tucker; 3.3), et montré comment celles-ci soulèvent plus de problèmes qu'elles n'en règlent, il est maintenant temps de répondre à cette question à l'aide de ce qui a été développé au cours des pages précédentes.

Comme montré au chapitre #4, nos choix narratifs peuvent supporter explicitement ou implicitement des thèses (4.2). Ces thèses avancent des colligations (4.3), et ces colligations peuvent être pensées comme entretenant des relations fortes avec le passé, si elles ne se rangent pas parmi les colligations constructives (chapitre #5). En ce sens, deux sélections narratives équivalentes en termes de composantes ne le sont pas forcément en termes *des thèses* qu'elles font valoir relativement à certains moments et certains secteurs du passé : par exemple, si j'ai vécu une très mauvaise journée au travail, mais que je présente à ma conjointe seulement les (quelques) éléments positifs de celle-ci pour répondre à la question : « comment a été ta journée? », mes choix narratifs viennent en fait supporter une certaine manière d'envisager un segment du cours des choses qui, si transposée en hypothèse descriptive (*ex.* : « j'ai eu une bonne journée »), ne serait

pas corroborée par la totalité des données historiques qui existent, et donc, ne serait pas corroborée relativement au moment étendu et aux régions visées par ce que nous désignons ici comme « ma journée ». Dans le même ordre d'idées, deux présentations des conditions de déclenchement d'un certain conflit, même si composées chacune de contenus avérés (ou du moins justifiés), pourraient être discriminées l'une de l'autre selon les thèses explicites et implicites que leurs sélections font respectivement valoir, une fois les colligations qu'elles avancent confrontées à la corroboration des données historiques; à ce niveau, puisque toute corroboration exige par défaut (comme montré à **6.3.3**) de devoir rendre compte de la *totalité* des données qui existent et de leur forme, une sélection narrative partielle, même si réalisée par un sujet pouvant être influencé par ses propres biais ou ses propres objectifs, demeure toujours soumise au tribunal de l'entièreté des marques qu'exhibent *toutes* les données historiques, obligeant les hypothèses descriptives (les thèses) avancées par ces sélections narratives à devoir rendre compte de pratiquement tout ce qui existe (**6.2; 6.4**).

7.3.2 PROBLÈME #6 : Dans quelle mesure nos représentations déterminent-elles quels contenus devraient figurer dans nos sélections narratives? (3.2)

Suivant ce qui vient d'être présenté pour le problème précédent, il est aussi possible de répondre à l'enjeu de savoir si au final nos représentations préalables viennent déterminer quels contenus devraient figurer au sein de nos sélections narratives : à titre d'exemple, une présentation de la Renaissance pourrait être considérée comme plus adéquate ou exhaustive qu'une autre uniquement en fonction de comment nous comprenons, dès le départ, ce qu'est la Renaissance. Ici, l'enjeu se reformule plutôt comme suit, en se demandant « quel *aspect* du passé ma présentation veut-elle faire valoir? ». En effet, comme nous l'avons vu (**3.2**), poser la question même « qu'est-ce que la Renaissance? » ne peut être répondue par une consultation de ce qu'en disent les historiens, puisque ceux-ci ne présentent au final tout simplement pas les mêmes contenus, ou, plus

précisément, pas les *mêmes aspects du passé* (ex. Burckhardt présente la naissance du soi moderne, Delumeau une convergence de progrès techniques, Michelet un retour des idéaux humanistes, etc.). De ce fait, se demander dans quelle mesure nos représentations déterminent quels éléments devraient figurer dans nos sélections narratives devrait plutôt se faire en se demandant quelles sélections permettent, à l'échelle de nos présentations du passé, d'avancer une manière d'envisager celui-ci qui retransmet *le mieux* la colligation que nous voulons mettre de l'avant, et ce, selon l'aspect du passé auquel nous voulons référer par nos choix narratifs : en ce sens, si nous voulons mettre de l'avant comme Delumeau une colligation de *convergence* d'éléments dans un moment étendu (14^e-17^e) pour une même région (« l'Europe occidentale »), une sélection présentant des innovations de *différents* domaines, en insistant sur leur forte *concentration*, apparaît comme un choix narratif pertinent, plutôt que de faire une sélection narrative quasi exhaustive pour un ou deux domaines seulement. En d'autres mots, une fois admis que le passé possède des aspects, et que nos colligations visent ces derniers, les sélections narratives peuvent être entrevues comme des outils présentationnels en vertu *des thèses* qu'elles peuvent servir à faire valoir, et donc, par extension, nos sélections narratives peuvent être discriminées en fonction de leur capacité à faire valoir les *bonnes thèses* (*i.e.* les thèses les mieux corroborées) relativement aux aspects que visent en principe nos présentations.

7.3.3 PROBLÈME#7 : Apriorisme des structurations narratives (3.3)

Pour ce qui est de la dimension des structurations narratives, un point abordé au chapitre #3, avancé par les approches narrativistes, exploite le constat que les structures que nous appliquons sur le passé pour l'organiser semblent préexister à celui-ci : en ce sens, le fait de présenter une certaine séquence historique en lui prêtant un début et un aboutissement tragique, ou encore, le fait

de penser le passé comme une série de mécanismes causaux, serait le fruit de choix préalables de structuration appliqués sur « la confusion foisonnante et bourdonnante » du cours des choses (**2.4**) ou sur la masse chaotique des faits (White 1973, p. 178). Par ce moyen, les historiens et les êtres humains en général apposeraient sur le passé des structures pour le présenter plutôt que de les obtenir par celui-ci : pour le dire autrement, « représenter la réalité historique réaliste » (White 2011, p. 398) serait de ce fait possible seulement sous condition d'un sujet choisissant dès le départ une structure *a priori* permettant de préformer ce qu'il désire présenter, pour ensuite l'investir par une représentation symbolique (**1.5**). En somme, en exploitant l'impression manifeste que *nous choisissons comment nous structurons nos textes*, les narrativistes radicaux tirent la conclusion qu'évaluer de telles représentations (symboliques) sur la base de leur correspondance avec le passé est impossible, si l'on admet que les structures permettant l'émergence de ce qui est décrit proviennent initialement de nous.

Or, comme nous l'avons présenté précédemment, même dans le scénario où il serait admis que le passé ne serait pas composé d'événements objectivement découpés, celui-ci pourrait malgré tout être considéré comme fournissant des descriptibles et donc, comme étant composé d'éléments qui rendent ces descriptibles possibles (**2.4; 2.5**). Partant de ce point, du moment où ces éléments sont admis comme apparaissant dans des secteurs de moments (*i.e.* dans des états de secteurs; **2.5**), ceux-ci peuvent alors être pensés comme possédant des relations réelles les uns avec les autres, selon les caractéristiques de leur apparition (*ex.* avant-après, dans un même secteur, dans un secteur différent, *etc.*; **5.2**). En somme, même sous la caractérisation la plus déstructurante possible du passé, les narrativistes radicaux se doivent tout de même d'admettre l'existence des aspects (à moins d'être prêts à rejeter que le cours de choses existe ou que ce qui existe apparaît de manière spatiotemporellement située; **2.4**); en d'autres mots, admettre les éléments et les moments implique

automatiquement d'admettre qu'il y a au moins certaines entités structurées issues du passé, soit, ses aspects.

Une fois reconnue l'existence des aspects, que les structures que nous employons pour penser le passé sous des touts soient préexistantes au sein de notre esprit plutôt que données par le passé est, pour le système conceptuel ici développé, totalement superflu. En effet, le passé n'a pas à nous *apparaître comme structuré* pour l'être (*i.e.* pour posséder des aspects), et que nous utilisions des structures qui proviennent *a priori* de notre esprit en produisant des choix de structuration préalable à nos présentations ne nous condamne en rien à devoir abandonner l'idée d'une correspondance possible entre ces structures et le passé : la question devient plutôt ici de savoir si les structures que nous retenons pour nos présentations soumettent une certaine manière d'envisager le passé sous un certain type de colligations (que ces types soient ou non inhérents à l'activité de notre esprit), puis de savoir si ces types correspondent ou non à des aspects dont les éléments pourraient être restitués par nos hypothèses descriptives (6.3.2). En ce sens, comme pour les sélections narratives, l'enjeu des structurations narratives revient essentiellement à s'assurer que nos choix de structuration produisent des thèses pouvant être corroborées par la totalité des données historiques qui existent (6.3.3 et 6.3.4).

7.3.3 PROBLÈME #8 : Relation partie-tout dans nos structurations narratives (3.3)

L'introduction des aspects par l'entremise de la caractérisation agrégative du passé permet aussi de revenir sur un argument récurrent d'Ankersmit (1983, p. 127; 1988, p. 220; 1995, pp. 225-226) voulant que les touts que nous avançons dans nos organisations textuelles seraient formés de manière stipulative, c'est-à-dire, que ce qui figure au sein d'un tout le serait uniquement parce qu'une organisation textuelle le pose comme tel (revoir explication à 3.3). Au contraire, dans les

présents travaux, les touts que servent à penser nos colligations sont compris comme ayant des référents (les aspects) au sein du passé, selon certains types de relation réelle pouvant être pensés à partir des caractéristiques d'apparition des éléments qui les composent (avant-après, dans un même secteur, *etc.*) De ce fait, les liaisons opérées pour penser un tout n'*ont pas*, sous le présent système conceptuel, à être considérées comme stipulatives, et donc, comme formant des vérités analytiques : à titre d'exemple, le fait de rassembler les vêtements portés par Laurent de Médicis et la production des tableaux de Vittore Carpaccio n'a pas à être considéré comme formant un tout simplement parce que stipulé par un narratif; suivant ce qui a été ici développé (5.2), il est au contraire possible de défendre qu'un tel rassemblement existe en fait parce que les éléments propres à chaque composant (*i.e.* les vêtements portés par Laurent de Médicis, la production des tableaux de Vittore Carpaccio) sont liés réellement au sein du cours des choses sous *un certain aspect, ici un processus* (5.2.7). En ce sens, la vérité d'une thèse qui avancerait une telle colligation pour penser un tout ne se donnerait pas d'elle-même, de manière analytique : elle nécessiterait aussi d'être justifiée *a posteriori*, c'est-à-dire, de mesurer par des corroborations si nous avons de bonnes raisons de croire que *tels et tels éléments s'inscrivent dans un même aspect au sein du passé*.

7.3.4 PROBLÈME #9 : Les structurations narratives peuvent-elles être considérées comme comparables, si elles posent des relations similaires entre différentes composantes? (3.3)

Les derniers points présentés aux deux problèmes précédents permettent finalement, pour les structurations narratives, d'apporter une solution à l'idée que deux structurations qui n'incluraient pas les mêmes composants au sein d'une présentation du passé ne pourraient pas être envisagées comme caractérisant un même tout (revoir 3.3 pour le détail de ce problème) : à titre d'exemple, deux présentations de la « Deuxième guerre mondiale », du moment où elles

structuraient des contenus différents, ne pourraient pas, selon les narrativistes radicaux, être considérées comme avançant *une même représentation d'une même guerre*, puisque les choix narratifs de structuration de chacune de ces présentations ne poseraient par défaut pas les mêmes liens entre les contenus sélectionnés.

Ici, le présent système conceptuel permet à nouveau d'offrir une réponse à un tel problème : nos choix de structuration *n'ont pas* à être pensés comme entraînant forcément des tous différents, puisque ces choix peuvent ici être expliqués comme tentant de produire des présentations dont les thèses correspondent ou sont dépendantes d'aspects du passé (4.2; 5.2; 5.3). En ce sens, la structuration peut tout à fait se comprendre comme un choix narratif permettant de produire différentes *présentations*, sans automatiquement que ces présentations ne puissent soumettre ultimement *une même thèse, qui avancerait une même colligation* : à titre d'exemple, le fait de structurer une présentation en suggérant une certaine relation entre chacun des composants retenus (*ex.* pour deux présentations « la Deuxième Guerre mondiale ») peut très bien se faire en retenant pour composant A-B-C ou B-C-D. Ici, l'important ne serait pas le choix des composants, mais la relation réelle qui est suggérée comme structuration entre ceux-ci, à savoir par exemple s'il y a persistance d'éléments dans un même moment pour un même lieu (5.2.2) ou une fluctuation d'éléments autour d'un noyau persistant d'éléments (5.2.8), ou toute autre relation correspondant à un autre type de colligation : en d'autres termes, si la colligation avancée par une thèse soumise par deux présentations différentes est la même, alors que différents contenus soient retenus au sein de chacune de ces présentations n'a pas d'incidence sur ce qui doit être évalué (*ex.* : si A-B-C sont retenus plutôt que B-C-D pour une présentation, mais que la colligation avancée dans tous les cas rassemble sous un certain tout A-B-C-D en pensant une certaine relation réelle entre ceux-ci, alors que des présentations puissent respectivement mettre de l'avant A-B-C ou B-C-D n'a pas d'importance; seul le fait que ces présentations puissent soumettre explicitement ou implicitement

une même thèse est ici en jeu). En ce sens, une structuration narrative employant des composants différents pourrait bel et bien être considérée comme visant un même aspect du passé, par des présentations différentes, si celles-ci avancent pour thèse une même colligation particulière (*i.e.* un même cadre mental permettant d'envisager ce qui a été sous un tout).

7.3.5 PROBLÈME #10 : Sur quelle base les traitements narratifs pourraient-ils être confrontés au passé en un sens fort? (3.4)

Finalement, le système conceptuel développé dans le cadre de la présente thèse offre aussi une voie de réponse à l'enjeu de nos traitements narratifs, qui consiste à déterminer dans quelle proportion des choix d'expressions connotés (*ex.* Grande Noirceur, Renaissance, « le roi impitoyable », *etc.*) ou produisant des analogies (*ex.* « l'inflation a suivi un effet de vagues », « Versailles a été le centre nerveux de la France ») peuvent *réellement* être débattus par les historiens, du moins, sur une base *empirique*. En effet, pour les narrativistes radicaux, si le passé est insuffisant pour permettre de discriminer les traitements narratifs que nous choisissons pour présenter le passé, alors mener en historiographie de telles évaluations ne peut au final que dépendre de nous et se réaliser sur la base d'enjeux éthiques (*ex.* en évaluant quels sont les impacts pratiques de certains choix d'expression ou de certaines analogies pour notre mémoire et nos trajectoires sociales) ou esthétiques (*ex.* en évaluant la qualité des effets produits par certains traitements, à savoir comment ceux-ci nous « font vivre » certains segments du passé ou quelles « impressions » ceux-ci engendrent en nous à l'égard de ce qui a été).

Or, les choix narratifs de traitement connoté ou par analogie peuvent être compris, suivant ce qui a été présenté aux chapitres #4 et #5, comme avançant tout simplement des colligations *conceptives* possédant des liens de *dépendance* avec le passé (*ex.* : « la chaîne décisionnelle autrichienne était organisée comme une ruche dépourvue de hiérarchies claires » exige certains

aspects du passé pour être une conception recevable ; **5.3**). Ainsi, le fait de privilégier certaines expressions plutôt que d'autres peut sans difficulté être compris ici comme entretenant une relation forte avec le passé, du fait que même pour une colligation conceptive, l'existence au minimum de certains aspects du passé se révèle nécessaire pour que celle-ci soit acceptable (conformément à l'usage terminologique fixé au chapitre #1 pour « conception », *i.e.* une évaluation modale que nous tirons à partir d'une représentation ou d'une description de quelque chose ; **1.6, déf. # 13**; **5.3**).

Ensuite, d'autres choix de traitements narratifs peuvent aussi tout simplement être considérés comme avançant directement des colligations descriptives, lorsqu'ils contribuent au sein d'une présentation à faire valoir une certaine thèse qui *elle* peut faire l'objet d'une corroboration (*ex.* suggérer par exemple, par un certain choix de traitement narratif exploitant différents types d'expressions, de métaphores et d'effets stylistiques, la thèse que « Napoléon était un dirigeant cruel », renvoie pour sa part à une colligation descriptive, et donc, à une colligation qui peut être soumise à une évaluation aux regards de la totalité des données historiques et de nos théories d'arrière-fond; **6.4**). En ce sens, comme les autres dimensions narratives inhérentes à nos présentations du passé (*i.e.* les sélections et les structurations narratives), du moment où il est admis que des choix narratifs peuvent servir à avancer des thèses, et que ces thèses peuvent soumettre des colligations descriptives, alors qu'un traitement narratif vienne privilégier un nombre important de figures de style n'est pas un problème en soi, si ces figures de style visent malgré tout ultimement à soumettre un contenu discursif qui peut ou non être corroboré.

En somme, suivant le système conceptuel ici développé, les choix réalisés dans le cadre d'un traitement narratif pourraient être confrontés épistémiquement et empiriquement, non pas sur la base que nos *présentations* devraient être des *copies les plus fidèles possibles* de ce qui a réellement eu lieu, mais plutôt sur la base que les contenus discursifs que celles-ci font valoir

supportent nécessairement certaines colligations (descriptives ou conceptives) qui, *elles*, peuvent entretenir des relations fortes avec le passé (de correspondance ou du moins de dépendance, selon l'existence ou non de certains aspects ; **5.2, 5.3**).

7.4 Réponses au narrativisme radical

Une fois montrés les intérêts du système conceptuel développé dans la présente thèse pour répondre aux différents défis lancés par les approches narrativistes envers les conceptions traditionalistes de l'historiographie, la dernière étape à remplir pour les fins du présent chapitre est de revenir sur les trois propositions clés autour desquelles se construit le narrativisme radical, comme montré au chapitre #1 (**1.4**). Un tel retour permettra de montrer de manière conclusive *quelle alternative* les présents travaux offrent au narrativisme radical, laissant ainsi au lecteur la possibilité d'évaluer quelle option soulève le moins de problèmes intuitifs et formels (suivant le mode de confirmation métaphysique ici utilisé; **introduction, partie V**).

7.4.1 **PROBLÈME #11** : La mentalisation de l'histoire est-elle essentiellement biaisée et dépendante de facteurs temporellement localisés? (**1.4**)

et

PROBLÈME #12 : Nos présentations du passé sont-elles entièrement ou presque entièrement sous-déterminées, de manière à ce que leur évaluation soit indépendante des dimensions généralement rattachées au savoir et à la science? (**1.4**)

Au cœur du narrativisme radical se trouve, comme nous l'avons vu tout au long de la présente thèse, l'idée que nos présentations du passé introduisent des paramètres qui sont indépendants de ce qui a été, et donc que la mentalisation de l'histoire serait par défaut une pratique de construction subjective injectant dans nos représentations de ce dernier des dimensions et des constituants qui lui sont entièrement étrangers : pour soutenir cette idée, les narrativistes radicaux

exploitent au final une ligne d'argumentation qui n'est pas sans rejoindre certaines dimensions réelles du travail historiographique, en insistant sur le fait que le passé *n'est pas narrativement constitué*, qu'il ne nous est pas possible de savoir si celui-ci est *réellement structuré* indépendamment de nos efforts de description (2.4), tout comme que *nous sommes toujours la source des choix* qui caractérisent nos organisations textuelles dans leur forme finale, impliquant ainsi que nous sommes seuls responsables des présentations avancées par celles-ci. Sous le narrativisme radical, le passage à l'écriture est en ce sens entrevu comme *ce qui donne* des formes au passé et ce qui *rend possible* ses représentations, supportant ainsi la thèse plus fondamentale que le passé *en soi* ne peut jouer qu'un rôle très restreint pour guider ou discriminer les présentations que nous pouvons faire à son sujet.

En complément de cette ligne d'argumentation, concentrée essentiellement sur les différences qu'exhibent nos organisations textuelles face à comment nous pouvons concevoir le passé en soi (narrativisme métaphysique, 1.5), s'ajoute une seconde thèse, portant pour sa part sur les raisons pour lesquelles nous formons certaines présentations du passé plutôt que d'autres, tout comme sur les raisons pourquoi certaines présentations sont évaluées, par les historiens ou par des communautés larges en général, comme meilleures ou comme devant être privilégiées parmi les alternatives disponibles. En effet, au sein de la manœuvre métaphysique par laquelle les narrativistes radicaux viennent instiller un doute concernant la force des relations existant entre la forme de nos textes et le passé en soi, se joue aussi un brouillage à savoir par quels critères nous menons nos discriminations, autant pour les choix narratifs produisant nos propres organisations textuelles, que pour l'évaluation des choix des autres. De ce fait, si l'histoire *pour nous* est une construction, alors toute étude de celle-ci est susceptible d'être soumise ultimement aux biais issus de notre provenance sociale, culturelle, de la position que nous occupons au sein du cours des choses, et de la somme de tous les déterminants qui viennent façonner nos pratiques de

mentalisation et nos pratiques langagières quotidiennes. En d'autres mots, puisque nos présentations du passé seraient ultimement sous-déterminées par le passé en soi (*i.e.* que le passé en soi serait insuffisant pour indiquer quelles formes de textes peuvent être retenues pour écrire à son sujet; narrativisme épistémologique, **1.5**), l'évaluation des choix narratifs ne pourrait être réalisée (au mieux) que pour des raisons éthiques et esthétiques, menant ainsi à ce qui a été qualifié ici d'attitude axiologique en philosophie de l'historiographie (**3.6**).

Or, les narrativismes métaphysiques et épistémologiques radicaux sont (je crois) problématiques à l'échelle de l'intuition des individus qui ne sont pas engagés dans une théorisation profonde de l'historiographie et du langage en général. De manière évidente, très peu de personnes entretiennent avec leur caractérisation du passé le type d'engagement philosophique qui caractérise le glissement de l'histoire *au sein du sujet*, dans des proportions aussi grandes que celles suggérées par le narrativisme radical. L'idée seule qu'il y aurait *des* passés, comme le défend White et Roth (présentée à **2.4**) contrevient foncièrement - je crois - à l'expérience immédiate que chacun peut se faire du cours des choses. Dans le même ordre d'idées, l'idée que les organisations textuelles ne peuvent *aucunement* être évaluées selon des relations fortes avec le passé s'inscrit diamétralement à l'opposé de la représentation générale que sans doute la plupart peuvent se faire du métier d'historien et plus largement des débats historiographiques en général. Toutefois, les conceptions narrativistes rejoignent malgré tout *d'autres* intuitions qui peuvent aussi être partagées par plusieurs d'entre nous, et qui sont probablement issues des difficultés constantes que nous rencontrons intersubjectivement lorsque vient pour nous le moment de rendre compte ou de décrire quelque chose de complexe, que ce soit une séquence ou même un événement seul. De manière certaine, plusieurs discours circulant au sein de nos sociétés ne sont pas du tout défavorables à toute forme de théorisation des présentations historiographiques qui avancerait une philosophie *de la perspective*, faisant valoir qu'une même histoire peut au final toujours être rapportée et comprise

de différentes façons. À ce niveau, la circulation encore très présente dans nos sociétés de l'idée que « l'histoire est écrite par les vainqueurs » ou encore qu'il y aurait toujours « plusieurs versions à toutes histoires » n'est pas sans montrer que ce qu'avancent les narrativistes radicaux possède bel et bien des prises réelles dans nos représentations de l'historiographie et des pratiques des historiens en général.

Sur le plan formel, les narrativistes radicaux exploitent une littérature abondante concernant les implications du langage et des représentations qui, comme nous l'avons vu, puisent dans différentes traditions de recherche (1.5). Par les renvois à de tels travaux, les narrativistes radicaux viennent soulever des problèmes formels entre ce que peuvent faire valoir les conceptions traditionalistes de l'historiographie et ce qui, par ailleurs, peut être accepté concernant la nature du langage et de l'esprit. Au cœur de telles confrontations explicites - posant des problèmes au sein des systèmes de croyances des personnes qui souscrivent, par exemple, à certaines thèses particulières sur la signification, sur les représentations ou encore sur les dimensions constitutives de notre activité mentale - se joue au final une évaluation des croyances qui doivent être conservées entre celles permettant de se représenter une historiographie objective, et celles, plus générales, concernant l'appareillage subjectif par lequel nous traitons la réalité. Sur ce point, il faut le reconnaître, les narrativistes radicaux ont su tirer parti des avancées et des propositions innovantes développées dans d'autres champs de la philosophie, pour transformer certaines propositions intuitivement problématiques en solutions pour certains problèmes formels plus généraux.

Or, le système conceptuel élaboré dans cette thèse intègre aussi l'idée que nos organisations textuelles impliquent certains choix narratifs qui sont conçus comme des paramètres extérieurs appliqués sur le passé, tout comme l'idée qu'ultimement nos descriptions du passé puissent être conditionnées par notre appareillage linguistique et mental selon des facteurs contextuels et sociaux. En ce sens, ce système est voulu comme pouvant lui aussi s'accorder aux mêmes théories

générales que celles que sollicitent les narrativistes radicaux pour soulever des problèmes formels face aux approches traditionalistes de l'historiographie. Toutefois, contrairement à ces derniers, il a été ici défendu une conceptualisation permettant de penser des relations fortes entre le passé et les choix narratifs (par l'entremise des thèses et des colligations qu'avancent nos présentations, chapitres #4-5-6), tout comme de concevoir l'entreprise historiographique d'écriture comme une entreprise où les biais *peuvent* être neutralisés au moment de mener l'évaluation d'une organisation textuelle (par l'entremise d'une modélisation de la corroboration, tout comme d'une théorie de l'évaluation et de la justification des colligations en historiographie, chapitre #6) . De plus, au contraire des narrativistes radicaux, qui demeurent malgré tout pris à devoir reconnaître l'existence des descriptibles (2.4) et donc à devoir expliquer, partant d'une réalité qu'ils disent inaccessible, pourquoi celle-ci ne peut ni être conforme à nos descriptions ni leur fournir de référents réels (6.3.2), le présent système permet d'expliquer clairement ce qui *sert de conditions réelles de possibilité* à celles-ci (soit les éléments, les aspects et les états), et, plus largement, à nos présentations du passé, permettant de ce fait de rétablir des liaisons fortes de correspondance et de dépendance entre nos cadres mentaux et ce qui a été.

Pour le dire autrement, et plus précisément, les paramètres extérieurs au passé lui-même (les dimensions narratives de sélection, de structuration et de traitement) ont ici été expliqués et intégrés au sein d'une compréhension du passage à l'écriture pour l'historiographie qui n'est pas essentiellement différente des opérations que réalisent les historiens pour rendre compte des données historiques, récupérant ainsi l'une des contributions les plus significatives des approches narrativistes pour réfléchir les pratiques des historiens sans entièrement abandonner les dimensions les plus intuitives qui caractérisent les conceptions traditionalistes de l'historiographie. De ce fait, plutôt que de rejeter l'idée que nos présentations du passé *ne sont pas des copies de ce qui a eu lieu* (ce qui reviendrait à pleinement adopter une conception traditionnelle de l'historiographie, comme

celles précédant le tournant narrativiste), il a été plutôt défendu ici que nos présentations possèdent bel et bien des différences intrinsèques face au passé en soi, mais peuvent malgré tout servir *de relais* à de nombreux contenus discursifs qui, eux, sont entièrement soumis aux enjeux traditionnels de la corroboration, et donc, à des procédures internes et externes de justification sollicitant les données historiques. Comme montré au chapitre #6 (6.3.4), concevoir la mentalisation du passé comme essentiellement biaisée apparaît ici, au mieux, comme revenant à défendre que les théories d'arrière-fond (concernant les processus transmettant de l'information et les histoires que nous prêtons aux données pour en expliquer les contenus informatifs) peuvent avoir été acquises selon certaines dimensions spécifiques de notre parcours, tout en étant elles-mêmes le cœur de ce que nous tentons constamment de solidifier, de réviser ou d'enrichir par l'examen des données. En ce sens, il est ici considéré que ce que les narrativistes radicaux peuvent envisager de l'écriture comme étant uniquement débattable sur des bases éthiques ou esthétiques, et donc, relatif à des préférences personnelles façonnées socialement, culturellement et historiquement, peut en fait faire l'objet d'une épreuve stricte *par le passé*, à l'aide de toutes les procédures exemplifiées au sein de la présente thèse. Une telle défense a pour intérêt de ne pas susciter les problèmes intuitifs que soulève le narrativisme radical, tout en évitant les problèmes intuitifs et formels que soulèvent les approches traditionalistes de l'historiographie. Accepter le présent système conceptuel aux dépens de ceux des narrativistes radicaux est en ce sens considéré, ici, comme confirmé métaphysiquement (**introduction, partie V**).

7.4.2 PROBLÈME #13 : Les organisations textuelles sont-elles seules porteuses de la signification des textes historiographiques? (1.4)

Finalement, une dernière réponse (et non la moindre) peut être avancée contre le narrativisme radical concernant cette fois l'idée que nos organisations textuelles constitueraient la

base de signification première de l'historiographie, et donc, que nos pratiques d'écriture seraient seules dépositaires de *ce à quoi renvoient nos textes* : pour le formuler autrement, les choix narratifs que nous produisons au sein de nos organisations textuelles seraient les seules manières de comprendre, par exemple, ce que sont la Renaissance, la Guerre froide, le Processus de Civilisation, etc., faisant de ces entités des *entités narratives* (des substances narratives chez Ankersmit 1980) dont la signification existerait seulement *au sein de nos textes et par nos textes*.

De manière similaire à ce qui a été souligné ci-haut pour Kuukkanen (7.2.3), toute forme de réduction des colligations à des entités strictement présentationnelles ou narratives exige en soi une somme de révisions à la fois intuitives et formelles de nos pratiques langagières les plus banales qui, à moins d'éliminer des problèmes formels plus fondamentaux, peuvent être en fait remises en question quant à leur légitimité. À bien des égards, accepter que des entités comme la Renaissance sont des entités *narratives* existant seulement au sein de nos organisations textuelles nous commet en fait à bien plus, au niveau des révisions à adopter, que ce que défend Kuukkanen, qui les conçoit plutôt comme des synthèses interprétatrices (et donc, comme pouvant être des interprétations partagées *hors des textes*, par exemple, comme des entités issues des *pratiques historiennes*). Le narrativisme sémantique (1.5) engendre en ce sens des problèmes intuitifs et formels plus importants que ceux du postnarrativisme - eux-mêmes importants - ce qui invite à tout le moins à chercher des alternatives.

Ici, au contraire, en récupérant certaines propositions clés du postnarrativisme de Kuukkanen, il a été défendu que nos organisations textuelles, bien qu'elles puissent avancer des images du passé qui ont une incidence sur nos représentations (**direction d'influence, 1.6**), le font par l'entremise de contenus décomposables au sein de ces dernières, soit des *présentations qui avancent des thèses*. Ces thèses soumettent des cadres mentaux permettant de penser des touts (*i.e.* des colligations), et donc renvoient à des entités hors texte qui peuvent être partagées, considérant

que les types de colligation sont ici avancés et défendus empiriquement et phénoménologiquement comme étant universels (*i.e.* comme pouvant être reconduits par n'importe qui, peu importe sa provenance sociale, sa culture ou sa position historique). Simultanément, ces cadres mentaux possèdent des contreparties au sein du passé, soit les aspects, permettant d'ajouter un autre élément de signification (cette fois, externe) à des expressions comme « la Renaissance » : ainsi, la signification de telles entités historiographiques peut entièrement être comprise indépendamment de tout substrat narratif ou même textuel, soit comme *tel type de colligation visant tels et tels éléments réunis par telle ou telle relation réelle dans tels secteurs à tels moments précis*, bref, comme la représentation d'un aspect. De ce fait, plutôt que de devoir soutenir une autosuffisance ou une autoréférence des textes pour ce qui est de la signification des contenus qu'ils avancent - thèse soumise par les narrativistes radicaux en l'absence à la fois d'une analyse explicite de ce qui compose le passé et des types d'opérations mentales déployées pour envisager celui-ci - le présent système conceptuel permet au contraire de rendre compte de nos pratiques langagières normales, en voyant notre activité colligative comme visant des référents réels, et donc, en situant potentiellement la signification des contenus de nos organisations textuelles au-delà des textes eux-mêmes - éliminant du même coup les différents problèmes intuitifs et formels que peut soulever une telle idée.

7.5 Conclusion

Dans ce chapitre, différents problèmes identifiés tout au long de cette thèse ont été abordés à l'aide du système conceptuel final proposé par les présents travaux, d'une part pour montrer comment ce système peut être utile pour cheminer dans les débats entourant ces enjeux spécifiques, et d'autre part pour éclaircir comment celui-ci pourrait être employé pour d'autres débats qui n'ont pas été traités ici, ou pour des travaux à venir. Par cet exercice, il a été possible de mettre en

évidence (1) comment ce système peut contribuer à enrichir le postnarrativisme de Kuukkanen et l'épistémologie informationnelle de Tucker, (2) comment ce système permet de répondre aux différents défis lancés par les approches narrativistes aux conceptions traditionalistes de l'historiographie et (3) comment ce système permet de se positionner contre ce que peut avancer le narrativisme radical, laissant ainsi aux soins du lecteur d'évaluer si ce qui a été ici théorisé constitue une meilleure alternative pour réfléchir *sur* et *à* l'écriture que ce que propose celui-ci.

Ce retour maintenant fait, certaines propositions portant pour leur part sur ce qui a été désigné en introduction comme « le développement d'une théorie positive du passage à l'écriture » (**introduction, partie III**), peuvent maintenant être avancées en conclusion des présents travaux, tout comme certaines pistes pour des investigations futures.

CONCLUSION

I. Les retombées

Voulue comme un outil de réflexion permettant de mieux penser le passage à l'écriture en philosophie de l'historiographie, tout en fournissant une théorie positive permettant aux historiens d'expliciter et de dévoiler des opérations mentales que, sans doute, ceux-ci utilisent déjà, la présente thèse avance au final un guide permettant de *mieux comprendre ce que l'on fait, au moment où on le fait* : elle offre en ce sens une série de considérations qui, une fois maîtrisées, permettent de réduire l'aura mystérieuse entourant l'écriture en acte. Un tel éclaircissement est ici réalisé de plusieurs manières : en décomposant le passage à l'écriture en opérations mentales d'organisation claires, pouvant être reconduites volontairement par le lecteur une fois dévoilées (chapitre #5); en comprenant mieux les procédures de corroboration qui permettent de décrypter des contenus informationnels à partir des données historiques dans l'objectif d'éventuellement en extraire de l'information (chapitre #6); en identifiant clairement quels types de choix narratifs sont nécessaires pour produire une présentation du passé (chapitre #3) et en montrant comment ces choix peuvent être réalisés dans l'intention, ultimement, de faire valoir certains contenus discursifs dont l'évaluation n'est pas seulement de nature éthique ou esthétique, mais aussi liée au passé en un sens fort (chapitre #4-#5).

Formulé de manière concise, en rassemblant tous les contenus qui ont été analysés et défendus dans les pages précédentes, le passage à l'écriture en historiographie peut se comprendre

selon les balises suivantes, fournissant par la même occasion un protocole d'aide permettant, pour un historien ou une historienne, d'entamer une préparation à l'écriture ou de répondre à un syndrome tenace de la page blanche :

- (1) Tout projet d'écrire commence par la volonté de réviser, solidifier ou enrichir des représentations du passé qui sont déjà acquises par l'historien.
- (2) Pour réviser, solidifier ou enrichir ces représentations, certaines de celles-ci doivent d'abord être placées (subjectivement) en état d'incertitude, c'est-à-dire, envisagées à la lumière d'autres alternatives possibles. Différents moyens peuvent être pensés à cette fin, soit :
 - a. Tout simplement douter d'une hypothèse descriptive qui figure au sein de nos théories d'arrière-fond.
 - b. S'exposer à de nouvelles marques (*i.e.* des contenus informatifs) et mesurer si les hypothèses descriptives qui composent nos théories d'arrière-fond permettent d'en rendre compte.
 - c. S'exposer à des présentations du passé d'autres historiens où peuvent être trouvées des thèses (explicites ou implicites) contradictoires ou incompatibles avec nos représentations.
 - d. Prêter de nouvelles histoires à des données historiques déjà connues, en tentant d'expliquer autrement les marques (*i.e.* les contenus informatifs) qu'elles portent.
 - e. Acquérir de nouvelles théories pouvant servir de théories d'arrière-fond, et voir si ces nouvelles théories corroborent mieux les hypothèses descriptives qui composent les histoires que nous jugeons les mieux corroborées ou si elles

permettent de formuler de nouvelles hypothèses descriptives pouvant générer de l'incertitude, dans l'objectif de mettre en compétition de nouvelles alternatives.

f. Se demander si certaines manières d'envisager le passé qui émanent de l'activité présentationnelle de l'historiographie (*ex. la Grande Noirceur*) peuvent réellement être considérées comme satisfaisant leur *condition de dépendance* à l'égard du passé.

(3) Tenter de décrypter, une fois des représentations placées (subjectivement) en état d'incertitude, des contenus informationnels à partir des marques qu'exhibent les données, dans l'objectif de restituer des éléments dans des secteurs.

(4) Établir ou rétablir à l'aide des contenus informationnels décryptés les hypothèses jugées les mieux corroborées, soit celles qui rendent le mieux compte de l'existence et de la forme de la totalité des données historiques, à la lumière de nos théories d'arrière-fond.

(5) Se demander, au cours de la procédure de détermination des alternatives pouvant rendre compte des données historiques et/ou au moment de leur prêter une histoire, ou encore, partant de nos hypothèses descriptives les mieux corroborées qui composent nos théories d'arrière-fond, si les éléments que celles-ci restituent pourraient être *pensés sous des touts différents*, en sollicitant *differents types de colligations présentés dans la typologie ici développée* (à titre d'exemple, tous les éléments restitués par chaque hypothèse descriptive pouvant rendre compte des documents employés par Delumeau peuvent être pensés sous le tout de trois conceptions générales différentes du paradis, du moment où ces éléments se trouvent liés sous une *colligation d'apparition de mêmes éléments dans une même région, lors de moments séparés; 5.2.3*).

(6) Si ces colligations sont descriptives, les formuler dans un langage sous forme d'hypothèse descriptive et penser des alternatives (que ce soit simplement la négation,

du type « il y a eu au moins trois conceptions générales récurrentes du paradis dans les territoires chrétiens » / « il n'y a pas eu trois conceptions générales du paradis dans les territoires chrétiens ») et mesurer leur degré de corroboration respective, c'est-à-dire, leur capacité à rendre compte de l'existence de la forme de la totalité des données historiques disponibles selon nos théories d'arrière-fond.

- (7) Si ces colligations sont conceptives, formuler dans un langage les hypothèses descriptives qui leur sont nécessaires (*ex.* « que la chaîne décisionnelle autrichienne était similaire à une ruche sans hiérarchie claire » est dépendant d'un certain aspect du passé, pouvant être formulé sous des hypothèses descriptives du type : « La majorité des décisions par les Autrichiens à l'aube de la Première Guerre mondiale étaient prises en circuit fermé, sans consultation des autres instances »). Ensuite, soumettre ces hypothèses au même procédé que pour (6).
- (8) Intégrer au sein de nos représentations (théories d'arrière-fond/histoires) les colligations (descriptives ou conceptives) accompagnant les hypothèses descriptives les mieux corroborées (*i.e.* devant rendre compte de la totalité des données historiques et s'accorder à nos représentations préalables à la corroboration), puisque celles-ci peuvent légitimement être évaluées comme restituant des éléments dans des secteurs.
- (9) Une fois ces colligations développées, produire des choix narratifs susceptibles d'avancer des thèses qui soumettent ces colligations, en réduisant le plus possible la production (implicite) d'autres thèses qui avancent des colligations qui elles, n'accompagnent pas des hypothèses descriptives corroborées - à titre d'exemple, si les choix narratifs de sélection, de structuration et de traitement de Delumeau suggèrent, en supplément de la thèse que « les différentes conceptions particulières du paradis peuvent être rassemblées sous trois conceptions générales », qu'il *n'y a eu que ces trois*

conceptions (colligation descriptive), ou encore, *que ces trois conceptions ont été meilleures dans l'histoire que celles des autres religions* (colligation conceptive) - soit, deux colligations qui ne sont pas supportées par des hypothèses descriptives corroborées - alors ces choix narratifs ne sont pas appropriés pour faire une présentation du passé.

- (10) Produire une organisation textuelle, en accumulant différentes présentations du passé, jusqu'à former un tout final.

Un tel protocole *d'aide* n'est évidemment pas avancé ici comme une prescription ni comme une marche à suivre unique permettant de produire une organisation textuelle en historiographie : de manière certaine, d'autres chemins sont disponibles à cette fin, considérant que les historiens écrivent depuis des millénaires sans avoir eu recours à un tel protocole. Toutefois, l'intérêt de ce qui est présenté ici est de fournir conjointement à chacune de ces balises une compréhension théorique de ce qu'elles impliquent et un ensemble de raisons pouvant servir à les raccrocher à une idée qui caractérisait et caractérise toujours aujourd'hui les conceptions traditionalistes de l'historiographie, soit que ce que les historiens écrivent entretiennent des relations fortes avec le passé. À ce niveau, le système conceptuel ici développé permet de se prononcer sur une série d'enjeux qui ont mobilisé la philosophie de l'historiographie pour au moins les cinq dernières décennies, couvrant autant des questions telles que « qu'est-ce que le narrativisme? » (chapitre #1), « qu'est-ce qui compose le passé? » (chapitre #2), « qu'est-ce qui différencie nos présentations de ce dernier? » (chapitre #3), « existe-t-il des composantes nécessaires de nos présentations nous permettant de les évaluer? » (chapitre #4), « nos organisations mentales ont-elles des référents dans le passé? » (chapitre #5), « quels types d'organisations mentales peuvent légitimement être considérés comme autonomes ou indépendants du passé? » (chapitre #5), « par quels moyens les

historiens peuvent-ils exploiter les données historiques pour justifier leurs colligations? » (chapitre #6) et, finalement, « est-ce que les dimensions narratives de nos présentations doivent nous mener au narrativisme radical » (chapitre #7). En somme, tout en fournissant un guide pouvant servir à mieux maîtriser et mieux réfléchir le passage à l'écriture (ne serait-ce qu'en attrapant des procédures d'écritures qui correspondent, je crois, à ce que font en réalité un nombre majoritaire d'historiens depuis les débuts de l'historiographie), la présente thèse offre aussi une base argumentée pour cadrer et ramener à l'ordre plusieurs débordements que réalise le narrativisme radical à partir de dimensions pourtant pertinentes soulevées par les approches narrativistes en général.

En miroir de ce protocole d'aide servant à l'écriture apparaît aussi une théorie positive de l'évaluation et de la justification de nos organisations textuelles, permettant de dépasser ce qui a été désigné au chapitre #3 comme l'attitude axiologique de l'évaluation en historiographie (**3.6**). En effet, élucider par quels moyens il est possible d'écrire des textes nous fournit simultanément des clés théoriques nous permettant de critiquer et de discriminer les différentes organisations textuelles actuellement disponibles au sein de l'historiographie réelle. Ces clés sont ici identifiées pour tous les maillons de la chaîne unissant le passé à nos textes : en ce sens, le système conceptuel élaboré au fil des pages précédentes permet à la fois de comprendre le passé comme étant composé d'états et comme possédant des aspects (*i.e.* des éléments réunis par des relations réelles; chapitre #2-#6), ce qui donne aux historiens une *base réelle* à viser par leur texte (chapitre #6-#7); il permet d'envisager les données historiques comme portant les marques de processus ayant transmis de l'information, en comprenant ces marques comme des inscriptions réelles (chapitre #6); il fournit une modélisation de l'examen des données historiques où peuvent être rétablies des connexions véridiques avec ce qui a été, connexions capables de justifier (de manière interne et externe) les historiens dans la sélection de certaines alternatives (chapitre #6); il autorise à penser des référents

pour les cadres mentaux que nous exploitons pour penser des touts (chapitre #5) et permet, finalement, (6) de comprendre nos présentations comme dépendantes de la performance de nos colligations pour rendre compte de l'existence et de la forme de la totalité des données historiques, elles-mêmes comprises comme *pratiquement tout ce qui existe* (chapitre #4-#6). Loin d'être comprises comme le résultat d'une somme de choix arbitraires pouvant seulement être débattus seulement dans une perspective esthétique ou éthique (chapitre #3), selon la présence chez nous de certains biais psychologiques, sociaux ou historiques, nos présentations du passé et les organisations textuelles qui leur servent de support sont plutôt entrevues au sein de la présente thèse comme étant profondément contraintes par le passé et par les contenus informatifs et informationnels (chapitre #6) que celui-ci nous permet d'extraire et de décrypter à son sujet.

Suivant tous ces points, un protocole *d'aide* peut aussi être fourni pour guider un historien qui ne saurait pas par quel angle évaluer et discriminer les différentes présentations du passé auxquelles il est exposé, considérant que ces présentations sont appelées à façonner ses représentations de ce qui a été (**direction d'influence; 1.6**) :

- (1) Tenter d'identifier les (nombreuses) thèses explicites et surtout *implicites* que produisent les choix narratifs porteurs des différentes présentations du passé contenues dans une organisation textuelle, en questionnant quelles manières d'envisager le passé celles-ci font valoir.
- (2) Questionner quel type de colligation accompagne ces thèses (descriptive, conceptive, constructive).
- (3) Si les colligations sont constructives, débattre d'elles dans une perspective éthique ou esthétique.
- (4) Si les colligations sont descriptives ou conceptives, formuler dans le langage les hypothèses descriptives qui leur correspondent ou qui leur sont nécessaires.

- (5) Corroborer ces hypothèses descriptives en mesurant leur accordance avec les données historiques (*i.e.* en mesurant si celles-ci permettent de retracer des processus transmettant de l'information correspondant à ce que font valoir ces hypothèses descriptives, ou encore en expliquant pourquoi les autres données existantes n'entrent pas en conflit avec ces hypothèses, par l'entremise des histoires elles-mêmes corroborées pouvant être prêtées à ces données).
- (6) Discriminer les présentations du passé selon le degré de corroboration des hypothèses descriptives accompagnant les colligations à l'examen.

- (7) Discriminer les organisations textuelles selon le nombre s'y trouvant de présentations du passé avançant des thèses défaillantes ou supplantées par d'autres.

Finalement, un retour peut être fait concernant les deux réflexes critiques évoqués en introduction contre le projet qui a été ici mené (**partie II**) - réflexes bien entraînés actuellement dans le milieu académique - et qui ont été qualifiés de *postmodernes* (*i.e.* voulant que toute théorie de l'écriture soit à la base biaisée par des positions sociales et historiques) et de *sceptiques* (*i.e.* voulant que toute théorie de l'écriture doive présupposer une théorie particulière de l'écriture). À ce niveau, maintenant mon système conceptuel complété et chacune de ses composantes analysées et défendues sur la base de confirmations empiriques, phénoménologiques et métaphysiques (**introduction, parties I et V**), une même réponse peut en réalité être offerte à ces deux angles critiques : pour montrer que la théorie de l'écriture ici avancée est *relative* ou qu'elle produit une *pétition de principe*, les tenants de ces deux angles critiques doivent en vérité montrer que les types d'opérations mentales d'organisation ici répertoriés (*i.e.* les types de colligation; chapitre #5), qui *ne sont pas* des opérations textuelles ni même des opérations langagières (donc, pas de pétition de principe), ne sont pas universellement partagés par tous les individus, peu importe leur culture, leur

position sociale, leur emplacement temporel, leurs horizons d'attentes ou leurs objectifs personnels. Or, à cet effet, puisque les types d'opérations mentales traités dans cette thèse permettent de rendre compte autant des récits historico-mythiques de la Mésopotamie que des bilans annuels que nous présentons personnellement à nos proches lors du tournant de chaque nouvelle année (en pensant, par exemple, le passé à l'aide de *cycles*, *de processus*, *de convergences*, *d'événements dynamiques*, etc. ; chapitre #5) et que ces opérations mentales peuvent être évaluées par le lecteur lui-même, peu importe sa provenance, sa position sociale et sa position historique, en les reconduisant au sein de son propre esprit, défendre que celles-ci ne sont pas universelles apparaît ici tout simplement déraisonnable, à moins de fournir une théorie alternative capable d'expliquer en profondeur la coordination de tels « heureux hasards ». En somme, jusqu'à preuve du contraire : pas de relativité non plus.

Les critiques postmodernes et, plus spécifiquement, en philosophie de l'historiographie, du narrativisme radical, s'appuient en fait sur l'observation des textes et sur les constituantes fondamentales de ceux-ci : partant du constat (légitime) que les textes sont formulés dans un langage, résultent de choix narratifs (subjectifs) et produisent des présentations à partir d'un passé *absent* ou *évanoui*, les narrativistes radicaux et les postmodernes infèrent que puisque (1) le langage est historiquement et socialement *changeant* (2) que nos choix narratifs *viennent de nous* et que (3) le passé *ne se donne pas* à notre esprit de manière à le voir comme objectivement découpé, alors nos organisations textuelles ne peuvent faire autrement qu'être (au mieux) des distorsions de ce qui a été, et (au pire) de pure fabrication fictionnelle. La présente thèse permet au contraire, tout en admettant (1), (2) et (3), de penser nos organisations textuelles comme entretenant des relations fortes avec le passé, en pensant le langage comme guidé par nos cadres mentaux, nos choix narratifs comme devant rendre compte de la totalité des données historiques et le passé comme fournissant les contenus informatifs et informationnels qui nous sont nécessaires pour restituer les éléments

qui composent ses états. En d'autres mots, la présente thèse rend compte des dimensions narratives de nos présentations, sans se commettre aux thèses problématiques (intuitivement et formellement; **partie V**) de celles-ci. Il est donc considéré que le présent système conceptuel supplante ceux des narrativistes radicaux, lorsque vient le moment de réfléchir à l'écriture et *sur* l'écriture.

II. La suite

Comme toute théorie et tout programme de recherche, ce qui est avancé dans la présente thèse appelle des améliorations : celles-ci peuvent se trouver dans (1) le développement d'arguments permettant de mieux saisir la relation que nous pouvons entretenir avec les aspects du passé, si ceux-ci sont compris comme composés d'éléments *indescriptibles*, mais nécessaires pour nos descriptions (chapitre #2) ; (2) une confirmation empirique plus étendue de la typologie des colligations ici proposée, en confrontant les types recensés à des études de cas et d'autres exemples historiographiques réels issus de différentes traditions de recherche, permettant de ce fait de solidifier/réviser les types ici délimités ou d'en ajouter d'autres (chapitre #5); (3) une étude des moyens par lesquels nous parvenons, comme locuteurs compétents, à saisir les choix narratifs qui rendent possibles les organisations textuelles que nous consultons et à inférer à partir de la postulation de ceux-ci les thèses implicites qu'ils servent à avancer (chapitre #3); (4) des élucidations concernant l'acte de transposer dans le langage (*i.e.* sous forme d'hypothèses descriptives) nos colligations, comprises comme des cadres mentaux (chapitre #6); et (5) une meilleure étude des autres paramètres qui peuvent être sollicités pour discriminer les colligations conceptives, au-delà de leur lien de dépendance avec le passé (chapitre #6). Plus globalement, la présente thèse appelle aussi, si la théorie du passage à l'écriture qui y est ici avancée est acceptée par le lecteur comme saisissant et décrivant adéquatement les dimensions intuitives et tacites des

pratiques d'écriture des historiens, au développement (6) de théories prescriptives qui permettraient d'identifier s'il existe des moments où l'emploi de telle ou telle colligation est plus approprié, ou encore, (7) si certains types de transposition de nos colligations dans le langage sont meilleurs ou préférables que d'autres.

La présente thèse offre le cadre conceptuel permettant de mener ces futures investigations.

Edimbourg (R.-U.), 2023-03-26 - dépôt initial

Chalet (St-Mathieu-du-Parc). 2023-07-26 – dépôt final

BIBLIOGRAPHIE

A – Ouvrages de philosophie ou de théorie de l’historiographie

ANKERSMIT, Frank. *Narrative Logic: A Semantic Analysis of the Historian’s Language*. London, Martinus Nijhoff, 1983.

ANKERSMIT, Frank. « The Dilemma of Contemporary Anglo-Saxon Philosophy of History ». *History and Theory*. vol. 25 (1986): 1-27.

ANKERSMIT, Frank. *History and Tropology. The Rise and Fall of Metaphor*. Berkeley, University of California Press, 1994.

ANKERSMIT, Frank. *Historical Representation*. Standford, Standford University Press, 2001.

ANKERSMIT, Frank. *Sublime Historical Experience*. Standford, Standford University Press, 2005a.

ANKERSMIT, Frank. « Aviezer Tucker. Our Knowledge of the Past ». *American Historical Review*. vol. 110, no 5 (2005b): 1476-1477.

ANKERSMIT, Frank. *Meaning, Truth, and Reference in Historical Representation*. Londres, Cornell University Press, 2012.

AUGUSTIN D'HIPPONE. *The Confessions*. Oxford, Oxford University Press, 2008 [401].

ARON, Raymond. *Introduction à la philosophie de l'histoire*. Paris, Gallimard, 1991.

ARMSTRONG, David. *Belief, Truth and Knowledge*. Cambridge, Cambridge University Press, 1973.

ARMSTRONG, David. *A World of State of Affairs*. Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

ARMSTRONG, David. *Truth and Truth Makers*. Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

BATEMAN, A., & FONAGY, P. *Mentalization-based treatment for borderline personality disorder. A practical guide*. New York: Oxford University Press, 2006.

BAUDRILLARD, Jean. *Oublier Foucault*. Paris, Galilée, 2004 [1977].

BEARD, Charles. « Written History as an Act of Faith ». *The American Historical Review*. V. 39 no 2 (1934): 219-231

BERGSON, Henri. *Durée et simultanéité*. Paris, Flammarion, 2021 [1922].

BERLIN, Isaiah. « History and Theory : The Concept of Scientific History ». *History and Theory*. vol. 1, no 1 ((1960) : 1-31.

BERT, Jean-François et LAMY, Jérôme (éds). *Michel Foucault : un héritage critique*. Paris, CNRS imp., 2014.

BEVIR, Mark. « Objectivity in History ». *History and Theory*. vol. 33, no 3 (1994): 328-344.

BION, Wilfred. *Aux sources de l'expérience*. PUF, Paris, 2003 [1979].

BONJOUR, Laurence. « Les théories externalistes de la connaissance empiriques » dans DUTANT, Julien et ENGEL, Pascal (éds). *Philosophie de la connaissance : croyance, connaissance, justification*. Paris, Vrin, 2005. [1980]

BONJOUR, Laurence. *Epistemology: classic problems and contemporary responses*. Lanham, Rowman & Littlefield, 2010.

BRANDL, Myles. « Identity Conditions for Events ». *American Philosophical Quarterly*. vol. 14, no 4 (1977) : 329–337.

BROWN, James. *Smoke and Mirrors: How Science Reflects Reality*. Londres, Routledge, 1994.

CARR, David. *Time, Narrative and History*. Bloomington, Indiana University Press, 1986.

CARR, David. « Place and Time: On the Interplay of Historical Points of View ». *History and Theory*. vol. 40, no 4 (2001): 153-167.

CAVATI, Roberto et Varzi, Achille. « Events », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, page consultée le 14/06/2022, dernière révision 2020
URL = <https://plato.stanford.edu/entries/events/>

CEBIK, L. « Colligation and the Writing of History ». *The Monist*. vol. 53, no 1 (1969): 40-57.

CERNIN, David. « Historical Methodology and Critical Thinking as Synergised Concepts ». *Disputatio*. vol. 9, no 13 (2020): <https://doi.org/10.5281/zenodo.3567217>.

CHALMERS, Alan. *Qu'est-ce que la science? Récents développements en philosophie des sciences : Popper, Kuhn, Lakatos Feyerabend*. Paris, Librairie générale française, 1990.

CHANG, Hasok. « Beyond Case Studies: History as Philosophy ». dans MAUSKOPF, Seymour et SCHMALTZ, Tad (éds). *Integrating History and Philosophy of Science*. Dordrecht, Springer, 2012a :109-124.

CHANG, Hasok. *Is Water H2O? Evidence, Realism and Pluralism*. Dordrecht, Springer, 2012b.

CHISHOLM, Roderick. « A Version of Foundationnalism ». *Midwest Studies in Philosophy*. vol. 5, no 1 (1980): 543-564.

COLBERT, James. « Book Review: Our Knowledge of the Past: A Philosophy of Historiography ». *The Review of Metaphysics*. vol. 59, no 2 (2005): 457-459.

COVA, Florian. *La philosophie expérimentale*. Louvain, De Boeck, 2012.

CURRIE, Adrian. *Rock, Bone and Ruin : An Optimist's Guide to the Historical Sciences*. Cambridge, MIT Press, 2018.

DANTO, Arthur. *Analytical Philosophy of History*. Cambridge, Cambridge University Press, 1968.

DAVIDSON, Donald. *Essays on Actions and Events*. New York, Oxford University Press, 1980.

DAVIDSON, Donald. « Reply to Quine on Events ». dans LEPORE, E. et LAUGHLIN, B. (éds.) *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Oxford, Basil Blackwell, 1985: 172-176.

DAY, Mark. « Our Knowledge of the Past: A Philosophy of Historiography – By Aviezer Tucker ». *Philosophical Books*. vol. 47, no 4 (2006) : 386-388.

DE CERTEAU, Michel. *L'écriture de l'histoire*. Paris, Folio, 2002 [1975].

DELEUZE, Gilles et GATTARI, Félix. *Mille plateaux*. Paris, Minuit, 1980.

DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*. Paris, Minuit, 1967.

DILTHEY, Wilhelm. *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*. Paris, Éditions du Cerf, 1988 [1910].

D'ORO, Giuseppina. « Historiographic Understanding ». dans TUCKER, Aviezer (éd.) *A Companion to the Philosophy of History and Historiography*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2011: 142-151.

DRAY, William. « On the Nature and Role of Narrative in Historiography ». *History and Theory*, vol. 10, no 2: 153-171.

DRETSKE, Fred. *Knowledge and the Flow of Information*. Cambridge, MIT Press, 1981.

FODOR, Jerry. *The Modularity of Mind*. Cambridge, MIT Press, 1983.

FOUCAULT, Michel. *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris, Gallimard, 1966.

FOUCAULT, Michel. *Il faut défendre la société*. Cours au Collège de France, 1975-1976, Paris, Gallimard – Seuil (Hautes études), 1997 [1976].

FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*. Paris, Gallimard, 2008 [1969].

GADAMER, Hans-Georg. *Vérité et méthode*. Paris, Seuil, 2018 [1960].

GALLIE, Walter. *Philosophy and the Historical Understanding*. Londres, Chatto & Windus, 1964.

GOLDMAN, Nelson. « Qu'est-ce qu'une croyance vraie justifiée » dans DUTANT, Julien et ENGEL, Pascal. *Philosophie de la connaissance : croyance, connaissance, justification*. Paris, Vrin, 2005. [1979]

GOLDSTEIN, Leon. *Historical Knowing*. Austin, University of Texas Press, 1976.

GONZALO, Rodriguez-Pereyra. « Nominalism in Metaphysics », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, page consultée le 14/06/2022, dernière révision 2019
URL = <https://plato.stanford.edu/archives/sum2019/entries/nominalism-metaphysics/>

GORMAN, Jonathan. « Historians and their Duties ». *History and Theory*, vol. 43, no 4 (2004) : 103-117.

GORMAN, Jonathan. « Our Knowledge of the Past: A Philosophy of Historiography by Aviezer Tucker ». *Philosophy*. vol. 80, no 2 (2005): 292-300.

GORMAN, Jonathan. *Historical Judgement: The Limits of Historiographical Choices*. Londres, Routledge, 2007.

GORMAN, Jonathan. « The Need for Quinean Pragmatism in the Theory of History ». *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*. [en ligne] Page consultée le 23/04/2021, Dernière mise à jour 2016.

URL : <https://journals-openedition.org.biblioproxy.uqtr.ca/ejpap/645>

GRAHAM, Peter. « Epistemic Entitlement ». *Noûs*. vol. 46, no 3 (2012): 449-482.

GRECO, John. « Knowledge and Success from Ability ». *Philosophical Studies*, vol. 142, no 2 (2009): 17-26.

GREW, Raymond. « Our Knowledge of the Past: A Philosophy of Historiography (review) ». *Journal of Interdisciplinary History*. vol. 37, no 3 (2007) : 423-424.

HARTOG, François. *Régimes d'historicité: présentisme et expérience du temps*. Paris, Seuil 2003.

HACKING, Ian. « Natural Kind ». dans BARRET, Robert. *Perspectives on Quine*. Cambridge, Blackwell, 1990.

HASKELL, Thomas. « Objectivity is not Neutrality: Rhetoric vs Practice in Peter's Novik's *That Noble Dream* », *History and Theory*. vol. 29, no 2 (1990) : 129-157.

HUME, David. *A Treatise on Human Nature*. Londres, Dover, 2004 [1739].

HUSWIT, J. « Process Philosophy ». Page consultée le 17/06/2022 URL :
<https://iep.utm.edu/processp/>

HUSSERL, Edmund. *Recherches logiques*. Paris, Presses universitaires de France, 2003.

HYVARINEN, Matti. « Toward a Conceptual History of Narrative ». dans HYVARINEN, Matti, KORHONEN Anu et MYKKANNEN Juri. *The Travelling Concept of Narrative*. Helsinki, Helsinki Collegium for Advanced Studies, 2006: 20-41.

JAMES, William. *The Principles of Psychology*. Londres, Dover, 2000 [1890].

JENKINS, Keith. *Re-thinking History*. Londres, Routledge, 1991.

JOHNSON, William. *Logic*. Cambridge, Cambridge Univeristy Press, 1921-24.

JOHNSON, M. « Events as Recurrables ». dans LEHRER Keith (éd.), *Analysis and Metaphysics. Essays in Honor of R. M. Chisholm*. Dordrech, Reidel, 1975 : 209–226.

KAISER, Mary et al. *Explanation in the Special Sciences: The Case of Biology and History*. New York, Springer, 2013.

KIM, Jaegwan. *Supervenience and Mind: Selected Philosophical Essays*. New York, Cambridge University Press, 1993.

KISTLER, Max. « Sources and Channel in the Informational Theory of Mental Content ». *Facta Philosophica*. vol. 2, no 2 (2000): 213-235.

KISTLER, Max. *Causation and the Law of Nature*. Londres, Routledge, 2010.

KISTLER, Max. *L'esprit matériel: réduction et émergence*. Paris, Ithaques, 2016.

KLIMA, Gyula, "The Medieval Problem of Universals", *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* [en ligne], page consultée le 14/06/2022, dernière révision 2022.
URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2022/entries/universals-medieval/>

KLEINBERG, Ethan. *Haunting History: For a Deconstructive Approach to the Past*. Standford, Standford University Press, 2017.

KOSELLECK, Reinhardt. *Futures Past: On the Semantics of Historical Time*. New York, Columbia University Press, 2004.

KOSSO, Peter. « Observation of the Past ». *History and Theory*. vol. 31, no 1 (1992): 21-36.

KOSSO, Peter. « Historical Evidence and Epistemic Justification: Thucydides as a Case study ». *History and Theory*. vol. 32, no 1 (1993): 1-13.

KOSSO, Peter. *Knowing the Past: Philosophical Issues of History and Archeology*. Amherst, Humanity Books, 2001.

KUHN, Thomas. *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago, University of Chicago Press, 1996 [1962].

KUUKKANEN, Jouni-Matti. *Postnarrativist Philosophy of Historiography*. Londres, Palgrave MacMillan, 2015.

LAUDAN, Larry. *Progress and its Problem*. Berkeley, University of California Press, 1977.

LEHRER, Keith. « The Coherence Theory of Knowledge ». *Philosophical Topics*. Vol. 14, no 1 (1986) : 5-25.

LEWIS, David. *Counterfactuals*. Oxford: Blackwell, 1973.

LEWIS, David. *Philosophical Papers*. Oxford: Oxford University Press, 1983.

LEWIS, David. *On the Plurality of Worlds*. Oxford, Blackwell, 1986.

LÄHTEENMÄKI, Ilkka (2019). *Engaging History in the Media : Building a Framework for Interpreting Historical Presentations as Worlds*. Dissertation doctorale, Oulu, Université d'Oulu.

LAGUEUX, Maurice. *Actualité de la philosophie de l'histoire*. Sainte-Foy, Presses de l'université Laval, 2001.

LANGLOIS, Charles-Victor et SEIGNOBOS, Charles. *Introduction aux études historiques*. Paris, Kimé, 1992 [1897].

LORENZ, Chris. « Can Histories be True? Narrativism, Positivism, and the Metaphorical Turn ». *History and Theory*. vol. 37, no 3 (1998): 309-329.

LYOTARD, Jean-François. *La Phénoménologie*. Paris, PUF, 2004.

MANDELBAUM, Maurice. *The Problem of Historical Knowledge*. New York, Liveright Publishing, 1938.

MANDELBAUM, Maurice. « A Note on History as Narrative ». *History and Theory*. vol. 6, no 3 (1967): 413-419.

MAUDELBAUM, Maurice. *The Anatomy of Historical Knowledge*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1977.

MARTIN, Raymond. *The Past Within Us: An Empirical Approach to Philosophy of History*. Princeton, Princeton University Press, 1989.

MARTY, P. *Mentalisation et psychosomatique*. Paris, Delagrange, 1991.

MARWICK, Arthur. *The Nature of History*. Londres, MacMillan, 1993.

MAY, Ernest May et NEUSTADT, Richard. *Thinking in Time: The Uses Of History For Decision Makers*. New York, Free Press, 1986.

MCCULLAGH, C. Behan. « Colligation and Classification in History ». *History and Theory*. vol. 17, no 3 (1978): 267-284.

MCCULLAGH, C. Behan. *The Truth of History*. New York, Routledge, 1998.

MCCULLAGH, C. Behan. « Bias in Historical Description, Interpretation and Explanation ». *History and Theory*. vol. 39, no 1 (2000) : 39-66.

MCCULLAGH, C. Behan. « Book Review: Our Knowledge of the Past: A Philosophy of Historiography ». *Mind*. vol. 114, no 455 (2005) : 782-786.

MCCULLAGH, C. Behan. « Colligation ». dans TUCKER, Aviezer (éd.) *A Companion to the Philosophy of History and Historiography*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2011: 152-161.

MINK, Louis. *Historical Understanding*. Londres, Cornell University Press, 1987.

MUKHARJI, Aroop et ZEKHAUSER, Richard. « Bound to Happen: Explanation Bias in Historical Analysis ». *Journal of Applied History*. vol. 1 (2019) : 5-27.

MULLIGAN, Kevin, SIMONS, Peter et Barry SMITH (1984). « Truth-makers ». *Philosophy and Phenomenological Research*. vol. 44, no 3 : 287-321.

MUNSLOW, Alun. *Narrative and History*. Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2007.

NOEL, Patrick. « L'héritage du postmodernisme en histoire : réflexion sur le rapport des historiens à l'exercice épistémologique ». *Revue de l'université de Moncton*. vol. 48, no 2 (2017) : 7-46.

NOVICK, Peter. *That Noble Dream: The ‘Objectivity’ Question and the American Historical Profession*. Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

ONDUA, Hervé. « Jacques Derrida et la question de l'histoire ». *Rue Descartes*. no 89-90 (2016) : 231-244.

OULC'HEN, Hervé. *Usages de Foucault*. Paris, PUF, 2014.

PARTNER, Nancy et FOOT, Sarah. *The SAGE Handbook of Historical Theory*. Londres, Sage, 2013.

PAQUIN, Jon, DAIGLE Jacques et Louis SAMSON (éds.) *Philosophie 1 : Raison, Vérité, Bonheur*. Montréal, Chenelières, 2017.

POMPA, Leon. « Truth and fact in History ». dans POMPA, Leon et DRAY, William (éds). *Substance and Form in History: A Collection of Essays in Philosophy of History*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 1981 : 171-186.

PLENGE, Daniel. « Do Historian Studies the Mechanism of History? A Sketch ». dans KAISER, Marie et al (éds). *Explanation in the Special Sciences: The Case of Biology and History*. New York, Springer, 2013: 211-244.

QUINE, Willard. « Events and Reification » dans LEPORE, E. et LAUGHLIN, B. (éds.) *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. Oxford, Basil Blackwell, 1985: 1962-1971.

REICHENBACH, Hans. *The Direction of Time*. Berkeley, University of California Press, 1956.

RICOEUR, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Seuil, 2000.

RIGNEY, Ann. « When the Monograph is no Longer the Medium ». *History and Theory*. vol. 49, no 4 (2010): 100-117.

RICKERT, Heinrich. *Science and History: A Critique of Positivist Epistemology*. Princeton, D. Van Norstrand Company, 1962.

ROSENBERG, Alex. *How History Gets Things Wrong: The Neuroscience of Our Addiction to Stories*. Cambridge, MIT Press, 2018.

ROTH, Paul. « Back to the Future: Postnarrativist Historiography and Analytical Philosophy of History ». *History and Theory*. vol. 55, no 2 (2016): 270-281.

ROTH, Paul. *The Philosophical Structure of Historical Explanation*. Evanston, Northwestern University Press, 2020.

ROTH, Paul. « Arthur Coleman Danto ». *Bloomsbury History, Theory and Method* [en ligne]. Page consultée le 4/27/2022, Dernière mise à jour 2022.

RUPHY, Stéphanie. « Rôle des valeurs en science : contributions de la philosophie féministe des sciences ». *Ecologie & politique*, vol. 2, no 52 (2015) : 41-54.

SANKEY, Howard. « Est-il rationnel de rechercher la vérité? ». *Revue Philosophique de Louvain*. vol. 4, no 3 (2000) : 589-602.

SHANNON, Claude. *The Mathematical Theory of Communication*. Urbana, University of Illinois Press, 1964.

SIMONS, Peter et MELIA, Joseph. « Continuants and Occurrents ». *Aristotelian Society Supplementary*. vol. 74, no 1 (2000): 57-75.

SNYDER, Laura. « William Whewell ». *Stanford Encyclopedia of Philosophy* [en ligne]. Page consultée le 4/12/2022. Dernière mise à jour 2022.

URL : <https://plato.stanford.edu/entries/whewell/>

SOBER, Elliott. *Reconstructing the Past : Parsimony, Evolution and Inference*. Cambridge, MIT Press, 1988.

SOSA, Ernst. « Le radeau et la pyramide » dans DUTANT, Julien et ENGEL, Pascal. *Philosophie de la connaissance : croyance, connaissance, justification*. Paris, Vrin, 2005 [1980].

SOUTHGATE, B. « Aviezer Tucker: Our Knowledge of the Past: A Philosophy of Historiography ». *British Journal for the History of Philosophy*. no 1 (2005): 196-200.

TRAN, Van Troi et NOEL, Patrick. « For an Anthropology of Historians ». *Ethnologies*, vol. 40, no 1 (2018) : 49-73.

TUCKER, Aviezer. *Our Knowledge of the Past*. Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

TUCKER, Aviezer. « The Inference of Common Cause Naturalized ». dans RUSSO, Federica et WILLIAMSON, Jon. *Causality and Probability in the Sciences*. Londres, College Publications, 2007: 439-466.

TUCKER, Aviezer. *A Companion to the Philosophy of History and Historiography*. Londres, Blackwell, 2011.

TUCKER, Aviezer. *The Legacies of Totalitarianism: a Theoretical Framework*. New York, Cambridge University Press, 2015.

TUCKER, Aviezer. « Historiographic Ancients and Moderns: The Difference between Thucydides and Ranke ». LIANERI, Alexandra. *Knowing Future Time in and Through Greek Historiography: Trends in Classic*. Berlin, De Gruyter, 2016: 361-383,

TUCKER, Aviezer. « Memory: Irreducible, Basic, and Primary Source of Knowledge ». *Review of Philosophy and Psychology*. vol. 9, no 1 (2018) : 1-16.

TUCKER, Aviezer. « The Inferences of Common Causes Reduced to Common Origins ». *Studies in history and philosophy of science*. vol. 81 (2020): 105-115

VASICEK, Zdenek. « Philosophy of History ». « Colligation » dans TUCKER, Aviezer (éd.) *A Companion to the Philosophy of History and Historiography*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2011: 26-43.

VELLEMAN, J. David. « Narrative Explanation ». *The Philosophical Review*. vol. 112, no 1 (2003): 1-25.

VEYNE, Paul. *Comment on écrit l'histoire? Essai d'épistémologie*. Paris, Seuil. 1971.

VILLENEUVE, Louis-Étienne. « Deux formes de désuétude des concepts en histoire ».

Philosophia Scientia, vol. 26, no 1 (2021) : 133-150.

WALSH, William. *Introduction to Philosophy of History*. Londres, Hutchinson University Library, 1958.

WALSH, William. « Colligatory Concepts in Historiography ». dans GARDINER, Patrick. *The Philosophy of History*. Oxford, Oxford University Press, 1974.

WHEWELL, William. *The Philosophy of the Inductive Sciences; Founded Upon Their History*. Londres, John W. Parker, 1847.

WHITE, Hayden. « The Burden of History ». *History and Theory*. vol. 5, no 2 (1966) : 111– 134.

WHITE, Hayden. *Metahistory: The Historical Imagination of the 19th Century*. Baltimore, John Hopkins Press, 1973.

WHITE, Hayden. *Tropics of Discourses: Essays in Cultural Criticism*. Baltimore, John Hopkins University Press, 1978.

WHITE, Hayden. « The Question of Narrative in Contemporary Historical Theory ». *History and Theory*. vol. 23 (1984): 1-33.

WHITE, Hayden. « An Old Question Raised Again: Is Historiography Art or Science ». *Rethinking History*. vol. 3 (2011): 391-406.

WHITE, Morton. *Foundations of Historical Knowledge*. New York, Harper & Row, 1965.

ZELENAK, Eugen. « P.P. Icke, Frank Ankersmit's Lost Historical Cause : A Journey from Language to Experience ». *Organon F. International Journal of Analytic Philosophy*. vol. 2 (2014): 261-268.

ZOURACHBILI, François. *Deleuze. Une philosophie de l'événement*. Paris, PUF, 1994.

B – Ouvrages d'historiens utilisés en exemple

ANDERSON, Fred. *Crucible of War: the Seven Years' War and the Faith of the British Empire in North-America (1754-1766)*. New York, A. A. Knopf, 2001.

BERLINSKI, David. *La vie rêvée des maths*. Paris, Point, 2001.

BLACK, Edwin. *IBM and the Holocaust: The Strategic Alliance Between Nazi Germany and America's Most Powerful Corporation*. Los Angeles, Crown, 2001.

BLOCH, Marc. *Apologies pour l'histoire, ou, Métier d'historien*. Paris, Armand Colin, 1967 [1949].

BURCKHARDT, Jacob. *La Civilisation de la Renaissance en Italie*. Paris, Barillat, 2012.

CHARRETTE, Julie et al. *Périodes*. Anjou, Éditions CEC, 2022.

CHARTIER, Roger. *Cultural History: Between Practices and Representation*. Cornell, Cornell University Press, 1988.

CLARK, Christopher. *The Sleepwalkers. How Europe Went to War in 1914*. Londres, Penguin, 2012.

DAIGLE, Jacques, PAQUIN, Jon et Louis SAMSON. *Philosophie I : Raison, Vérité, Bonheur*. Montréal, Chenelière, 2017.

DELUMEAU, Jean. *Une histoire du paradis : le jardin des délices*. Paris, Fayard, 1992.

DELUMEAU, Jean. *La Civilisation de la Renaissance*. Paris, Flammarion, 1993.

DELISLE, Jean. « Mathieu Da Costa, l'interprète fantôme ». *Le Devoir* [en ligne]. Page consultée le 27 juillet 2023. Dernière mise à jour le 22 août 2022.
URL : <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/747192/serie-documentaire-mathieu-da-costa-l-interprete-fantome?>

DINGLI, Laurent. *Robespierre*. Paris, Flammarion, 2004.

DUERR, Hans-Peter. *Nudité et pudeur. Le mythe du processus de civilisation*. Paris, Maison des sciences de l'homme, 2000 [1990].

DUMAS, Alexandre. *L'Église et l'État*. Montréal, McGill University Press, 2019.

DZIEMBOWSKI, Edmund. *La Guerre de Sept Ans : 1756-1763*. Paris, Perrin, 2015.

DZIEMBOWSKI, Edmund. *Le siècle des Révolutions (1660-1789)*. Paris, Perrin, 2019.

ÉLIAS, Norbert. *La civilisation des mœurs*. Paris, Pocket, 2003 [1939].

ÉLIAS, Norbert. *La dynamique de l'Occident*. Paris, Pocket, 2003 [1975].

ENCYCLOPÉDIE CANADIENNE. *Destinée manifeste*. Page consultée le 07 juillet 2023. Page mise à jour le 19 décembre 2019.
URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/destinee-manifeste>

FARGE, Arlette. *Le goût de l'archive*. Paris, Seuil, 1989.

FEBVRE, Lucien. *Combat pour l'histoire*. Chicoutimi, J.M. Tremblay, 2008 [1953].

FLUGËL, Carl. *Le rêveur nu : de la parure vestimentaire*. Paris, Aubier-Montaigne, 1982 [1930].

FREGAULT, Guy. *La Guerre de la Conquête*. Montréal, Fides, 1955.

GÉLINAS, Xavier et FERRETTI, Lucia (dir.). *Duplessis : son milieu, son époque*. Montréal, Septentrion, 2010.

HARVEY, John. *Men in Black*. Chicago, University of Chicago Press, 1995.

HAVARD, Gilles et VIDAL, Cécile. *Histoire de l'Amérique française*. Paris, Flammarion, 2014.

HOBSBAWM, Eric. *The Age of Extremes: The Short Twentieth-Century 1914-1991*. Londres, Abacus, 1995.

KUTCHA, David. *The Three Piece-Suit and Modern Masculinity: England 1500-1850*. Londres, University of California Press, 2002.

LEFEBVRE, Laurie. *Le mythe Néron : la fabrique d'un monstre dans la littérature antique (Ier-Ve s.)*. Villeneuve-d'Ascq, Septentrion, 2017.

LE GOFF. *Un Long Moyen Âge*. Paris, Tallandier, 2004.

LIPOVETSKI, Gilles. *L'Empire de l'éphémère : la mode et son destin dans les sociétés modernes*. Paris, Gallimard, 1987.

MICHELET, Jules. *Histoire de France 7 : La Renaissance* (éd. 1855). Paris, Hachette Bnf, 2012.

PASTOUREAU, Michel. *Noir: Histoire d'une couleur*. Paris, Seuil 2000.

PELLEGRIN, Nicole. *Les vêtements de la liberté : abécédaire des pratiques vestimentaires en France de 1780 à 1800*. Paris, Alinea, 1989.

PERROT, Philippe. *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie*. Paris, Fayard, 1981.

PREVELAKIS, G. *Athènes: Urbanisme, culture et politique*. Paris, L'Harmattan, 2000.

RANKE, Leopold. *The History of the Popes, Their Church and State, and Especially Their Conflicts with Protestantism in the Sixteenth & Seventeenth Centuries*. Londres, George Bell & Sons, 1981 [1840].

REY, Marc-Antoine Franco. « Elon Musk promet des implants connectés dans le cerveau humain d'ici six mois ». *Le Devoir* [en ligne]. Page consultée le 4/12/2022. Dernière mise à jour le 1/12/2022.

URL :<https://www.ledevoir.com/societe/773000/elon-musk-promet-des-implants-connectes-dans-le-cerveau-humain-d-ici-six-mois>

RIELLO, Giorgio et al. *Reinventing the Economic History of Industrialisation*. Montréal, McGill Queen's University Press, 2020.

ROBINSON, Amanda. « Destinée manifeste ». *Encyclopédie canadienne* [en ligne]. Page consultée le 27/03/2022. Dernière mise à jour le 19/12/2019.

URL :<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/destinee-manifeste>

SPEDDING, James. *An Account of the Life and Time of Francis Bacon*. Londres, Wentworth Press, 2016 [1857].

SPELLER, Jules. *Galileo's Inquisition : Trial Revisited*. Frankfurt am Main, Peter Lang, 2008.

THOMPSON, Edward. *The Making of the English Working Class*. Londres, Penguin, 1991.

TODD, Emmanuel. *Après l'empire*. Paris, Gallimard, 2001.

TURCOT, Laurent. « Les origines | HNLD Révolution française tome 1 ». *L'Histoire nous le dira* [en ligne]. Page consultée le 15/11/2021. Dernière mise à jour le 2/5/2018.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=PWrxD41ftMg&list=PLsLcaL1a5j-3KM-YW3y83BqlcWnp9GOar>

TURCOT, Laurent et VILLENEUVE, Louis-Étienne. « Pourquoi 536 est la pire année de l'histoire ». *L'Histoire nous le dira* [en ligne]. Page consultée le 4/12/2022. Dernière mise à jour le 16/12/2020.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=nx4QFcbnNX0>

VILLENEUVE, Louis-Étienne. *Conforme? Une histoire sociale du vêtement masculin chez les élites de Montréal 1837-1918*. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières (Mémoire de maîtrise), 2016.

WOUTERS, Cas. *Informalization: Manners and Emotions since 1890*. Londres, SAGE, 2007.

ZINN, Howard. *A People's History of the United States*. Londres, Harper, 2015 [1980].